
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE

DOMINICAINE



LES

DOMINICAINS

EN AMÉRIQUE

OU

APERÇU HISTORIQUE SUR LA FONDATION
DES DIVERSES PROVINCES DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS
DANS LE NOUVEAU MONDE

PAR

LE R. P. MARIE-AUGUSTIN ROZE
DU MÊME ORDRE



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
27, RUE CASSETTE, 27

1878

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, approuvons, après l'avoir lu et examiné par commission du T.-R. Père Provincial, l'ouvrage du R. P. AUGUSTIN ROZE, intitulé : *Les Dominicains en Amérique,* etc., et nous espérons qu'il édifiera et intéressera les lecteurs.

F. A. VILLARD, des Frères Prêcheurs,
Maître en S. Théologie.

F. EL. CESLAS BAYONNE, des Frères Prêcheurs,
Lecteur en S. Théologie.

Imprimatur,

F. TH. FAUCILLON,
Prior Prov. Fran. O. P.

Paris, couvent de Saint-Jacques, 28 novembre 1877.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément aux prescriptions du pape Urbain VIII, nous déclarons que nous n'avons nullement l'intention de réclamer, pour le récit de certains faits contenus dans cet ouvrage, d'autre foi que celle qui est fondée sur le témoignage purement humain.

Nous déclarons, en outre, que les titres glorieux donnés dans ce livre à quelques serviteurs de Dieu sur lesquels le saint-siége apostolique n'a point porté de jugement, n'ont d'autre valeur que celle de l'opinion particulière de l'auteur. En un mot, nous soumettons ce livre au jugement et à l'autorité infaillible du saint-siége apostolique.

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est point une histoire de l'Ordre de Saint-Dominique en Amérique ; ses prétentions sont beaucoup plus modestes. Comme son titre l'indique clairement, il ne s'offre au lecteur que comme un simple aperçu historique sur la fondation des diverses provinces de cet Ordre en ce pays, et sur la vie et les travaux des Religieux qui ont le plus contribué à ces mêmes fondations. Rien de plus.

Lorsque la pensée nous est venue, en parcourant le nouveau continent, de faire connaître les travaux des Frères Prêcheurs en ces régions, nous avions résolu, tout d'abord, de nous occuper non-seulement de la fondation des diverses provinces de cet Ordre, mais encore de suivre le développement de chacune d'elles à travers les siècles, d'en étudier les hommes et les choses, et de rechercher les causes de leur épanouissement, comme aussi celles de leur décadence.

Mais des circonstances auxquelles nous ne nous attendions point, non-seulement ne nous permirent pas de réaliser ce projet, mais même nous forcèrent à l'abandonner entièrement.

Cependant, de retour en France, à la vue de toutes les notes que nous avions recueillies çà et là en Amérique, sur les lieux mêmes où avaient vécu les grands religieux dont nous avions admiré les œuvres, nous avons été pris du désir de les réunir en un petit volume, et de les offrir, sous cette forme, à toutes les personnes qui s'intéressent à l'Ordre de Saint-Dominique. Avons-nous bien fait? Avons-nous mal fait? C'est là une question à laquelle le lecteur pourra répondre lui-même.

Mais quelque imparfait et insuffisant que soit ce petit ouvrage, il ne serait point inutile, s'il pouvait engager quelqu'autre religieux, mieux favorisé par les circonstances, à reprendre la même œuvre, à l'augmenter et à la perfectionner, et, surtout, s'il devait inspirer aux Frères Prêcheurs, dans les deux Amériques, la bonne pensée d'écrire eux-mêmes la monographie de leurs provinces respectives, de manière à pouvoir réaliser ainsi une histoire complète de l'Ordre en ces pays.

Alors nous ne regretterions pas nos peines, et remercierions Dieu, pour avoir permis qu'elles ne fussent point entièrement perdues.

Nous ferons remarquer aussi que si, dans le cours de cet ouvrage, nous n'avons fait aucune mention des Religieuses Dominicaines, bien qu'elles aient possédé et possèdent encore un grand nombre d'établissements dans le Nouveau-Monde, ce n'est point par oubli, ce qui d'ailleurs serait impossible, mais tout simplement parce que nous nous proposons de faire un jour, si les circonstances nous le permettent, un aperçu historique sur leurs travaux et la sainte influence qu'elles ont exercée et continuent encore à exercer sur la société dans les deux Amériques.

CHAPITRE I

Les Dominicains et Christophe Colomb.

L'Ordre de Saint-Dominique, cet arbre gigantesque et majestueux, dont les branches puissantes couvrirent de leur ombre jusqu'aux derniers confins de ce qu'on appelle communément l'*ancien monde*, et l'enrichirent d'un si grand nombre de saints, de martyrs, de docteurs et d'hommes illustres en tout genre, ne perdit rien de sa fécondité et de sa séve vigoureuse en s'implantant dans le *nouveau monde*.

Il semble même, au contraire, que, sur ce terrain vierge, il puisa une force nouvelle; car, nulle part peut-être, le rôle des Frères Prêcheurs ne fut aussi varié et aussi glorieux, et leur influence aussi profonde et salutaire que sur le sol américain.

A une époque où les grandes découvertes de Christophe Colomb et les merveilleuses conquêtes des Cortez et des Pizarre avaient enflammé toutes les imaginations, éveillé toutes les convoitises, déchaîné tous les mauvais instincts; alors que des nuées d'aventuriers ambitieux se jetaient sur le nouveau monde comme des vautours sur leur proie, et que l'amour des richesses, cette soif de l'or, comme disaient les anciens, *auri sacra fames*, dévorait toutes les âmes et en chassait tout sentiment de justice, de générosité, de compassion, l'honneur de planter sur les rivages améri-

cains l'étendard du Christ, c'est-à-dire la croix, ce symbole de renoncement et d'abnégation, ne pouvait être réservé à des hommes d'une vertu ordinaire.

Pour résister à un pareil courant et pouvoir se tenir debout sans vaciller au milieu de l'entraînement général, il fallait des apôtres d'une trempe exceptionnelle. Ces apôtres, l'Ordre de Saint-Dominique eut la gloire de les former.

Les premiers Frères Prêcheurs (1510) dont les pieds foulèrent le sol américain furent tous, en effet, des religieux de haut mérite et de grande vertu. L'ambition seule de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes les avait conduits hors de leur patrie. Dans tous les lieux où ils abordèrent, ils se distinguèrent tous par leur noble désintéressement et le zèle héroïque avec lequel ils défendirent la cause de la religion et de l'humanité, toutes deux trop souvent foulées aux pieds par leurs propres compatriotes.

La tâche que ces héroïques missionnaires avaient à remplir était loin d'être facile et légère. Dès les premiers jours ils en sentirent tout le poids et en comprirent toute la difficulté. D'un côté, ils se trouvaient en face d'un nombre considérable d'aventuriers, ambitieux sans conscience, aussi cruels que cupides, qu'aucune considération ne pouvait retenir, et dont les excès et les désordres menaçaient d'une ruine prochaine, tant moralement que matériellement, les pays qu'ils étaient appelés cependant à civiliser.

D'un autre côté, leurs regards ne pouvaient se détacher de ces pauvres Indiens idolâtres, qu'il s'agissait pour eux d'arracher à leurs vices et à leurs erreurs, pour les gagner à la morale de l'Évangile et à la foi de Jésus-Christ. Telle était leur mission. Mais était-elle réalisable à travers tous les obstacles qu'apportait à cette cause divine l'ignoble

conduite des conquérants? Ces pauvres Indiens pouvaient-ils facilement croire à la vérité, à la sainteté, à la douceur de la nouvelle religion qu'on leur annonçait, à la vue des crimes, des atrocités, des injustices dont se rendaient coupables ceux mêmes qui se faisaient honneur de lui appartenir?

L'établissement du christianisme parmi les indigènes se trouvait ainsi singulièrement compromis, par suite des scandales dont ils étaient journellement et les témoins et les victimes. Il fallait donc nécessairement arrêter ces désordres et réprimer les excès des conquérants. C'était là une œuvre difficile, mais elle ne fut pas cependant au-dessous du dévouement des missionnaires. Sans retard ils descendirent dans l'arène et ils commencèrent courageusement la lutte. La grandeur du succès ne répondit pas toujours à la générosité des efforts; mais il n'en reste pas moins pour les Dominicains la gloire impérissable d'avoir été les plus ardents protecteurs et les plus zélés éducateurs du peuple américain.

En vérité, disent les historiens, les Dominicains, les premiers entre tous, eurent l'héroïque courage, de leur propre mouvement et sans aucun titre officiel, de se constituer protecteurs des Indiens. Sans souci des dangers auxquels les exposait cette magistrature volontaire, ils ne cessèrent jamais de les défendre avec une énergie indomptable contre la rapacité et la cruauté des conquérants [1].

Les premiers encore, ils bâtirent des hôpitaux pour les

[1] Un grand esprit, Montesquieu, a écrit quelque part cette piquante réflexion : « Mettez dans une île sauvage un Jésuite et un Dominicain, et revenez-y au bout d'un an; le premier sera confesseur du roi, et le second, tribun du peuple. »

Rien de plus exact, du moins pour ce qui regarde les Dominicains en Amérique. Dès leur arrivée, comme nous l'avons dit, ils se posèrent en vrais tribuns pour défendre la liberté et les droits du peuple américain contre la tyrannie des tyrans.

indigènes, des écoles spéciales pour leurs enfants, et, pour faciliter l'étude des langues indiennes aux missionnaires futurs, ils composèrent et ils imprimèrent les premières grammaires et les premiers vocabulaires dont on ait souvenance en Amérique.

C'est à eux aussi que revient l'honneur d'avoir fondé, à Hispaniola, Mexico, Lima, Quito, Santiago, etc., ces fameuses universités dont ces villes sont si fières, et auxquelles le nouveau monde a dû tant d'hommes distingués par leur science et leurs vertus.

En un mot, s'écrie l'historien Melendez, rien de grand, rien de bon ne s'opéra dans l'Amérique sans l'intervention des fils de saint Dominique.

Mais, avant de décrire les faits et gestes des Frères Prêcheurs dans le nouveau monde, il est bon de rappeler la part qu'ils ont prise à sa découverte.

Les écrivains modernes, en nous racontant les diverses péripéties par lesquelles Christophe Colomb dut passer avant de voir adopter ses projets par la cour d'Espagne, se sont plu à nous faire connaître les encouragements et les secours que ce grand navigateur reçut de plusieurs grands personnages, entre autres du P. Jean Pérez de Marchena, le digne gardien du couvent de Rabida, en Andalousie, mais généralement ils ont oublié de mentionner le nom des Dominicains.

Cependant des auteurs anciens, presque contemporains de Christophe Colomb, nous apportent à ce sujet de nombreux témoignages devant lesquels il devient impossible de nier l'heureuse influence exercée par les fils de saint Dominique sur les destinées du célèbre marin et la réalisation de ses projets.

Lorsque Christophe Colomb, nous dit l'un d'eux, sur l'invitation des rois catholiques, dut se rendre à Salamanque pour y expliquer publiquement devant la fameuse

université de cette ville ses projets et ses plans, il demanda l'hospitalité au couvent de Saint-Étienne, où il reçut des Dominicains l'accueil le plus sympathique et le plus cordial [1].

Salamanque était alors la capitale intellectuelle et littéraire de l'Espagne. A peine l'arrivée de Christophe Colomb et les motifs de son voyage furent-ils connus, que l'on vit accourir à la hâte en cette ville les hommes les plus intelligents et les plus remarquables du royaume.

Les Frères Prêcheurs jouissaient alors dans toute l'Espagne de la plus haute considération. Leurs bibliothèques contenaient des trésors d'érudition, et presque toutes les principales chaires étaient entre leurs mains. Aussi leur couvent de Saint-Étienne fut-il choisi de préférence à tout autre pour le lieu des séances.

Là donc, à l'ombre des vastes cloîtres qu'embaumaient les senteurs des roses et des orangers, Christophe Colomb fut invité à développer ses idées et ses théories devant une assemblée composée de théologiens, d'astronomes, de géographes, de mathématiciens et d'un grand nombre de personnages non moins illustres par leur savoir que par leur naissance.

Mais si quelques-uns des membres de cette docte assemblée étaient assez raisonnables et assez justes pour désirer entendre Christophe Colomb avant de le juger, beaucoup d'autres, au contraire, égarés par une science surannée et de puériles préventions, semblaient tout disposés à le condamner même avant de l'entendre. Les Dominicains, en général, manifestèrent toujours la plus chaleureuse sympathie pour Colomb.

Parmi eux se distinguait surtout, par son enthousiasme,

[1] Frère Antonio de Remezal, *Histoire de l'Ordre de Saint-Dominique, à Chiapa et Guatemala,* liv. II, chap. III, p. 52.

le P. Diego de Deza, maître en théologie, professeur de dogme à l'université, et en même temps précepteur de l'un des enfants de la famille royale.

Dès les premiers jours, cet illustre et savant religieux ne craignit point de se poser en défenseur de Colomb, dont il comprenait le génie et prévoyait instinctivement le triomphe et la gloire.

Par ses efforts, le P. Diego de Deza obtint non-seulement qu'on écoutât sans passion le grand navigateur, mais il réussit même à lui conquérir des partisans parmi les membres les plus influents et les plus instruits de l'assemblée.

Mais telle était la force des préjugés, que la majorité de ces savants, tout en reconnaissant le génie de Colomb, ne voulut voir en lui qu'un visionnaire, et se prononça contre ses théories comme contraires à l'enseignement d'Aristote.

Cependant tout n'était point perdu pour le grand homme; car il lui restait encore un ami, le dominicain Fray Diego de Deza. Cet ami, en se séparant de lui et en le pressant une dernière fois sur son cœur, lui avait dit: *Ayez confiance : comme je vous ai compris les autres aussi finiront par vous comprendre, et votre génie sera récompensé; encore une fois, ayez confiance et adieu.*

Plein de confiance en Dieu, riche des bienfaits des religieux et muni de lettres de recommandation pour tous les couvents de l'Ordre, Christophe Colomb s'éloigna donc de Salamanque pour regagner sa solitude, où, tout en travaillant et en méditant ses projets, il attendit en patience l'heure fixée par la divine providence.

Enfin sonna pour lui cette heure de gloire!

Le 3 du mois d'août 1492, à l'heure où les Frères Prêcheurs chantaient dans toutes leurs églises les premières Vêpres de la fête de leur saint patriarche, Christophe Co-

lomb sortait du port de Palos pour aller à la découverte d'un monde nouveau.

Qui donc avait pu vaincre les hésitations de Ferdinand et d'Isabelle, et avait décidé ces augustes souverains à donner au grand navigateur les hommes, les navires et l'argent nécessaires pour son héroïque entreprise?

Nous avons déjà dit plus haut que le P. Diego de Deza était précepteur de l'un des enfants de la famille royale. En vertu de cet office, cet illustre religieux vivait à la cour, et, toujours plein d'enthousiasme pour Colomb, il usa habilement de la haute influence que lui donnait sa position pour faire triompher les vues de son ami.

Le P. Diego de Deza eut, en effet, l'heureuse fortune de détruire insensiblement les préventions des rois catholiques contre le grand navigateur, et de les amener à accepter ses conditions et à patronner son entreprise [1].

Pour preuve de ce que nous avançons, nous avons le témoignage de Christophe Colomb lui-même.

En vérité, dans l'*Histoire générale des Indes orientales*, écrite par le grand Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, nous trouvons les paroles suivantes, dont le sens est assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire :

« Je me souviens, — dit le célèbre évêque, parlant de la question qui nous occupe, — avoir vu une lettre écrite de la main même de Christophe Colomb, dans laquelle ce grand homme rappelait au roi que *si Leurs Majestés Catholiques étaient maîtresses des Indes occidentales, elles étaient redevables de cette riche possession au P. Diego de Deza.* Puis, continue le même évêque, plusieurs années avant

[1] En affirmant cela, nous n'avons nullement l'intention de diminuer le mérite de qui que ce soit, ni de nier les autres considétions et influences auxquelles les rois catholiques ont pu se rendre. Tout ce que nous voulons, c'est simplement montrer la part prise par le P. Diégo de Deza en cette glorieuse affaire. *Cuique suum.*

d'avoir vu cette lettre de Christophe Colomb, j'avais déjà entendu dire, par plusieurs personnes dignes de foi, que le P. Diego de Deza, devenu archevêque de Séville, se plaisait à rappeler avec une certaine fierté que *son plus grand titre de gloire était d'avoir pu décider les Rois Catholiques à accepter et à patronner l'entreprise de Christophe Colomb*[1]. »

Sans doute, en s'exprimant ainsi, le pieux archevêque de Séville n'avait nullement l'intention de diminuer le mérite de ceux qui, avec lui, s'étaient intéressés à cette glorieuse entreprise; ce dont il se glorifiait, c'est d'avoir été l'un des instruments, un instrument spécial peut-être de la divine Providence, pour amener les Rois Catholiques à seconder les projets de Christophe Colomb et à lui fournir ce qui était nécessaire pour les réaliser.

Nous n'avons rien à ajouter aux paroles de Barthélemy de Las Casas. Le témoignage de ce grand évêque nous révèle suffisamment la part importante qu'ont prise les Frères Prêcheurs à la découverte d'un pays où, selon l'expression d'un souverain pontife, ils étaient destinés à jouer un si grand et si noble rôle.

Le pape Clément X, dont l'œil paternel et vigilant aimait à suivre sur tous les points du globe les travaux des missionnaires, n'a-t-il point dit, en effet, que « l'ordre de Saint-Dominique semblait avoir reçu du Ciel en partage la glorieuse mission d'amener à la connaissance du vrai Dieu et d'assujettir à l'Église romaine la grande nation américaine[2] »?

[1] En carta escrita de mano de Colon, vide que decia al Rey, que el sus-dicho Diego de Deza, habia sido causa de que los Reyes cobrassen las Indias; y machos años antes que yo la viese escrita a letra de Colon, habia oido decir que el Arzobispo de Sevilla, porsi se gloriaba que habia sido causa que los Reyes catholicos acceptassen la dicha empresa. (Barthelemy de Las Casas, *Historia de las Indias occidentales*, lib. I, chap. XXIX.)

[2] Voir la bulle du pape Clément X, à la date du 16 avril 1671.

CHAPITRE II

PROVINCE DE SAINTE-CROIX DE SAINT-DOMINGUE

Le P. Pierre de Cordoue. — Le P. Antoine de Montesinos. — Le P. Barthelemy de Las Casas.

C'est au couvent de Saint-Étienne de Salamanque, où, comme nous l'avons dit précédemment, Christophe Colomb avait reçu une si généreuse hospitalité, et dont les religieux avaient tant contribué à la réalisation de ses projets, qu'appartient l'honneur d'avoir envoyé en Amérique les premiers missionnaires dominicains.

Le R. P. Dominique de Mendoza, sous-prieur de ce couvent, homme aussi zélé qu'instruit, fut l'instrument de la Providence pour cette grande œuvre [1].

Ce digne religieux, ayant résolu de se sacrifier à Dieu dans la vie pénible des missions, fit part de son projet à trois de ses frères, dont il connaissait les généreuses aspi-

[1] Selon le chroniqueur P. Antonio de Remezal, le P. Dominique de Mendoza savait par cœur la Somme de Saint-Thomas, et même il en avait traduit en vers la plus grande partie.

rations, et leur proposa de l'accompagner. Ceux-ci ayant accepté avec bonheur, tous les quatre résolurent de se rendre dans l'île de Saint-Domingue.

Ces religieux étaient : le P. *Pierre de Cordoue*, homme non moins recommandable par ses talents et ses vertus que par sa haute naissance; le P. *Antoine de Montesinos*, excellent prédicateur; et le P. *Bernard de Saint-Dominique*, religieux peu expert dans les choses du monde, dit Melendez, mais très-instruit sur les choses de Dieu, et d'une piété angélique.

Aussitôt le P. Dominique de Mendoza se rendit à Rome pour négocier cette affaire avec le R^me^ P. Général de l'ordre, F. Thomas de Vio Cajetano, et lui demander la permission et les pouvoirs nécessaires pour passer dans le nouveau monde. Il obtint promptement tout ce qu'il désirait, et déjà il se préparait à retourner en Espagne, lorsqu'il fut retenu à Rome par une circonstance imprévue.

Ses trois compagnons reçurent alors l'ordre de s'embarquer pour Saint-Domingue, et le P. Pierre de Cordoue, quoique le plus jeune (vingt-huit ans), fut choisi pour être le chef de la nouvelle mission.

Ce fut dans le courant du mois de septembre de l'année 1510, que ces premiers missionnaires dominicains mirent le pied dans le nouveau monde.

A leur arrivée à Saint-Domingue ils demandèrent l'hospitalité à un pieux Espagnol, nommé Pierre de Lumbreras, auquel ils étaient recommandés. Celui-ci s'empressa de mettre sa maison et tout ce qu'il possédait à leur disposition; mais les missionnaires ne voulurent accepter que trois petites cabanes, faites de joncs et de boue, selon la mode du pays, et destinées aux serviteurs ou aux esclaves.

Là, ces héroïques religieux vécurent dans la plus grande pauvreté et avec une austérité effrayante pour notre mol-

lesse contemporaine. Loin de vouloir alléger le poids des observances religieuses sous ce climat meurtrier, comme la prudence semblait l'indiquer; en vrais disciples d'un Dieu crucifié, ils ne songèrent qu'à en augmenter la sévérité, sans doute afin de mieux assurer pour l'avenir, dans la province qu'ils étaient venus fonder, l'esprit religieux et la stricte observance des temps primitifs. Ils dormaient sur la paille, ne se nourrissaient que de pain de cassave [1] et de racines, et ils n'avaient pour toute boisson que l'eau pure du ruisseau voisin. Le blé et le vin étaient réservés pour le saint sacrifice, et les œufs, le poisson et l'huile ne pouvaient être servis qu'aux malades et aux infirmes.

La pauvreté de leurs vêtements correspondait parfaitement à l'austérité de leur nourriture. Leurs habits étaient faits de la serge la plus grossière, et leurs tuniques de laine mal cardée.

En route, quelque long ou difficile que fût le voyage, ils ne devaient point se servir de montures. On raconte que le P. Pierre de Cordoue, en allant rendre visite au gouverneur de l'île, dont le palais est à plus de trente lieues de distance, fit ce voyage à pied, à travers des chemins affreux, et sans autre aliment pour se soutenir, comme les oiseaux du ciel, que les quelques fruits sauvages qu'il put ramasser çà et là sur sa route.

Cette vie austère et mortifiée leur attira l'estime et la vénération, tant des Espagnols que des Indiens; et, par suite, leur monastère fut tellement recherché, que, malgré tout leur zèle, il leur devint de jour en jour plus difficile de satisfaire aux besoins spirituels de la population dont ils étaient les apôtres. Heureusement, le P. Dominique de Mendoza ne tarda point à venir à leur secours, amenant avec lui à Saint-Domingue un grand nombre de religieux,

[1] Sorte de galette préparée avec la racine râpée de manioc.

tous encore fils du couvent de Saint-Étienne de Salamanque. Ce couvent, paraît-il, en récompense de sa noble conduite envers Christophe Colomb, avait été choisi de Dieu pour être la pépinière des missions dominicaines du nouveau monde.

« Les Dominicains amenés par le P. Dominique de Mendoza n'étaient point, nous dit Herrera, le fameux chroniqueur de l'Amérique, et à qui nous devons les détails précédents [1], de ces religieux relâchés, qui, las des observances du cloître, ne viennent chercher dans les missions qu'une plus grande liberté. Au contraire, tous étaient des hommes de vertu et de mérite, ayant fait d'avance le sacrifice de leur vie, et sans autre mobile que le désir de travailler à la gloire de Dieu et au salut de leurs frères. »

Avec ces nouveaux religieux, la mission prit bientôt des développements considérables. Les missionnaires établirent de toutes parts dans l'île des écoles, tant pour les enfants des colons que pour les indigènes eux-mêmes. La docilité de ces derniers les charma surtout ; chaque jour ils en convertissaient un grand nombre, et déjà ils prévoyaient le jour où il ne resterait pas un seul infidèle dans toute l'île. « Aussi, dit le P. Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue,* après avoir travaillé avec un succès si consolant à affranchir les insulaires de l'esclavage du démon, les fils de saint Dominique ne songèrent plus qu'à les soustraire aussi à l'horrible servitude à laquelle les avaient réduits les Espagnols. Mais, dès le moment qu'ils essayèrent de toucher à cette corde, la vénération et le respect dont ils avaient été l'objet jusque-là de la part des colons, se changea en haine et leur attira une violente persécution. »

[1] *Décade I,* liv. VII.

Dès les premiers jours de leur arrivée à Saint-Domingue, les missionnaires avaient parfaitement compris les difficultés de l'œuvre à laquelle ils étaient venus sacrifier leur vie.

Là, il n'y avait pas seulement des Indiens à convertir, mais il y avait surtout des abus à réprimer, des injustices à réparer, des chaînes à briser ; car, malgré toutes les ordonnances royales, les conquérants avaient réduit à un rude esclavage les gens du pays, sous prétexte de travailler plus facilement à leur conversion. Le traitement qu'ils leur faisaient subir était tel, que la population de l'île, qui, au moment de la conquête, était de près d'un million, se trouvait déjà réduite à cinquante mille. Tout le reste était mort, victime de la rapacité et de la cruauté des conquérants[1].

Rien donc ne devait paraître plus important et plus pressé pour des missionnaires du Christ, que de travailler à détruire des abus dont l'excès épouvantable outrageait à la fois et la religion et l'humanité.

Les fils de saint Dominique se mirent donc à l'œuvre avec courage, sans se faire la moindre illusion sur les dangers auxquels leur zèle allait les exposer. Mais comme ils avaient fait à Dieu le sacrifice non-seulement de leur repos, mais encore de leur vie, aucune considération ne pouvait être capable de leur imposer silence, dès lors que la charité et la justice leur faisaient un devoir de proclamer la vérité.

[1] Pour excuser leurs cruautés envers les Indiens, les aventuriers espagnols avaient osé proclamer que ces malheureux n'avaient point d'âme, et que par conséquent ils n'étaient que de purs animaux. Cette doctrine intéressée avait fait de tels progrès dans les colonies espagnoles, que le pape Paul III, en 1537, crut devoir envoyer une bulle pour combattre cette funeste erreur.

Cette bulle fut écrite à la demande du P. Dominique de Minayo, prieur du couvent de Mexico. (Voir, à l'appendice, la bulle de Paul III, note 1.)

D'abord, sans bruit et de la manière la plus amicale, ils essayèrent de faire comprendre aux conquérants les obstacles insurmontables que pouvaient apporter à la conversion des insulaires les iniques procédés dont ils usaient à leur égard, et, de plus, le tort matériel qu'ils causaient au roi, au pays, et surtout à eux-mêmes, en traitant ces pauvres Indiens avec si peu de douceur et de ménagement. Mais pas un ne tint compte de leurs sages avertissements. Ce fut alors que ces hommes de Dieu se déterminèrent à s'armer de toute leur puissance apostolique pour réprimer, par les armes spirituelles, un scandale dont l'énormité faisait *blasphémer le Christ parmi les nations*.

Cette résolution prise, un jour de grande fête, le P. Antoine de Montesinos, dont la parole éloquente était très-appréciée dans l'île, monta en chaire dans l'église de Saint-Dominique, en présence du gouverneur, des principales autorités du pays et d'un nombreux auditoire qu'avaient attiré la solennité du jour et la réputation de l'orateur.

Aussitôt, avec toute l'éloquence du cœur, le P. de Montesinos commença à peindre tous les abus, les injustices, les indignités, dont tant de fois il avait été le témoin oculaire. Il déclara que les Indiens avaient autant de droits à leur liberté que les autres hommes, et que les *répartitions* qu'on faisait d'eux au nom de la loi entre les colons espagnols, sous prétexte qu'ils étaient incapables de se gouverner eux-mêmes, n'étaient qu'une infâme tyrannie. Ensuite il montra que ce mot tutelle, dont on se servait pour colorer cette tyrannie, cachait au fond une véritable servitude, à laquelle, contre toutes les lois divines et humaines, on assujettissait des innocents; enfin il termina en disant qu'une politique si odieuse, dont le résultat avait déjà fait périr des millions d'hommes, était tout à

fait contraire à l'esprit du christianisme et aux intérêts de la nation et du roi.

Ce discours excita naturellement bien des murmures, et on accusa le P. Antoine de Montesinos d'avoir prêché une doctrine fausse, subversive, et capable de faire le plus grand tort à la colonie naissante. Les intéressés surtout crièrent très-fort, et tous se rendirent avec colère au couvent, pour réclamer du prédicateur une rétractation publique et solennelle.

Ils se présentèrent donc au P. Pierre de Cordoue, le supérieur de la mission, et lui exposèrent leurs griefs contre le P. de Montesinos. Celui-là, à leur grand étonnement, leur déclara que le prédicateur n'avait rien dit qui ne fût vrai et juste, que tous les religieux de l'ordre pensaient ainsi, et que le sermon dont ils faisaient tant de bruit avait été concerté entre eux.

Les colons, extrêmement choqués de ces paroles, répondirent qu'il était bien étrange que de simples particuliers, sans caractère officiel, osassent ainsi blâmer ouvertement et publiquement des mesures prises par les autorités légales de l'île, et de plus sanctionnées par le souverain lui-même. Ils ajoutèrent en outre qu'il était nécessaire, dans l'intérêt de la paix, ou que le prédicateur se rétractât en chaire, ou que tous les Dominicains sortissent de Saint-Domingue.

Le P. Pierre de Cordoue les écouta paisiblement; et, comme s'il eût été ébranlé par leurs menaces, il leur annonça que, le dimanche suivant, le P. Antoine de Montesinos ferait en sorte de les satisfaire.

Au jour marqué, le peuple se porta en foule dans l'église avec un air de triomphe, dans l'espérance d'entendre la rétractation du prédicateur. Mais il fut déçu; car le P. Antoine de Montesinos, non-seulement ne se rétracta point, mais une seconde fois prêcha la même doctrine, et avec plus de force et d'énergie encore.

« Quel droit donc, s'écria-t-il en finissant son discours,
« vous qui n'êtes sortis d'Espagne que pour chercher du
« pain, pouvez-vous avoir à vous engraisser de la sub-
« stance d'un peuple né libre comme vous? Sur quels
« fondements raisonnables vous appuyez-vous pour dispo-
« ser ainsi de la vie de ces malheureux Indiens comme
« d'un bien qui vous est propre? Voulez-vous donc immoler
« encore à votre avarice les quelques milliers d'insulaires
« qui seuls survivent aujourd'hui de ce million dont l'île
« était peuplée quand vous y avez abordé pour la première
« fois? »

Ce fut ainsi que les Dominicains se constituèrent eux-mêmes les protecteurs officieux des pauvres Indiens, avant qu'ils eussent reçu officiellement ce glorieux titre de la cour d'Espagne.

Si la noble hardiesse du P. Antoine Montesinos excita l'admiration, elle n'en irrita pas moins davantage les esprits contre lui. Tous les colons intéressés à conserver l'ordre des choses établies, c'est-à-dire les autorités et la plus grande partie des riches propriétaires, résolurent d'écrire à Sa Majesté Catholique, le roi Ferdinand, pour dénoncer les dominicains comme perturbateurs, et ils chargèrent un religieux franciscain, le P. Alphonse d'Espinar, de présenter la lettre à la cour d'Espagne.

En ce temps, les Dominicains et les Franciscains, les seuls ordres réguliers alors existant dans l'île, étaient complétement divisés sur cette grande question de la *répartition* des Indiens; en sorte que les uns permettaient sans difficulté ce que les autres regardaient comme un crime digne des censures de l'Église [1].

Aujourd'hui, à une telle distance, il est difficile de

[1] Roberston, dans sa fameuse *Histoire de l'Amérique*, donne les plus grandes louanges au zèle et à la conduite des fils de saint Dominique.

comprendre d'où pouvait venir cette diversité de sentiment. Tout ce qu'on peut croire, c'est que les Franciscains envisageaient la question sous un point de vue différent. Quoi qu'il en soit, on doit dire à leur louange que plus tard ils se rallièrent à l'opinions des Dominicains, et prirent comme eux, avec zèle, le parti des Indiens contre leurs oppresseurs.

Le P. Antoine de Montesinos, ayant été informé des plaintes envoyées contre lui et contre son ordre à la cour d'Espagne, crut nécessaire de s'y rendre, pour plaider sa cause lui-même, et éclairer le Roi Catholique sur les abus dont les Indiens étaient victimes. A son arrivée à Madrid, il trouva tout le monde prévenu contre lui, et ce ne fut qu'avec peine qu'il put obtenir une audience de Sa Majesté. Mais enfin ayant réussi, malgré tous les efforts de ses adversaires pour l'en empêcher, à entrer dans le palais, il ne lui fallut pas longtemps pour faire revenir le roi Ferdinand en sa faveur. Cependant ce prince, bien qu'il comprît parfaitement tout ce qui avait été fait jusque-là pour lui cacher la vérité, ne voulut rien décider par lui-même, et il remit à un conseil extraordinaire le soin de juger cette grande question.

L'affaire fut débattue de part et d'autre avec chaleur. Si l'esclavage des Indiens eut ses défenseurs intéressés, il se rencontra néanmoins des avocats assez généreux pour reconnaître et proclamer leurs droits à la liberté.

Cependant, bien que tous les conseillers fussent d'accord, quant au fond de la question, leur décision n'en fut pas moins extrêmement timide, et nullement faite pour extirper les abus dont on se plaignait si vivement. Il fut décidé qu'en principe les Indiens étaient et devaient être libres, mais que, vu les intérêts de la colonie naissante, il était nécessaire de laisser continuer le système établi jusqu'à nouvel ordre.

Il est vrai que l'on fit de nouveaux règlements pour adoucir le sort des Indiens et les protéger contre la tyrannie des conquérants; mais l'expérience avait déjà appris à combien peu servent les règlements, quand chacun est intéressé à les violer. Il était donc évident que ces nouveaux règlements ne seraient pas moins observés que les précédents.

Cette timide décision du grand conseil détruisit toutes les espérances des enfants de saint Dominique.

Le P. Pierre de Cordoue avait suivi de près en Espagne le P. Antoine de Montesinos, afin de l'aider à défendre la cause des Indiens, et de signaler au grand conseil les obstacles insurmontables qu'apportaient à leur conversion les cruels traitements dont ils étaient victimes de la part des colons. Aussitôt après cette décision, il vint trouver le Roi Catholique, et aussi franchement que respectueusement il lui en manifesta ses regrets, et lui dévoila les maux dont elle serait nécessairement la cause plus tard.

Ensuite il lui montra combien la position des Dominicains serait difficile désormais vis-à-vis des colons de Saint-Domingue, et, en conséquence, il lui demanda, pour ses frères et pour lui, la permission de quitter l'île et de se rendre sur des rivages où les Espagnols n'avaient point encore créé d'établissements, ajoutant que, pour faire du bien aux Indiens, il était absolument nécessaire, comme l'expérience l'avait déjà prouvé, que les prédicateurs de l'Évangile fussent seuls avec eux.

Le roi accueillit et écouta le serviteur de Dieu avec la plus grande affabilité. Après avoir entendu ses raisons, il approuva son projet, et il ordonna aussitôt à l'amiral de fournir aux Dominicains tout ce qui pouvait être nécessaire pour leur sainte entreprise; mais il ne voulut jamais consentir à ce qu'ils abandonnassent complétement l'île de Saint-Domingue. « Quant à vous, mon Père, ajouta gra-

cieusement le souverain, votre présence est trop nécessaire à Saint-Domingue pour que je puisse consentir à votre éloignement de cette île, et si je vous permets d'envoyer vos religieux fonder d'autres missions en d'autres parages, c'est à condition que vous continuerez la vôtre dans le même lieu où vous l'avez si bien commencée. » Après cette entrevue, le roi, selon quelques auteurs, en preuve de son estime pour le P. Pierre de Cordoue, le nomma membre de l'audience royale d'Hispaniola, capitale de l'île de Saint-Domingue.

Les PP. Pierre de Cordoue et Antoine de Montesinos retournèrent bientôt en Amérique, emmenant avec eux quatorze religieux du couvent de Salamanque, parmi lesquels se trouvait le P. Dominique de Betanzas, le futur fondateur de la province du Mexique. Le roi paya tous les frais, tant pour le voyage que pour l'installation des religieux.

Si la décision timide du conseil royal ne permit plus aux fils de saint Dominique de combattre personnellement en faveur des Indiens, cependant ils ne renoncèrent point à la lutte, et ils chargèrent de la continuer un prêtre séculier, leur ami et commensal, dont la haute vertu et les grands talents étaient déjà depuis longtemps appréciés dans l'île entière.

Ce prêtre n'était naturellement pas tenu aux mêmes ménagements que les Dominicains. Il entra donc dans la lice à leur place, et il recommença la croisade avec un zèle et une persévérance qui ont excité l'admiration même de ses plus grands adversaires.

Cinq fois, ce prêtre intrépide traverse l'Océan pour défendre la cause des Indiens devant les Rois Catholiques. A son premier voyage, le grand cardinal franciscain Ximenès, alors régent d'Espagne pendant la minorité de Charles-Quint, avait été si ravi de la solidité et de l'étendue de son

génie, de la fermeté de son âme et de l'élévation de ses sentiments, qu'il lui avait expédié le brevet de protecteur général des Indiens, avec des appointements considérables.

Mais que peuvent le génie et le dévouement d'un homme contre l'intrigue, la jalousie et l'avarice?

Tous les efforts de notre généreux apôtre furent annihilés par le mauvais vouloir des agents subalternes et la faiblesse des autorités supérieures. Toutes ses entreprises échouèrent devant l'égoïsme des colons et la rapacité des soldats.

Enfin, las de ces luttes inutiles, il revint au couvent des Dominicains, où bientôt, à l'âge de quarante-huit ans, il prit l'habit de l'ordre, de la main de son fidèle et cher ami, le P. Pierre de Cordoue (1521).

Après quelques années de recueillement, le nouveau dominicain, revêtu de la robe blanche de son ordre, entreprit des voyages apostoliques au Pérou, au Mexique, à Guatemala, et autres contrées adjacentes, afin de faire pour les Indiens de ces pays ce qu'il avait essayé de faire pour ceux de Saint-Domingue, c'est-à-dire pour travailler à leur conversion et défendre leur liberté.

Les difficultés innombrables qu'il rencontra dans cette nouvelle mission le forcèrent à faire encore le voyage d'Espagne, où il eut la satisfaction d'obtenir de l'empereur Charles-Quint de nouveaux édits et de nouvelles ordonnances en faveur des Indiens. En cette circonstance, l'Empereur, ayant eu l'occasion de reconnaître son mérite, le désigna pour le siége épiscopal de Chiapa. Le modeste religieux refusa d'abord; et si plus tard il accepta, ce fut seulement dans l'espérance que cette haute dignité ne pouvait qu'ajouter à son prestige, et lui donner plus de force pour arrêter les désordres et faire exécuter les lois.

Il fut consacré dans la cathédrale de Séville, le jour

de la Passion (1544). Il était alors âgé de soixante-dix ans.

Aussitôt après sa consécration, le saint prélat, en compagnie de quarante-quatre religieux de son ordre, reprit le chemin de l'Amérique, plein de confiance dans les ordonnances royales dont il était porteur. Mais encore une fois, il se trompait, et il eut bientôt l'occasion d'éprouver de nouveau que des gens accoutumés à violer sans scrupule les lois de Dieu ne peuvent manquer de prétexte pour éluder les ordres de leur souverain, surtout quand ils se flattent de pouvoir le faire impunément.

Les conquérants de l'Amérique, fiers de leurs grands exploits et forts de l'appui que les richesses immenses dont ils disposaient en Espagne leur assuraient même à la cour, n'en continuèrent pas moins à fouler aux pieds les peuples vaincus, et à les détruire pour s'emparer plus facilement de leurs trésors.

Le saint évêque éleva la voix, rappela les ordonnances royales, intercéda pour ces malheureux et innocents Indiens; mais tout fut inutile. Que pouvaient, en effet, le zèle et l'éloquence de ce grand protecteur des Indiens contre la cupidité de ces féroces conquérants, qui mettaient ces peuples au rang des bêtes, et se croyaient le droit de les chasser et de les tuer sans pitié ni miséricorde?

Aussi le saint évêque de Chiapa, incapable de supporter la vue de tels crimes, prit le parti de s'éloigner. Il remit son évêché entre les mains du pape, et repassa une dernière fois en Europe, où il employa les dernières années de sa vie à parler et à écrire en faveur de ces pauvres Indiens, dont il avait été non-seulement le protecteur, mais aussi, en quelque sorte, le martyr de leur liberté.

Il mourut à Madrid à la fin de juillet 1566, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, laissant à la postérité, comme un

symbole de dévouement et de zèle persévérant, le nom immortel de BARTHÉLEMY DE LAS CASAS [1].

[1] Barthélemy de Las Casas avait soumis aux rois d'Espagne un plan de colonisation pour les Indiens. Les souverains approuvèrent ce plan et ils lui concédèrent, dans la province de Cumana, quelques centaines de lieues, ainsi que tous les moyens nécessaires pour la réussite de cette vaste et philanthropique entreprise. Mais les soulèvements des Indiens, occasionnés par les pirateries des Espagnols et la mauvaise volonté d'agents trop intéressés à la non-réussite de cette belle œuvre, la firent échouer complétement.

C'est le même plan, la même idée que les Jésuites, plus tard, réalisèrent au Paraguay sous le nom si célèbre de *Réductions*.

CHAPITRE III

Fondation du couvent Sainte-Croix. — Son observance. — Premiers martyrs : mort du P. Pierre de Cordoue.

Ce fut vers la fin de 1512 que fut érigé, à Saint-Domingue, le premier couvent possédé par les Dominicains dans le nouveau monde.

Le P. Pierre de Cordoue, à son retour d'Espagne, en posa les premiers fondements, et il lui donna le nom de Sainte-Croix, sans doute en souvenir des grandes tribulations éprouvées par la mission naissante, ou bien encore, comme un symbole de la vie crucifiée qu'il voulait établir en ses murs. Quoi qu'il en soit, ce couvent, destiné à être le chef-lieu d'une province dominicaine, et même pendant de nombreuses années le centre de l'ordre en Amérique, fut construit avec de vastes proportions. Par ordre du roi d'Espagne, les cloîtres devaient en être assez spacieux pour donner facilement l'hospitalité à un grand nombre de religieux; car tous les missionnaires arrivant d'Europe devaient y séjourner plus ou moins longtemps, en attendant que l'occasion se présentât de les expédier dans les îles ou sur le continent.

L'église attachée au couvent, grâce aux largesses de la cour d'Espagne et à celles des plus riches particuliers de l'île, fut décorée avec un grand luxe, et pour cette raison elle fut surnommée *la Magnifique*.

Mais la grande préoccupation du P. Pierre de Cordoue fut néanmoins de former de vrais apôtres du Christ, et de dignes fils de saint Dominique.

Il comprit parfaitement que le couvent de Sainte-Croix devait être comme le grain de sénevé de l'Évangile, et que de son sein sortirait avec le temps un arbre magnifique, dont les branches couvriraient et ombrageraient tout le nouveau monde. Il fallait donc nécessairement que la séve de cet arbre fût puissante, et ses racines saines, pour qu'il pût conserver jusque dans ses derniers rameaux sa beauté et sa verdeur.

Aussi ne négligea-t-il aucun des moyens capables de l'aider à atteindre ce noble but.

L'assiduité à la prière et au travail, dit un historien de l'ordre, l'amour et la pratique de la pénitence et de la pauvreté la plus rigoureuse, l'assistance au chœur de jour et de nuit, lors même qu'il ne se trouvait que deux religieux dans la même maison; en un mot, toutes les observances régulières en vigueur dans les communautés les plus nombreuses et les plus réformées furent les fondements et les glorieuses prémices du couvent de Sainte-Croix. Aussi ce couvent fut-il non-seulement le modèle de la province à laquelle il donna son nom, mais encore comme une école générale, où tous les religieux arrivés d'Espagne devaient s'arrêter, non pas tant pour se reposer des fatigues du voyage et y apprendre les langues, que pour s'édifier et s'initier aux vertus apostoliques [1].

La construction du couvent de Sainte-Croix ne fit point oublier au P. Pierre de Cordoue son projet d'envoyer des

[1] La réputation de sainteté dont jouissaient les Pères du couvent de Sainte-Croix s'était répandue jusqu'en Europe. Melendez nous dit que le roi de Portugal écrivit au général de l'ordre à Rome pour lui demander quelques-uns de ces religieux, pour travailler à la réforme de ceux de son royaume.

missionnaires sur le continent, au milieu de ces peuplades indiennes où les Espagnols n'avaient point encore fait d'établissements. Ne pouvant lui-même s'y rendre en personne, il choisit pour cette nouvelle mission le P. Antoine de Montesinos, dont nous avons déjà parlé, le P. François de Cordoue, et un frère convers nommé Jean Garcès.

Plusieurs auteurs assurent que ce dernier religieux était aussi prêtre, et même un parent du grand Barthélemy de Las Casas.

Mais Herrera, le chroniqueur le mieux informé des choses d'Amérique, nous dit que Jean Garcès, avant d'être dominicain, avait été un riche colon de Saint-Domingue, et qu'un jour, ayant tué sa femme pour cause d'adultère, il vint chercher un refuge dans la maison des fils de saint Dominique. Là il donna des preuves d'un repentir si sincère et des signes si éclatants de conversion, que les religieux ne craignirent point de le revêtir de l'habit des frères convers.

L'amiral, pour obéir aux ordres du roi d'Espagne, avait donc fait armer un navire. Nos trois religieux s'y embarquèrent et prirent la direction de la côte de Cumana, qu'ils avaient choisie pour être le théâtre de leurs travaux apostoliques.

Pendant la traversée, le P. Antoine de Montesinos étant tombé gravement malade, le navire dut le débarquer à Porto-Rico. Mais comme sa maladie traînait en longueur, ses compagnons le confièrent aux soins des colons de l'île, et continuèrent leur route.

Ils débarquèrent sur une plage, à laquelle on avait donné déjà le nom de Venezuela, ou petite Venise, à cause de la ressemblance de son territoire avec celui où est placée cette dernière ville.

Ce fut sans doute par une disposition spéciale de la divine Providence que le P. Antoine de Montesinos fut

arrêté en voyage par la maladie et forcé de descendre dans l'île de Porto-Rico; car ainsi il eut l'insigne honneur de devenir le premier apôtre de ce pays, et la gloire plus insigne encore d'en convertir la plus grande partie des habitants au christianisme.

En arrivant à Cumana, le P. François de Cordoue et le F. Jean Garcès furent parfaitement accueillis par les gens du pays, lesquels mirent à leur disposition tout ce qu'ils possédaient.

Ces Indiens, cependant, n'ignoraient point les excès et les crimes des Espagnols dans les autres provinces de l'Amérique; mais l'aspect humble et doux de ces missionnaires conquit sur-le-champ leur sympathie et attira leur confiance. A mesure qu'ils les connurent mieux et purent davantage apprécier la sainteté de leur vie et leur parfait désintéressement, ils se confirmèrent de plus en plus dans la bonne opinion qu'ils avaient d'abord conçue de leurs personnes.

Tout donc faisait espérer les plus magnifiques résultats et une ample moisson pour le ciel, et déjà une joie sainte faisait palpiter le cœur de nos deux missionnaires, lorsque tout à coup l'arrivée d'un navire espagnol vint tout bouleverser, et détruire jusque dans ses racines le bien déjà commencé.

Les aventuriers de ce navire ne faisaient d'autre trafic que de surprendre les Indiens, les enlever et les vendre. Commerce infâme, mais lucratif en ces temps où les indigènes avaient presque tous été anéantis dans les colonies espagnoles, et alors que le manque de bras pour cultiver les terres donnait une valeur considérable aux malheureux Indiens qu'on arrachait à leurs foyers pour les réduire à un rude esclavage.

Ces aventuriers, en considération des deux missionnaires, furent parfaitement accueillis. Le cacique du pays,

en témoignage d'amitié, selon l'usage du pays, prit le nom du capitaine de ces aventuriers, lequel, suivant Herrera, à qui nous devons ces renseignements, se nommait Alonzo Ojeda. Pendant quelque temps, la plus parfaite harmonie exista entre les Indiens et les Espagnols; mais bientôt la perfidie de ces derniers se dévoila.

Un jour, le capitaine Alonzo invita amicalement le cacique à venir déjeuner à son bord. Celui-ci, sans aucune défiance, s'y rendit avec sa femme et dix-sept autres Indiens des meilleures familles. A peine eurent-ils mis les pieds sur le pont du navire, que les matelots se précipitèrent sur eux et les enchaînèrent pour les empêcher de rejoindre le rivage à la nage. Ce crime accompli, le capitaine appareilla, et il fit voile pour Saint-Domingue, enlevant ainsi par la plus noire des perfidies dix-neuf personnes à leur patrie pour les condamner à un affreux esclavage.

A la vue de cette infamie, les Indiens restés sur le rivage poussèrent leur cri de guerre; et, tout frémissants de rage, ils se portèrent à la maison des missionnaires, pour venger dans leur sang le crime dont leur cacique et leurs concitoyens venaient d'être les innocentes victimes. Sans doute ils connaissaient assez les deux religieux pour être persuadés qu'ils n'étaient pour rien dans cette noire perfidie; mais ces deux dominicains étaient espagnols, aussi bien que les coupables, et il ne fallait pas moins aux Indiens que du sang espagnol pour venger l'outrage fait à leur cacique et à ses compagnons.

Cependant les missionnaires obtinrent des Indiens un sursis, sur la promesse solennelle que, si dans quatre mois le cacique et ses compagnons n'étaient point rendus à leur patrie, ils se soumettraient à leur sort, et accepteraient sans se plaindre la mort et les supplices qu'on voudrait leur infliger.

Sur ces entrefaites arriva un autre navire espagnol. Les missionnaires eussent pu facilement en profiter pour échap-

per; mais, comme l'honneur et la gloire de la religion leur étaient plus chers que leur propre vie, ils se contentèrent de prier le capitaine espagnol de retourner promptement à Saint-Domingue, d'exposer à l'amiral et au P. Pierre de Cordoue les faits tels qu'ils s'étaient passés, de les renseigner sur leur triste position et la promesse qu'ils avaient faite, et de les supplier, au nom de Dieu et de la justice, de renvoyer les Indiens en leur pays, comme l'unique moyen de réparer le scandale et le tort que cette perfidie avait fait à la religion au milieu de ce peuple.

Le capitaine fit exactement sa commission, mais il était trop tard. Déjà le cacique, sa femme et ses infortunés compagnons avaient été vendus et achetés même, disent quelques auteurs, par ceux mêmes qui, en vertu de leur position, auraient pu et dû les protéger.

L'amiral et le P. Pierre de Cordoue firent tous leurs efforts pour retrouver ces malheureux et les arracher à l'esclavage; mais ni leur influence, ni l'intérêt de la religion, ni la tache d'infamie dont allait être souillé le nom espagnol, ni le danger des pauvres missionnaires : rien, en un mot, ne fut assez puissant pour amener les détenteurs de ces Indiens volés à réparer leur injustice en leur rendant la liberté.

Le roi, ayant entendu parler de cette infamie, ordonna qu'on instruisit un procès; mais il était trop tard pour sauver les innocents, et trop tard aussi pour punir les coupables.

Le capitaine, auteur de cette odieuse trahison, échappa à la peine, dit Herrera, en se réfugiant dans un couvent de *Mercedaires*.

Le délai de quatre mois, accordé par les Indiens aux missionnaires, ayant expiré sans qu'on eût reçu aucune nouvelle, ces barbares s'empressèrent de satisfaire leur soif de vengeance. Ayant attaché le P. François de Cordoue

à un poteau, ils égorgèrent le frère Jean Garcès sous ses yeux, et après ils lui firent éprouver le même sort.

Ainsi moururent ces deux missionnaires, victimes encore plus de l'infamie de leurs compatriotes que de la barbarie des Indiens.

Tels furent les premiers Dominicains dont le sang eut l'honneur de rougir le sol du nouveau monde (1514).

A peine la nouvelle de la mort du P. François de Cordoue et du frère Jean Garcès fut-elle arrivée au couvent de Sainte-Croix, que d'autres missionnaires commencèrent à tourner leurs regards vers cette même côte de Cumana, où leurs frères venaient de recevoir la couronne du martyre. La même mort pouvait les y attendre; mais qu'importe? Le danger a pour certaines âmes des attraits encore plus irrésistibles que ceux du plaisir; d'ailleurs ils savaient les bonnes dispositions de ce peuple pour le christianisme. Quel plus bel emploi peut-on faire de sa vie que de la sacrifier à la gloire de ce Dieu de qui nous l'avons reçue, et au service des âmes que ce même Dieu a rachetées au prix de son sang.

Six autres Dominicains reçurent donc du P. Pierre de Cordoue la permission de se rendre sur cette terre encore toute fumante du sang de leurs frères; et avant la fin de l'année ils mirent pied à terre dans un petit port, que Herrera nomme Chiribichi, un peu à l'est du lieu où les premiers missionnaires avaient débarqué.

Là ils bâtirent une petite mission, à laquelle ils donnèrent le titre pompeux de couvent de Sainte-Foi; et telle fut leur manière de vivre et de se conduire avec les Indiens, qu'en peu de temps ils gagnèrent leur confiance, et purent sans obstacle exercer leur ministère dans toute l'étendue du pays.

Jamais mission peut-être ne produisit des résultats aussi rapides et aussi excellents. Les Indiens se convertissaient

en foule, et ils étaient heureux de voir leurs enfants apprendre à lire et à écrire sous la direction des missionnaires. Les fils des caciques se faisaient un honneur de servir la messe, et leurs pères n'étaient pas moins fiers de pouvoir la chanter. Aussi, nous dit un vieil auteur [1], les Dominicains étaient si universellement aimés et respectés, qu'ils pouvaient se rendre seuls d'une extrémité du pays à l'autre, sans crainte d'être inquiétés par les Indiens, étant autant en sûreté au milieu de ces barbares que dans leur propre patrie.

Cependant cinq années n'étaient point encore écoulées, quand un événement semblable à celui dont nous avons parlé plus haut, vint détruire entièrement cette mission, et rougir une seconde fois le sol avec le sang des Dominicains.

Un jour, un navire portant en poupe le pavillon espagnol vint jeter l'ancre dans le petit port de Chiribichi. Le capitaine de ce navire, que les chroniqueurs nomment aussi Alonzo, et qui était un riche propriétaire de l'île de Cubagua, où il s'occupait de la pêche des perles, descendit à terre avec quelques-uns de ses hommes, et se rendit à la maison des missionnaires, où il rencontra par hasard le cacique du pays, nommé Maraguay.

La conversation fut très-amicale et rien ne semblait devoir la troubler, lorsque tout à coup le capitaine se retournant brusquement du côté du cacique, lui demanda avec insolence s'il n'était pas un mangeur de chair humaine.

Maraguay, aussi étonné qu'irrité de cette question, car il en comprenait toute la portée, sachant que les Espagnols avaient l'habitude de faire esclaves tous les cannibales qui leur tombaient sous la main, répondit que non, et que

[1] Fernandez, lib. I, chap. IV.

jamais ses dents n'avaient touché à la chair humaine, et aussitôt il sortit plein de rage contre les aventuriers et même contre les missionnaires.

Après cet incident, Alonzo leva l'ancre pour se diriger à Maracapana, petite bourgade peu éloignée dont il connaissait le cacique.

Ce dernier reçut le capitaine avec bienveillance, et se mit à sa disposition pour tout ce dont il pourrait avoir besoin. Alonzo lui dit alors qu'il désirerait se pourvoir d'une espèce de maïs qu'on cultivait dans les montagnes voisines, et il le pria de lui en faire venir à dos d'hommes une cinquantaine de charges jusqu'à Maracapana, et que là il paierait la marchandise et le transport.

Cela fut fidèlement exécuté; mais tandis que les porteurs se reposaient, attendant leur salaire, les aventuriers se précipitèrent sur eux, et en prirent trente-six, qu'ils conduisirent enchaînés à leur bord.

Le cacique et son peuple, témoins de cette infâme perfidie, résolurent, pour venger ces malheureux, de tuer tous les Espagnols; et en conséquence, ils envoyèrent un exprès à Maraguay, pour l'inviter aussi à se défaire des missionnaires, disant qu'ils étaient tous de connivence avec les aventuriers de leur pays.

Le jour suivant, Alonzo, comme s'il n'avait pas conscience de son crime, ou bien par excès d'audace, ne craignit point de descendre à terre avec quelques-uns de ses hommes. Le cacique vint le recevoir avec des démonstrations d'amitié, et l'invita à visiter sa maison; mais à peine en avait-il franchi le seuil, que les Indiens se précipitèrent sur lui et le massacrèrent avec six des siens.

Maraguay, de son côté, attendit jusqu'au dimanche pour exécuter son sinistre projet; il savait que les missionnaires ne pourraient lui échapper.

Ce jour donc, au moment où les religieux étaient réunis dans l'église, Maraguay se présenta, et d'un coup de hache fendit la tête de l'un d'eux, et aussitôt ses compagnons massacrèrent les autres [1].

Non contents de cette boucherie, les Indiens brisèrent les cloches et tout ce que renfermait l'église, et ensuite ils y mirent le feu ainsi qu'au couvent. Leur rage insensée s'étendit même jusque sur les animaux et les plantes. Ils tuèrent à coups de flèches le cheval de la maison, et coupèrent les orangers et autres arbres fruitiers que les missionnaires avaient transportés avec beaucoup de peine en ces pays. En sorte qu'il ne resta bientôt pas un seul vestige de la mission (1519).

Les chroniqueurs ont oublié les noms de ces généreux martyrs; mais Dieu, heureusement, les aura inscrits au livre de vie.

Toutes ces tristes catastrophes, loin de décourager l'âme intrépide de notre P. Pierre de Cordoue, ne firent au contraire qu'enflammer davantage son zèle; et malgré tout le besoin qu'on pouvait avoir de sa présence à Saint-Domingue, il résolut de ne plus laisser à d'autres, dans l'avenir, la gloire périlleuse de fonder une nouvelle mission.

En ce moment l'Espagne se proposait de faire pacifiquement la conquête de l'île Sainte-Marguerite, située à dix lieues environ au nord de Cumana, en y envoyant simplement des colons et point de soldats.

Notre saint religieux s'offrit pour cette expédition, dans l'espérance que, tout en s'occupant des intérêts spirituels de

[1] Deux religieux cependant échappèrent au massacre. En ce moment ils se trouvaient dans l'île voisine de Cubagua, travaillant à la conversion des infidèles. L'un de ces religieux était le P. Thomas Ortez, qui plus tard conduisit au Mexique la première colonie dominicaine et devint évêque de Sainte-Marthe.

la colonie, il pourrait aussi facilement travailler à l'évangélisation des insulaires.

Il s'embarqua donc avec un compagnon, sur l'un des deux navires chargés de transporter les émigrants.

La traversée fut heureuse, et la descente dans l'île se fit sans la moindre résistance de la part des insulaires. Ceux-ci, au contraire, accueillirent les nouveaux venus avec bienveillance; ils montrèrent même un certain empressement à se faire instruire dans la vraie religion, et plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême. Les choses donc marchaient si bien dès le commencement, et l'avenir se présentait à tous les yeux sous un jour si riant, que les Espagnols, enchantés, s'empressèrent de renvoyer à Saint-Domingue les deux navires pour annoncer la bonne nouvelle, et demander et amener d'autres colons.

Mais, hélas! les choses changèrent bien vite. A peine les deux navires avaient-ils disparu à l'horizon, que les Indiens, avec cette mobilité qui les caractérise, considérant le petit nombre des Espagnols, et l'impossibilité où ils étaient de fuir ou de résister, résolurent de s'en débarrasser. L'exécution suivit de près la résolution, et, au jour marqué, ils les massacrèrent tous impitoyablement, à l'exception du P. Pierre de Cordoue et de son compagnon, qui furent sauvés par une faveur spéciale de la divine Providence.

Au moment du massacre, ces deux religieux, sans être aperçus des insulaires, se dirigèrent en courant vers le rivage. Arrivés là, ils trouvèrent une petite embarcation sans équipage, dans laquelle ils s'empressèrent de se réfugier. A peine en eurent-ils pris possession, que, semblable à un coursier dont l'impétuosité n'attend que le signal de son maître pour s'élancer dans l'espace, cette embarcation, d'elle-même se mit en mouvement, emportant à travers les flots nos deux fugitifs, avec une

telle rapidité, qu'en moins de vingt-quatre heures ils franchirent les deux cents lieues qui les séparaient de Saint-Domingue.

Quelle ne dut pas être la sainte allégresse de nos deux religieux, lorsque, revenus de leur première surprise, ils aperçurent Notre-Seigneur lui-même à la proue de l'embarcation, tandis qu'à la poupe se tenait leur Père saint Dominique. Heureux ceux qui naviguent sous une telle égide, et méritent d'avoir de tels pilotes!

Ce fut en souvenir de cet insigne miracle, et comme un témoignage de reconnaissance, que la province de Sainte-Croix adopta pour ses armes : une embarcation avec un crucifix à la proue, saint Dominique à la poupe, et deux religieux agenouillés près du mât [1].

Le 28 juillet 1525, dans la quarante-troisième année de son âge, mourut à Saint-Domingue le vénérable Pierre de Cordoue.

Né à Cordoue, d'une famille illustre, il se distingua dès son enfance par la pureté de ses mœurs et la pénétration de son intelligence, et telle fut la confiance que ses vertus inspirèrent à ses supérieurs, qu'il fut choisi, à l'âge de vingt-huit ans, pour chef de la première mission envoyée par l'ordre sur les plages américaines.

En cette qualité, il déploya pour la conversion des Indiens un zèle non moins grand que son ardeur à défendre leurs droits et leur liberté; et, chose remarquable, c'est que la grande lutte dans laquelle s'engagea le vaillant missionnaire en cette occasion, ne lui fit jamais perdre l'estime de ses adversaires, ni la confiance de ceux dont les vues étaient différentes des siennes.

Les rois d'Espagne ne cessèrent de lui prodiguer des marques de haute bienveillance, et ce fut à ses instances

[1] Melendez, tome I, chap. III.

que Charles-Quint fonda l'université royale d'Hispaniola [1].

Les papes se plurent à lui conférer les pouvoirs les plus extraordinaires, et, en dernier lieu, le titre de grand Inquisiteur de toutes les Amériques.

Enfin sa mort fut une perte et une douleur pour tous, principalement pour cette province naissante de Sainte-Croix, dont il avait été le fondateur, et que pendant quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il avait gouvernée avec tant de succès comme vicaire général.

La mission de Saint-Domingue ne devint, proprement dit, une province indépendante qu'en l'année 1530.

En 1515, les missionnaires de Saint-Domingue, voyant leur nombre s'accroître et leurs maisons se multiplier, eurent la pensée de s'ériger en province particulière. A cet effet, ils chargèrent le P. Dominique de Mendoza, dont nous avons déjà parlé, de négocier cette affaire auprès de son propre frère, alors général de l'ordre, le Rme P. Garcia de Loaysa.

Celui-ci n'accéda pas entièrement à la pétition. Il consentit à ce que les couvents et maisons du nouveau monde pussent former une congrégation distincte; mais il voulut que, pour le moment, cette congrégation fût placée sous la juridiction et dépendance du provincial d'Andalousie, et que le chef de cette congrégation ne portât pas d'autre titre que celui de Vicaire provincial.

En 1528, le P. Thomas de Berlanga, successeur immédiat du P. Pierre de Cordoue, étant allé à Rome, obtint du T.-R. P. Butigela, alors vicaire général de l'ordre entier, par la mort du Rme P. général François Ferrara, l'indépendance de la congrégation et son érection en province, sous le titre de Sainte-Croix. Le Chapitre général de 1530, dans lequel le T.-R. P. Butigela fut nommé général, con-

[1] Melendez.

firma cette érection et assigna pour territoire à la province de Sainte-Croix tous les couvents fondés ou à fonder en Amérique, dans les îles ou la terre ferme, sans limites déterminées, et il lui donna pour premier provincial le P. Thomas de Berlanga.

Tels furent les commencements et origines de la fameuse province de Sainte-Croix, mère et nourrice de toutes les autres provinces qui, avec le temps, se formèrent sur les terres situées dans le golfe du Mexique et sur les rivages de l'océan Pacifique.

Son premier provincial, le P. Thomas de Berlanga, devint plus tard évêque de Panama, et nous le retrouverons un jour au Pérou, occupé, par ordre de la couronne d'Espagne, à arranger les différends survenus entre Pizarre et Almagro au sujet de la délimitation de leurs États respectifs.

CHAPITRE IV

PROVINCE DE SAINT-JACQUES DU MEXIQUE

Sa fondation ; ses épreuves. — Vie du P. de Betanzas ; mouvement généreux qu'il imprime à cette province.

A peine Fernand Cortez eut-il achevé par les armes la conquête de l'empire du Mexique, que les rois d'Espagne s'empressèrent d'y envoyer de zélés missionnaires pour en conquérir par la prédication les peuples à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le P. Thomas Ortiz [1], un des deux religieux échappés au massacre de Chiribichi dont nous avons parlé plus haut, et que les affaires de sa province avaient amené en Espagne, fut chargé de conduire à Mexico une petite colonie de douze Dominicains. Aussitôt, avec sept religieux seulement, il fit voile pour Saint-Domingue, où, selon l'ordre du Rme P. Général Sylvestro de Ferrara, il devait prendre

[1] Les deux religieux, au moment du massacre, se trouvaient dans l'île de Cubagua. Le P. Thomas Ortiz était le supérieur de la mission de Chiribichi.

les sujets nécessaires pour compléter sa petite troupe d'ouvriers apostoliques.

Après une heureuse traversée, le navire jeta l'ancre dans le port de Saint-Domingue, où les huit Dominicains trouvèrent le couvent de Sainte-Croix encore tout désolé par suite de la mort récente du vénérable P. Pierre de Cordoue (1525).

Le désir de se perfectionner dans la pratique des vertus apostoliques, comme aussi la nécessité d'apprendre les langues indigènes, les retinrent pendant quelques mois dans l'île, et ce ne fut que dans le mois d'avril de l'année suivante (1526) qu'ils purent s'embarquer pour le Mexique, emmenant avec eux quatre religieux du couvent de Sainte-Croix, parmi lesquels le P. Dominique de Betanzas, un diacre, et un novice, neveu du grand Barthélemy de Las Casas.

Le sympathique accueil que nos missionnaires reçurent des Indiens à leur arrivée à Vera-Cruz remplit leur cœur d'une sainte allégresse. C'était pour eux la révélation de la riche mission qui les attendait.

« Les Indiens, nous dit l'historien Fernandez, sachant parfaitement que ces hommes de Dieu ne pouvaient être pour eux que des amis et protecteurs, mirent à les recevoir autant d'activité et d'empressement qu'ils en avaient déployé autrefois pour repousser de leurs côtes les conquérants espagnols.

Ils accoururent en foule pour leur offrir de riches présents et les supplier de passer quelque temps au milieu d'eux. Mais si l'amour de la pauvreté et le désintéressement apostolique furent assez puissants dans l'âme des missionnaires pour leur faire refuser tous les présents, l'obéissance et l'amour du devoir ne le furent pas moins pour les faire résister à toutes les supplications; et, sans retard, quoiqu'il leur en coûtât beaucoup de s'éloigner, ils se dirigèrent sur Mexico.

Comme autrefois les douze apôtres, nos douze Frères Prêcheurs se mirent en marche à pied, sans autre bagage que leurs bréviaires, et sans autres provisions que leur grande confiance en la divine Providence.

En chemin, comme s'ils eussent été au couvent, ils faisaient la méditation aux heures ordinaires, gardaient le silence, et ils ne l'interrompaient que pour réciter le rosaire ou chanter les litanies de la Vierge Marie.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent aux portes de la capitale du Mexique.

Fernand Cortez aussitôt se rendit à leur rencontre, et descendant de cheval, il demanda à genoux, leur bénédiction, à la grande édification des Espagnols et des indigènes (23 juin 1526).

Les douze religieux ensuite se rendirent chez les Franciscains.

Établis déjà en cette ville depuis un an, les fils de saint François avaient brigué l'honneur de donner l'hospitalité fraternelle aux fils de saint Dominique, en attendant que la maison qu'on leur préparait fût en état de les recevoir [1].

Dès les premiers jours de leur arrivée, les Dominicains mirent la main à l'œuvre. Ceux à qui la langue mexicaine n'était point inconnue commencèrent à prêcher, catéchiser, confesser; et bientôt, par leur zèle, ils donnèrent encore une nouvelle vigueur à cette mission, déjà si bien commencée par les PP. Franciscains.

Mais Notre-Seigneur, qui se plaît à entourer d'épines le berceau des institutions qu'il destine à jouer un grand rôle dans le monde, ne devait pas oublier la petite colonie dominicaine.

1 Cette première maison devint plus tard l'office de l'inquisition. Ce fut seulement en 1530, que les Dominicains jetèrent les fondements du grand couvent et de l'église qui portent leur nom.
Aujourd'hui ce couvent est une caserne.

En vérité, à peine une année s'était-elle écoulée, que la plupart des religieux furent atteints d'une grave maladie, et arrêtés ainsi au début de leur carrière. Cinq d'entre eux moururent promptement; et quatre autres, parmi lesquels se trouvait le P. Thomas Ortiz, le supérieur de la mission, après avoir lutté un certain temps, durent enfin céder à la violence du mal et reprendre la route d'Espagne; en sorte que le P. Dominique de Betanzas resta seul avec le diacre F. Gonzalez Lucero et le jeune novice Vincent de Las Casas.

Un cœur moins généreux ou moins accoutumé à dépendre de la divine providence eût perdu courage et abandonné peut-être la mission; mais ce grand ami de Dieu, loin de se laisser abattre par un événement aussi terrible, sentit croître, au contraire, sa confiance; et, avec ses deux enfants spirituels, il entreprit la fondation d'une province destinée à être bientôt une pépinière de saints personnages et d'hommes apostoliques.

Le P. Dominique de Betanzas [1], à qui Dieu réserva ainsi l'honneur d'implanter l'Ordre de Saint-Dominique au Mexique, naquit à Léon, cité d'Espagne, de parents nobles et riches autant que pieux, desquels il reçut la meilleure éducation.

Pendant qu'il étudiait à l'université de Salamanque, il se lia d'amitié avec un de ses compatriotes, nommé Pierre d'Arconada. Ils suivaient les mêmes cours, et tous deux étaient animés des sentiments de la plus profonde piété.

Aussitôt que nos deux jeunes gens eurent le temps de s'apprécier l'un l'autre, ils résolurent de se loger dans la même maison, afin de pouvoir plus facilement se livrer à la pratique des œuvres de charité. Ensemble, ils se

1 Davila, *Histoire de la province du Mexique.*

plaisaient à visiter les hôpitaux et à soulager les malheureux. Souvent même il leur arriva de mener dans leur maison les pauvres les plus nécessiteux ou les plus abandonnés qu'ils rencontraient dans la rue. Après leur avoir lavé les pieds, ils leur servaient à table ce qu'on avait préparé pour eux-mêmes; et si l'état de ces pauvres le demandait, ils les faisaient coucher dans leur propre lit, se contentant eux-mêmes de dormir sur le plancher. Ensuite ils renvoyaient ces pauvres, munis de bonnes aumônes, en les priant de garder le plus profond silence.

Quelles que fussent les précautions prises par les deux amis pour dérober au public la connaissance de leurs bienfaits, cependant il en transpira assez pour que leur modestie en fût alarmée. Déjà en ville on ne les connaissait plus que sous le nom des saints étudiants; aussi le jeune de Betanzas, craignant pour lui-même les dangers de l'amour-propre, résolut d'y échapper par la fuite, et un jour il dit à son ami :

« Les louanges qu'on nous prodigue ne peuvent être que nuisibles à nos âmes, et cependant ce qui importe avant tout, c'est de les sauver. Pour moi, ma résolution est prise; je veux quitter ce monde dangereux et me retirer dans les déserts, afin de vivre pour Dieu, et uniquement pour lui. »

Son ami, dont les sentiments et les craintes étaient les mêmes, ne put naturellement que l'encourager dans sa résolution; et avant de s'en séparer, il lui fit promettre de revenir le chercher aussitôt qu'il aurait trouvé un lieu convenable, où tous deux pussent vivre dans la solitude, sous le regard de Dieu seul.

Le jeune de Betanzas, ayant donc distribué tout ce qu'il possédait aux pauvres, vêtu en mendiant et le bâton du pèlerin à la main, se mit en route, à la recherche d'un désert où son ami et lui pussent vivre tout à fait en ermites.

Les premiers jours de son pèlerinage le conduisirent dans les montagnes de Catalogne, à Montserrat, où il trouva un couvent de Bénédictins dont les religieux vivaient pour la plupart dans des grottes isolées, creusées dans les flancs de la montagne. A la vue de ces divers ermitages, notre jeune pèlerin crut avoir trouvé ce qu'il cherchait, et il était sur le point de demander l'habit de l'Ordre, lorsque tout à coup, par une inspiration soudaine, il résolut de se rendre à Rome pour consulter le vicaire du Christ, et lui demander les grâces et priviléges nécessaires à quiconque veut vivre loin du commerce des autres hommes.

De Rome il prit la direction de Naples, où il s'embarqua pour la petite île de Ponzo, qu'on lui avait indiquée comme un sanctuaire béni, habité depuis un temps immémorial par de pieux et saints solitaires.

Ses premiers pas dans l'île le conduisirent à une caverne où il rencontra un vieillard dont le corps exténué manifestait les preuves de la plus rude pénitence. Celui-ci le reçut avec la plus grande affabilité et lui demanda ce qui l'amenait dans l'île. Betanzas lui ayant dit qui il était et ce qu'il désirait, alors le vieillard lui indiqua de l'autre côté de l'île une grotte où aussitôt notre jeune ermite établit son domicile.

Qui pourra jamais raconter les prodiges de pénitence et de mortification dont furent seuls témoins les pierres ensanglantées de cette grotte?

Quelle plume serait assez téméraire pour vouloir peindre les joies ineffables, les consolations célestes qu'un commerce et une conversation continus avec le divin Maître devaient faire descendre d'en haut dans le cœur de notre jeune extatique? Ce sont là des jouissances que le monde ne soupçonne pas, et que ceux-là seuls connaissent qui vivent tout pour Dieu et en Dieu.

Betanzas vécut ainsi cinq années dans sa grotte sans

voir d'autres êtres humains que les quelques pauvres pêcheurs qui, de temps en temps, venaient par compassion lui apporter les quelques légumes secs dont il faisait sa nourriture ordinaire.

Son ami, Pierre d'Arconada, se fiant à sa promesse, l'attendit longtemps; mais, au bout de trois années, voyant qu'il ne revenait point et n'envoyait pas de ses nouvelles, il se décida à prendre l'habit des Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Étienne de Salamanque.

Cependant notre jeune ermite n'avait jamais oublié ni son ami ni sa promesse. Au contraire, chaque jour il avait employé quelques heures à creuser de ses propres mains une petite grotte non loin de la sienne, pour le recevoir.

Aussitôt que ce nouvel ermitage fut en état de recevoir son hôte, Betanzas, malgré toute la peine qu'il éprouvait à s'éloigner de cette île où il avait goûté un si parfait bonheur, songea alors, selon sa promesse, à rejoindre son ami, pour le ramener avec lui dans sa chère solitude.

Il reprit donc le chemin de l'Espagne, mendiant sur sa route son pain de chaque jour.

Lors de son passage en sa ville natale, à l'exemple de saint Alexis, il eut l'humilité de se mêler à la foule des pauvres qui stationnaient à la porte de la maison paternelle, en attendant qu'on leur offrît le pain de la charité.

Tout à coup la porte s'ouvre, et un cavalier monté sur un magnifique cheval s'élance dans la rue. Betanzas le reconnaît, c'est son père. Il s'approche humblement et lui demande l'aumône. « Allez travailler, lui fut-il répondu; quand on est jeune et fort, il vaut mieux travailler que mendier. »

Après cette cruelle épreuve, notre mendiant prit la route de Salamanque.

Sur son chemin, il eut à traverser un village dont l'alcade, par hasard, était en quête de quelqu'un pour admi-

nistrer cent coups de fouet à un malfaiteur. Personne dans le village ne voulait remplir cette triste corvée. L'alcade, en voyant le mendiant, pensa qu'il pourrait être son homme et l'arrêta d'office. Ce ne fut que par ruse que Betanzas put échapper à cette disgracieuse aventure.

A son arrivée à Salamanque, il apprit que son ami avait pris l'habit des Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Étienne de cette ville. Il s'y rendit donc à l'heure où, selon la coutume, on faisait à la porte la distribution ordinaire de vivres aux pauvres. Le frère chargé de cette distribution, en apercevant le nouveau venu, comprit aussitôt qu'il ne pouvait être un mendiant ordinaire; et, s'approchant pour le mieux examiner, il reconnut en lui le jeune Betanzas. Vite il rentra au couvent en s'écriant : « Betanzas est à la porte avec les pauvres! »

Aussitôt accoururent Pierre d'Arconada et tous les religieux, qui, profondément émus à la vue des haillons dont était couvert ce pauvre volontaire, le reçurent avec autant d'allégresse et de respect que s'il eût été un ange du ciel ou un Père du désert.

Betanzas, à leur prière, leur raconta ses voyages et le bonheur dont il avait joui dans son île solitaire. Il leur parla de la grotte qu'il avait préparée pour son ami, et ne leur cacha point la peine qu'il éprouvait à la pensée que celui-ci n'avait plus la liberté de venir l'occuper. Les religieux, alors, lui dirent gracieusement que si son ami n'avait plus la liberté de le suivre, lui du moins avait toujours celle de rester près de son ami; ensuite ils lui représentèrent tout le bien qu'avec ses talents et la connaissance qu'il avait des choses de Dieu, il pourrait faire dans un Ordre dont la vocation était la conduite des âmes et l'apostolat.

Betanzas hésita quelque temps; mais enfin, la voix de Dieu s'étant fait entendre au fond de son cœur, il prit

l'habit au couvent de Saint-Étienne, et reçut le nom de Dominique.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, que son provincial, prévenu de la trempe vigoureuse de son âme, l'envoya à Saint-Domingue, au couvent de Sainte-Croix, dont le P. Pierre de Cordoue était le supérieur.

Ce dernier ne tarda pas à apprécier la valeur du trésor dont on venait d'enrichir sa communauté en la personne de ce nouveau missionnaire, et dès les premiers jours il lui voua la plus vive et la plus profonde affection.

Le premier soin du P. Dominique de Betanzas en arrivant à Saint-Domingue, fut d'étudier la langue indigène; et aussitôt qu'il put l'entendre et la parler, il se livra à toute l'ardeur de son zèle apostolique.

Ses prédications rendirent bien vite son nom populaire dans toute l'île; mais cependant ses vertus et sa modération encore plus que sa science et son éloquence lui attirèrent tous les cœurs.

Les Indiens, sur le sort malheureux desquels il ne cessait de gémir avec son grand ami, Barthélemy de Las Casas, furent surtout les fils de sa prédilection, et toujours il se montra un de leurs plus énergiques défenseurs. Sa charité pour ces pauvres insulaires dépouillés et opprimés n'avait point de bornes; il se privait de tout afin de pouvoir les soulager. La sainte ambition de les convertir lui fit entreprendre à travers l'île les voyages les plus rudes et les plus périlleux. Plusieurs fois sa vie fut en danger sous ce ciel meurtrier; et, s'il put résister à toutes les fatigues et à toutes les privations, ce ne fut sans doute que par une grâce spéciale de la divine Providence. Elle l'avait destiné, en effet, à être le maître et le guide de toute une génération d'hommes apostoliques disposés, à son exemple, à tout entreprendre et à ne jamais reculer devant aucun obstacle quand il s'agissait de la gloire de Dieu.

Il y avait douze années qu'il travaillait sans relâche dans cette île, lorsque arriva le P. Thomas Ortiz, à la tête d'une petite colonie dominicaine en destination pour le Mexique. Le P. Ortiz avait reçu l'ordre du R[me] P. Général de prendre quelques religieux du couvent de Sainte-Croix, et en particulier le P. Dominique de Betanzas, dont les lumières et l'expérience ne pouvaient être que d'une grande utilité dans la nouvelle mission qu'on allait entreprendre.

En religieux obéissant, le P. de Betanzas se mit immédiatement sous la conduite du P. Thomas Ortiz, et bientôt tous ensemble s'embarquèrent pour le Mexique.

Nous avons déjà dit plus haut la cruelle épreuve dont fut assaillie la nouvelle colonie dominicaine dès la première année de son établissement à Mexico. Par suite de la mort de cinq missionnaires et le départ de quatre autres, il ne restait plus de douze que le P. Dominique de Betanzas, le diacre Lucero et le novice Vincent de Las Casas.

Ce fut en cette triste circonstance que notre saint religieux déploya cette énergie suprême et cette confiance illimitée en Dieu qui étaient les grands traits de sa physionomie. A lui seul il résolut de satisfaire à tous les besoins et de faire face à toutes les difficultés.

Aussitôt donc, il ouvrit un noviciat; et telle était déjà l'influence dont il jouissait à Mexico, que son appel eut les plus heureux résultats.

Plusieurs jeunes Espagnols venus au Mexique dans l'espérance d'y faire fortune, renoncèrent tout à coup à leurs humaines ambitions, et vinrent demander au P. Dominique l'habit de son Ordre. Tous plus tard devinrent de dignes disciples d'un tel maître, et la province de Saint-Jacques du Mexique les a toujours honorés et regardés comme les premiers coopérateurs de son saint fondateur.

Comme le P. Dominique de Betanzas se trouvait le seul prêtre de son Ordre à Mexico, il pria le gardien des

PP. Franciscains, en cas où il viendrait à mourir, de vouloir bien lui envoyer un de ses religieux pour remplir l'office de père maître des novices dans son nouveau noviciat, en attendant l'arrivée de quelques Dominicains d'Espagne.

Le P. Dominique de Betanzas était trop éclairé pour ne pas comprendre toute l'importance d'une première impulsion pour le succès de son œuvre. Il savait que du noviciat, par conséquent, devait dépendre tout l'avenir de la province. Aussi résolut-il de fonder son édifice spirituel sur l'observance littérale des institutions de l'Ordre, telle qu'elle avait dû être pratiquée par les premiers disciples du saint Patriarche, afin de tenir toujours éveillé dans les âmes cet esprit de générosité et de sacrifice sans lequel il n'y a point de vrais apôtres.

Il eut la consolation de voir tous les religieux ou novices partager ses vues. Bientôt ce nouveau couvent de Mexico devint un sanctuaire où fleurirent dans toute leur beauté et perfection les vertus monastiques et apostoliques. L'obéissance était parfaite, le silence observé, la nourriture austère, la pénitence et la mortification en honneur, la pauvreté si aimée que les religieux refusèrent les rentes qu'on voulait affecter à l'entretien de leur communauté, et la confiance en Dieu si grande, qu'ils se firent une loi de ne voyager qu'à pied, sans argent et sans provision aucune, comme les oiseaux du ciel.

Et telle fut la puissance de cette première impulsion imprimée à la province Saint-Jacques du Mexique par le P. de Betanzas, que même plus tard, dans les temps où elle perdit de sa ferveur ou de sa régularité, jamais cette province cependant ne cessa de produire de dignes religieux, dont la vie héroïque rappela toujours à un degré plus ou moins parfait celle du saint fondateur.

CHAPITRE V

Développement de la province du Mexique; son érection. — Mort du P. de Betanzas.

Sous la pieuse direction du P. Dominique de Betanzas, la nouvelle province prit donc, comme nous l'avons dit, de merveilleux développements; chaque jour elle croissait en vertu et en nombre. De même qu'un habile horticulteur élague dans une plante les branches qu'il ne juge pas nécessaires à son existence, afin de donner plus de force à ses racines, de même, semble-t-il, la divine Providence ne s'était plu à dépouiller la nouvelle colonie dominicaine de la plupart de ses membres que pour donner plus d'unité et de solidité à ses fondements.

Les novices non-seulement étaient nombreux, mais encore chaque navire touchant à la côte, y débarquait des renforts de religieux, déjà tout formés et prêts à se jeter avec ardeur dans tous les périls de la vie apostolique, en sorte que le P. Dominique se trouva bientôt à la tête d'un corps considérable d'ouvriers évangéliques.

Avec ces recrues, il commença à établir dans les lieux qu'il jugea les plus convenables de petites missions pour travailler à la conversion des Indiens, et ensuite il fonda dans les villes de Tlascala, Puebla, Oaxaca et autres encore, de vastes couvents destinés à former à la vie apostolique non-seulement les Espagnols, mais encore les

nouveaux chrétiens du pays en qui la grâce de la vocation opérait plus visiblement. Ainsi, pendant que ses frères se dévouaient uniquement au ministère de la prédication, le P. de Betanzas, en supérieur sage et éclairé, s'occupait surtout à élever des sujets qui pussent les aider dans le présent et les remplacer dans l'avenir.

Mais, quelque vaste que fût le champ offert à son zèle dans le grand empire du Mexique, le P. Dominique de Betanzas n'en était pas moins désireux de l'agrandir. Dans ce but il résolut de passer à Guatemala et de fonder des couvents dans ce pays, dont les habitants n'avaient point encore ouvert les yeux à la lumière de l'Évangile.

Ayant donc désigné pour le remplacer dans le gouvernement de la province le P. Vincent de Sainte-Marie, il se mit en marche avec deux religieux, à pied, sans argent et sans provisions, pour cette nouvelle destination. C'était un trajet de près de trois cents lieues.

Le P. Dominique de Betanzas ne dut pas rester longtemps à Guatemala, car en 1530 nous le retrouvons à Mexico; mais, quelque court que fût son séjour en ce pays, il n'en laissa pas moins de magnifiques traces de son passage. Il y fonda un couvent et une église, et il y acquit par ses vertus une telle réputation de sainteté, que son nom seul devint une protection puissante pour les missionnaires qui vinrent plus tard s'y établir après lui; en sorte qu'il fut toujours considéré comme le vrai fondateur de la province de Guatemala [1].

Le P. franciscain Torquemada, dans son beau livre de la *Monarchia Indiana* [2], s'exprime ainsi : « La province reli-

[1] *Monarchia Indiana*, tome III, liv. XV, chap. XVII.

[2] En 1540, lorsque le P. Pierre de Angulo, plus tard évêque de Vera-Pax, et les PP. Jean de Torrez et Matthieu de la Paix, envoyés par le P. Pierre Delgado, second provincial de la province de Saint-Jacques du Mexique, arrivèrent à Guatemala pour reprendre la mis-

gieuse que l'illustre P. de Betanzas fonda dans le pays de Guatemala fut telle que, par sa piété, son zèle, sa régularité et son amour des saintes observances, elle rappelait parfaitement les temps primitifs de l'Ordre, où l'esprit de saint Dominique était en vigueur. L'exemple de son saint fondateur servait comme d'aiguillon et de modèle à tous ceux qui travaillaient avec lui ou vivaient sous sa direction. »

La nouvelle province du Mexique, dès sa fondation, était restée soumise par la force des choses à celle de Sainte-Croix de Saint-Domingue; et c'était au provincial de celle-ci que les religieux du Mexique devaient toujours s'adresser pour les choses d'administration et dans les cas de certaine gravité.

Rien n'était plus logique. La province de Sainte-Croix était la mère de celle du Mexique. C'était elle qui lui avait fourni son premier fondateur, et ensuite elle l'avait toujours soutenue et alimentée par des religieux tirés pour la plupart de son propre sein.

Mais Mexico est assez loin de Saint-Domingue; et, en ce temps-là, les communications du couvent avec l'île étaient assez difficiles; en sorte que les communications des PP. du Mexique avec leur provincial, résidant à Saint-Domingue, ne pouvaient point être aussi fréquentes que l'état des

sion qu'avait fondée le P. de Betanzas, et qu'il avait dû abandonner, ils furent tout étonnés de voir combien son nom était en vénération dans ce pays; chacun ne parlait que de ses vertus et des bienfaits qu'il en avait reçus. Cette heureuse circonstance ne favorisa pas peu le succès de leur entreprise.

Cette mission prospéra parfaitement; et, en 1551, elle possédait assez d'hommes et de couvents pour que le chapitre général de Salamanque crût devoir en faire une province distincte, et en la séparant de celle de Saint-Jacques du Mexique, il lui donna le nom de Saint-Vincent.

choses pouvait l'exiger. Par suite, beaucoup d'affaires importantes restaient pendantes, et généralement toutes étaient en souffrance.

Les religieux donc, voyant que d'un côté les inconvénients produits par l'éloignement du provincial se multipliaient à mesure que leur province prenait plus de développements, et, d'un autre côté, qu'ils possédaient en couvents et en hommes plus que le nombre nécessaire exigé par les constitutions pour l'érection d'une province, résolurent, après avoir consulté quelques canonistes, de s'affranchir de la tutelle de celle de Sainte-Croix et de se constituer en province distincte et indépendante.

Mais c'était une question qui ne pouvait être traitée et décidée qu'à Rome. Ce fut alors que les religieux crurent nécessaire de rappeler de Guatemala le P. Dominique de Betanzas, malgré le bien qu'il y faisait, pour l'envoyer plaider leur cause dans la Ville éternelle.

Le P. Dominique, en compagnie d'un frère nommé Jacques Marin, s'embarqua aussitôt pour l'Espagne, où il arriva heureusement (1531).

D'Espagne, il se dirigea sur l'Italie, voyageant toujours à pied, et demandant son pain quotidien de porte en porte, selon la coutume de toute sa vie.

Il traversa ainsi tout le midi de la France; et à peine se fut-il reposé quelques heures à Marseille, qu'il voulut se rendre à la Sainte-Baume, pour visiter la grotte où sainte Madeleine passa la plus grande partie de sa vie dans une sublime pénitence. Telle était sa dévotion pour cette grande sainte, qu'il eut le courage de faire *à genoux* les deux dernières lieues de son pèlerinage. « Mode très-rare de voyager, dit Melendez, et qui jusqu'alors n'avait point été encore adopté par aucun des nombreux pèlerins qui ont visité ce sanctuaire ou tout autre dans l'Église. *Modo rarissimo de caminar, y que no se lee, ni ha visto en otro pe-*

regrino de los muchos que visitan aquel santuario ni otro de los de la Iglesia[1]. »

Le P. Dominique resta trois jours et trois nuits en contemplation dans la grotte ; puis après il se rendit au couvent de Saint-Maximin pour y révérer les reliques insignes de cette grande sainte, dont les Dominicains étaient les gardiens.

Poursuivant son voyage à travers l'Italie et laissant partout sur son passage la bonne odeur de ses vertus, il arriva enfin à Naples, où se trouvait alors, par suite d'une grave maladie, le R^me^ P. Général de l'Ordre, P. Paul Butigela.

Celui-ci, sur le bord de la tombe, n'était plus en état de traiter avec le P. de Betanzas la grande question qui l'avait amené ; mais néanmoins, après avoir complimenté notre saint religieux sur ses grandes vertus et sa haute mortification, « il eut encore la force, dit le P. Augustin Davila, de lui faire un précepte formel de ne plus voyager à genoux, ni déchaussé, et de se contenter d'aller à pied[2], » comme tout le monde.

Le R^me^ P. Paul Butigela étant mort, le chapitre général lui donna pour successeur le P. maître Jean Fenario, homme distingué par sa haute science et sa grande vertu.

Ce fut devant ce chapitre général tenu à Rome le jour de la Pentecôte de l'année 1532, que le P. Dominique de Betanzas fut appelé à défendre la cause de la province du Mexique, et il eut la gloire de la gagner.

Le chapitre général, après avoir entendu les raisons du P. de Betanzas et le récit qu'il fit des pénibles travaux de nos pères au Mexique, décréta : Que la nouvelle province du Mexique était à jamais détachée et indépendante de celle

[1] Melendez, chap. III.

[2] Augustin Davila, *Histoire du Mexique*, chap. I.

de Sainte-Croix; que cette nouvelle province, sous le nom de Saint-Jacques, serait gratifiée des mêmes grâces, privilèges et immunités dont jouissent toutes les autres provinces canoniquement érigées. Ensuite le chapitre général assigna pour territoire à cette nouvelle province de Saint-Jacques tous les pays situés entre le golfe de Mexique et l'océan Pacifique, depuis Vera-Cruz jusqu'à Guatemala inclusivement.

Cette érection de la province de Saint-Jacques du Mexique fut confirmée quelques jours après par une bulle du pape Clément VII (1532).

Quant à la province de Sainte-Croix, elle resta toujours sans limites assignées; car, à part ce qui avait été détaché pour former la province de Saint-Jacques, son domaine comprenait toutes les terres découvertes déjà et celles à découvrir dans les deux Amériques.

Le P. Dominique de Betanzas, ayant ainsi terminé heureusement ses affaires à Rome, reprit la route d'Espagne et ensuite celle du Mexique, emmenant avec lui plusieurs religieux, entre autres les PP. Pierre Delgado et Louis Saavadra, qui tous deux lui succédèrent immédiatement dans le gouvernement de la province de Saint-Jacques.

A son arrivée à Mexico, en vertu des lettres dont il était porteur, il convoqua un chapitre pour l'élection d'un provincial, car le R^me^ P. Général avait voulu laisser à la nouvelle province le soin de se nommer son premier prélat. En ce chapitre, toutes les voix à l'unanimité tombèrent sur le P. Dominique de Betanzas, et, malgré son refus, alléguant sa vieillesse et ses infirmités, il fut cependant obligé de se rendre aux vœux de ses frères. Ainsi, il eut l'honneur d'être le premier provincial de la province Saint-Jacques du Mexique, dont il avait été le fondateur.

En cette circonstance, il proposa de donner à la province le nom de Sainte-Marie-Madeleine, pour laquelle, comme

nous l'avons dit plus haut, il avait la plus tendre dévotion. Mais les PP. capitulaires crurent devoir conserver le premier nom, imposé par le chapitre général de Rome. En compensation, le nouveau provincial ordonna que tous les lundis, après le chant du *Salve Regina,* il serait fait mémoire de la sainte, par une Antienne, un Verset et l'Oraison propre. Cette coutume fut longtemps suivie dans toute la province.

Comme les idiomes indigènes variaient non-seulement de province à province, mais encore que la plupart des peuplades de ces diverses provinces avaient chacune un dialecte différent, les missionnaires se trouvaient à chaque pas en face de nouveaux obstacles, qui rendaient le ministère extrêmement difficile. Pour remédier à cet inconvénient, le nouveau provincial établit des maisons spéciales pour l'étude des langues, et cette institution obtint bientôt les plus heureux résultats.

Mais quelque absorbants que fussent ces travaux du P. de Betanzas, ils ne l'empêchèrent point cependant de donner un soin spécial à l'observance religieuse, qu'il désirait rapprocher autant que possible de celle des temps primitifs de l'Ordre.

« Les vertus apostoliques dans notre Ordre, disait-il, ne sont jamais plus puissantes que lorsqu'elles ont leurs racines dans les vertus monastiques; négliger les unes, ce serait vouloir tuer les autres. »

En vertu donc de ce principe, et dans le but de former de vrais apôtres, il ne négligea rien de ce qui pouvait conduire les âmes à la perfection de la vie religieuse. Ses efforts furent couronnés par les plus heureux succès; car, sous ce rapport, la province du Mexique ne le céda en rien à sa mère la province de Sainte-Croix de Saint-Domingue. Ces succès, après la grâce de Dieu, furent dus surtout à la puissante influence de ses saints exemples.

Le P. de Betanzas n'était pas de ces supérieurs qui croient avoir fait assez quand ils ont commandé; avant tout il s'efforçait de mettre lui-même en pratique ce qu'il exigeait des autres. Toujours il était le premier au chœur, de jour et de nuit, et à tous les exercices de la communauté. Son habit était le plus pauvre, sa nourriture la plus austère, et sa mortification telle, que pendant les vingt-quatre années qu'il passa dans la mission, nous dit le P. Augustin Davila, historien de sa vie, jamais il ne goûta ni viande ni vin. Loin donc de profiter de sa haute position pour se donner les petits adoucissements que, d'ailleurs, son âge et ses infirmités pouvaient réclamer, il se montra au contraire, une fois nommé provincial, plus sévère pour lui-même et plus mortifié que jamais.

Quand ses amis l'exhortaient à modérer son genre de vie, il était accoutumé à répondre qu'avant tout il devait, comme supérieur, le bon exemple à sa communauté, et que, d'ailleurs, l'amour de la santé était la mine qui faisait sauter le mur de la pénitence, comme la considération des fatigues du corps était l'avant-coureur de l'oisiveté [1].

Aussi, la divine Providence bénit-elle l'œuvre du P. Dominique de Betanzas d'une manière particulière. Jamais, peut-être, province de l'Ordre ne se développa avec tant de rapidité, et ne produisit dès son berceau autant d'hommes illustres que cette nouvelle province de Saint-Jacques du Mexique.

A la mort du P. de Betanzas, cette province possédait déjà trois grands couvents dans les villes de Mexico, Puebla, Oaxaca; deux moins vastes, l'un à Vera-Cruz, et l'autre dans l'île de Saint-Jean-de-Ulloa, et un collége sous le nom de Saint-Louis-des-Prédicateurs, dans la nouvelle

[1] Augustin Davila, *Histoire du Mexique,* chap. I.

ville de Los Angelos, près de Tlascala[1]. En outre, elle comptait vingt-deux maisons dans la province de Mexico, dix-sept dans celle de Misteca, et vingt et une dans celle de Zapoteca.

Quant aux hommes illustres, la liste en serait trop longue. Nous nous contenterons donc, un peu plus bas, de citer les noms de ceux qui, avec le P. de Betanzas, ont pris une part principale dans la fondation de la province.

La quatrième année du provincialat du P. de Betanzas venait à peine d'expirer, quand il apprit sa nomination au siége épiscopal de Guatemala. A la pensée de cette haute dignité, l'humilité du saint homme fut tellement effarouchée, que non-seulement il refusa, mais encore il résolut de fuir aux îles Philippines, et même en Chine, pour finir plus facilement ses jours dans l'oubli et l'obscurité.

Le R. P. Zumaraga, évêque de Mexico, son vieil ami, vint alors le féliciter, et le pria au nom de l'amitié de ne point refuser cette dignité. Mais le P. de Betanzas ne voulut jamais y consentir, et telle fut la force des arguments dont il se servit pour se défendre d'accepter, que non-seulement il parvint à justifier sa répugnance aux yeux de son ami, mais encore il finit par le persuader lui-même à renoncer à son propre siége, et à partir avec lui sous d'autres cieux, où il leur serait plus facile de travailler à leur sanctification; en sorte que tous deux prirent la résolution de quitter ensemble le Mexique, pour les îles Philippines ou la Chine.

Le vieil évêque, à la suite de cette conversation, écrivit à Rome pour envoyer sa renonciation et demander un successeur, mais il ne put y réussir. De leur côté, les religieux firent comprendre au P. de Betanzas les avantages immenses résultant pour tous de son séjour au milieu

[1] Fernandez, chap. xx, p. 76.

d'eux, dans cette province dont il avait été le fondateur, et dont il était toujours le modèle. Le bon vieillard dut aussi se résigner.

Quelques années plus tard, malgré sa vieillesse et ses infirmités, le P. de Betanzas dut pour la troisième fois repasser l'Océan, pour aller à Rome traiter des affaires de la province.

Sa mission terminée, il résolut de se rendre à Jérusalem, et de finir ses jours dans ces lieux témoins de la vie et de la mort du divin Maître, et sanctifiés par sa présence. Mais Notre-Seigneur l'appela à lui avant qu'il pût mettre son projet à exécution. Il mourut saintement, comme il avait vécu, plein de jours et de mérites, le 14 septembre 1549, à Valladolid. Son corps repose dans l'église de cette ville.

CHAPITRE VI

Le P. Gonzalès Lucero. — Le P. Vincent de Las Casas. — Le P. Pierre de Angulo. — Le P. Pierre Delgado. — Le P. de Saavadra. — L'évêque de Valdivieso. — Le frère Marcos de Mena.

Sur les douze Frères Prêcheurs entrés à Mexico le 23 juin 1526, l'année suivante il ne restait plus que le P. Dominique de Betanzas, le diacre Gonzalès Lucero et le novice Vincent de Las Casas.

Ces deux derniers furent donc les premiers disciples et en même temps les premiers coopérateurs du P. de Betanzas; il est juste que leurs noms soient mentionnés les premiers à la suite de celui du chef de la province.

Le diacre Gonzalès Lucero, né en Andalousie, mais venu jeune à Saint-Domingue, prit l'habit des Frères Prêcheurs dans le couvent de Sainte-Croix. Son éducation religieuse, commencée sous les yeux du P. Pierre de Cordoue, se termina à Mexico, sous ceux non moins vigilants du P. de Betanzas.

C'était une de ces âmes droites et simples dont les aspirations, les mouvements se dirigent vers Dieu, aussi naturellement que l'aiguille aimantée se tourne vers le Nord.

Devenu prêtre, il se consacra entièrement et avec le plus grand succès à la conversion des Indiens, principalement dans la province de Misteca, dont il fut le premier apôtre.

Une guérison miraculeuse, que Dieu se plut un jour à

opérer publiquement par les mains de son saint serviteur, lui donna un tel ascendant sur les Indiens, tant fidèles qu'infidèles, que, en plusieurs circonstances, sa seule présence fut suffisante pour arrêter des dissensions qui s'étaient élevées entre les diverses peuplades du pays.

Il était jeune encore, quand Dieu, le voyant mûr pour le ciel, le rappela à lui.

Les larmes et les sanglots dont on accompagna ses funérailles, montrent mieux qu'un panégyrique l'amour et le respect que ses vertus avaient su créer dans le cœur du peuple. Deux ans après sa mort, on retrouva son corps sans aucune marque de corruption, quoiqu'il eût été enterré dans un endroit très-humide, et on le transporta dans un lieu plus convenable, à côté du grand autel, dans l'église de Mistepec.

Sur sa tombe on grava cette épitaphe :

HIC JACET FRATER GUNDISALVUS LUCERO,
OMNIUM VIRTUTUM, RELIGIONISQUE SPLENDORE EGREGIE PRÆDITUS,
QUI OB EXIMIAM SANCTITATEM HUJUS HONORIFICÆ
SEPULTURÆ PARTICEPS EST.

Le P. Vincent de Las Casas, né à Séville en 1500, reçut l'habit de l'Ordre dans le couvent de Sainte-Croix, à Saint-Domingue, et il n'était encore que novice lorsqu'il fut envoyé à Mexico, où il fit profession entre les mains du P. Dominique de Betanzas, dont il devint le disciple chéri.

Aussitôt après avoir reçu l'onction sacerdotale, il partit avec ce saint homme pour Guatemala, et il l'accompagna dans toutes ses courses apostoliques à travers le pays. Sous un tel maître, le jeune religieux se perfectionna promptement dans toutes les vertus qu'exige la vie de mission, et devint bientôt un missionnaire parfait. Dès lors, sa vie tout entière se passa au milieu des peuplades

indiennes, dont il eut le bonheur d'amener un grand nombre au christianisme.

Cependant l'obéissance l'arracha trois fois à ses travaux, pour l'envoyer à Rome et à Madrid traiter des affaires de l'Ordre; mais à peine de retour, il s'empressa de retourner au milieu de ses Indiens, qu'il regardait et aimait comme ses propres enfants.

Ce ne fut que lorsqu'il fut arrêté par le poids des années, et dans l'impossibilité de travailler, qu'il songea à revenir à Mexico, pour se préparer à mourir, dans les lieux où il avait consacré sa vie à Dieu, par les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté.

Il mourut en sa quatre-vingt-sixième année, dans ce même couvent de Mexico, dont il avait été le premier profès.

Parmi les religieux auxquels le P. Dominique de Betanzas donna l'habit dans le couvent de Mexico, nous pourrions en citer un grand nombre, tels que les PP. François Marin, François Mayorga et autres, dont les travaux apostoliques contribuèrent à planter le christianisme dans ce pays; mais pour éviter la monotonie qu'engendre le récit de faits presque identiques, nous nous contenterons de parler du P. Pierre de Angulo, *et ab uno disce omnes.*

Le P. Pierre de Angulo, né à Burgos, capitale de la Vieille-Castille, avait déjà terminé ses études lorsqu'il se joignit en 1524 à quelques autres jeunes gens de bonne maison comme lui, que l'amour de la gloire et le désir des richesses conduisaient en Amérique. Il acquit vite l'une et l'autre, dit l'historien de sa vie; mais la vue des injustices et des violences auxquelles les indigènes étaient en proie de la part des Espagnols, émut tellement son cœur généreux, qu'il renonça à toutes ses espérances mondaines, afin de se consacrer entièrement au service de ces malheureux.

Pour mieux être en état de remplir cette noble mission, il frappa à la porte des Dominicains, dont il connaissait la sympathie pour les Indiens, et bientôt après il prit l'habit de l'Ordre, en 1528, au couvent de Mexico.

Après une année de probation, et quelques autres passées dans les exercices de piété et d'étude, il fut jugé capable de recevoir les ordres sacrés, et aussitôt il fut lancé dans le ministère apostolique, sous la direction de quelques Pères plus anciens et plus expérimentés. Ainsi, il fut longtemps le compagnon de Barthélemy de Las Casas dans ses courses apostoliques, et il le suivit aussi au Pérou et en autres lieux, où ce grand homme jugeait que sa présence pouvait être nécessaire à la protection des Indiens.

En 1541, il fut envoyé avec les PP. Jean de Torrez et Matthieu de la Paix, tous deux fils comme lui du couvent de Mexico, à Guatemala, pour y continuer la mission dont, dix ans auparavant, le P. Dominique de Betanzas avait jeté les premiers fondements. Sous la direction du P. Angulo, cette mission prospéra si bien, que dix ans plus tard elle possédait assez d'hommes et de couvents pour former une province indépendante sous le nom de Saint-Vincent de Guatemala.

Mais le zèle de nos missionnaires ne s'en tint pas là.

Au nord de Guatemala vivait un peuple farouche et belliqueux, qui toujours avait repoussé avec succès les armes des conquérants, et ainsi avait su, par sa bravoure, conserver la plus complète indépendance.

Les Espagnols avaient donné au pays habité par cette race indomptable le nom de Terre-de-Guerre. Ce fut donc ce même peuple, que les Espagnols n'avaient pu soumettre par les armes, que les PP. Piedro de Angulo, Louis Cancer et Roderic de Ladrada résolurent de conquérir à l'Église et de soumettre à la loi du Christ.

Nos trois missionnaires se mirent donc en route, sans

autre arme que la douceur évangélique et une patience à toute épreuve.

A leur arrivée, ils furent reçus avec une certaine bienveillance, sous laquelle se cachait une grande méfiance. Pendant quelque temps, toutes leurs actions furent surveillées, toutes leurs démarches suivies par les yeux attentifs des soupçonneux Indiens. Mais la simplicité de leur vie, la pureté de leurs mœurs, et le désintéressement dont ils donnaient des preuves quotidiennes, firent bientôt évanouir tous les soupçons, et une année ne s'était pas écoulée, que déjà les nouveaux venus avaient conquis le respect et l'affection des farouches indigènes.

Le cacique fut le premier à demander le baptême, et bientôt, à son exemple, le reste de la nation renonça à ses superstitions et à ses idoles, pour faire profession de la religion chrétienne.

Mais là ne s'arrêta pas l'ambition des missionnaires. Après avoir converti ces pauvres Indiens, ils ne songèrent rien moins qu'à les arracher aux bois et aux montagnes, où ils erraient perpétuellement, pour les réunir en corps, les distribuer en petites bourgades, et ainsi les faire participer à tous les bienfaits d'une plus haute civilisation. C'était là une entreprise difficile, car la vie errante a un tel charme pour les Indiens, que toute autre vie, qu'elle qu'elle soit, ne leur paraît qu'une espèce d'esclavage. Néanmoins les missionnaires ne se découragèrent point; ils s'appliquèrent à leur rendre sensibles les grands avantages de la vie commune et sédentaire, et telle fut l'influence dont ils jouissaient sur ces pauvres Indiens, qu'ils les amenèrent à donner leur consentement, les uns plus tôt, les autres plus tard, mais tous enfin se réunirent.

Aussitôt l'organisation commença. Les missionnaires choisirent les endroits les plus convenables pour y établir les bourgades, et en tracèrent le plan. Ils en réglèrent le

gouvernement, tant pour le civil que pour le spirituel, sur ce qui se pratiquait déjà dans plusieurs autres lieux. Ils eurent soin de nommer pour chefs de chaque bourgade les Indiens qui y tenaient les premiers rangs parmi eux, soit par la naissance ou les capacités, et enfin ils leur donnèrent des lois tout à fait conformes à leur caractère et à leurs besoins.

Les Indiens, de leur côté, offrirent d'eux-mêmes de se mettre sous la protection de la couronne de Castille, et promirent de payer un tribut annuel, pourvu qu'on n'entreprît rien contre leur liberté. On leur donna toutes les assurances qu'ils pouvaient souhaiter, et on ne tarda pas à faire ratifier le tout par la cour d'Espagne.

Ainsi, ce pays que les armes des conquérants n'avaient pu soumettre, fut conquis à la foi, à la civilisation et à l'Espagne, sans dépense aucune, sans effusion de sang, par l'influence unique de trois pauvres religieux dominicains. Il est vrai que Dieu était avec eux.

Tant que les ordonnances furent observées, le christianisme continua à faire des progrès dans ce pays. Le roi voulut qu'on l'appelât désormais la *Vraie-Paix*, confirmant le nom que les missionnaires lui avaient justement donné, puisqu'il n'avait été conquis que par la parole de paix, et c'est ainsi qu'on le nomme encore aujourd'hui[1].

Quelques années après, on y bâtit une ville, qui fut décorée du même nom.

Le Pape, à la demande de l'Empereur, l'érigea en ville

[1] A esta Provincia le dieron los soldados castellanos el nombre de *tierra de Guerra*, por que no la pudieron sujetar con la industria de las armas. Los Religiosos Dominicos le dieron, en odio de la guerra, el nombre de *Vera-Pax*, por que no vino a la obediencia real con la fuerza de la espada, sino con la eficacia de la palabra evangelica. (Giles Gonzales, p. 169.)

épiscopale, et le P. Pierre de Angulo fut choisi pour occuper le premier ce nouveau siége.

On jugea, avec raison, que personne ne pouvait plus utilement remplir ce poste, parmi des peuples nouvellement convertis, que celui qui en avait été le premier apôtre.

Mais, avant que les bulles arrivassent de Rome, le P. Pierre de Angulo, épuisé de fatigue et déjà chargé d'années, s'endormit dans le Seigneur. C'était le 1er avril 1562.

Cinq religieux dominicains occupèrent ce même siége de Vera-Pax, après Pierre de Angulo, jusqu'au jour où il fut réuni à celui de Guatemala.

Le premier successeur du P. Dominique de Betanzas, dans la charge de provincial, fut le P. Pierre Delgado.

Ce religieux, né à Salamanque, prit l'habit de l'Ordre dans le couvent de Saint-Étienne, et aussitôt après son noviciat il fut envoyé à Valladolid, pour faire ses études dans le célèbre collége de Saint-Grégoire de cette ville.

Dès son entrée en religion, il se distingua non moins par son amour pour les études sérieuses que par sa haute piété et la pureté virginale de ses mœurs. Ses vertus lui méritèrent l'amour et l'estime de tous ses frères, ainsi que la confiance de ses supérieurs. Aussi, à peine eut-il reçu le caractère sacerdotal, qu'il fut chargé de fonder un couvent de stricte observance dans la petite ville d'Ocagna.

Ce fut là que le P. Dominique de Betanzas, à son retour de Rome en 1532, le rencontra, ainsi que le P. Louis de Saavadra, destiné, lui aussi, à être un jour provincial du Mexique.

Il ne fallut pas longtemps au P. de Betanzas pour décider nos deux jeunes religieux à l'accompagner dans un pays où leur zèle apostolique devait trouver un si vaste champ. Les permissions obtenues, ils partirent donc tous

les trois ensemble, en compagnie de quelques autres Dominicains séduits, comme eux, par la perspective de pouvoir faire un plus grand bien sur cette terre lointaine. Parmi ces religieux, nous nous contenterons de citer les noms des PP. Pierre de Penna, Pierre de Feria, Bernard d'Albur-querque, qui depuis devinrent évêques, le premier de Quito, le second de Chiapa, et le troisième de Guaxaca.

La réputation de prudence et de modération dont jouissait le P. Delgado en Espagne, l'avait précédé au Mexique. A peine arrivé, il fut, contre son inclination, chargé d'abord du gouvernement du couvent de Mexico, et bientôt après, à l'expiration du terme du P. de Betanzas, de celui de toute la province.

Pendant son provincialat, il parcourut plusieurs fois sa province, toujours marchant à pied à la manière des apôtres et sans aucune provision. Il donna un grand développement aux missions et en augmenta le nombre.

Ce fut lui qui envoya à Guatemala le P. Pierre de Angulo et ses compagnons, et jeta les fondements d'une nouvelle province dominicaine dans le Nicaragua.

Son grand soin, pendant tout le temps de son administration, fut de maintenir la discipline religieuse dans les maisons, et d'appliquer chacun au travail, selon ses talents et les grâces particulières dont le Ciel s'était plu à l'enrichir. Il ne laissait aucun religieux dans l'oisiveté; car il considérait la paresse comme un des défauts les plus dangereux et la cause de toutes les misères dans les communautés.

Son successeur dans le provincialat fut le P. Louis de Saavadra, son ami, et prieur du couvent de Mexico.

Le P. Louis de Saavadra, né à Belalcazar, dans l'Estramadure, était non moins distingué par sa haute naissance que par sa grande science et sa vertu. Avant de prendre l'habit de l'Ordre, il avait déjà deux fois exercé le poste important de recteur dans la célèbre université d'Alcala.

Il se trouvait, comme nous l'avons dit, au couvent d'Ocagna lors du passage du P. de Betanzas, et croyant reconnaître la volonté de Dieu dans l'invitation que lui fit ce religieux de venir au secours de l'Église naissante du Mexique, il partit avec lui, ainsi que le P. Delgado et les autres religieux que nous avons nommés plus haut.

Élu prieur du couvent de Mexico, à la place du P. Delgado, devenu provincial, il sut soutenir par ses soins et l'autorité de ses exemples la ferveur et la régularité que le P. de Betanzas avait établies dès les premiers jours dans cette communauté. A l'expiration des quatre années du provincialat du P. Delgado, il fut élu à l'unanimité par le chapitre provincial, et, malgré sa résistance, il dut à son tour accepter le gouvernement de la province.

Une telle charge ne pouvait être que très-pénible pour un homme déjà âgé, et de plus épuisé par les fatigues et les austérités; mais néanmoins il s'en acquitta avec autant de zèle que de succès. Il s'occupa surtout de l'amélioration des études, et d'en inspirer le goût aux jeunes religieux; disant que l'étude n'était pas moins nécessaire à un dominicain que l'air qu'il respire.

L'empereur Charles-Quint, bien instruit du mérite de notre provincial, le présenta successivement à tous les divers évêchés du Mexique, mais le P. de Saavadra refusa toujours avec une fermeté que rien ne put vaincre.

Il ne voulut pas même accepter la qualité de protecteur général des Indiens; mais il faut dire que, s'il refusa le titre, il n'en remplit pas moins les fonctions avec le plus grand dévouement.

Il y avait trois ans qu'il était provincial, lorsqu'il fut envoyé en Espagne avec les deux provinciaux de l'Ordre de Saint-François et de Saint-Augustin, pour demander à l'Empereur le changement ou la modification de certaines

ordonnances nouvelles que l'on considérait comme nuisibles aux intérêts du pays.

Cette ambassade eut tout le succès désirable, et le P. de Saavadra songeait déjà à retourner au Mexique, lorsqu'il fut arrêté par l'ordre, que, sur la demande des religieux espagnols, le R^{me} P. Général lui envoya de prendre du repos en Espagne, et de se contenter du bien qu'il pourrait y faire.

Ce ne fut que plus tard qu'il put retourner à Mexico, où il mourut en odeur de sainteté, en 1555, pleuré par tous ceux qui l'avaient connu.

Au P. Louis de Saavadra succéda le P. Pierre Delgado, nommé ainsi provincial pour la seconde fois.

Pendant ce second provincialat, il confirma tout le bien qu'avait déjà produit le premier, et telles furent la prudence et la modération de son administration, qu'à l'expiration de son terme il fut encore réélu provincial à l'unanimité par les membres du chapitre tenu à Mexico en 1550. Mais cette fois il ne fut pas possible d'obtenir son consentement. Lorsque les définiteurs le pressaient à rester dans une place où on aimait à le voir et à lui obéir, il leur répondit : « Vous savez que pendant mes deux premiers provincialats, l'obligation de visiter la province m'a obligé de faire plusieurs milliers de lieues; je les ai toujours faites à pied pour suivre l'exemple de mes prédécesseurs, et le laisser à ceux qui viendront après moi. Mes forces, maintenant, ne me permettent plus de continuer ce travail, et il est important de ne pas introduire dans la province des usages contraires; du moins, je ne veux pas en être l'auteur. »

En ce même temps et pour des raisons analogues, il refusa le siége épiscopal de la Plata, auquel Charles-Quint l'avait désigné. Si on fut édifié de son humilité en ces circonstances, on ne le fut pas moins de sa soumission à accepter la charge de maître des novices, qu'il remplit jusqu'à sa mort.

Ce fut le 23 avril 1560, qu'il s'endormit dans le repos du Seigneur.

Tout le monde pleura également sur la tombe de ce grand homme; mais les Dominicains surtout sentirent cette perte si vivement, que l'un d'eux, écrivant à un de ses amis pour lui annoncer la mort du P. Delgado, se servit de ces paroles de Jérémie : *Cecidit corona capitis nostri, væ nobis quia peccavimus.*

L'honneur d'être le premier martyr de la province de Saint-Jacques du Mexique fut réservé au P. Antoine de Valdivieso.

Ce religieux, fils du couvent de Salamanque, passa d'abord quelques années comme missionnaire dans l'île de Saint-Domingue, puis il fut envoyé à Mexico, où le P. de Betanzas lui assigna pour théâtre de ses travaux la province de Nicaragua.

Ce pays, un des plus beaux et des plus pittoresques du nouveau monde, était habité alors par des Indiens beaucoup moins sauvages et superstitieux que leurs frères idolâtres de l'Amérique. Leur caractère était naturellement doux et docile; ils écoutaient volontiers les vérités qu'on leur annonçait et montraient un vrai désir de s'instruire.

De telles dispositions redoublèrent si bien le zèle de notre missionnaire, qu'il se trouva en état, en très-peu de temps, de leur expliquer en leur propre langue les maximes de l'Évangile et les mystères de la religion chrétienne. Il s'y dévoua complétement; tout le jour était employé à les instruire, et une partie de la nuit consacrée à l'oraison, pour attirer sur lui-même et ses néophytes ces grâces d'en Haut, qui seules peuvent éclairer l'esprit et changer le cœur.

La mission marchait donc à merveille, et tout semblait lui présager un avenir splendide, lorsque tout à coup un événement imprévu vint en arrêter le progrès et jeter tout le pays dans la consternation.

Deux jeunes officiers, nommés Contreras, furieux de ce que le roi avait enlevé à leur père le gouvernement de la province de Nicaragua, levèrent l'étendard de la révolte, et en peu de temps se rendirent maîtres du pays. Aussitôt, ne regardant les Indiens que comme des esclaves, ils commencèrent à les écraser sous de pénibles travaux, et à se faire un jeu de leur enlever leurs biens, leurs femmes et même la vie. Le sort de ces malheureux était insupportable et il menaçait encore de s'aggraver de jour en jour, car il n'y avait plus dans le pays d'autorité supérieure à laquelle il fût possible de s'adresser pour la suppression de si terribles abus.

Le saint missionnaire, témoin de tous ces excès, ne se contenta pas de prier et de gémir, mais il se crut obligé pour faire cesser ces désordres de parler et d'agir avec énergie. Il eut donc le courage d'aller trouver les tyrans, et de les menacer de la colère de Dieu, puisqu'ils ne craignaient point celle des hommes, s'ils continuaient à fouler ainsi aux pieds les lois divines et humaines.

Mais ces hommes sanguinaires, n'écoutant que leur avarice et leur ambition, fermèrent l'oreille aux menaces de l'homme de Dieu, et ils crurent même lui faire une grâce en ne le sacrifiant pas immédiatement à leur vengeance.

Alors le saint missionnaire résolut de passer en Espagne, pour dévoiler à l'Empereur les atrocités des deux tyrans, et la triste et lamentable position des pauvres indigènes. Charles-Quint reçut très-bien le missionnaire, et l'assura qu'il prendrait toutes les mesures nécessaires pour faire cesser un tel état de choses; mais, ajouta-t-il, il est nécessaire que vous retourniez et nous aidiez. Et alors il lui dit qu'il l'avait choisi pour occuper le siége épiscopal de Nicaragua, devenu vacant par la mort de Dom Diego Osario, son premier évêque.

Les prières et les excuses du serviteur de Dieu, pour re-

fuser cet honneur, furent d'autant moins écoutées que l'Empereur l'avait déjà proposé au pape Paul III, et qu'on n'attendait plus que les bulles. Celles-ci arrivèrent dans le mois de février 1544, et aussitôt le P. de Valdivieso fut consacré; quelques jours après il s'embarqua à Séville pour prendre possession de son siége épiscopal de Nicaragua.

La première pensée des deux tyrans fut d'abord d'empêcher la descente du nouvel évêque dans son diocèse. Mais, cependant, la crainte de révolter contre eux les catholiques du pays, ou tout autre motif politique, leur fit abandonner ce dessein. Ils reçurent, au contraire, le digne prélat avec honneur et le conduisirent avec pompe à sa cathédrale.

Pendant quelque temps il vécut en paix, aimé des Indiens et respecté des Espagnols, mais néanmoins toujours de plus en plus contristé à la vue des vexations dont on continuait à accabler les pauvres indigènes.

Charles-Quint avait bien promis au digne Évêque de prendre toutes les mesures nécessaires pour remédier aux maux du pays; mais les guerres continuelles de son règne, ainsi que la distance des lieux, l'empêchèrent d'agir avec son énergie habituelle, en sorte que Valdivieso se trouva encore seul à lutter contre les tyrans toujours prêts à opprimer et même à détruire les pauvres Indiens. Malgré son isolement, le saint prélat ne recula point; au contraire, s'armant d'un plus grand courage à mesure que les abus devenaient plus violents, il résolut d'arracher les Indiens à l'oppression ou de mourir en les défendant.

Nous devons dire qu'avant de prendre des mesures énergiques, l'homme de Dieu employa d'abord tous les moyens que lui suggérèrent la prudence et la charité. Humbles prières, exhortations pathétiques, remontrances secrètes et publiques, menaces d'excommunication, rien ne

fut oublié. Mais tout cela fut inutile; car les tyrans, loin de se rendre aux pressantes sollicitations de l'évêque, ne pensèrent plus qu'à s'en débarrasser, et ils complotèrent sa mort.

Cet inique complot ne put être longtemps caché au pieux Évêque, mais il ne s'en troubla nullement. Il fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et s'empressa d'en employer les derniers moments à l'instruction et à la consolation de son petit troupeau. Chaque jour on le voyait prêchant, catéchisant dans sa cathédrale, et remplissant tout à la fois l'office de pasteur et celui de missionnaire.

Enfin, voyant que tous les moyens de douceur et de pacification employés depuis cinq ans avaient été nuls, il résolut, après avoir pris conseil des membres de son clergé, d'user des hauts et terribles pouvoirs que l'Église donne à ses représentants. Il pensait ainsi inspirer une terreur salutaire à des cœurs où, peut-être, il y avait encore quelque crainte de Dieu. Un dimanche donc, il se rendit à sa cathédrale, et, du haut de la chaire, lança contre les tyrans et leurs adhérents une bulle d'excommunication, les déclarant séparés de l'assemblée des fidèles.

Mais cette énergique mesure ne produisit pas les effets qu'on en espérait; au contraire, elle ne fit qu'irriter davantage les deux tyrans.

Aussitôt, accompagnés de quelques soldats, ils se rendirent chez l'Évêque, qu'ils rencontrèrent conversant tranquillement avec quelques religieux de son Ordre. Faible secours contre tant de gens armés. Aussi personne ne pensa à résister; d'ailleurs, on n'en eut pas le temps, car les assassins ne furent pas plutôt en présence du prélat, que leur chef, courant sur lui l'épée à la main, la lui enfonça deux fois jusqu'à la garde dans la poitrine.

Le saint martyr, victime de son zèle et de son amour pour la justice et l'humanité, vécut encore quelques mo-

ments, pendant lesquels il pria pour ses meurtriers. Un religieux lui ayant demandé à qui il voulait laisser le soin de son Église, il répondit : « A Jésus-Christ ; car il en est le premier et le véritable époux. »

En finissant ces mots, il rendit sa belle âme à Dieu, le 26 février 1549.

Comme un second exemple des souffrances et périls auxquels furent exposés les premiers missionnaires qui, généreusement s'expatrièrent de l'ancien monde pour venir dans le nouveau, nous allons citer un épisode de la vie du frère Marcos de Mena, tel que nous le rencontrons dans le *P. Augustin Davila,* le grand historien du Mexique.

Le F. Marcos de Mena, fils du couvent de Mexico, où il prit l'habit de frère convers, de la main du P. Pierre Delgado, fut envoyé en Floride vers l'an 1550, avec quelques autres religieux dont le P. Davila a oublié de nous donner les noms.

Sur leur route, le F. Marcos et ces autres religieux, pour plus grande sécurité, se joignirent à un parti d'Espagnols marchant dans la même direction. Pendant les premiers jours, rien ne troubla la petite caravane, mais un beau matin ils se trouvèrent en présence d'un corps considérable d'Indiens qui les attaqua avec acharnement. Presque tous les Espagnols tombèrent sous les coups des Indiens, et le F. Marcos reçut pour sa part plusieurs flèches à travers le corps. Néanmoins il n'était pas mort, et quand les Indiens se furent retirés, il se leva, et, malgré la grande faiblesse occasionnée par la perte de son sang, il arracha lui-même avec un courage héroïque les flèches dont son corps était tout hérissé. Moitié marchant, moitié se traînant, il parvint à rejoindre à demi mort les quelques Espagnols qui avaient échappé au massacre.

Ceux-ci le soignèrent le mieux qu'ils purent, et ils

essayèrent même de l'emporter avec eux. Cependant, voyant que ce poids les embarrassait trop, et nuisait à la rapidité de leur fuite, et, de plus, considérant que le pauvre frère ne pouvait vivre bien longtemps encore, ils eurent le courage de lui creuser une fosse dans le sable, et, après l'y avoir déposé, ils continuèrent leur route, l'abandonnant ainsi à son malheureux sort. Mais ils furent cruellement punis de leur inhumanité, car tout à coup les Indiens se précipitèrent de nouveau sur eux, et pas un n'échappa, si ce n'est encore le F. Marcos, qui, du fond de sa fosse, avait été le témoin de ce massacre.

La chaleur du sable dans lequel on l'avait enfoui cicatrisa ses blessures, et le ranima au point qu'après quelques heures il put sortir de sa fosse et se mettre en mouvement. Il se dirigea alors du côté de la mer, dont il entendait le bruit non loin de lui; à peine arrivé là, il tomba épuisé sur un tronc d'arbre que les vagues avaient jeté sur le rivage, et il s'y endormit. Mais, au bout d'un certain temps, il se réveilla en sursaut sous le coup de cruelles douleurs. Des crabes, domiciliés dans ce tronc d'arbre, attirés par l'odeur de ses blessures, s'étaient jetés sur lui et commençaient à le manger vivant. Le pauvre frère se débarrassa comme il le put de ses hôtes faméliques, et, poursuivant son chemin, il arriva près d'une rivière, tout heureux de pouvoir calmer la soif ardente dont il était dévoré. Mais, hélas! c'était de l'eau salée. Le pauvre frère fut désespéré; dans sa douleur il appela la mort, il accusa la Providence, et même il fut tenté de douter de la bonté de Dieu. Cependant, bientôt la foi reprenant le dessus, il tomba à genoux, invoqua la Reine des cieux, la consolatrice des affligés, et il lui promit de réciter en son honneur, chaque jour de sa vie, un rosaire tout entier, si elle daignait le sauver et mettre fin à ses souffrances.

A peine avait-il fini de formuler cette promesse, qu'il

vit s'approcher un canot monté par deux Indiens; cette vue le consola. Que ces Indiens fussent amis ou ennemis, cela lui importait peu : car, si amis, ils le sauveraient; si ennemis, ils mettraient toujours fin à ses souffrances par la mort. Il les appela donc de la main, car la voix lui manquait, et aussitôt ces deux Indiens l'accostèrent. Ils étaient bien vêtus et sans armes. Bientôt, sans dire un seul mot, ils prirent une couverture de coton, en enveloppèrent le pauvre martyr, et ils le transportèrent avec soin dans leur canot, où ils lui offrirent un pain blanc comme de la neige et de l'eau claire et limpide comme celle d'une source.

Ensuite ils se mirent à ramer; et, quoiqu'ils allassent contre le courant, ils marchèrent avec une telle rapidité, qu'en moins de trois heures ils atteignirent Tampico, ville située à treize lieues de l'endroit où ils avaient rencontré le pauvre frère. Arrivés en face de cette petite ville, ils descendirent à terre avec la même précaution, et ils lui indiquèrent la route en se contentant de dire : Tampico.

Le frère se rendit en cette petite ville, où il fut bien accueilli par un Espagnol à qui il raconta ses aventures. Celui-ci lui fit observer qu'il était impossible à un canot d'Indiens luttant contre le courant de franchir une telle distance en trois heures; que, d'ailleurs, les Indiens ne se servaient point de couverture de coton, et que celle abandonnée par ses sauveurs était d'un tissu inconnu dans le pays; d'où le frère en conclut qu'il avait été sauvé par des anges envoyés du ciel par Marie pour le protéger. Dès ce jour, le frère, fidèle à sa promesse, ne manqua jamais de réciter quotidiennement son rosaire en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Quelques jours après, notre frère Marcos retourna à Mexico, où il eut encore à souffrir un second martyre. Les

médecins crurent nécessaire de réouvrir toutes ses blessures, afin d'en arracher les petits débris de flèches restés ensevelis dans les chairs, et il supporta cette opération avec la plus grande patience.

Il fut envoyé ensuite au Pérou avec le P. Barthélemy Ladesma, et il mourut à Lima, en 1584, dans un âge très-avancé, aimé et vénéré de tous.

Tels furent les commencements de l'illustre province de Saint-Jacques du Mexique, laquelle a donné à ce pays tant de grands hommes et de saints personnages, à l'Église tant d'Évêques, et à l'ordre de Saint-Dominique un Général, le Rme P. Antoine de Monroy.

Dans les quelques pages qui précèdent, nous avons essayé de tracer à grands traits l'histoire de la fondation de cette province. Nous avons décrit sa naissance, les épreuves dont elle fut assaillie dès son berceau, son rapide développement, sa séparation de la province de Sainte-Croix, dont elle fut la fille aînée, son observance rigide et les vertus héroïques dont elle fut l'inspiratrice, etc.

Si nous n'avons cité que peu de noms propres, si nous avons oublié de nommer même le P. Julien Garcès, premier évêque de Tlascala, et les PP. André Monguer, Diego de la Croix, François d'Aiguillar, qui tous ont joué un grand rôle à cette époque et ont contribué à l'établissement du christianisme en ce pays, c'est que, comme la physionomie d'une province religieuse et l'histoire de ses commencements peuvent parfaitement se résumer dans la physionomie et l'histoire de son fondateur, nous nous sommes efforcés surtout de mettre en relief la grande figure du P. Dominique de Betanzas et celles aussi des religieux qui principalement, avec lui et sous lui, ont pris une part plus directe à cette fondation.

Maintenant, nous allons examiner les commencements

de la province du Pérou, sœur puînée de celle du Mexique, et son émule en science, vertu et fécondité [1].

[1] La province de Saint-Jacques du Mexique, avec le temps, dut se diviser, et elle forma plusieurs provinces, à savoir : la province de Chiapa et Guatemala, la province de Saint-Hippolyte de Oaxaca, la province des Saints-Anges de Puebla, la dernière fondée.

Aujourd'hui l'Ordre de Saint-Dominique est supprimé au Mexique. Ses couvents sont devenus des casernes ou autres établissements de ce genre, et les religieux ont perdu le droit de porter leur saint habit.

CHAPITRE VII

PROVINCE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DU PÉROU

Découverte du Pérou. — Le P. Reginald Pedrazza. — Le P. de Valverde. — Le P. Jean de Oliaz.

Le 26 septembre 1513, quelques soldats espagnols, ayant osé s'aventurer à travers l'isthme de Panama, furent récompensés de leur courage par la gloire d'être les premiers Européens dont les regards contemplèrent l'océan Pacifique. A cette vue, leur chef héroïque, Vasco Nunez de Balboa, s'avançant jusqu'à mi-corps au milieu des flots, l'épée nue à la main, prit chevaleresquement possession, pour son maître le roi d'Espagne, de cette mer et de toutes les terres qui baignent ses eaux, déclarant félon quiconque, chrétien ou infidèle, oserait le contredire.

Quelques années plus tard, en 1519, sur cette même plage, fut fondée la nouvelle ville de Panama. Cette cité devint bientôt le rendez-vous de tous les aventuriers qu'attirait dans ce nouveau monde l'amour de la gloire et des richesses.

Vers la même époque, une colonie de Frères Prêcheurs

envoyés par le célèbre Pierre de Cordoue, vicaire général de la province de Sainte-Croix, à Saint-Domingue, vint s'y établir sous la conduite du P. Reginald de Pedrazza.

De Panama, Nunez de Balboa entreprit lui-même quelques expéditions du côté du sud. D'autres après lui suivirent la même direction; mais toutes ces expéditions n'aboutirent à aucun grand résultat, si ce n'est à la connaissance d'un vaste empire au midi, où l'or abondait.

En 1524, vivaient à Panama deux aventuriers d'un génie des plus entreprenants. Le premier, François Pizarre, compagnon inséparable de Nunez de Balboa en plusieurs expéditions, était d'un courage et d'une énergie à toute épreuve. Le second, Diego de Almagro, avait aussi passé sa vie au milieu des aventures les plus périlleuses; il ne savait pas ce que c'était que reculer devant un danger ou un obstacle. Ces deux hommes, si bien doués pour une telle entreprise, résolurent de faire la conquête de ce riche empire dont on parlait tant.

Dans ce but, ils s'adressèrent à un ecclésiastique nommé Fernand de Luque, homme très-influent dans le pays; ils lui exposèrent leur projet et lui promirent de l'admettre en tiers dans tous les bénéfices de la conquête s'il pouvait leur avancer les fonds nécessaires pour exécuter leur aventureuse entreprise.

Fernand de Luque, ayant accepté, leur procura par lui-même ou par d'autres les fonds nécessaires. Un contrat fut signé alors, et les deux aventuriers équipèrent sans retard un petit navire avec cent quatorze hommes dont François Pizarre reçut le commandement. Bientôt après il mit à la voile, se dirigeant vers le Sud.

Diego de Almagro le suivit de près avec un autre navire et des troupes de renfort.

Cette expédition, dans laquelle les deux capitaines se bornèrent à reconnaître les côtes et à étudier le pays jusqu'à

une centaine de lieues au midi de Panama, fut loin d'être heureuse. Les aventuriers eurent à souffrir de la faim et de la soif; plusieurs moururent de la fièvre ou succombèrent sous les coups des Indiens, de sorte que les deux navires se virent dans la nécessité de rentrer à Panama.

Cependant Pizarre et Almagro n'étaient point découragés. A peine de retour, ils s'occupèrent d'équiper d'autres navires, et bientôt ils reprirent la même direction, avec l'intention de pousser beaucoup plus loin.

Cette nouvelle expédition fut, comme la première, pleine de privations et de dangers. Cependant l'or qu'on rencontra çà et là réveilla les espérances un peu endormies des aventuriers; et, d'un commun accord, ils résolurent de continuer et de poursuivre jusqu'au bout l'aventure commencée. Mais, comme les hommes et les vivres faisaient défaut, il fut décidé qu'Almagro retournerait à Panama avec les deux navires pour prendre des renforts, et qu'en attendant, Pizarre et le reste des soldats s'installeraient sur la petite île de Gallo, non loin de la côte [1].

Mais quelle plume pourra jamais décrire tout ce que ces malheureux eurent à souffrir sur cette roche aride, sans abri, presque sans eau, et sans autre nourriture que les rares coquillages qu'ils pouvaient ramasser sur les bords de la mer!

A son arrivée à Panama, Almagro trouva le gouverneur indisposé contre lui par suite des plaintes que lui avaient envoyées les aventuriers, sur les dangers et privations auxquels ils avaient été soumis pendant l'expédition. Celui-ci, loin donc de vouloir donner de nouveaux renforts à Al-

[1] L'île de Gallo est située à environ deux degrés de latitude nord, et à quelques lieues des côtes de la Nouvelle-Grenade. Le voyageur qui aujourd'hui se rend de Panama à Guayaquil par le bateau côtier, peut parfaitement l'apercevoir. Son aspect, triste et pauvre, naturellement n'attire pas les regards; mais, néanmoins, ceux qui savent le fait héroïque dont elle fut témoin, la saluent avec respect et enthousiasme.

magro, envoya, au contraire, un navire pour ramener les malheureux restés dans l'île de Gallo.

A l'arrivée de ce navire, l'héroïque Pizarre, se tournant vers ses compagnons de souffrance, traça avec son épée une ligne sur le sable du rivage, en s'écriant : « Au sud de cette ligne, c'est le Pérou, c'est-à-dire la gloire et la richesse; au nord, c'est Panama, avec la honte et la pauvreté. Que ceux donc qui préfèrent la gloire à la honte, la richesse à la pauvreté, passent avec moi. » En disant ce mots, il franchit la ligne dans la direction du Midi.

Quatorze seulement eurent le courage de suivre leur intrépide capitaine. L'histoire a conservé leurs noms; et leurs descendants, plus tard, furent tous anoblis par un décret de la cour d'Espagne.

Ses autres compagnons partis, Pizarre avec ses quatorze fidèles se transporta dans l'île de Gorgone, à quelques lieues au nord de celle de Gallo. Cette île, beaucoup moins stérile, pouvait lui offrir des avantages plus grands et des ressources plus abondantes.

Ce fut de ce lieu qu'après six mois de séjour il s'embarqua avec ses quatorze fidèles sur un petit navire pour découvrir le Pérou.

Cette fois, le succès le plus complet couronna son entreprise. Il arriva à Tumbez, où il fut bien accueilli. Il reconnut ensuite une grande partie des côtes du Pérou, et enfin il retourna à Panama chargé d'or, de richesses et de produits de tout genre comme échantillons du pays dont, à force de persévérance et d'intrépidité, il avait réussi à faire la découverte (1528).

Bientôt après, François Pizarre se rendit en Espagne afin de solliciter du roi la permission et les moyens nécessaires pour entreprendre la conquête du vaste et riche pays qu'il avait découvert, et réclamer pour ses associés et lui les récompenses que tous avaient si noblement méritées.

Si nous racontons ces faits, dont le récit ne paraît pas appartenir à notre histoire, c'est pour revendiquer une gloire dont il semble que le temps ait voulu frustrer notre Ordre.

Le P. Melendez [1], dans son bel ouvrage *Tesoros verdaderos de las Indias,* nous assure, bien qu'aucun historien n'en fasse mention, qu'il est de tradition dans l'Ordre (et il y en a des preuves dans les archives) que le P. Reginald Pedrazza fut le compagnon inséparable de Pizarre dans tous ses voyages (1524 à 1528), et partagea avec lui toutes les misères et privations de l'île de Gallo.

La même affirmation se trouve dans le mémorial sur l'état du Pérou, envoyé au R^me^ P. général Jean de Marinis par le P. Antonio de Acuña, évêque de Caracas. D'ailleurs cela est croyable *a priori* quand on pense à l'esprit de foi de ces temps. Jamais ces aventuriers espagnols n'auraient consenti à s'embarquer pour une telle expédition, regardée par les plus hardis comme une folie et une témérité, sans avoir avec eux un prêtre pour les assister à leurs derniers moments et leur donner l'absolution dans les dangers certains auxquels ils allaient s'exposer.

Le P. Reginald Pedrazza, après avoir été le compagnon de Pizarre dans tous ses travaux et misères, le fut aussi dans son voyage d'Espagne. Tous deux furent parfaitement reçus à la cour; et l'Empereur, après avoir réglé avec François Pizarre toutes les questions concernant la future conquête, manda au P. Reginald de retourner avec le grand capitaine et d'emmener six autres Dominicains pour travailler avec lui à la conversion du pays à mesure qu'on le soumettrait par les armes. En outre, il ordonna qu'on fournît à ces missionnaires toutes les choses nécessaires tant pour leur entretien que pour le culte.

[1] Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias,* chap. IV, p. 23, tome I.

Les religieux emmenés par le P. Pedrazza furent :

Le P. Thomas de Saint-Martin ;

Fils du couvent de Saint-Paul de Cordoue. Il avait été régent des études dans le couvent de Saint-Thomas de Séville, et se trouvait alors régent de la chancellerie royale dans l'île de Saint-Domingue ; il fut, plus tard, le premier provincial du Pérou et évêque de Chuquizaca.

Le P. Vincent de Valverde ;

Fils du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, cousin de Pizarre ; premier évêque du Pérou, premier inquisiteur et second protecteur des Indiens, après le P. Reginald Pedrazza.

Le P. Martin de Esquibel ;

Fils du couvent de Saint-Paul de Séville, et plus tard premier prieur du couvent du Saint-Rosaire, à Lima.

Le P. Pierre de Ulloa ;

Excellent prédicateur ; il fonda plusieurs couvents.

Le P. Alphonse de Montenegro ;

Fondateur du couvent de Quito.

Le P. Dominique de Saint-Thomas ;

Fils du couvent de Séville, second provincial, évêque de Chuquizaca. Le premier, il posa les règles de la langue péruvienne, qu'on nomme *Quichua*, et en écrivit la première grammaire.

Tous ces religieux furent placés sous la conduite du P. Reginald Pedrazza, par lettres du R^me^ P. général Paul Butigela.

Au commencement de l'année 1530, Pizarre et ses compagnons mirent à la voile pour retourner à Panama. A la fin de la même année, ou au commencement de 1532, tous ensemble ils partirent de cette ville pour ce fameux Pérou, dont la conquête a illustré à jamais les noms de François Pizarre et Diego Almagro.

Nous n'avons point à raconter les péripéties de cette fameuse expédition, dont le récit appartient à l'histoire générale du Pérou. Mais, sans nous écarter de notre but, nous

pouvons dire, cependant, qu'après bien des misères et des fatigues auxquelles les sept Frères Prêcheurs prirent naturellement leur part, Pizarre arriva devant Tumbez, ville péruvienne, où il avait touché déjà dans son dernier voyage de découverte.

Pizarre ne fut pas accueilli par les habitants avec la même bienveillance que la première fois. Les indigènes, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre de l'Inca Atahualpa, soit pour un autre motif, se montrèrent très-hostiles aux Espagnols, et massacrèrent même les trois premiers qui descendirent sur le rivage. Pizarre, pour les venger, incendia la ville, après l'avoir livrée au pillage. Les richesses recueillies en cette circonstance réveillèrent le courage des aventuriers, par l'espérance d'en ramasser encore de plus grandes par la suite.

La petite armée se porta ensuite en avant à la rencontre de l'Inca, dont la cour et les troupes se trouvaient alors à Cazamarca.

Rien de plus sublime que cette poignée d'hommes, s'avançant sans hésitation au milieu d'un pays ennemi et bien peuplé pour détrôner un souverain que défendaient des milliers de guerriers. Pizarre et ses compagnons seraient de vrais héros si les motifs de leur conduite eussent été plus purs.

Arrivé dans la vallée de Piura, Pizarre, par prudence, commença à construire un fort pour protéger sa retraite, en cas d'insuccès, et il en confia la garde à une vingtaine de vétérans; de plus, il jeta les fondements d'une ville, à laquelle on donna le nom de Saint-Michel-de-Piura. C'est en ce lieu que fut bâtie, par les Frères Prêcheurs, la première église qu'ait portée la terre du Pérou (1532).

Cette précaution prise, Pizarre continua sa route; mais les Frères Prêcheurs s'installèrent à Saint-Michel pour commencer leur œuvre de civilisation, à l'exception cependant

du P. de Valverde. Ce dernier, nommé aumônier de l'armée, dut marcher naturellement à sa suite.

Le 3 mai 1533 eut lieu la première rencontre de Pizarre et de l'Inca Atahualpa; et bientôt après, la terrible bataille dont le résultat fut la prise de ce prince et la conquête assurée de tout le vaste empire du Pérou.

La plupart des historiens modernes font jouer en cette circonstance un rôle ignoble au P. de Valverde, et l'accusent d'avoir été, par son fanatisme, la cause de tout le sang versé en cette sanglante journée.

« A peine, disent-ils, l'Inca Atahualpa fut-il en vue des Espagnols, que le P. de Valverde vint à lui un bréviaire à la main et suivi de l'Indien Filipillo, pour lui servir d'interprète [1].

« Aussitôt admis en sa présence, il commença à lui débiter un long sermon sur les grandes vérités du christianisme, le mystère d'un Dieu un et triple, le mystère de l'incarnation du Verbe divin et celui de la rédemption du monde par la mort de l'Homme-Dieu. Puis il lui parla de l'institution divine de l'Église et de la puissance des papes. Enfin il conclut en lui disant que le seul moyen de sauver son âme était d'embrasser cette vraie foi, de se déclarer tributaire du roi d'Espagne, à qui le pape Alexandre VI

[1] L'Indien Filipillo était un des deux jeunes Péruviens que Pizarre avait pris à Tumbez, lors de son premier voyage, et emmenés avec lui en Espagne, comme échantillon du peuple du Péron. Ce jeune homme, revenu avec Pizarre, rendit de grands services aux conquérants, en qualité d'interprète. Néanmoins il était exposé à commettre de grandes bévues dans l'explication des mystères de la religion. Garcilosa de la Vega dit qu'un jour, ayant été chargé d'exposer aux Indiens le mystère de la sainte Trinité, Filipillo s'exprima ainsi : « Les chrétiens croient à trois dieux, et un autre Dieu, qui sont quatre. » Filipillo prit une part infâme dans le jugement de l'Inca, qu'il calomnia atrocement. Il mourut quelques années après, dans un supplice cruel, par l'ordre d'Almagro, qu'il avait trahi. Juste récompense de ses crimes.

avait donné en partage toutes les terres d'Amérique ; et qu'ainsi il serait assuré de l'amitié et de la protection de ce grand monarque.

« Si Atahualpa comprit ce discours, ajoutent-ils, c'est un peu douteux; mais cependant il ne lui échappa point que le missionnaire avait osé lui conseiller d'abdiquer sa souveraineté et de reconnaître la souveraineté d'un roi étranger. Cette déclaration blessa profondément le cœur du fier Inca.

« Atahualpa donc, dans sa colère, répondit qu'il ne voulait être le tributaire de personne, et que, quelque grand que fût le roi d'Espagne, il ne pouvait cependant voir en lui autre chose qu'un égal; que le Pape devait être un grand fou, puisqu'il prenait la liberté de donner aux autres ce qui ne lui appartenait point; et enfin que, quant à changer de religion, il ne le ferait jamais, car il préférait un dieu qui vivait toujours (et en disant cela il montrait le soleil) à un Dieu qui était mort comme un coupable.

« Ensuite il demanda au P. de Valverde sur quelle autorité il s'appuyait pour affirmer de telles choses. Le religieux alors lui montra son bréviaire qu'il tenait à la main. Atahualpa le prit, et, après l'avoir porté à ses oreilles, il le jeta avec dédain à terre, disant que ce livre ne lui avait point parlé; et tout d'un coup il se leva en s'écriant avec colère : « Allez dire à vos compagnons qu'avant toute autre chose ils doivent me rendre compte du mal qu'ils ont fait à mes États, et que je ne suis décidé à sortir d'ici que lorsqu'ils m'auront donné pleine satisfaction pour tous leurs méfaits.

« Le P. de Valverde, souverainement scandalisé de l'injure faite au livre sacré, le ramassa; puis, retournant en hâte vers les Espagnols, il leur dit avec la plus grande véhémence : « Ne voyez-vous pas que pendant que nous

parlementons avec ce chien d'infidèle, les Indiens remplissent toute la campagne. Allez donc, l'heure est venue; marchez contre eux, et je vais vous donner à tous la sainte absolution. »

« A ces mots du fanatique religieux, les aventuriers, croyant que c'était la volonté de Dieu, se jetèrent sur les pauvres Indiens désarmés et en firent un massacre épouvantable. Plusieurs milliers de ces malheureux furent immolés, tandis que les Espagnols ne perdirent pas un seul homme.

« Pizarre seul fut blessé, et encore ce ne fut que par la trop grande précipitation d'un de ses propres soldats. »

Telle est la scène dramatique que beaucoup d'auteurs se sont plu à mettre à la place de la vérité historique.

Maintenant, si nous consultons les auteurs anciens, dont plusieurs, comme Pedro Pizarre et Xerez, furent les témoins oculaires de l'événement et nous ont rapporté les faits simplement, tels qu'ils se sont passés, nous voyons, en effet, que le P. de Valverde se présenta devant l'Inca, mais que, fidèle à sa mission d'apôtre, il se contenta de lui dire qu'il n'était venu à lui que pour l'inviter au nom de Dieu à abandonner ses idoles et sa fausse religion et à embrasser la seule vraie, celle de Jésus-Christ crucifié.

L'Inca alors lui ayant demandé sur quelle autorité il s'appuyait pour dire que la religion du Pérou était fausse, le P. de Valverde lui montra son bréviaire. Le prince le prit, et après en avoir tourné quelques feuillets, il le jeta avec dédain à terre.

Le P. de Valverde aussitôt le ramassa, et, sans dire un mot, retourna au camp.

Pizarre, qui avait déjà fait tous ses préparatifs pour le coup qu'il méditait, et voyant l'occasion propice, ordonna à ses artilleurs d'ouvrir le feu, et bientôt le carnage commença.

Il résulte donc de ces témoignages véridiques :

1° Que le P. de Valverde ne fit point le long sermon qu'on lui prête; d'ailleurs, le simple bon sens indique que l'occasion dans laquelle on se trouvait n'était ni favorable au religieux pour parler, ni favorable à l'Inca pour l'entendre;

2° Que la réponse de l'Inca n'est pas plus authentique que le discours lui-même, et que tous deux furent composés longtemps après par un auteur dont les sentiments étaient hostiles à l'Église, aux papes comme aux Espagnols : cela est visible par les paroles mêmes qu'il met dans la bouche du prince indien;

3° Que le P. de Valverde ne donna ni le signal du massacre, ni jamais n'excita les soldats en cette circonstance. Garcilaso de la Vega l'affirme parfaitement et soutient que jamais ce religieux n'eut l'intention ni la volonté d'exciter les passions de ses compatriotes.

Pizarre, en effet, avait tout préparé pour une action décisive, et les aventuriers qu'il commandait savaient très-bien que de cette affaire devait dépendre leur salut. L'insuccès était pour eux une mort certaine; aussi l'amour de leur propre vie, mieux que le fanatisme, explique l'ardeur implacable dont ils firent preuve en cette circonstance.

Les mêmes auteurs modernes ont essayé aussi de jeter sur le P. de Valverde tout l'odieux du jugement dérisoire et de la mort inique dont fut victime le malheureux Inca. Cependant il est parfaitement prouvé que le vénérable religieux ne négligea rien pour sauver ce prince. Voyant enfin qu'il ne pouvait réussir, il supplia Pizarre d'envoyer l'Inca en Espagne, où il savait bien que sa vie serait respectée.

La guerre entreprise sans doute au nom de la tolérance philosophique contre le soi-disant fanatisme du P. de Valverde, en vint même jusqu'à vouloir enlever à ce religieux la gloire d'avoir converti l'Inca Atahualpa, et on soutint

que ce malheureux prince n'avait consenti à recevoir le baptême de sa main que sur la proposition qu'il lui fit de faire substituer au supplice d'être brûlé vif, auquel il avait été condamné comme infidèle, la mort plus douce de la garrotte.

Le protestant Prescott, le célèbre auteur de l'*Histoire de la conquête du Pérou*, rapporte tous ces bruits tels qu'il les a trouvés dans les écrivains dont il dut lire les ouvrages pour écrire le sien, et il fait ressortir la grande différence des témoignages entre les auteurs anciens et les modernes au sujet du P. de Valverde, mais sans se décider ni pour les uns ni pour les autres. Cependant, dans une note, i dit : « L'histoire, pour être juste, ne doit pas oublier que le P. de Valverde fut d'un zèle infatigable, tant pour la conversion des Indiens que pour l'amélioration de leur sort, et que les premiers soldats de la conquête ne parlent de lui qu'avec le plus grand respect, comme on peut le voir dans une lettre envoyée au roi d'Espagne, où il est représenté comme un religieux dont la vertu et la science furent d'un grand secours aux Espagnols. *Es persona di mucho exemplo i doctrina, i con quien los Espagnoles han traido mucho consuelo*[1]. »

Au moment où se passaient les événements dont nous venons de parler, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1533, arrivèrent une dizaine de Frères Prêcheurs, envoyés de l'île Saint-Domingue par le P. Thomas de Berlanga, provincial de la province de Sainte-Croix.

Ces religieux, dont les noms suivent : PP. Rodrigue de Ladrada, Dominique de Truxillo, François Martinez, Au-

[1] Lettre du district de Xauja au roi d'Espagne.

gustin de Zuniga, Gaspard de Caravajal, Barthélemy de Ojeda, Blaise de Castille, Paul de Sainte-Marie, Diego Manzo et un frère convers, Pierre Martyr, étaient placés sous la conduite du R. P. Jean de Oliaz, nommé vicaire général du Pérou, en remplacement du P. Reginald Pedrazza, retourné en Espagne. L'histoire ne dit plus rien de ce dernier.

Aussitôt quelques-uns de ces religieux se lancèrent dans diverses directions pour travailler à la conversion des Indiens, et les autres se mirent à la suite des armées conquérantes alors en marche sur Cuzco, la capitale de tout l'empire péruvien [1].

Pizarre, après quelques combats avec les Indiens, arriva vers le 15 novembre 1533 sous les murs de cette ville, dont il s'empara facilement. Cette ville prise, il en distribua les immenses richesses à ses soldats et officiers, pour les récompenser de leurs travaux et de toutes les fatigues qu'ils avaient endurées pendant la campagne.

Dans la distribution qui se fit ensuite des monuments et principales habitations de la ville, le temple du Soleil échut en partage à Martin d'Alcantara, frère de Pizarre par sa mère, lequel, à son tour, l'offrit au P. Jean de Oliaz pour en faire un couvent.

« Bientôt, dit Prescott, s'éleva un grand monastère sur les ruines mêmes du fameux temple du Soleil. Les matériaux anciens servirent pour la construction des nouvelles murailles. L'autel, dans l'église, fut placé au même lieu où brillait quelque temps auparavant la resplendissante image du Soleil, et les Dominicains se promenaient dans les cloîtres du temple indien. Pour que la transformation fût plus complète, on substitua un couvent de vierges

[1] Le mot *Cuzco,* en langue péruvienne, signifie *nombril, centre.* (Voir, à l'appendice, la note 2.)

chrétiennes à celui des vierges du Soleil. Peu à peu on vit s'élever des églises à la place des temples anciens, et le peu qui restèrent furent dépouillés des insignes du paganisme pour être placés sous la protection de la croix.

Pendant que François Pizarre s'établissait à Cuzco, le capitaine Belalcazar, un de ses meilleurs officiers, prenait, par son ordre, la route de Quito à la tête de deux cents aventuriers nouvellement arrivés à Saint-Michel de Piura. Dans cette expédition, il fut accompagné par le P. Alphonse de Montenegro, le futur fondateur du premier couvent de l'Ordre dans cette capitale.

Une fois maître du pays, Pizarre en devint bientôt le fléau.

Bien différent de Fernand Cortez, le chevaleresque conquérant du Mexique, dont le but principal semble n'avoir été que de purifier la terre des brutales abominations des Aztèques et de leur substituer la religion de Jésus, afin de se faire ainsi un nom grand devant Dieu et devant les hommes, Pizarre, comme tous les aventuriers de sa troupe, nourrissait son imagination plutôt de visions dorées que de visions de gloire, et surtout de gloire céleste.

Il semble que Pizarre n'eut jamais d'autre mobile, comme le dernier de ses soldats, que la soif de l'or, *auri sacra fames,* ce qui donne un caractère bas et mercenaire à son entreprise; et quand on compare la féroce avarice de ses compagnons avec les mœurs si paisibles, si inoffensives des vaincus, la sympathie se tourne naturellement vers les Indiens.

Pizarre, en effet, en arrivant au Pérou, trouva un peuple doux et à moitié civilisé, qu'il eût été facile d'élever à une plus haute civilisation, car nul autre peuple de l'Amérique ne semblait mieux préparé à la recevoir. Mais, au contraire, il livra les races conquises à la brutalité de

ses soldats, les vierges du Soleil à leur lasciveté, les cités à feu et à sang, et il fit de leurs habitants des esclaves qu'il envoya périr dans les mines.

Les Frères Prêcheurs, à la vue des atrocités commises par les conquérants, élevèrent la voix, comme toujours, avec le plus grand courage, et ils exhortèrent les vainqueurs à ne pas se déshonorer eux-mêmes en faisant blasphémer le nom de Jésus-Christ au milieu de ces nations barbares. Mais ils ne furent point écoutés; et leur affliction en fut d'autant plus grande, qu'ils sentaient bien qu'en violant ainsi toutes les lois de l'humanité et de la justice on mettait le plus grand obstacle à la prédication de l'Évangile et à la conversion des infidèles.

Voyant donc que leurs exhortations étaient sans fruit sur ces cœurs où dominaient seulement l'ambition et l'avarice, le P. Thomas de Saint-Martin quitta Cuzco pour aller évangéliser les Indiens de la province de Chucuytu, et le P. de Valverde prit le parti de revenir en Espagne pour instruire le roi de la conduite des conquérants et solliciter justice en faveur des Indiens.

Admis aussitôt son arrivée devant le grand conseil des Indes, dont le président était alors le cardinal de Loyasa, ex-général de l'Ordre de Saint-Dominique, le P. de Valverde fit un rapport exact de la position du Pérou, et s'appliqua surtout à montrer le tort que la cruelle conduite des conquérants faisait à la gloire de la nation et de la religion. Tous les membres du conseil comprirent parfaitement la force de ses raisons et la nécessité de remédier aux désordres dont on se plaignait; mais malheureusement les conquérants avaient à la cour des protecteurs intéressés à les défendre; en sorte que l'examen de l'affaire traîna en longueur, et la décision des juges ne fut donnée que trois ans après.

Pendant que cette question se traitait, la ville de Cuzco

fut érigée en siége épiscopal, et le P. de Valverde choisi pour en être le premier titulaire.

Mais avant que les bulles fussent parvenues à Madrid, le P. de Valverde, à la prière du roi, reprit la route du Pérou, où la guerre civile venait d'éclater entre Pizarre et Almagro. Sa Majesté, qui avait pu apprécier la sagesse et la vertu de ce grand religieux, jugeait sa présence tout à fait indispensable en ces fâcheuses circonstances. Le P. de Valverde partit donc, emmenant avec lui vingt Frères Prêcheurs, dont les frais de voyage furent payés par la caisse royale (1537).

L'année suivante, il reçut ses bulles du pape et en même temps une patente du roi le nommant protecteur des Indiens[1].

Traduction de la patente envoyée au P. de Valverde par Charles-Quint :

« Juillet 1538.

« DON CARLOS, etc... A vous, Révérend Père Vincent de « Valverde, évèque élu de la province du Pérou, salut :

« Comme notre plus grand désir est que les Indiens se « conservent et viennent à la connaissance de notre vraie « foi catholique, c'est pourquoi, plein de confiance en

[1] Le premier évêque du Pérou fut Fernand de Luque, l'associé de Pizarre et d'Almagro; il fut nommé évêque de Tambez; mais il mourut à Panama, avant d'avoir pris possession de son siége, et ainsi il ne mit jamais les pieds au Pérou.

Le premier protecteur des Indiens du Pérou fut aussi Fernand de Luque; mais il n'exerça jamais cette fonction.

Le second fut le P. Reginald Pedrazza, nommé par le roi en 1532; mais il n'exerça cette charge que deux ans, car, en 1532, il était retourné en Espagne.

Le P. de Valverde fut donc, en réalité, le premier évêque du Pérou, et le troisième protecteur des Indiens sur cette même terre. Après lui, cette charge resta presque toujours entre les mains des Frères Prêcheurs.

« votre fidélité et conscience, et persuadé que vous don-
« nerez à cette œuvre les soins et attentions nécessaires,
« nous vous déclarons protecteur et défenseur des Indiens
« au Pérou.

« En conséquence, nous ordonnons qu'en ladite province
« vous visitiez les Indiens et veilliez avec soin qu'ils soient
« élevés et instruits dans les choses de la foi et bien traités
« par ceux qui les ont en charge.

« En outre, nous ordonnons que vous fassiez toutes les
« informations et perquisitions nécessaires pour vous as-
« surer du bon traitement des Indiens; et, si vous trouvez
« ceux à la garde de qui ils sont confiés coupables sous
« ce rapport, nous vous donnons le droit de les punir,
« soit par la prison, soit par une amende pécuniaire, tout
« en laissant cependant à ces derniers le droit de recours
« au gouverneur contre votre sentence.

« En outre, selon les lois et ordonnances de nos ancêtres
« et prédécesseurs, et selon celles promulguées par nous-
« même, au sujet du bon traitement des Indiens, nous
« vous autorisons, lorsqu'il ne vous sera pas possible de
« visiter en personne les provinces soumises à votre pro-
« tection, à envoyer en votre lieu et place les personnes
« que vous jugerez les plus convenables, pourvu qu'elles
« soient approuvées par le gouverneur.

« Moi, le Roi. »

Ainsi, comme on le voit, par cet exemple et tant d'autres semblables, la politique du gouvernement espagnol fut toujours humaine; mais malheureusement, au Pérou comme ailleurs, toutes les mesures prises pour assurer la liberté et le bien-être des Indiens devinrent illusoires devant l'avarice des colons et la cruauté des conquérants.

CHAPITRE VIII

Fondation du couvent de Lima. — Description de ce couvent et de son église. — Érection de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

A peine une année s'était-elle écoulée depuis la conquête de Cuzco, que Pizarre, jugeant cette ville, pour son difficile accès et son trop grand éloignement de la mer, impropre à être la capitale d'un empire civilisé, résolut d'en bâtir une autre plus propice aux transactions commerciales.

Il choisit, à cet effet, un site magnifique à deux lieues de la mer, à l'entrée d'une profonde vallée, formée par les premières avances des Cordillères et arrosée par le Rimac, petit fleuve dont les eaux limpides courent en murmurant sur un lit de cailloux, et au milieu duquel s'élèvent de petites îles couvertes de verdure.

La première pierre de cette nouvelle cité fut posée, selon les uns, le 6 janvier 1535, fête de l'Épiphanie; selon les autres, le 18 du même mois, fête de la Chaire de saint Pierre. Pizarre lui donna le nom de Cité des Rois, en l'honneur de Charles V et de sa mère Jeanne. Mais ces souverains voulurent consacrer la nouvelle capitale aux saints rois mages, et lui donnèrent pour armes trois couronnes et une étoile.

Cependant prévalut bientôt le nom de Lima; ce dernier

semble n'être que la corruption de celui de Rimac[1], nom de la vallée dans laquelle la ville fut bâtie.

La construction de la nouvelle cité se fit avec une prodigieuse activité, et bientôt Lima devint une des plus belles et des plus riches villes du nouveau monde. Elle fut assise en forme de croissant sur la rive gauche du fleuve, et entourée d'un mur d'enceinte percé de huit portes.

Une belle route, garnie de peupliers, conduisit aux rivages de l'Océan, où l'on commença la construction d'un port, auquel on donna le nom de Callao.

De nombreux et charmants jardins, riches en arbres magnifiques, en fruits variés et en fleurs admirables, furent plantés autour de la ville; enfin un climat enchanteur et une fraîcheur agréable, entretenue par le voisinage de la mer, complétèrent les charmes de la nouvelle capitale.

Mais, comme le fait remarquer un auteur, ces avantages furent contre-balancés par un inconvénient immense, dont on put se convaincre peu de temps après sa fondation. Lima est exposée aux tremblements de terre. Tous les ans des secousses terribles la menacent de ruine, surtout au moment où les grandes chaleurs succèdent à la saison des brouillards.

Nous devons dire, à la louange de Pizarre, que son premier soin, alors qu'il jetait les fondements de sa capitale, fut l'érection d'une église, qu'il consacra à l'Assomption de la très-sainte Vierge. Cette église, devenue plus tard la métropole, fut dédiée par les souverains pontifes à saint Jean-Baptiste.

1 *Rimac* est un nom indien signifiant : *Celui qui parle*. C'était le nom d'une fameuse idole, dans le sanctuaire de laquelle les Indiens avaient la coutume de venir pour en consulter les oracles. Cette idole avait donné son nom, Rimac, au petit fleuve et à la vallée. Rimac s'est transformé en Lima.

Les Dominicains, venus les premiers, entre tous les religieux, sur la terre du Pérou, furent aussi les premiers à exercer le ministère sacerdotal dans la métropole, et ils en demeurèrent les desservants jusqu'au jour où il leur fut permis de prendre possession de l'église qu'ils avaient bâtie pour eux-mêmes sous le vocable de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire.

En quittant la métropole pour se rendre dans leur propre sanctuaire, les Dominicains emportèrent avec eux, comme une relique, les premiers fonts baptismaux dont ils s'étaient servis dès les premiers jours pour la régénération du peuple péruvien; et ce sont ces mêmes fonts baptismaux, creusés dans une pierre commune, que l'on voit aujourd'hui encore, enchâssés dans de l'argent, à la porte de l'église du Saint-Rosaire, où ils servent de bénitier pour les fidèles.

Les Dominicains, comme nous l'avons dit, avaient été dès les commencements les compagnons inséparables de Pizarre dans toutes ses campagnes, et ils en avaient partagé avec lui, sinon la gloire, du moins toutes les fatigues et privations. Le grand capitaine ne les oublia pas au jour du succès, et il les récompensa dignement du zèle et du dévouement qu'ils avaient montrés en toutes circonstances depuis leur arrivée au Pérou. Dans la distribution du terrain de la nouvelle capitale, il choisit lui-même, dans le site le plus convenable, un vaste emplacement de quatre quadrats, c'est-à-dire un carré de six cents pas de côté, et il le leur offrit pour y bâtir une église et un couvent[1].

De plus, pour l'entretien des religieux, il leur donna en 1539, sur le chemin de Pachamac, la belle hacienda de

[1] La ville de Lima est divisée en quadrats; chaque quadrat est un carré de 150 pas de coté. C'est ce que, dans les États-Unis, on appelle un block.

Limatumba, et, plus tard, en la vallée de Chancay, sur la route royale d'Atabillos, une grande terre connue sous le nom de Sainte-Catherine de Palpa ; en outre, il leur fournit tout ce qui pouvait être nécessaire tant pour cultiver ces terres que pour construire les maisons.

Les religieux se mirent tout de suite à l'œuvre, et commencèrent à batir. Mais leur plan était si vaste, que lorsqu'ils eurent jeté les fondements de l'église, des cloîtres, des dortoirs, du Chapitre, etc., il ne resta plus de terrain pour y placer l'infirmerie et les servitudes indispensables pour une si grande habitation. Le P. Martin d'Esquibel fut donc obligé de recourir encore à la générosité de Pizarre pour obtenir deux quadrats en plus; ce qui lui fut immédiatement accordé.

Pendant tout le temps que le couvent fut en construction, c'est-à-dire jusqu'en l'an 1541, les Dominicains vécurent dans de pauvres petites masures à côté de la métropole, dont ils étaient les desservants, sur un terrain que leur avait cédé le capitaine Diego d'Aguero [1].

Quand les religieux entrèrent dans leur couvent, ils rendirent, comme il était juste, au capitaine d'Aguero les maisons que celui-ci leur avait cédées. Mais ce généreux capitaine leur répondit qu'il n'était pas convenable que des maisons sanctifiées par leur présence lui revinssent; et alors il les leur donna en même temps que d'autres terrains encore plus considérables.

En reconnaissance, les Dominicains lui assignèrent, ainsi qu'à ses descendants, la chapelle de la Croix, du côté de 'évangile, dans leur église de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire.

Le P. Thomas de Berlanga, ex-provincial de la province

[1] C'est aujourd'hui la rue qui mène de la métropole à l'église de la Conception.

de Sainte-Croix, et devenu évêque de Panama, se trouvait alors à Lima, envoyé par le roi d'Espagne pour travailler à la réconciliation de Pizarre et d'Almagro; il prit une grande part à la construction du couvent. Ce fut sur son conseil que le plan en fut tracé sur une si vaste échelle.

L'église, sous le vocable de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire, est un grand vaisseau de quatre-vingts mètres de long sur trente-quatre de large et dix-huit de hauteur. Elle est divisée en trois nefs, dont les deux latérales aboutissent à deux chapelles, siéges, toutes deux, de confréries particulières. A l'extrémité de la grande nef, au-dessus de la porte principale, se trouve le chœur avec des stalles pour trois cents religieux. Les stalles supérieures, où se posent les dignitaires de l'Ordre et les plus anciens religieux, sont au nombre de cinquante-neuf, et toutes sont de bois de cèdre, ornées de sculptures de grand mérite. Près du chœur se trouve une chambre pour la garde des livres choraux, dont plusieurs sont d'une richesse extrême, par le fini de l'exécution et la beauté des miniatures qui les décorent.

Dix-sept autels, dédiés aux saints de l'Ordre, et dus pour la plupart à la piété des fidèles, par la variété de leurs dessins et la richesse de leurs matériaux, forment un splendide ornement le long des murs du sanctuaire.

En ces temps de foi, les familles riches tenaient à honneur de consacrer une partie de leur fortune à la gloire d'un saint et à l'entretien d'un autel.

A droite du sanctuaire fut placée la sacristie, qui ouvre sur le cloître et dans l'église. C'est un bel édifice, vaste et magnifiquement décoré par des peintures dont plusieurs sont l'œuvre de grands maîtres.

Du côté opposé à la sacristie se trouve la chapelle de la Vraie-Croix, grande comme une église ordinaire et ornée de quatre autels. Sur le principal, on voit un grand reli-

quaire d'argent, renfermant du bois de la vraie Croix, et au-dessous, dans une châsse d'argent et de cristal, le corps de saint Faustin, martyr, envoyé aux Dominicains de Lima par le pape Clément IX.

La voûte de l'église est décorée de peintures, dues au pinceau de Matheo Perez Alexio, l'un des meilleurs artistes de ce temps.

La tour, la plus belle de Lima et de tout le Pérou, est une pyramide de forme octogonale, de treize mètres de diamètre à sa base. Elle est divisée en plusieurs étages, dont la largeur se rétrécit à mesure qu'ils s'élèvent. Le premier étage a seize mètres de hauteur, le second quatorze, et le troisième, dans lequel se trouvent les cloches, a douze mètres seulement.

Le tout est couronné par une lunette entourée d'une galerie, du haut de laquelle on jouit d'une vue magnifique. Au sommet de la petite coupole qui recouvre cette lunette, s'élève la statue de la Foi, de quatre mètres de hauteur.

L'église du Saint-Rosaire est le siége de plusieurs confréries, et chacune d'elles est chargée du soin de la chapelle dont elle a la jouissance.

1° La confrérie du Saint-Rosaire-des-Espagnols. Cette confrérie célèbre sa fête principale le premier dimanche d'octobre. Elle est d'une richesse extrême, et dépense des sommes énormes pour l'entretien de la chapelle et les frais du culte.

2° La confrérie du Rosaire-des-Indiens. Cette confrérie a sa fête principale le troisième dimanche d'octobre. Elle est riche aussi, et rivalise autant que possible avec la première pour tout ce qui regarde le culte de Marie.

3° La confrérie du Saint-Rosaire-des-Nègres, faisant sa fête le quatrième dimanche d'octobre.

4° La confrérie du Rosaire-des-Mulâtres, dont la fête

principale est fixée au deuxième dimanche d'octobre. Elle ne le cède en rien aux deux précédentes pour la pompe et le luxe de ses cérémonies.

En outre, l'église des Frères Prêcheurs est le siége de trois autres confréries: celle de la Vraie-Croix, celle du Saint-Nom-de-Jésus et celle de Sainte-Catherine-de-Sienne, appartenant chacune à des classes diverses de la société péruvienne.

En 1540, les PP. de Lima obtinrent du Saint-Siége, sur leur demande, l'autorisation d'ériger en cette ville une confrérie du très-saint Sacrement, sur le modèle de celle récemment fondée à Rome dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, et à laquelle le pape Paul III, dans sa bulle *Dominus noster, etc.,* du 30 novembre 1539, avait daigné concéder des grâces et des indulgences considérables. D'abord, ils érigèrent cette confrérie dans la métropole dont ils étaient les desservants alors; mais en 1541, quand ils prirent possession de leur nouveau couvent, ils la transportèrent naturellement avec eux et ils l'établirent dans leur propre église du Saint-Rosaire.

Pendant dix ans ils la conservèrent sans que personne fît la moindre réclamation. Mais au bout de ce temps, l'archevêque de Lima, Gerome de Loyasa, quoique dominicain, jugeant qu'il était plus convenable et plus honorable pour cette auguste confrérie d'avoir son siége dans une cathédrale que dans l'église de pauvres Frères, s'avisa de la réclamer pour sa métropole.

« Quoi! s'écrie le P. Melendez, l'illustre église de Saint-Jean-de-Latran, cathédrale de Rome et du monde entier, n'a pas cru que ce fût contre sa dignité et son autorité de laisser ériger cette confrérie dans une église de *Frati,* comme est celle de la Minerve; et cependant le métropolitain de la ville des Rois croit son honneur intéressé à enlever cette même confrérie des mains des pauvres reli-

gieux, à la demande et par le zèle desquels elle a été érigée[1]. »

La question fut portée à Rome et à Madrid, et longtemps débattue; mais enfin la victoire resta aux pauvres fils de saint Dominique.

Le couvent du Saint-Rosaire de Lima, comme nous l'avons dit, est immense. Quand on entre par la porterie principale, monument grandiose, quoique simple, avec un plafond de bois de cèdre, orné de ravissantes sculptures, on débouche dans le cloître principal, dont les murs, à une hauteur de six pieds, sont tapissés de petites briques émaillées, venues à grands frais des fabriques de Séville, et représentant des fleurs, des animaux, des êtres fantastiques aux couleurs les plus vives et les plus brillantes. Au-dessus de cette tapisserie originale, l'œil rencontre avec bonheur une série de bons tableaux rappelant la vie de saint Dominique, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et l'élection de son successeur comme général des Frères Prêcheurs.

Ce cloître est un carré parfait, de cinquante mètres environ de diamètre, au milieu duquel se trouve une belle fontaine, dont les eaux jaillissantes tombent en pluie fine sur la bordure de fleurs qui encadre son bassin de marbre blanc. Aux quatre coins s'élèvent des autels, sur le retable desquels on a sculpté en bon style les quatre principaux mystères de notre divine religion: l'*Incarnation*, la *Naissance du Sauveur*, l'*Adoration des Mages* et la *Présentation au Temple*.

Sous ce même cloître s'ouvrent les portes conduisant à la salle du *de Profundis*, au réfectoire et au Chapitre. Toutes ces salles sont en proportion du couvent, c'est-à-dire immenses. Le Chapitre surtout attire les regards par son ar-

[1] Melendez, *Tesoros verdaderos*, chap. XII, p. 82.

chitecture élégante; mais sa plus grande gloire est d'avoir donné un asile momentané au corps virginal de sainte Rose, et de servir de dernière demeure à tous les hommes illustres et les saints personnages qu'a produits la province du Pérou.

En ce lieu se fait l'accusation des coulpes; là se tiennent les réunions pour la nomination des prieurs et des provinciaux, afin que la vue et le souvenir de ceux qui les ont précédés dans la carrière, rappelle mieux aux élus, comme aux électeurs, les obligations qui incombent à chacun d'eux. Là, aussi en ce Chapitre, ont lieu les cours d'Écriture sainte et de théologie, dans le but d'inviter les professeurs à traiter avec plus d'onction, et les élèves à écouter avec plus de respect ces vérités éternelles, que déjà contemplent sans voile dans le ciel ceux de leurs frères dont les restes mortels reposent sous leurs pieds en attendant le grand jour de la résurrection.

Du grand cloître on passe par un couloir à un second, construit sur le même modèle, quoique avec de moins vastes dimensions. En ce second cloître, où le silence est plus rigoureux, on n'entend guère que le bruit des eaux jaillissantes de la fontaine, retombant sur elles-mêmes, et le léger clapotement de leurs petites vagues sur les parois du bassin de marbre où elles viennent se briser. De ce second cloître on entre par une porte latérale au noviciat, qui, à lui seul, avec ses cours, ses jardins, sa chapelle, ses dortoirs, pourrait déjà être un grand couvent. Ce fut là que, pendant de longues années, une jeunesse docile et pieuse fut élevée sous les yeux paternels et vigilants d'hommes d'élite, dont les noms brillent avec éclat dans l'histoire de la province.

Enfin, trois autres cloîtres, ornés de luxuriants jardins, où croissaient le palmier et le bananier, complétaient la partie régulière de ce couvent, et fournissaient largement

le local nécessaire pour abriter les deux à trois cents religieux dont se composait la communauté en ces temps de prospérité.

Pendant que le P. prieur Martin d'Esquibel travaillait à la construction de son couvent du Saint-Rosaire à Lima, d'autres religieux s'occupaient de nouvelles fondations dans les diverses provinces du Pérou.

Le cardinal Garcia de Loyasa, président du grand conseil des Indes, et ex-général des Frères Prêcheurs, avait écrit au gouverneur du Pérou pour l'inviter au nom du roi à aider les Dominicains dans la construction des couvents déjà commencés, comme aussi à leur en bâtir d'autres dans les lieux qu'ils jugeraient les plus convenables pour l'évangélisation des indigènes.

De cette manière, les Dominicains, outre les couvents de Lima et de Cuzco, possédèrent bientôt à Quito, Arequipa, Truxillo, Huamanga, Huanuco, Xauja et Chucuytu, des maisons formées ou en train de se former. C'est pourquoi, voyant que leur nombre s'accroissait de jour en jour, et que, de plus, ils possédaient un nombre suffisant de maisons, ils résolurent de se constituer en province particulière aussi indépendante de celle de Sainte-Croix que l'était la nouvelle province de Saint-Jacques du Mexique.

A cet effet, ils envoyèrent donc en Europe les PP. François Martinez et Augustin de Zuniga porter leur demande devant le Chapitre général, qu'avait convoqué à Lyon, pour la Pentecôte de l'année 1536, le Rme P. général de l'Ordre, F. Jean Fenario.

Les deux envoyés se présentèrent au moment donné devant le Chapitre, et exposèrent librement les raisons sur lesquelles s'appuyait la pétition dont ils étaient porteurs ; ces raisons étaient :

1° Que les Dominicains du Pérou possédaient déjà plus de maisons que n'en exigeaient les constitutions pour l'érection d'une nouvelle province, et qu'il ne serait point juste de leur refuser une faveur qui avait été souvent accordée à des provinces possédant cependant moins de couvents;

2° Que la distance du Pérou à Hispaniola, où demeurait le provincial de la province de Sainte-Croix, était trop considérable pour que l'*influxus* de la tête sur les membres pût être efficace; que, de plus, le recours au provincial était impossible dans les cas subits exigeant un prompt remède, et que, par conséquent, cet éloignement était nuisible au bien de la communauté;

3° Que les couvents du Pérou ne pouvaient non plus être placés sous la juridiction du provincial du Mexique, pour les mêmes motifs;

4° Que la province du Mexique, moins éloignée d'Hispaniola, pour des raisons analogues, avait demandé et obtenu sans peine son érection en province indépendante;

5° Que les voyages et fatigues endurés par les missionnaires du Pérou leur méritaient bien une faveur que, d'ailleurs, ils ambitionnaient moins pour leur propre satisfaction que pour le bien de la religion.

Les PP. du Chapitre entendirent ensuite avec joie le récit de tout le bien fait par les missionnaires au Pérou; ils acceptèrent la pétition, décrétèrent l'érection d'une nouvelle province dominicaine en ce pays, qu'ils placèrent dans le catalogue après celle de Saint-Jacques du Mexique; et ils lui imposèrent une taxe de seize écus pour les frais d'administration du R^me^ P. Général.

Néanmoins, quelques difficultés étant survenues, ce ne fut que trois ans après que Sa Sainteté le pape Paul III, par la bulle *Cum sicut accepimus*, donnée à Saint-Pierre de Rome le 23 décembre 1539, accorda au R^me^ P. général

Augustin Recuperato le plein pouvoir pour l'érection de cette province [1].

Voici, en substance, la lettre qu'à cette occasion le R^{me} P. Général envoya aux PP. de la nouvelle province. Cette lettre, pendant longtemps, fut lue chaque semaine devant la communauté, comme la règle de Saint-Augustin.

« A ses bien-aimés fils, les vénérables Pères et Frères « de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui travaillent à la gloire « de Dieu et à l'extension de la religion dans cette partie « des Indes nommée le Pérou, à savoir : au R. P. maître « F. Thomas de Saint-Martin et autres religieux, de « quelque grade qu'ils soient; F. Augustin Recuperato de « Fayença, professeur de sacrée théologie et humble maître « général de tout l'Ordre; salut et bénédiction.

« Nous avons appris, chers Frères, les travaux que « vous avez entrepris et toutes les fatigues et privations « que vous souffrez chaque jour pour la gloire de Dieu, « et l'extension de la religion en ces terres éloignées où « vous demeurez loin de toute consolation et de tout se- « cours humain; et Dieu est témoin de toute la part que « nous y prenons, comme il l'est aussi de notre ardent « désir de vous secourir et de vous aider; et nous avons « la ferme confiance qu'il nous accordera et accomplira « ce que nous lui demandons en votre faveur.

« Nous avons vu et entendu vos deux anges (*angelos*), « les PP. Francisco Martinez et Augustin Zuniga, et avons « examiné avec scrupuleuse attention ce qu'ils nous ont « demandé en votre nom, et ensuite nous en avons fait « une exacte relation à Sa Sainteté le pape Paul III, qui, « en réponse, nous a envoyé en forme de bref la lettre « suivante :

[1] Voir le *Bullaire*, p. 585.

« A mon bien-aimé fils maître général de l'Ordre des « Frères Prêcheurs, PAUL III, salut et bénédiction apos- « tolique.

« Comme nous avons appris, fils bien-aimé, que dans « les parties des Indes sujettes à notre cher fils Don « Carlos, empereur des Romains et roi d'Espagne, l'Ordre « des Frères Prêcheurs a commencé, par la bénédiction « de Dieu, à croître et à se dilater, et que, pour la conser- « vation du susdit Ordre en ces provinces lointaines où il « est difficile d'observer certains points des constitutions, « il conviendrait de prendre des mesures en rapport avec « la situation; que, pareillement, pour la bonne direction « de l'Ordre en ces mêmes pays, il conviendrait de sé- « parer les couvents du Pérou de la province à laquelle « jusque-là ils ont appartenu; de former une nouvelle « province selon les coutumes de l'Ordre; de nommer un « provincial et établir des règles pour la conservation de « l'observance en ces contrées. C'est pourquoi, Nous, en « vertu de notre autorité, désirant pourvoir à ces besoins, « nous te concédons, à toi, ou à tout autre que tu nous « signaleras, le pouvoir de séparer les couvents du Pérou « de la province de Sainte-Croix; de les réunir et les « ériger en province distincte, sous le vocable qu'il te « plaira, selon la coutume de l'Ordre; de nommer un pro- « vincial, pour cette fois seulement, de ton choix pour la « gouverner, avec les facultés et pouvoirs que tiennent les « autres provinciaux, et pour tout le temps que tu jugeras « nécessaire; et si ce dernier renonce ou meurt, de nommer « un autre à sa place pour le temps susdit; et, enfin, le « droit d'ordonner ce qui te paraîtra le plus convenable « pour la réception à l'habit, l'observance et l'accroisse- « ment de ladite province; ainsi que tout ce qui a rapport « à l'institution des professeurs et à la direction des études.

« Lesquelles concessions nous t'octroyons, par cette « présente lettre, en vertu de notre autorité apostolique, « pleinement et librement, nonobstant les ordonnances « apostoliques et les coutumes de l'Ordre, et même les « priviléges, indults ou lettres apostoliques, concédées, « confirmées ou renouvelées par nos prédécesseurs, etc. etc.

« Donné à Rome, sous l'anneau du Pêcheur, le 23 dé- « cembre 1539, en la sixième année de notre pontificat.

« PAUL III. »

« Ayant donc examiné avec attention et considéré devant « Dieu (continue le R^me^ P. Général) l'état des affaires; en « vertu de l'autorité apostolique à nous concédée par le « bref précédent, nous portons les décrets suivants :

« 1° Tous les couvents déjà édifiés ou à édifier dans « cette partie des Indes nommée Pérou, appartenant au- « paravant à la province de Sainte-Croix, sont, à partir de « ce jour, détachés de l'autorité et de la juridiction de « cette province, pour en former une nouvelle à laquelle « nous donnons le nom de Saint-Jean-Baptiste du Pérou;

« 2° A la susdite province nous assignons pour limites, « au nord, toutes les terres situées entre le port du Nom- « de-Dieu et celui de Panama, remontant la côte jusqu'au « port de Guatemala inclusivement, de sorte que la pro- « vince de Nicaragua soit incluse en celle de Saint-Jean- « Baptiste. Au sud, nous assignons toutes les terres bai- « gnées par l'océan Pacifique jusqu'à la rivière de la « Plata inclusivement, ainsi que toutes les îles découvertes « ou à découvrir dans ces parages.

« Tout le reste des Amériques reste toujours, à l'ex- « ception de la province de Saint-Jacques du Mexique, le « domaine de la province de Sainte-Croix.

« 3° En vertu de l'autorité apostolique à nous concédée,

« nous déclarons et voulons que cette nouvelle province de « Saint-Jean-Baptiste jouisse de tous les priviléges, im- « munités, autorité, dont ont coutume de jouir les autres « provinces de notre Ordre.

« 4° A la susdite province, ainsi séparée et constituée, « nous nommons pour prieur provincial le P. Martin de « Saint-Thomas, et lui donnons toute l'autorité dont ont « coutume de jouir les prieurs provinciaux ainsi constitués; « c'est-à-dire le pouvoir de fonder des maisons, d'insti- « tuer des couvents, de confirmer les nouveaux prieurs et « de les absoudre. En outre, nous déclarons et voulons « que le susdit provincial (pour une fois seulement) exerce « son pouvoir pendant huit années consécutives, à partir « de la notification de cette lettre.

« Et en cas que le susdit provincial vienne à s'éloigner « ou à mourir avant que cette lettre lui soit présentée, ou « avant d'avoir accompli les huit années de sa charge; en « vertu de la même autorité apostolique, nous lui nom- « mons pour successeur (et cette fois seulement) le P. Jean « de Oliaz, avec toute l'autorité de son prédécesseur jusqu'à « l'expiration du terme des huit années.

« Et, en cas que le P. Jean de Oliaz vienne à s'éloigner « ou à mourir, nous déclarons que la nomination du prieur « provincial reviendra aux prieurs conventuels et leurs « *socii,* selon ce qui est réglé par les constitutions.

« 5° De même, en vertu de l'autorité apostolique à « nous concédée, nous déclarons que les couvents, quand « même ils ne possèderaient pas le nombre de douze reli- « gieux, auront le droit de nommer leur prieur, et d'élire « son *socius* pour le chapitre provincial, pourvu qu'ils « possèdent quatre Pères, ayant, selon les constitutions, « le droit de voter.

« 6° En vertu de la même autorité, nous déclarons et « concédons libéralement que tout prieur provincial légi-

« timement élu, mais non encore confirmé, pourra de « suite exercer sa charge avec toute la pleine autorité et le « même droit que les autres provinciaux élus et confirmés;

« 7° Nous établissons et fixons la durée des charges, « selon la coutume des provinces d'Espagne, à quatre mois « pour le provincialat et trois pour le priorat;

« 8° Nous accordons aux provinciaux de ladite province « le pouvoir de dispenser avec les illégitimes, afin qu'ils « puissent parvenir aux prélatures et autres charges, « lorsque cela paraîtra convenable;

« 9° Nous voulons et ordonnons que la maison de Lima « soit érigée en couvent formel, sous le titre de Sainte- « Marie-du-Rosaire;

« 10° Nous invitons ledit provincial, ou les provin- « ciaux futurs, à établir aussitôt que possible dans le cou- « vent de Lima ou tout autre, qui, d'après le conseil des « Pères, paraîtra plus convenable, des cours de philosophie « et de théologie, et à accorder aux lecteurs ou professeurs « les dispenses qu'il croira propres à faciliter l'exercice de « leurs fonctions.

« Cependant nous ne voulons pas que l'on confère les « grades et que l'on créé des maîtres en théologie, tant que « la province n'aura pas le nombre de religieux et de « couvents suffisants pour rendre convenables de telles « promotions;

« 11° Pour de graves motifs, nous déclarons et voulons « qu'aucun sujet de race indienne ne puisse être reçu à « l'habit en cette province; si par erreur l'un d'eux revêt « le saint habit, qu'il ne soit point admis à la profession « si, par ignorance, il a fait profession, qu'il ne puisse « d'aucune manière être élevé à la prélature, à moins, ce- « pendant, que le provincial ou le chapitre provincial ne « donne la dispense en raison des mérites et des vertus « du sujet;

« 12° Nous déclarons absous de leur office tous les « prélats, quelle que soit l'autorité qui les ait institués, « et ordonnons à tous les religieux présents ou à venir, et « sous précepte formel, d'obéir au R. P. maître Thomas « de Saint-Martin et à ses successeurs, comme aux vrais « et légitimes prélats de la province ;

« 13° Enfin, ordonnons et voulons, en vertu de l'auto- « rité apostolique à nous concédée, que toutes les choses « établies déjà ou à établir, qu'elles le soient ou non par « l'autorité apostolique, ne pourront être changées, alté- « rées ou abrogées que par l'autorité du R^me^ P. Général, « ou celle d'un chapitre général, selon qu'avec la marche « du temps il leur paraîtra convenable pour l'extension « de la religion et le salut des âmes.

« Telles sont donc les choses, fils bien-aimés, que pour « la consolation de vos âmes, l'accroissement de la reli- « gion et la perfection de l'observance régulière, nous « avons cru devoir ordonner et établir, tout en priant « Dieu de répandre sur vous toutes ses grâces, lumières et « bénédictions; car ce serait en vain que nous veillerions, « parlerions et commanderions, si Dieu lui-même ne « gardait la cité.

« Efforcez-vous donc de faire en toutes choses et toujours « la volonté divine, et de former en vous l'homme inté- « rieur, afin de devenir semblables à ces hommes illustres, « ces vrais disciples du Christ, dont les travaux et les « sueurs ont conquis le monde à la vérité et à la vertu.

« Sans doute, vous rencontrerez bien des difficultés « dans votre carrière, car vous avez à lutter, non-seule- « ment contre la chair et le sang, mais encore contre le « démon, prince du monde et des ténèbres; mais n'oubliez « point que votre œuvre est apostolique, digne de saint « Pierre, saint Paul et saint Dominique, et que si ces « grands apôtres vivaient encore, ils aimeraient à tra-

« vailler avec vous, à mêler leurs sueurs aux vôtres, afin « qu'il n'y ait plus sur la terre qu'un seul troupeau et un « seul pasteur.

« Cependant, quoique morts, croyez-le bien, ces grands « Apôtres ne cessent point du haut du ciel de vous re- « garder, de vous favoriser et de vous aider dans tout ce « que vous entreprenez pour la gloire de Dieu et le salut « des âmes.

« Certains donc que ces grands Apôtres sont avec vous, « continuez donc avec le même zèle les œuvres commen- « cées, et le succès couronnera vos efforts; car la vertu « est plus forte que le vice, et Dieu plus puissant que « Satan.

« Ainsi, il en résultera pour la religion une plus grande « diffusion; pour Dieu, plus de gloire et d'amour; pour « l'Ordre une plus grande extension, et pour vous une ré- « compense et un mérite infinis.

« Mais chassez avec soin de vos cœurs l'ambition, ce « désir désordonné des charges honorifiques; et que l'hu- « milité et le mépris de vous-mêmes soient votre unique « consolation et vos plus beaux titres de gloire.

« Croyez-le bien, fils aimés en Jésus-Christ, l'ambition « est le grand moyen sur lequel s'appuie Satan pour trou- « bler nos âmes et rendre nos travaux aussi vains qu'in- « fructueux. Fuyez comme le feu l'amour des richesses, « dans ce pays où l'or et l'argent abondent, parce que la « cupidité, cet amour désordonné des biens de la terre, « chasse l'esprit de Dieu de nos cœurs, détruit la dévotion « et toutes les vertus, fait d'un religieux un trafiquant, et « finalement d'un ange un vrai démon. Puis aussi, fuyez « l'avarice, n'amassez point de trésors sous prétexte de « vouloir subvenir aux besoins de vos parents tombés « dans la nécessité, parce que ce sont là des ruses de « Satan pour vous tromper... Que les morts ensevelissent

« leurs morts, et que les religieux ne subviennent aux be-
« soins de leurs parents que par des moyens en rapport
« avec leur vocation, c'est-à-dire par leurs prières, leurs
« oraisons, leurs gémissements, leurs pénitences, choses
« plus efficaces que l'or et la topaze.

« Que les provinciaux donc poursuivent et châtient
« ceux qui se laissent aller à l'ambition, la cupidité, l'ava-
« rice; mais qu'ils se montrent de bons pères, de vrais
« serviteurs, comme nous le serons nous-mêmes pour ceux
« qui sont humbles de cœur et pauvres en esprit;
« lesquels nous nous ferons toujours un devoir d'aider et
« de favoriser en toutes circonstances, par la grâce de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.

« Donné à Rome, en notre couvent de Sainte-Marie-
« sur-Minerve, la première année de notre élévation au
« généralat de l'Ordre, le 4 janvier 1540.

« F. AUGUSTIN RECUPERATO DE FAYENÇA. »

Telles sont les lettres patentes et le bref pontifical par lesquels fut érigée la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

CHAPITRE IX

Vie du R. P. maître Thomas de Saint-Martin, premier provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, et événements politiques auxquels il prit part.

Le P. Thomas de Saint-Martin, tout jeune encore, revêtit l'habit de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Paul de Cordoue, où il se distingua par les qualités et les talents les plus remarquables. Après avoir professé pendant quelques années, avec beaucoup de succès, la philosophie et la théologie en ce même couvent, il reçut en récompense la barrette de maître en sacrée théologie, et fut envoyé en qualité de régent des études dans le grand collége de Saint-Thomas de Séville. Mais bientôt, au grand regret de ses disciples, se sentant appelé à la vie des missions, il demanda à se rendre à Hispaniola, pour se dévouer entièrement au service des Indiens. Arrivé en cette île, vers l'an 1525, il se signala non moins par son zèle pour la conversion des indigènes que par l'ardeur apostolique avec laquelle il sut défendre leurs droits, de concert avec Barthélemy de Las Casas.

La prudence néanmoins dont il fit preuve en ces difficiles et délicates circonstances, lui concilia la confiance des Espagnols et l'estime de la Cour à un tel point, que le roi lui envoya le titre de président de la royale audience de Saint-Domingue.

Le P. Thomas de Saint-Martin remplit cet honorable office pendant quelque temps ; mais les affaires de la religion autant que celles de la colonie l'ayant obligé à faire un voyage en Espagne, il s'y trouvait encore (1529) au moment où le P. Reginald Pedrazza, avec quelques autres Dominicains, se préparait à se rendre au Pérou à la suite de Pizarre et de ses aventuriers. La pensée de se dévouer à Dieu d'une manière plus complète et plus obscure sur cette nouvelle terre séduisit le cœur généreux de ce grand missionnaire. Aussitôt il envoya au roi sa démission de président de la royale audience de Saint-Domingue, et il suivit le P. Reginald Pedrazza dans cette mémorable expédition.

Le P. Thomas de Saint-Martin fut un de ceux qui restèrent à Saint-Michel de Piura, pendant que Pizarre marchait à la rencontre d'Atahualpa à Caxamarca. Après la prise de Cuzco, il y vint cependant, mais il quitta bientôt pour se rendre dans la province de Chucuytu et ensuite dans celle de Charcas, dont il fut le premier apôtre.

Le 6 mai 1540, il se trouvait être le vicaire provincial des Dominicains du Pérou à la place du P. Jean de Oliaz, et il s'occupait de la construction du couvent du Saint-Rosaire à Lima, lorsqu'il reçut, avec le bref de l'érection de la province de Saint-Jean-Baptiste, sa nomination de provincial pour huit années.

Le P. Thomas de Saint-Martin prit à cœur de réaliser les hautes espérances que le R^{me} P. général, Augustin Recuperato, en l'appelant au gouvernement de la nouvelle province avait conçues de sa prudence et de son zèle pour l'introduction de l'observance régulière parmi les religieux et l'évangélisation des indigènes.

D'abord, il confirma le P. Martin de Esquibel comme prieur du couvent de Lima et lui indiqua les mesures à prendre pour le bon ordre et l'épanouissement de l'esprit

religieux dans cette communauté naissante. Ensuite il envoya le P. Jean de Oliaz travailler à la conversion des peuples des Charcas; et le P. Pierre de Ulloa, déjà fondateur d'un couvent à Arequipa (1535), fut chargé avec d'autres religieux de répandre l'Évangile dans les provinces de Canta, Bombon, Tarama, Conchucas, Humalies et autres terres voisines. Ce religieux pénétra même jusqu'à Huanuco, où il jeta les fondements d'un nouveau couvent.

Cependant les temps étaient loin d'être propices pour la diffusion de l'Évangile. La guerre civile régnait dans le nouvel empire, et les conquérants tombaient successivement sous les coups les uns des autres.

François Pizarre et Diego Almagro, dès les premiers jours de la conquête, avaient toujours été en discussion au sujet des limites de leurs États respectifs, et tous deux prétendaient à la possession de la ville de Cuzco.

En vérité, la ligne de démarcation des deux gouvernements tombait si près du terrain disputé, qu'il était difficile de déterminer lequel des deux gouverneurs avait le droit pour lui. Le P. Thomas de Berlanga, ex-provincial de la province de Sainte-Croix, et récemment nommé évêque de Panama, avait été envoyé par le roi d'Espagne avec plein pouvoir pour régler cette question, mais il ne put y réussir. Que pouvait-il faire, en effet, avec ces deux hommes passionnés, qui tous deux étaient décidés d'avance à ne pas céder? Il revint donc dans son diocèse mécontent, mais surtout de Pizarre.

Diego Almagro se croyait le réel souverain de Cuzco. Irrité de la mauvaise foi de Pizarre, il résolut de prendre par la force ce qu'il ne pouvait obtenir de la justice. Il s'empara donc un jour par surprise de la ville de Cuzco [1],

[1] 8 avril 1537.

et il fit même prisonniers les deux frères de Pizarre, Fernand et Gonzalve; mais il les relâcha bientôt, sous la condition qu'ils ne porteraient plus les armes contre lui. Pizarre, de son côté, quand il apprit ces événements, résolut aussi de revendiquer ses droits faux ou réels, et il commença aussitôt à lever une armée dont il confia le commandement à son frère Fernand, lequel n'eut pas honte d'accepter, malgré la promesse qu'il avait faite quelque temps auparavant à Almagro. Il y eut d'abord entre les deux anciens amis une conférence, mais elle ne fit que les exciter davantage l'un contre l'autre. La solution de la question fut donc laissée aux armes. Les troupes de Pizarre et d'Almagro se rencontrèrent dans les plaines de Salinas; et Almagro fut défait et fait prisonnier.

Almagro pensait que Pizarre lui épargnerait au moins la vie, comme lui-même l'avait épargnée à ses frères; mais Pizarre confia le soin de juger son vieil associé à son frère Fernand, qu'il savait être son plus cruel ennemi. Fernand berça d'abord Almagro dans de trompeuses espérances, puis un jour il vint brusquement lui annoncer sa condamnation à mort. Le vieil Almagro supplia, rappela les liens qui avaient toujours existé entre Pizarre et lui; mais l'inflexible Fernand lui répondit que son sort était inévitable et qu'il devait s'y conformer. *Que su suerte era inevitable et que debia prepararse para sufrir la.*

L'évêque Valverde se rendit à Lima pour réclamer contre le mauvais traitement fait à Almagro, et il supplia Pizarre de se rendre en personne à Cuzco et de mettre immédiatement son vieil ami en liberté. *Era un asunto demasiado grave, para confiar lo à terceras personas.* Mais l'ambitieux Pizarre ne voulut rien entendre.

Almagro fut étranglé dans sa prison, puis décapité sur la place publique de Cuzco, le 8 juin 1538. Il était alors âgé de soixante-quinze ans.

L'heure du châtiment ne tarda pas non plus à sonner pour François Pizarre.

Diego Almagro avait laissé un fils qu'il avait eu d'une Indienne de Panama. Ce jeune homme (dix-huit ans) résolut de venger son père et de reconquérir son héritage. Il ne lui fut pas difficile de se faire des partisans. Tous les vieux amis d'Almagro, écartés des emplois et réduits à la misère, ne désiraient plus, eux aussi, que la vengeance.

Le jeune Almagro groupa donc autour de lui tous ces hommes; et, d'un commun accord, il fut résolu d'assassiner Pizarre.

Un dimanche, 26 de juin 1541, dix-huit des conjurés ayant à leur tête Jean de Herrada, homme déterminé, pénétrèrent dans le palais de Pizarre, au cri de : « A bas le tyran; » et, avant que ce dernier eût eu le temps de se défendre, ils le massacrèrent sans pitié, ainsi que son frère Martin de Alcantara, le meilleur de la famille.

Ainsi finit cet homme étonnant, étrange assemblage de grandes qualités et de vices odieux. Il joignait à un courage à toute épreuve, à une audace inouïe, à une persévérance que rien ne pouvait abattre, une cupidité insatiable, une cruauté réfléchie et une duplicité sans égale.

A la suite de cet assassinat, le jeune Diego Almagro se fit nommer gouverneur et capitaine général du Pérou.

Le grand dominicain Garcia Loyasa, cardinal de la sainte Église et président du conseil des Indes, avec cet instinct prophétique qui caractérise le génie, avait bien compris que tel devait être, tôt ou tard, le sort des audacieux aventuriers du Pérou. Aussi, prenant ses précautions, en prévision de telles émergences, dès l'année 1540, il avait envoyé en Amérique Christophal Vaca de Castro, magistrat de la royale audience de Valladolid, homme instruit, prudent et intègre, avec pleins pouvoirs pour aider Pizarre, s'il était encore vivant, dans le rétablissement de la

paix, et s'il était mort, pour le remplacer comme gouverneur du Pérou.

Christophal Vaca de Castro apprit à Panama les événements dont nous venons de parler, c'est-à-dire la mort de Pizarre et la proclamation du fils d'Almagro comme gouverneur et capitaine général du Pérou. Mais, ne se trouvant pas en mesure de se rendre sur-le-champ à Lima, il envoya au P. Thomas de Saint-Martin et à l'évêque Vincent Valverde une copie des instructions qu'il avait reçues, en même temps que pleins pouvoirs pour qu'ils gouvernassent en son nom.

L'évêque Vincent de Valverde était alors en ce moment à l'île de Puna, où il devait bientôt recevoir la couronne du martyre.

Les pouvoirs de Vaca de Castro arrivèrent au P. Thomas de Saint-Martin au moment même où la ville de Lima, pleine de confiance dans la prudence et l'habileté de ce saint religieux, venait aussi de lui conférer les siens, afin qu'il apaisât les révoltés et prît les mesures nécessaires pour le salut de la population. En sorte que ce modeste dominicain se trouva tout d'un coup revêtu, tant par le roi que par le suffrage du peuple, des pouvoirs les plus étendus.

Voici la copie de la lettre envoyée par Christophal Vaca de Castro au P. Thomas de Saint-Martin, surnommé le régent [1].

« Moi, Christophal Vaca de Castro, licencié, chevalier
« de l'ordre de Calatrava, membre du conseil de Sa Ma-
« jesté, président de la chancellerie royale de la cité de
« Panama, gouverneur et capitaine des provinces de Nou-
« velle-Castille et Nouvelle-Tolède, nommées Pérou, pour
« le roi, etc.

[1] Melendez, lib. II, chap. II, p. 103.

« Déclare donner, et donne en réalité par la présente, « en vertu de l'autorité que je tiens et ai reçue de Sa Ma- « jesté, à vous, le régent, P. Thomas de Saint-Martin, « au seigneur évêque de Cuzco, F. Vincent de Valverde, « et à Gomez de Alvarado, Francisco de Barrionuevo et « Francisco Carreño, le pouvoir de présenter pour moi, « en mon nom, et comme moi-même, au chapitre et di- « verses corporations de la cité des rois, la cédule par la- « quelle Sa Majesté me nomme gouverneur et capitaine « général du Pérou, au lieu et place de François Pizarre « et Diego Almagro, tous deux décédés, de notifier ladite « cédule et d'en prendre les actes nécessaires. En outre, « au nom de Sa Majesté et en mon propre nom, je vous « autorise à administrer la justice par vous-même ou par « la personne ou les personnes que vous jugerez les plus « convenables pour le service de Sa Majesté (jusqu'à ce « que je puisse y pourvoir par moi-même) dans la ville des « rois et dans toute l'étendue de sa juridiction, etc. etc. »

Le P. Thomas de Saint-Martin, placé ainsi à la tête des affaires, commença par réunir au couvent tous les membres du chapitre de la ville et les chefs des diverses corporations, et il leur fit sentir la nécessité de nommer un lieutenant général pour gouverner le pays, en attendant Christophal Vaca de Castro, désigné par le roi. Tous approuvèrent; et, sur son conseil, le choix tomba sur Francisco de Barrionuevo.

Ensuite notre provincial envoya quelques-uns de ses religieux les plus influents, les PP. Domingo de Saint-Thomas, Francisco Toscano, Jean de Oliaz et autres dans toutes les directions, pour apaiser les esprits et les prévenir en faveur du nouveau gouverneur.

Tout étant ainsi parfaitement préparé, le P. Thomas de Saint-Martin se rendit auprès de Vaca de Castro pour lui

expliquer l'état des affaires et les mesures qui avaient été prises pour maintenir la tranquillité; et bientôt après, le nouveau gouverneur entra à Lima, où il fut reçu avec la plus vive allégresse.

Le premier soin de Vaca de Castro fut d'essayer de ramener pacifiquement par des promesses de pardon le jeune Diego Almagro et ses partisans à la soumission due au roi; mais toutes ses démarches furent inutiles. Il dut donc songer à étouffer la rébellion par des moyens plus énergiques.

Parmi tous les Espagnols peu disposés à favoriser le parti d'Almagro, se trouvaient plusieurs des meilleurs officiers de Pizarre. Ces derniers, à l'arrivée du nouveau gouverneur, s'empressèrent de lui prêter serment et de mettre leurs épées à sa disposition. Grâce à leur concours, Vaca de Castro réussit bien vite à se former une petite armée, à la tête de laquelle il marcha à la rencontre du jeune rebelle et de ses compagnons. La bataille s'engagea, le 16 septembre 1542, dans les plaines de Chupas, petit bourg à une soixantaine de lieues nord-ouest de Cuzco. Elle fut opiniâtre et sanglante. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur, et un moment même, Almagro se crut vainqueur, mais finalement la victoire se décida en faveur de Vaca de Castro. Le jeune Almagro fut pris, et bientôt il paya de sa tête son crime de rébellion, ainsi que les principaux chefs de son parti faits prisonniers avec lui.

En cette bataille, le P. Thomas de Saint-Martin et le P. Martin de Esquibel, que le gouverneur avait voulu emmener avec lui, se distinguèrent par la charité et les soins qu'ils prodiguèrent aux blessés, sans différence de vainqueurs ou vaincus.

Pendant tous ces événements, auxquels il se trouvait forcément mêlé, notre provincial n'oubliait pas cependant les

devoirs de sa charge. Au contraire, comprenant de plus en plus la nécessité de bons religieux dans un pays comme le Pérou, il veillait avec un soin extrême à l'observance, travaillait à augmenter le nombre des missions et prenait toutes les mesures nécessaires pour la conversion des Indiens.

La question des Indiens était toujours une des grandes préoccupations de la cour d'Espagne. De toutes parts arrivaient des plaintes sur la manière cruelle avec laquelle les colons et les soldats traitaient ces pauvres créatures. On les réduisait en esclavage et on les condamnait sans pitié à des travaux pénibles et meurtriers; la justice et l'humanité semblaient avoir été complétement oubliées à leur égard.

En 1541, à son retour d'Allemagne, où il avait longtemps été retenu par la guerre, Charles-Quint prit la résolution d'examiner sérieusement l'état des colonies.

De tous les mémoires écrits à sa demande sur cette question, aucun n'excita plus son attention que celui de Barthelemy de Las Casas, sur la destruction des Indiens. Le résultat de cette lecture fut l'ordre d'assembler immédiatement à Valladolid un conseil spécial de jurisconsultes et théologiens, dans le but de former un nouveau code de lois à l'usage des colonies.

Dans cette assemblée, le grand dominicain Las Casas prit la parole, et, avec l'éloquence du cœur, il posa comme principe fondamental que les Indiens étaient nés libres comme les Espagnols; et que, comme vassaux de la couronne, ils avaient droit aussi bien qu'eux à sa protection. Il montra ensuite, les preuves à la main, que si le gouvernement, par des mesures énergiques, ne mettait pas un terme à ce hideux régime, la population indienne tout entière ne tarderait pas à disparaître en Amérique sous l'oppression systématique des conquérants, et que ce serait une honte pour l'Espagne.

Les arguments de Las Casas rencontrèrent naturellement une grande opposition de la part des personnes intéressées à continuer le système établi. Néanmoins il triompha, et il eut la douce satisfaction de voir publier de nouvelles lois destinées, si ce n'est à couper le mal dans sa racine, au moins à en atténuer les effets.

Par ces nouvelles lois, les indigènes furent proclamés libres et vassaux de la couronne. Cependant, par prudence, il fut permis aux possesseurs d'esclaves de les conserver jusqu'à la mort; mais après eux ils devaient revenir à la couronne.

On déclara que tous les colons coupables de mauvais traitements envers leurs esclaves seraient condamnés à leur rendre la liberté, et que les soldats ayant pris une part criminelle dans les luttes entre Almagro et Pizarre seraient punis de la même manière, par la perte de leurs esclaves.

De même, on décréta que tous les indigènes devenus esclaves des gouverneurs, lieutenants de la couronne, employés du gouvernement, ecclésiastiques et communautés religieuses, devaient être rendus immédiatement à la liberté, sans que personne pût se soustraire à cette injonction sous quelque prétexte que ce fût.

On interdit aussi de contraindre les indigènes aux travaux malsains des mines, de la fonte des métaux et de la pêche des perles; et on exigea que pour tous leurs travaux ils fussent payés avec un salaire modéré.

A l'occasion de ces nouvelles ordonnances, Charles-Quint, à la date du 1er mars 1543, écrivit au P. Thomas de Saint-Martin une lettre que nous transcrivons, comme preuve du zèle et du dévouement de nos Pères pour les Indiens [1].

[1] Melendez, tome I, liv. II, p. 107.

« Au Révérend père provincial de l'Ordre des Frères « Prêcheurs au Pérou :

« Sa Paternité sera heureuse de savoir, que d'après les « informations dernièrement reçues, nous avons cru né- « cessaire de promulguer de nouvelles ordonnances, con- « cernant le gouvernement des Indes et le bon traitement « des indigènes. Ces ordonnances, nous vous les expédions « pour que vous les distribuiez aux couvents qu'il sem- « blera bon à Sa Paternité, afin que les religieux n'ignorent « point notre volonté et s'efforcent d'en faire connaître les « dispositions aux indigènes en faveur de qui ces ordon- « nances ont été faites.

« Nous vous prions et vous chargeons, dès lors que ces « ordonnances ont pour but la *gloire de Dieu* et la *conserva-* « *tion, liberté* et *bon traitement des Indiens* (ET QUE C'EST « LA CE QUE VOUS ET LES AUTRES RELIGIEUX DE L'ORDRE « DE SAINT-DOMINIQUE, SELON QUE NOUS EN SOMMES « INFORMÉ, AVEZ TOUJOURS DÉSIRÉ ET CHERCHÉ A RÉALISER), « que vous travailliez avec toute la diligence possible, « autant qu'il est en vous, à ce que ces ordonnances soient « mises en exécution. Nous vous chargeons d'avertir le vice- « roi, le président, les auditeurs et autres autorités qui « vivent en ce pays, quand vous saurez que lesdites ordon- « nances ne sont pas observées dans quelques provinces, « afin qu'ils prennent toutes les mesures nécessaires pour « leur exécution. Et si vous voyez qu'on apporte de la né- « gligence dans cette importante affaire, vous aurez soin « de nous en aviser immédiatement, afin que nous fassions « et ordonnions ce qui sera jugé le plus convenable. En « cela, vous ferez une chose digne de votre profession et « habit, et conforme au zèle dont vous avez donné tant « de preuves en ce pays.

« Moi, LE ROI. »

Valladolid, 1er mai 1543.

La publication de ces nouvelles ordonnances causa un grand bruit au Pérou. Tout le pays fut en commotion, car il y avait peu de personnes qui ne fussent propriétaires d'esclaves; et chacun voyait le moment où il serait ruiné.

Vaca de Castro vit avec inquiétude la tempête se former à l'horizon. Aidé du P. Thomas de Saint-Martin, il chercha à apaiser les troubles en conseillant au peuple d'envoyer au roi des pétitions respectueuses pour la modification ou le rejet de ces ordonnances; mais le peuple, excité, cherchait un libérateur, et dès lors il commença à jeter les yeux sur Gonzalve Pizarre, jeune frère de François, et le seul survivant de cette famille au Pérou.

Ce n'était pas assez d'avoir fait ces nouveaux règlements, il fallait surtout les faire exécuter; et, dans ce but, le Roi jeta les yeux sur Blasco Nuñez Vela, commissaire général des douanes de Castille. C'était un homme de grande famille, énergique et droit, mais haut et intraitable, et manquant des qualités absolument nécessaires pour pacifier les esprits, tout en obéissant aux ordres de la cour.

Blasco Nuñez Vela, décoré du titre de vice-roi, s'embarqua à San-Lucar, le 3 novembre 1543, accompagné de quatre juges de l'audience royale et d'une suite considérable. Arrivé à Panama dans les commencements de janvier de 1544, il montra aussitôt ce que serait sa politique. Malgré les conseils des quatre auditeurs, il donna la liberté à trois cents esclaves que leurs propriétaires avaient transportés en ce pays. Cette mesure précipitée causa un grand bruit, et quand on le pria de ne point aller si vite, il répondit qu'il n'était point venu pour interpréter les lois et en discuter la convenance, mais pour les faire exécuter. A Tumbez, il fit de même, et partout enfin sur sa route il manifesta la détermination de se conformer strictement aux ordonnances nouvelles.

Tout le pays était dans la consternation. On parlait de lui

résister et de lui fermer les portes de Lima; mais cependant, grâce aux conseils de Vaca de Castro et du P. Thomas de Saint-Martin, il fut reçu avec politesse par les autorités municipales et les diverses corporations de la ville.

Cependant, à la porte même de Lima, il trouva écrits ces mots de triste augure :

A quien me viniere a quitar mi hacienda, quitar le he la vida.

A celui qui viendra m'enlever mes biens, j'aurai à lui enlever la vie.

Le premier acte du vice-roi à son entrée à Lima fut de déclarer son intention de faire exécuter les ordonnances royales à la lettre, et avec une inflexible sévérité. Non content de cela, il en vint même jusqu'à faire jeter en prison quelques-uns des principaux citoyens qui avaient désapprouvé cette conduite comme peu politique, et entre autres Vaca de Castro, sous prétexte qu'il fomentait la rébellion contre lui.

Ces procédés arbitraires indignèrent la population et augmentèrent de plus en plus le nombre des mécontents. Tous ceux que la publication des ordonnances et l'arrogance du vice-roi avaient irrités, se groupèrent autour de Gonzalve Pizarre, et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour chef. C'était à sa famille, disaient-ils, que l'Espagne devait le Pérou, et il n'était pas juste qu'il fût dépossédé d'un pouvoir auquel il avait droit à titre d'héritier. La flamme de l'ambition s'alluma alors dans le cœur de Gonzalve, et, se voyant sûr de l'appui de la plus grande majorité du peuple, il résolut de revendiquer ses droits les armes à la main.

Cette décision prise, il se rendit à Cuzco, où il fut reçu avec enthousiasme par les soldats et par les habitants. Ces derniers le nommèrent leur procureur général, et le char-

gèrent de porter à Lima, les armes à la main, leurs plaintes et réclamations.

Ce fut alors que le P. Thomas de Saint-Martin, comprenant le danger de la situation, déploya tout son zèle pour empêcher la guerre civile, que chacun jugeait inévitable.

Accompagné de l'archevêque de Lima, F. Jérôme de Loyasa, dominicain, nouvellement arrivé en cette ville, il vint trouver le vice-roi pour l'inviter à une conduite plus sage et plus prudente. Telle fut son influence en cette affaire, qu'il parvint à lui arracher un sursis de deux années, pendant lesquelles les ordonnances royales seraient suspendues en attendant de nouvelles instructions de la cour d'Espagne. Notre provincial s'offrit lui-même d'aller porter cette nouvelle à Cuzco, où se trouvait le centre de la rébellion. Le vice-roi lui fit observer les dangers inévitables auxquels il allait s'engager; mais le saint religieux lui répondit : *Seigneur, je n'ai qu'une seule vie, mais j'en aurais mille que je les risquerais toutes quand il s'agit de la gloire de Dieu, du service du roi et du bien de mes compatriotes.*

L'évêque s'offrît à l'accompagner, et tous deux partirent; mais les circonstances étaient telles, que bientôt ils durent retourner sur leurs pas.

Le vice-roi, à cette occasion, s'écria que le P. Thomas de Saint-Martin était plus un ange qu'un homme, et qu'il priait Dieu de le conserver sur la terre du Pérou, afin que les serviteurs loyaux lui dussent la vie; le roi, ses principaux vassaux, et lui-même son autorité.

Mais, quoique le vice-roi eût accordé ce délai de deux ans, les troubles ne s'apaisèrent point, et alors il continua à agir comme auparavant, c'est-à-dire avec une fermeté et une inflexibilité dignes d'un meilleur succès.

Cependant, la position devenant de plus en plus critique, le vice-roi résolut de quitter Lima. Mais les membres de

l'audience royale, qu'il s'était aliénés dès les commencements[1] par sa morgue excessive, refusèrent de le suivre, disant qu'ils ne pouvaient tenir leurs sessions en dehors de la capitale.

Nuñez menaça d'employer la force si cela était nécessaire ; alors ceux-ci en appelèrent au peuple, et aussitôt eut lieu une révolution à la suite de laquelle le vice-roi fut saisi dans son propre palais, sans que ses propres gardes prissent la peine de le défendre, et déposé dans une petite île près de Lima, pour attendre le moment où l'on jugerait à propos de le renvoyer en Espagne.

Pendant ces fâcheuses circonstances, le P. Gaspard Caravajal, religieux du couvent du Saint-Rosaire, remplit plusieurs fois le rôle d'intermédiaire entre les membres de l'audience et le vice-roi, et sa conduite fut toujours noble et digne en ces tristes affaires (selon les auteurs contemporains Zarate et Garcilaso de la Vega), mais il ne put point les amener à une réconciliation.

Aussitôt après le départ forcé du vice-roi, les membres de l'audience royale se réunirent en gouvernement provisoire, suspendirent les ordonnances, cause de tout le bruit, et intimèrent à Gonzalve Pizarre, alors campé aux portes de la ville, l'ordre de licencier son armée et de se soumettre.

Gonzalve répondit que la volonté du peuple était qu'il prît les rênes du gouvernement, et que si les membres de l'audience refusaient de lui donner l'investiture comme gouverneur, il mettrait la ville à feu et à sang[2].

[1] Blasco Nunez avait caractérisé ainsi les quatre juges de l'audience que le roi lui avait donnés pour conseillers. Il appelait *Cepada*, un enfant ; *Alvarez*, un fou ; *Zarate*, un sot, et *Tejada*, un imbécile. *Mozo*, *loco*, *tonto*, *necio*.

[2] Que la voluntad del pueblo era que Gonzalvo se encargase del gubernio del païs y quo si la audiencia no le daba desde luego la investitadura de gobernador, entregaria la ciudad al saqueo. (Zarate, lib. V, cap. XIII.)

Cela fut-il simplement une comédie concertée entre Pizarre et les membres de l'audience royale pour sauver les apparences et en même temps pour effrayer le peuple? plusieurs auteurs contemporains l'affirment. Quoi qu'il en soit, après la réponse de Gonzalve, les membres de l'audience invitèrent les principaux citoyens à former une pétition pour demander Pizarre comme gouverneur général du pays. La pétition fut écrite et signée sur-le-champ. Aussitôt les membres de l'audience envoyèrent cette pétition à l'archevêque de Lima, à l'évêque de Quito et au P. Thomas de Saint-Martin, afin qu'ils donnassent leur avis sur ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance pour le service du roi et le bien du pays.

Les prélats, aussi bien que notre provincial, savaient parfaitement que ni les uns ni les autres n'avaient le droit ni le pouvoir de nommer un gouverneur; mais, voyant les atrocités qui se commettaient déjà dans la ville contre les opposants de Pizarre, ils résolurent pour le plus grand bien de consentir à ce qui leur était demandé.

Gonzalve Pizarre entra aussitôt dans la ville en triomphateur.

L'audience, jugeant la révolution terminée, songea à renvoyer le vice-roi en Espagne, et chargea le licencié Alvarez de l'accompagner. A peine le navire qui les transportait eut-il mis à la voile, que Alvarez, se jetant aux pieds de son prisonnier, lui demanda pardon et lui jura fidélité. Le vice-roi, profitant de ce retour inespéré de la fortune, se fit déposer à Tumbez, et là il releva la bannière royale. Bientôt il se vit à la tête de forces assez considérables pour entrer en campagne contre Gonzalve Pizarre. Celui-ci aussitôt marcha contre le vice-roi, et, après bien des marches et contre-marches, les deux adversaires se rencontrèrent sous les murs de Quito dans le mois de janvier 1545.

La bataille s'engagea et elle fut longtemps disputée; mais enfin le vice-roi ayant été tué d'un coup de hache, Gonzalve resta maître du champ de bataille.

Gonzalve, débarrassé ainsi de tous ses rivaux, rentra en triomphe à Lima, et bientôt le Pérou tout entier reconnut son autorité.

Ce fut alors que son vieux lieutenant, François de Carvajal, lui tînt ce langage: « Vous avez pris les armes contre le vice-roi, vous l'avez rejeté du pays, et ensuite vaincu et tué: comment pouvez-vous espérer miséricorde de la couronne? Vous avez été trop loin pour vous arrêter ou pour rétrograder; vous devez marcher en avant et vous faire proclamer roi; le peuple et l'armée sont pour vous; prenez pour femme une fille des Incas, et ce mariage vous donnera aux yeux de tous et surtout des Indiens une sorte de légitimité; ainsi vous doublerez votre puissance et assurerez à jamais à vos descendants la possession du plus riche trône du monde. »

Ce raisonnement était juste, et malgré l'attrait que le souverain pouvoir avait pour lui, Gonzalve eut peur; il recula, et se contenta d'envoyer en ambassade en Espagne un de ses officiers, avec l'archevêque de Lima et le P. Thomas de Saint-Martin, pour justifier sa conduite, solliciter une amnistie pour le passé, et demander la confirmation de son autorité comme successeur de son frère dans le gouvernement du Pérou [1].

L'archevêque de Lima et notre provincial n'avaient accepté cette ambassade que pour mieux travailler au ser-

[1] Si Gonzalve eût suivi le conseil de son vieux lieutenant, qui peut prévoir ce que fût devenu le Pérou! Naturellement, pour mieux défendre son empire, Gonzalve l'eût ouvert à tous les peuples; et peut-être ce courant, qui s'est porté plus tard vers l'Amérique du Nord, fût venu dans l'Amérique du Sud, et ainsi ce dernier pays eût eu une tout autre fortune.

vice du roi, et délivrer le Pérou de l'oppression dans laquelle il était tombé depuis l'usurpation de Gonzalve.

Nos ambassadeurs partirent de Callao dans le mois d'octobre 1546.

Cependant la cour de Madrid avait eu connaissance de tous ces événements, et après avoir longtemps réfléchi sur les moyens d'y remédier, elle se décida à envoyer au Pérou un négociateur habile, avec pleine autorité pour pardonner aux repentants, châtier les rebelles, récompenser les loyaux, et muni aussi de pouvoirs assez étendus pour être à même d'agir en toute occasion, selon les circonstances, sans demander de nouvelles instructions.

Le choix du roi se fixa sur Pierre de la Gasca, prêtre et licencié en théologie. C'était un homme de haute vertu, aussi ferme que doux, et joignant à un courage inébranlable une perspicacité extraordinaire.

Gasca s'embarqua au mois de mai 1546, accompagné seulement de deux Pères dominicains, les PP. Benoît de Xarondillo et Pierre d'Apuricio, et quelques domestiques.

En même temps que Pierre de la Gasca, arrivait à Panama le P. François de Saint-Michel, ex-prieur du couvent de Mexico, homme d'une haute vertu que l'obéissance envoyait au Pérou. Il suffit au président de quelques entretiens pour reconnaître tout ce qu'il y avait de prudence, de zèle, de courage et de fermeté dans l'âme de ce digne religieux; aussi n'hésita-t-il pas à s'ouvrir à lui et à le consulter sur les moyens à prendre pour assurer la réussite de la difficile mission que le roi avait daigné lui confier.

Après une longue délibération, il fut résolu que le P. François de Saint-Michel partirait à l'avance et s'avancerait dans le Pérou autant que possible, tant pour annoncer aux évêques et aux principaux citoyens l'arrivée à Panama du président, que pour répandre parmi les populations quelques copies des lettres royales, promettant l'a-

bolition des ordonnances et l'amnistie pour ceux qui feraient leur soumission. Ces lettres, en effet, pouvaient avoir une grande influence, soit en apaisant ceux que la publication des ordonnances avait irrités, soit en ébranlant l'esprit de rébellion par l'espérance d'une complète amnistie. La grande difficulté était de ne point tomber entre les mains de Pizarre ou de ses officiers, tous aussi intéressés à dérober au peuple la connaissance des dépêches de la cour, que le président pouvait l'être à les faire connaître.

Le courageux missionnaire se mit donc en route pour accomplir sa délicate mission. Déjà il avait visité toutes les villes du littoral sans éveiller les soupçons, lorsque arrivé à Piura, sur le point de s'embarquer pour Lima, il fut averti qu'on avait envoyé des soldats à sa poursuite. Pour éviter cette fâcheuse rencontre, il s'enfonça dans une forêt voisine; mais c'était fuir un danger pour tomber dans un autre, car il n'y avait pas moins à craindre de la barbarie des Indiens que de la vengeance des rebelles.

Outre ces deux dangers, la faim et la soif, ennemis plus intimes, mais non moins cruels, commençaient à lui déchirer les entrailles, et il se sentait à bout de forces. Cependant l'homme de Dieu ne perdit point courage, et, plein de confiance en la Providence, il tomba à genoux pour implorer son secours et sa protection. Il était encore en prière, quand tout à coup il aperçut à quelques pas de lui un Indien avec un arc et des flèches à la main.

C'était un chasseur, que cette même Providence sans doute avait conduit dans le lieu où s'était retiré le missionnaire. La vue d'un Espagnol n'était guère faite, semble-t-il, pour exciter la compassion d'un Indien; mais néanmoins celui-ci fut ému de l'état misérable dans lequel se trouvait l'inconnu, et il s'empressa de lui présenter le peu de pain et d'eau qu'il portait avec lui. Rassuré par ce bon accueil qu'il n'attendait pas, le P. François de Saint-Mi-

chel révéla toute la vérité à son sauveur, et le pria de vouloir bien l'aider à échapper à la poursuite des soldats envoyés à sa recherche. Aussitôt l'Indien commença à lui bâtir avec des branches d'arbres une petite cabane pour le mettre à couvert des injures du temps, et il lui promit de lui apporter chaque jour, pendant le temps nécessaire, les vivres dont il pourrait avoir besoin.

Cette retraite dura une année entière, c'est-à-dire aussi longtemps que la rébellion elle-même; mais elle ne fut point perdue pour le missionnaire, car il eut la consolation de convertir à la vraie foi son sauveur et toute sa famille.

Après la pacification des troubles, le P. François de Saint-Michel obtint du président Gasca, pour cet Indien et ses descendants, l'exemption de certains impôts auxquels étaient soumis les Péruviens [1].

Le premier dominicain employé par le président Pierre de la Gasca, à la pacification du Pérou, fut, comme nous venons de le voir, le P. François de Saint-Michel, lequel, selon un auteur, remplit fidèlement sa mission, bien qu'au péril de sa propre vie. *El Dominico complio fielmente su promisa, aunque sin riesgo de su vida.*

Pendant que le P. François de Saint-Michel remplissait sa périlleuse mission, arrivèrent à Panama les ambassadeurs envoyés par Pizarre à la cour d'Espagne. Ils furent reçus avec honneur par le président; mais le P. Thomas de Saint-Martin fut surtout l'objet de ses prévenances.

Le président Pierre de la Gasca savait parfaitement que

[1] Le roi, pour récompenser le P. François de Saint-Michel des fatigues et dangers qu'il avait essuyés à son service en cette circonstance, lui envoya le titre de Protecteur général des Indiens. Le P. François de Saint-Michel fut nommé provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, en 1561. Il fut le quatrième provincial de cette province. (Melendez, t. I, p. 117.)

le P. Thomas de Saint-Martin n'avait accepté cette ambassade que pour mieux travailler à la pacification du pays. Il n'eut donc pas de peine, en lui montrant les pouvoirs extraordinaires dont il était porteur, d'amener ce digne religieux à discontinuer son voyage et à lui prêter son concours pour l'affaire que tous deux avaient si fort à cœur.

Le P. Thomas de Saint-Martin se mit donc tout de suite à la disposition du président, qui le pria alors de vouloir bien retourner sans retard au Pérou, pour y faire connaître les dépêches royales concernant l'abolition des ordonnances et la promesse d'amnistie à quiconque se retirerait de la rébellion.

Notre provincial et son *socius* le P. Pierre de Ulloa s'embarquèrent alors sur le premier navire en partance pour le Pérou. Arrivés au port de Santa, à soixante lieues de Lima, le P. Pierre de Ulloa, voulut descendre à terre pour acheter des vivres, mais il fut pris par un parti de Pizarristes, qui le conduisirent à Lima chargé de chaînes et le jetèrent dans une citerne infecte en attendant sa condamnation, comme agent de Pierre de la Gasca. S'il ne fut point exécuté, ce fut grâce à l'intervention empressée du P. Dominique de Saint-Thomas, alors prieur du couvent du Saint-Rosaire en cette ville.

Le P. Thomas de Saint-Martin arriva un peu plus tard à Lima, où il s'efforça de fortifier les esprits incertains qui vacillaient entre la crainte et l'obéissance. Ainsi, il rendit de grands services à la cause royale; car, dit l'auteur Augustin Zarate, *ce religieux était un homme de grand mérite, dont l'autorité paraissait suffisante pour obliger ceux qui étaient encore dans l'incertitude à se déterminer pour le parti qu'ils lui voyaient prendre* [1].

[1] *Conquête du Pérou*, t. II, chap. IX.

En outre, notre provincial envoya quelques-uns de ses religieux pour jouer le même rôle à Arequipa et autres provinces du Pérou.

Les choses ainsi préparées par les fils de saint Dominique, le président Pierre de la Gasca quitta Panama et prit avec vingt-deux navires la direction du Pérou. A son arrivée il rencontra notre provincial, qui lui rendit compte de sa mission, et se mit, ainsi que ses religieux, à sa disposition. Aussitôt, sans vouloir entrer à Lima, il partit avec les évêques de Lima, Cuzco et Quito, ainsi que notre provincial, pour la vallée de Xauja, où il voulait organiser son armée et essayer encore une fois d'arriver à un dénoûment pacifique. Il écrivit donc de nouveau à son adversaire, lui proposant amnistie complète pour prix de sa soumission; mais Gonzalve Pizarre, malgré les conseils de quelques-uns de ses amis, s'y refusa obstinément. Il comptait sur la supériorité de son armée, et il se croyait sûr de l'emporter sur son rival[1].

Le président, voyant l'inutilité de ses démarches, se décida à recourir à la force. Il s'avança donc sur Cuzco, et il put traverser heureusement le fleuve Apurimac, grâce aux avis et renseignements qui lui furent fournis par un frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique, le F. Pierre Martyr.

Enfin, le 9 avril 1548, les deux armées se trouvèrent en présence dans la vallée de Sacsahuana, à quatre lieues de Cuzco.

A peine eut-on besoin de tirer quelques coups de canon, car presque aussitôt la plupart des officiers et soldats de Pizarre désertèrent sa bannière pour passer au camp ennemi faire leur soumission au président; en sorte que Pierre de

[1] Il refusa de recevoir notre provincial et l'archevêque de Lima, qui, malgré tous les dangers d'une telle ambassade, avaient eu le courage de pénétrer dans son camp pour l'engager à se soumettre.

la Gasca resta maître du champ de bataille sans avoir même dégainé son épée.

Jean d'Acosta, l'un des compagnons de Gonzalve, voyant cette désertion générale, se tourna vers lui en s'écriant : « En avant ! marchons à l'ennemi et mourons en Romains. —Non, répondit Gonzalve ; puisque tout est perdu, sachons mourir plutôt en chrétiens. » A ces mots, il remit son épée à l'un des officiers du président.

Quelques jours après il fut condamné comme rebelle et exécuté. Ainsi mourut le dernier des Pizarre.

Après la mort de Gonzalve, le calme revint, mais cependant il restait encore une grande difficulté à surmonter ; il fallait procéder au partage des possessions des vaincus. Chacun des vainqueurs aspirait à avoir sa part la plus grande possible, et les solliciteurs se pressaient en foule autour du président. Celui-ci les écouta avec bienveillance, et, bien décidé à ne faire que ce qui serait juste, il se retira avec l'archevêque dominicain de Lima, Jérôme Loyasa, dans l'hacienda de Huaynarimac, pour travailler à cette *répartition* des récompenses. Œuvre difficile, plus difficile que de châtier les coupables, car chacun exaltait son mérite et diminuait celui des autres ; et il était probable que bien peu seraient satisfaits. Quand ce travail fut achevé, le président le remit cacheté à l'archevêque, avec ordre de le lire du haut de la chaire de la cathédrale, le 24 août 1548 ; et aussitôt il partit pour Lima.

Cette publication produisit une explosion de fureur, car chacun trouva qu'il n'était pas assez récompensé et que les autres l'étaient trop.

Ce fut alors que se présenta le P. Thomas de Saint-Martin ; il monta en chaire, et telle était l'autorité de sa parole et le respect dont il jouissait qu'il put apaiser les mécontents, et ainsi, grâce à son ascendant, la tempête que l'on craignait se borna à quelques coups de tonnerre, dont le

bruit s'affaiblit peu à peu et se perdit bientôt dans le lointain [1].

[1] Cependant, peu de temps après, les mécontents se réveillèrent et furent la cause d'une autre guerre, qui menaça de perdre le Pérou.
Cette nouvelle insurrection fut en grande partie apaisée par l'archevêque de Lima et l'intervention de notre provincial, le P. Thomas de Saint-Martin.

CHAPITRE X

Continuation de la vie du P. Thomas de Saint-Martin. — Premier chapitre provincial de Lima. — Chapitre provincial de Cuzco. — Érection d'une université dans le couvent des Dominicains. — Le P. Thomas de Saint-Martin est nommé évêque. — Sa mort.

Au milieu de toutes les luttes et événements politiques dont nous venons de parler, et auxquels il avait dû prendre une part active, le P. Thomas de Saint-Martin cependant n'avait nullement négligé les affaires de sa province. Dès l'année 1543, il avait pensé à convoquer un chapitre provincial, et il avait envoyé à ce sujet des lettres d'invitation à tous les supérieurs des diverses maisons de la province.

Au jour fixé, le 24 juillet 1544, la quatrième année de l'érection de la province et la quatorzième de sa fondation, tous les religieux convoqués se trouvèrent réunis dans le couvent de Lima; et le chapitre tint sa première séance sous la présidence de notre provincial, le P. Thomas de Saint-Martin [1].

On commença d'abord par élire les quatre définiteurs du chapitre, qui furent les RR. PP. Dominique de Saint-Thomas, Martin de Esquibel, François Martinez et Pierre de Ulloa, et ensuite on s'occupa de la rédaction des ordi-

1 Ce chapitre n'avait point à élire un provincial, puisque le P. Thomas de Saint-Martin l'avait été nommé, par autorité apostolique, pour huit années.

nations que l'on jugea nécessaires au bon ordre de la province et à la perfection religieuse de ses membres.

Malheureusement, il ne reste rien des actes de ce chapitre ; tout ce qu'on en sait se résume dans une clause du chapitre tenu quatre années plus tard à Cuzco, et dont voici la traduction :

« Nous révoquons et annulons toutes les ordonnances du chapitre précédent tenu à Lima le 24 juillet 1544, pour leur trop grande rigueur et sévérité. »

D'où on peut croire que, poussés par leur grand amour pour l'observance, les Pères de ce premier chapitre tentèrent de l'établir sur une base trop héroïque, mais que bientôt, instruits par l'expérience, ils crurent devoir en modifier la rigueur.

Si donc l'austérité de ces premières ordinations est une preuve du zèle et de l'esprit mortifié des Pères du premier chapitre de Lima, la révocation que ces mêmes Pères en firent au chapitre de Cuzco, pour leur en substituer de plus douces, est non moins aussi une preuve de leur sagesse et de leur prudence.

En ce chapitre, les maisons de Cuzco et de Arequipa furent érigées en couvents formels : la première sous le vocable de Saint-Dominique, la seconde sous celui de Saint-Paul [1].

Néanmoins l'événement le plus remarquable dans ce chapitre est qu'il se tint au milieu des troubles occasionnés dans la ville par la rupture du vice-roi avec les membres de l'audience royale, et pendant qu'on se battait à la porte du couvent. Ainsi, au moment même où les partis se dis-

[1] Quoique la maison de Cuzco fût la première en date, comme fondation, elle ne fut cependant érigée en couvent formel que dans ce chapitre de Lima, c'est-à-dire quatre années après le couvent de cette ville, dont l'érection est contemporaine de celle de la province elle-même.

putaient le pouvoir, de pauvres religieux en paix sous leur cloître, portant leur ambition plus haut, ne pensaient qu'à réformer leur vie et aux moyens de mieux la sacrifier à la gloire de Dieu et au service de leurs frères.

Après la bataille de Sacsahuana, qui ouvrit les portes de Cuzco au président Pierre de la Gasca, et pendant même que l'on punissait les rebelles et qu'on récompensait les fidèles, le P. Thomas de Saint-Martin convoqua en cette ville même son second chapitre provincial. C'était le 1er juillet 1548, c'est-à-dire quatre années après celui de Lima.

Les définiteurs de ce chapitre furent : le P. Barthélemy de Ojeda, prieur de Cuzco; le P. François Juarez, prieur de Arequipa; et deux autres, nommés Jean de Sainte-Marie et André de Saint-Dominique.

A la première séance de l'ouverture du chapitre, le P. Thomas de Saint-Martin présenta sa démission de prieur provincial. « Il y avait huit années, disait-il, qu'il exerçait cet office; et, quoiqu'il vînt de recevoir récemment un bref de Paul III prolongeant encore ses pouvoirs pour quatre années, il croyait de son devoir de remettre le gouvernement de la province entre des mains plus dignes et plus saintes que les siennes. »

Les religieux, sans rien dire, acceptèrent la renonciation et procédèrent sans retard à l'élection de son successeur. Mais le résultat du scrutin montra que si les religieux avaient accepté si facilement la renonciation du P. Thomas de Saint-Martin, ce n'était nullement dans l'intention de le décharger du poids du gouvernement et de se soustraire à sa juridiction, car, à l'unanimité, ils le renommèrent pour leur prieur provincial.

Le motif des religieux en agissant ainsi, c'est-à-dire en acceptant la renonciation du P. Thomas de Saint-Martin et en le renommant de suite, fut simplement de faire entrer

la province en possession de son droit d'élire; droit dont elle n'avait point encore eu l'occasion d'user jusqu'alors.

Comme il n'y avait pas encore dans l'Ordre la prohibition de réélire les supérieurs sortant de charge, sans dispense aucune, le P. Thomas de Saint-Martin prit donc de suite la présidence du chapitre, et l'on commença les travaux [1].

Le premier acte de ce chapitre fut d'absoudre de leur charge les vicaires des nations, ou vicaires provinciaux, et d'en nommer d'autres à leur place.

Ainsi le P. Alphonse de Montenegro, le premier apôtre de Quito, et qui, pendant quatorze années, avait rempli l'office de vicaire provincial en ce pays avec la plus haute distinction, fut rappelé et remplacé par le P. François Martinez.

« C'est avec une grande sagesse, dit Melendez, que saint Dominique a voulu que dans son Ordre les charges ordinaires ne durassent qu'un certain temps, et que celles extraordinaires fussent révocables à la volonté des supérieurs généraux. En vérité, si ces charges sont réellement un fardeau, il n'est pas juste qu'un seul soit condamné à en porter le poids; et si elles sont une récompense et un honneur, il est juste que tous ceux qui les méritent puissent en jouir. »

En second lieu, les Pères du chapitre révoquèrent et annulèrent, comme nous l'avons déjà dit, les ordinations du chapitre provincial de Lima, à cause de leur trop grande rigueur et sévérité.

[1] Ce fut au chapitre général de Salamanque, en 1551, auquel assista notre provincial, qu'il fut décrété que les provinciaux ne pourraient être réélus dans la même province qu'après un laps de temps de huit années, et les prieurs dans le même couvent qu'après six années; c'est-à-dire un laps de temps équivalent à deux fois le temps de la charge.

Puis, après avoir nommé quelques vicaires de nations en remplacement de ceux absous et avoir institué les PP. Dominique de Saint-Thomas, Barthélemy de Ojeda, Jean de Sainte-Marie, en prédicateurs généraux pour les couvents du Saint-Rosaire de Lima, de Cuzco et d'Arequipa, ils s'occupèrent de la rédaction de nouvelles ordinations dont nous allons citer les principales :

« Ordre aux supérieurs, avec précepte formel, de procurer aux religieux, sans distinction, tout ce qu'exige leur entretien corporel et spirituel, et de veiller à ce que les vêtements extérieurs comme intérieurs soient tous uniformes, tant pour la forme que pour le tissu, afin que le public ne soit pas tenté de croire à une différence de mœurs et d'observance, par suite de la différence des habits. »

« Défense, sous peine de *graviori culpa*, à tout supérieur, de dépenser lui-même ou de laisser dépenser par d'autres de l'argent, qui préalablement n'aura pas été déposé dans la caisse et inscrit dans les livres. »

« Défense, sous peine de *gravissima culpa*, à tout religieux, de demander ou de recevoir, soit en public, soit en particulier, soit par lui-même ou par d'autres, soit pour son usage ou l'usage d'autrui, de l'argent quelconque. »

« Toute aumône offerte spontanément à un religieux par les fidèles doit être remise immédiatement entre les mains des supérieurs. »

« Défense de recevoir les religieux venant pour quêter, mendier des secours pour leurs parents d'Espagne. Ne point leur permettre de converser avec le peuple, à cause des inconvénients qui peuvent en résulter pour l'habit; les obliger à rester au couvent et s'il est nécessaire les mettre en prison. »

« Cependant, pour ne pas fermer les portes à la charité, il fut décidé que si quelque religieux se trouvait dans une telle nécessité, il pourrait toujours en faire part au P. pro-

vincial, qui, après avoir examiné, pourrait, s'il le jugeait nécessaire, lui accorder la permission demandée. »

« Ordre aux supérieurs d'établir une infirmerie dans leurs maisons respectives, et de prodiguer tous les soins nécessaires aux malades, sous peine d'être suspendus de leur office pour six mois, et de la célébration de la sainte messe pour un mois. »

Le dernier travail des PP. capitulaires fut de répartir et d'assigner les religieux, selon les besoins, dans les divers couvents et missions appartenant à la province.

Le couvent du Saint-Rosaire de Lima, avec le prieur P. Dominique de Saint-Thomas et le sous-prieur P. Isidore de Saint-Vincent, reçut vingt-quatre religieux.

Le couvent de Saint-Dominique de Cuzco, avec le prieur P. Barthélemy d'Ojeda et le sous-prieur P. Michel Ortiz, reçut neuf religieux.

Le couvent de Saint-Paul d'Arequipa, avec le prieur P. François Juarez et le sous-prieur P. Thomas de Herrera, reçut six religieux.

En outre, une vingtaine d'autres religieux, dont le chapitre donne les noms, furent expédiés deux à deux, comme autrefois les premiers apôtres, dans toutes les directions pour travailler à la conversion des Indiens.

De sorte que, si aux religieux assignés dans les couvents de Lima, Cuzco, Arequipa, et ceux expédiés dans les missions voisines, on ajoute les missionnaires dispersés dans les provinces de Quito et de la Nouvelle-Grenade, ainsi que ceux des couvents du Nicaragua, rattachés par le R^me P. Général à la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, on trouvera que cette jeune province, en l'année 1548, comptait déjà plus de cent Frères Prêcheurs.

Le président Pierre de la Gasca, qui se trouvait encore à Cuzco au moment de la célébration du chapitre, et était parfaitement au courant des mesures prises par les Domi-

nicains pour l'évangélisation des Indiens, en écrivit au roi, lequel, par une lettre du 16 juillet 1550, lui répondit en ces termes :

« Nous sommes très-heureux de savoir que les Frères
« Prêcheurs ont élu pour leur provincial le P. Thomas de
« Saint-Martin, et que, semblables aux premiers apôtres
« du Christ, ils sont partis deux à deux dans toutes les di-
« rections, pour répandre l'Évangile dans mes domaines
« du Pérou. Je vous prie de les aider par tous les moyens
« possibles à accomplir la belle œuvre qu'ils ont entre-
« prise, et de me faire aussi savoir le résultat de leurs
« travaux. »

Cette lettre ne fut point reçue par le président Gasca, car il était déjà parti à son arrivée; mais elle tomba entre les mains du vice-roi Mendoza, qui se fit un plaisir d'en communiquer le contenu aux religieux de Saint-Dominique.

A peine le chapitre provincial était-il terminé, que le P. Thomas de Saint-Martin fut invité par le président Pierre de la Gasca à prêter le concours de ses lumières et de son dévouement dans une affaire de haute importance.

La guerre civile éteinte et le pays pacifié, il restait encore, pour éviter des troubles dans l'avenir, de régler définitivement la position des indigènes, c'est-à-dire de fixer le salaire auquel ils auraient droit quand on les emploierait dans les mines ou dans toute autre entreprise; comme aussi à examiner la taxe pécuniaire à laquelle on pouvait, en toute justice, les soumettre comme vassaux de la couronne sans aggraver leur malheureux état. C'était là une œuvre aussi difficile que délicate, pour l'exécution de laquelle il fallait des hommes prudents, impartiaux, jouissant de la confiance des Espagnols comme des Indiens, et de plus assez dévoués pour ne pas craindre de parcourir le

pays dans tous les sens, d'en reconnaître les ressources afin de pouvoir se prononcer avec pleine connaissance de cause.

Le roi avait écrit à ce sujet des lettres très-pressantes au président, et ce dernier ne crut pas pouvoir mieux répondre au désir de Sa Majesté Catholique, qu'en nommant, pour cette œuvre de justice, trois fils de saint Dominique: l'archevêque de Lima, F. Jérôme Loyasa, le P. Dominique de Saint-Thomas et le P. Thomas de Saint-Martin.

Notre provincial ne put cependant exercer longtemps cet honorable office, car il reçut peu de mois après l'ordre de passer en Espagne, afin de prendre part aux délibérations du chapitre général de l'Ordre, convoqué à Salamanque pour le 17 mai 1551. Il dut donc se préparer à ce long voyage. A cette occasion, la ville de Lima lui donna un éclatant témoignage de son estime en lui confiant, comme à un ambassadeur spécial, la haute mission de la représenter à la cour de Madrid, et de traiter avec le roi diverses affaires importantes concernant l'administration et la prospérité du pays.

Entre les diverses pétitions dont il était porteur, se trouvait la suivante :

« Les citoyens de Lima, considérant les inconvénients,
« comme aussi les grandes dépenses qu'occasionne l'envoi
« de leurs fils à Madrid pour y faire leur éducation, sup-
« plient Sa Majesté Catholique de vouloir bien permettre
« qu'on érige dans le monastère des Dominicains un col-
« lége d'étude générale, avec les mêmes priviléges,
« exemptions et immunités dont jouit le collége royal
« de Salamanque. »

Dans le mois de janvier 1550, notre provincial s'embarqua à Callao, sur le même navire qui emportait le président Pierre de la Gasca, et ainsi il eut l'honneur d'être le

compagnon intime de ce grand homme pendant toute la traversée.

Arrivé en Espagne, il se rendit aussitôt à Valladolid, où se trouvait la cour, pour traiter des différentes affaires dont l'avait chargé la ville de Lima.

L'Empereur étant alors en Allemagne, notre ambassadeur dut donc se présenter devant la reine, nommée régente du royaume pendant son absence. Cette grande princesse le reçut de la manière la plus flatteuse, et lui octroya toutes les grâces et priviléges qu'il demandait pour la ville de Lima, et la fondation d'une université dans le couvent des Dominicains de cette même ville.

De Valladolid, notre provincial se rendit à Salamanque pour l'ouverture du chapitre général.

Comme en ce chapitre on s'occupa beaucoup des provinces de l'Amérique, nous allons citer les actes de ce chapitre ayant rapport à l'histoire de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

1° La province de Chiapa et Guatemala fut séparée de celle de Saint-Jacques du Mexique sous le titre de Saint-Vincent; et on y annexa, avec le consentement du provincial du Pérou, le P. Thomas de Saint-Martin, les couvents de Léon et de Grenade du Nicaragua, véritablement trop éloignés du Pérou pour que le provincial de ce pays pût en faire régulièrement la visite [1].

[1] Les deux couvents de Léon et de Grenade restèrent incorporés à la province de Chiapa et Guatemala jusqu'en 1554, où le chapitre provincial de Guatemala nomma vicaire provincial de Nicaragua le P. Jean de Torrès, avec plein pouvoir, au cas où il ne pourrait pas ramener les religieux de cette province à l'austérité de vie alors en vigueur à Guatemala, de les expédier en Espagne, et lui-même de revenir à Guatemala, après avoir recueilli les meubles et autres objets des couvents abandonnés.

Les religieux de Nicaragua rendaient de grands services au pays; ils donnaient un bon exemple et ils étaient ponctuels dans toutes

2° A la demande du provincial, on sépara de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou la province du nouveau royaume de Grenade, sous le titre de Saint-Antonin, mais seulement comme simple congrégation, en attendant qu'elle eût assez de couvents pour être une province formelle. On lui donna pour premier vicaire provincial le P. Pierre de Miranda. Ce fut seulement en 1571 qu'elle fut érigée en province proprement dite.

3° On accorda aux religieux la dispense des vêtements de laine, du moins de ceux qui sont en contact immédiat avec le corps, à titre de pénurie, car la laine manquait ou coûtait trop cher.

4° On permit l'usage de la viande en raison du climat débilitant de ces pays, et de la rareté et cherté du poisson sur ces côtes.

Tous ces articles furent confirmés par le R^me P. Général

les grandes lignes de la vie religieuse; mais la chaleur du pays ne leur permettait point l'observance des autres points de la règle.

Arrivé là, le P. Jean de Torrès commença à faire des ordinations si rigoureuses, que les religieux s'en plaignirent; et alors, sans chercher d'autres moyens pour arriver à la réforme, il dépeupla les couvents, renvoya les religieux en Espagne; et, recueillant les biens, il retourna à Guatemala.

Le R^me P. Général fut loin d'approuver cette grande précipitation; et, sachant combien les peuples de Léon et de Grenade regrettaient l'absence des religieux, il profita de la venue à Rome du P. Jean de Torrès, pour lui donner de nouvelles instructions. Il sépara donc la province de Nicaragua de celle de Guatemala, et il la mit sous sa juridiction immédiate; ensuite il renvoya, en 1559, le P. Jean de Torrès, comme vicaire général, avec ordre de repeupler les couvents qu'il avait dépeuplés. Le P. Jean de Torrès retourna donc avec quelques religieux, pour reprendre possession des anciens couvents; tous furent parfaitement accueillis par le peuple, le clergé et les évêques; et déjà les nouveaux venus commençaient à se livrer au ministère, lorsque le P. Jean de Torrès mourut. Avec lui tomba la province, car les autres religieux quittèrent tous, pour se rendre soit en Espagne, soit à Hispaniola, ou au Pérou. (Melendez, tome I, p. 136.)

Vincent Justiniano, à l'exception de ce qui touche à l'usage de la viande pour le couvent de Lima.

Il ordonna, avec précepte formel et sous peine d'absolution d'office, à tous les supérieurs, que d'aucune manière, ni sous aucun précepte, ils dispensassent la communauté de ce couvent de la nourriture maigre, exigée par les constitutions.

Le chapitre général terminé, le P. Thomas de Saint-Martin prit la route d'Allemagne, afin de terminer avec l'Empereur différentes affaires relatives à l'ambassade dont il avait été chargé par la ville de Lima. En Allemagne comme en Espagne il fut reçu avec une bonté exceptionnelle; non-seulement l'Empereur lui accorda toutes les faveurs qu'il était venu lui demander, mais encore il le força à accepter des honneurs qu'il n'avait jamais ambitionnés, c'est-à-dire le titre de premier évêque de la Plata, et en même temps celui de régent de l'audience royale en cette même ville.

Notre provincial se résigña, par esprit de sacrifice, à faire la volonté du souverain; sachant parfaitement qu'en de tels temps et en de tels lieux, de pareils honneurs apportaient à ceux qui en étaient revêtus moins de repos et de consolations que de fatigues et d'angoisses.

Le pape Jules III ayant agréé l'érection du nouvel évêché et la nomination du sujet, les bulles en furent expédiées le 5 juillet 1552.

Le nouvel évêque se fit sacrer en Espagne au commencement de l'année suivante, et aussitôt se disposa à traverser les mers pour aller prendre possession de son siége.

Avant son départ, l'Empereur lui accorda tous les secours nécessaires pour faire construire et orner sa cathédrale, et la reine, de son côté, lui envoya de sa propre cassette 3,500 ducats d'or, pour achever les soixante écoles qu'il avait commencé d'établir dans différentes contrées, tant pour expliquer aux infidèles les premiers éléments de la religion chrétienne, que pour apprendre à lire et à

écrire à ceux déjà baptisés. Le gouverneur de la province reçut l'ordre d'agir toujours de concert avec le nouveau prélat, et de concourir à tout ce qu'il lui proposerait pour le service de l'Église et de Sa Majesté. Mais rien ne fut plus consolant pour lui que la bonne volonté de vingt religieux de son Ordre, qui s'offrirent à le suivre pour travailler sous sa conduite à la vigne du Seigneur, dans tous les lieux où il voudrait les envoyer. La cour d'Espagne s'empressa de fournir à toutes les dépenses de voyage de ces généreux missionnaires.

Pendant que tous ces événements se passaient, le temps de provincialat du P. Thomas de Saint-Martin avait expiré, et les religieux de Lima, qui ne savaient point encore l'élévation de leur provincial à l'épiscopat, l'avaient choisi à l'unanimité pour prieur de leur couvent. Ils connaissaient sa prudence, sa douceur et son habitude de commander plus par l'exemple que par la parole. Grande fut leur surprise et surtout leur chagrin, quand ils apprirent sa nomination à l'évêché de la Plata.

Dès que tout fut prêt pour l'embarquement et que la saison fut propre pour la navigation, l'évêque partit à la tête de ses nouveaux missionnaires.

L'Audience royale et tous les habitants de Lima attendaient avec impatience le retour de leur ambassadeur pour apprendre ce qu'il avait obtenu du roi en leur faveur. Il ne fut pas plutôt entré dans le Pérou, que la population se porta au-devant de lui pour le conduire en triomphe dans la capitale. Les dépêches qu'il remit, au nom du roi, entre les mains des magistrats, répondaient parfaitement à leurs désirs et aux espérances du peuple. L'Empereur même accordait à la ville des rois tous les priviléges demandés par son ambassadeur et même plusieurs autres qu'elle n'avait point osé proposer. Aussi la joie fut-elle générale dans la ville comme dans tout l'empire.

Malheureusement, le digne évêque ne put jouir de tout le bien dont il avait été cause ; il n'eut pas même la consolation de visiter son église.

Un mois à peine après son retour, il fut assailli par une grave maladie, que tout de suite il jugea mortelle. Aussitôt il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, et après avoir reçu avec la plus tendre dévotion les derniers sacrements de l'Église, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 29 mars 1554, à l'âge de soixante-douze ans.

Sa mort fut pleurée par les grands comme par les petits. Le vice-roi, l'archevêque de Lima, l'audience royale et toute la noblesse de la capitale assistèrent à ses obsèques, et le conduisirent à sa dernière demeure. Il fut enterré sous les degrés de l'autel majeur, du côté de l'Évangile, dans l'église du Très-Saint-Rosaire de Lima.

Dans tous les livres écrits sur la conquête du Pérou et le progrès du christianisme en ce pays, les auteurs parlent du P. Thomas de Saint-Martin comme d'un homme également précieux à l'Église, à l'État et à son Ordre; mais généralement ils oublient de mentionner l'un de ses plus grands titres à la reconnaissance des Péruviens, c'est-à-dire la part principale qu'il a prise à la fondation de l'université de Lima.

Nous avons vu plus haut que lorsque le P. Thomas de Saint-Martin partit du Pérou pour se rendre au chapitre général de Salamanque, il fut chargé par la ville de Lima de présenter en son nom, à Sa Majesté Catholique, plusieurs requêtes, dont l'une avait pour objet la fondation d'un collége d'étude générale en cette ville.

Notre provincial traita cette dernière affaire avec tant de zèle et de promptitude, que même avant l'ouverture du chapitre général de Salamanque il avait déjà reçu de la chancellerie de Madrid toutes les pièces nécessaires à cette fondation, et de la reine la lettre suivante :

« Comme nous avons appris par le R. P. Thomas de « Saint-Martin, provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs « dans notre province du Pérou, qu'il y a dans la ville de « Lima un couvent de son Ordre propre à devenir un col- « lége général, où pourraient être instruits dans les arts et « les sciences les enfants du pays, et que, pour cette raison, « il nous supplie de vouloir bien établir en ce dit couvent « un collége général, avec tous les priviléges, franchises et « immunités dont jouit l'université royale de Salamanque,

« Nous donc, voulons et ordonnons que l'on établisse « en ce dit couvent ou en tout autre lieu, si la cité le « jugeait plus convenable, une université jouissant de tous « les priviléges, franchises et immunités dont jouit notre « université royale de Salamanque, avec cette clause, ce- « pendant, que l'université de Lima n'aura pas la liberté « d'exempter de la taxe ceux qui y seront gradués, comme « cela se pratique à Salamanque.

« Nous ordonnons donc aux président et membres de l'au- « dience royale de Lima d'obéir à nos intentions contenues « en cette lettre et de les exécuter dans le plus bref délai.

« Donné à Valladolid, le 12 mai 1551.

« Pour la reine, le secrétaire, JEAN DE SAMANO. »

A son retour à Lima, le P. Thomas de Saint-Martin trouva la nouvelle université déjà établie, et fonctionnant régulièrement sous les cloîtres du couvent du Saint-Rosaire. Les religieux eux-mêmes enseignaient la philosophie, la théologie et l'Écriture sainte, et malgré la modicité de leurs ressources ils payaient de leurs propres deniers des professeurs pour les autres branches scientifiques et littéraires.

Grâce donc aux Dominicains, la nouvelle université avait parfaitement réussi, et bientôt elle vit accourir à ses écoles toute la jeunesse intelligente du pays.

Cependant, à mesure que le nombre des élèves s'accrois-

sait, les religieux comprenaient de plus en plus l'impossibilité de conserver une jeunesse bruyante et turbulente, comme est généralement celle des écoles, sous leurs cloîtres destinés avant tout à la retraite et au silence. Ils résolurent donc, par amour pour la vie religieuse qu'ils jugeaient en péril, de transporter l'université en d'autres lieux, et ils en firent la demande à don François de Tolède, alors vice-roi du Pérou.

Ce dernier, comprenant parfaitement la raison des religieux, leur accorda l'autorisation demandée, et ainsi l'université, après avoir vécu vingt-quatre années, de 1553 à 1577, sous les cloîtres du couvent du Saint-Rosaire, fut transportée dans la place qu'elle occupe encore aujourd'hui à Lima, sous le nom d'université de San-Marcos.

Par suite du transport de l'université en un autre lieu, les prieurs du couvent du Saint-Rosaire cessèrent naturellement d'en être les recteurs, comme ils l'avaient toujours été depuis sa fondation. Mais en reconnaissance des grands services rendus par les Dominicains, le corps universitaire, réuni en conseil le 5 novembre de la même année, décréta :

1° Que le prieur du couvent du Saint-Rosaire, quel qu'il fût, serait toujours membre du conseil de l'université et y aurait voix active, et que dans les assemblées son siége serait placé immédiatement à la droite de celui du recteur;

2° Que les lecteurs de théologie et philosophie du même couvent, quoique non gradués, auraient aussi voix active dans les conseils de l'université, et que dans les assemblées ils siégeraient immédiatement après les docteurs de ladite université.

Nous n'avons pas à suivre les progrès de cette université, cela est en dehors de notre histoire. Tout ce que nous pouvons dire c'est que les fils de Saint-Dominique, pendant deux siècles, eurent l'honneur d'en occuper les prin-

cipales chaires, et que généralement ils se distinguèrent tous par la hauteur et la solidité de leur enseignement.

Le premier à qui fut confiée la principale chaire de théologie dans cette université fut le P. Dominique de Saint-Thomas, dont nous parlerons bientôt, comme successeur du P. Thomas de Saint-Martin dans le gouvernement de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

L'université, pour perpétuer le souvenir de son fondateur, ordonna que son portrait serait placé dans le grand salon de réception, où on le voit encore aujourd'hui.

Le père Thomas de Saint-Martin y est représenté en son habit de dominicain, tenant dans sa main droite la bulle de fondation. Au bas du portrait se trouve écrite en lettres d'or l'inscription suivante, rappelant au lecteur que l'université de San-Marcos a commencé dans le couvent des PP. Dominicains de Lima :

ANNO M D LIII
CAROLUS V. IMPERATOR
HISPANIAR. ET INDIARUM REX
AD DEPRECATIONEM LIM. CIVIT.
HANC STUDIORUM UNIVERSIT.
CONSTRUERE MANDAVIT
IN CONVENTU ORD. PRÆDICAT.
EJUSDEM URBIS.
FUIT HUC TRADUCTA A RECT.
ET CONSCRIPTIS DOCTORIBUS
STIPENDIA QUE REGIA
EI ASSIGNATA
EX MANDATO REGIS PHILIPPI II
A D. FRANCISCO A TOLEDO EJUS
VICE REGE
A QUO ET LEGES STATUARIÆ
HUIC UNIVERSITATI SUNT
CONSTITUTÆ
ANNO M D LXXVII

CHAPITRE XI

État de la province. — Travaux des religieux. — Le P. Dominique de Saint-Thomas préside le troisième chapitre provincial ; il va à Rome ; il est nommé évêque de la Plata. — Sa mort.

Sous l'administration du P. Thomas de Saint-Martin, la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou avait pris des développements considérables. A l'ouverture du troisième chapitre provincial, dans le commencement de l'année 1553, elle comptait dix-huit couvents organisés dont nous allons donner les noms :

Couvent du Saint-Rosaire de Lima.
— Saint-Dominique de Cuzco.
— Saint-Paul d'Arequipa.
— Santa-Anna de Huamanga.
— Saint-Dominique de Loja.
— Saint-Pierre-Martyr de Quito.
— de l'Assomption de Huanuco.
— Saint-Dominique de Chicama.
— Saint-Dominique de la Villa-de-la-Plata.
— Saint-Thomas de Chincha.
— Saint-Vincent de Chucuytu.
— Saint-Dominique d'Huaylas.
— Saint-Antoine de Xauja.
— Saint-Dominique de Panama.
— Saint-Dominique de Yauyos.

Couvent Saint-Dominique de Tucuman.
— Saint-Dominique de Lampas.
— Saint-Dominique de Lucamas.

Outre ces dix-huit couvents, la province possédait encore dans les villes de Truxillo, Potosi et en quelques bourgades voisines de la cité de Chucuytu, une dizaine de maisons n'ayant point encore les qualités requises par les constitutions pour être des couvents formels.

Cette germination presque spontanée de couvents sur tous les points du Pérou ne peut s'expliquer que par une bénédiction spéciale de Dieu et un prodige de zèle de la part des missionnaires.

Dans leur désir de gagner des âmes à Dieu, ces saints apôtres se portaient en avant avec une intrépidité que ni les obstacles, ni les privations, ni les dangers ne pouvaient décourager et encore moins arrêter. Semblables à ces conquérants dont le premier soin, à mesure qu'ils avancent dans un pays ennemi, est de le couvrir de forteresses afin de le mieux assujettir, nos missionnaires aussi, à mesure qu'ils pénétraient dans les pays infidèles, s'empressaient d'y élever des églises et des couvents, afin de les mieux placer sous la protection et la domination du grand Roi dont ils étaient les envoyés.

Rien de plus merveilleux, dit Melendez, que l'activité déployée en ces circonstances par ces zélés missionnaires. A peine avaient-ils rencontré un site convenable pour leurs établissements projetés, qu'aussitôt ils se mettaient à l'œuvre. Tour à tour architectes, charpentiers et maçons, ils ne reculaient devant aucun travail, quel qu'il fût. Eux-mêmes, de leurs propres mains, pétrissaient et moulaient ces espèces de briques en terre délayée qui, sous le nom *d'adobes*, servent de matériaux pour toutes les constructions dans le Pérou. Le travail s'exécutait au milieu de

chants religieux et de prières, auxquels les Indiens idolâtres étaient invités à prendre part, et il devenait ainsi un moyen d'apostolat.

Sans doute, ces premières habitations étaient bien imparfaites et bien incommodes; mais cependant elles suffisaient à ces hommes, qui, comme saint François d'Assise, avaient épousé *dame Pauvreté*, et n'aimaient et n'estimaient en ce monde que ce qui en portait les glorieuses livrées.

De ces humbles asiles, comme d'autant de forteresses, s'élançaient dans toutes les directions ces nobles soldats du Christ, pour conquérir tout un monde nouveau et le placer sous la domination de leur divin Maître.

Un jour on les voyait partir à pied, un bâton à la main, un bréviaire dans une besace, sans autre arme que leur foi, sans autre provision que leur confiance illimitée dans la divine Providence. Où allaient-ils? personne ne le savait, eux-mêmes l'ignoraient; ils marchaient en avant et toujours en avant à la recherche d'âmes à sauver, de peuples à convertir, comptant pour rien les fatigues comme les dangers.

Il faut avoir vu et visité ces pays pour bien juger des difficultés et obstacles que ces héros eurent à surmonter dans leurs courses apostoliques. Aujourd'hui encore, à trois siècles de distance, alors que la civilisation moderne a tracé des routes, construit des ponts, comblé des vallées, nivelé des collines, le voyageur se trouve exposé à des fatigues et à des périls incessants. Ici ce sont d'immenses plaines de sables brûlants, où l'œil du voyageur chercherait en vain une goutte d'eau ou un brin d'herbe; là, des montagnes gigantesques dont les pieds plongent dans une atmosphère embrasée par le soleil des zones torrides, tandis que leur tête superbe s'élève jusqu'aux nues, couronnée d'un diadème de neiges aussi anciennes que celles

des zones glaciales. En sorte qu'en un seul jour on peut passer de l'été à l'hiver, des plus hautes températures aux plus basses, des beaux pays des tropiques, où la glace est inconnue, aux climats lugubres des pôles, où elle ne fond jamais.

Mais quelles routes pour faire cette ascension ! Tantôt ce sont des torrents aussi terribles que des avalanches à traverser, tantôt des précipices d'une profondeur vertigineuse à côtoyer, ou bien de sombres forêts dont les arbres gigantesques se trouvent enchaînés les uns aux autres par des lianes tellement bien entrelacées, qu'elles offrent au voyageur une barrière aussi inffranchissable que les murs d'une forteresse ; partout, en un mot, des fatigues et des dangers.

Aussi souvent, il arrivait qu'un missionnaire disparaissait; on n'entendait plus parler de lui ; en vain ses frères se demandaient : Où est-il ? qu'est-il devenu ? Personne ne répondait et ne pouvait répondre. Mais un jour, un chasseur égaré ou un Indien, dans ses pérégrinations, rencontrait couché dans les sables, ou assis au pied d'un arbre, un cadavre, un squelette, enveloppé d'une robe de bure blanche comme dans un linceul; à sa tête se trouvait une besace vide, à ses côtés un bâton et un bréviaire ; c'était là ce qu'il restait de notre missionnaire. La faim ou la soif, les fatigues ou la maladie, et peut-être toutes ces causes à la fois l'avaient tué. Il avait expiré sans autres témoins que Dieu et ses anges.

Si on se demande quel a été le résultat de ces courses apostoliques si rudes et si périlleuses, à quoi ont abouti ces vies si pleines de sacrifice, ces morts si héroïques, qu'on regarde ce que sont devenus, grâce aux missionnaires, l'Équateur, le Pérou et le Chili. L'idolâtrie et la barbarie en ont disparu, la civilisation chrétienne s'y est implantée, et les croyances catholiques y règnent

seules et sans partage. *Christus vicit, regnat et imperat*[1].

Mais reprenons le fil de notre histoire.

Le P. Thomas de Saint-Martin lors de son départ pour l'Espagne, en compagnie du président Pierre de la Gasca, avait négligé, paraît-il, de désigner un religieux pour gouverner la province pendant son absence, ou du moins la chronique ne nomme point celui qui fut choisi à cet effet. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1551 le Rme P. François Romeo, général de l'Ordre, expédia au P. Dominique de Saint-Thomas les patentes de Visiteur Général de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, dignité qui réunissait entre ses mains tous les pouvoirs et le plaçait au-dessus de toutes les autres autorités.

Le P. Dominique de Saint-Thomas fut le premier ainsi à qui fut confiée cette haute prélature dans la province du Pérou ; comme aussi il fut le premier à qui cette même province conféra les titres de Prédicateur général et de Maître en théologie. Cela est une preuve de la haute réputation dont il jouissait tant dans le nouveau monde que dans l'ancien.

[1] En 1563, le cardinal Ghislieri, qui fut plus tard Pie V, envoya à nos Pères la lettre suivante :

« Sa Sainteté Pie IV, considérant les dangers et fatigues auxquels sont exposés les missionnaires, et principalement ceux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui, sacrifiant patrie, parents et amis, ne craignent point de se rendre jusqu'aux nations les plus lointaines des Indes, afin d'y répandre l'Évangile et la foi, en l'honneur de Dieu, et la conversion des infidèles; considérant que les religieux Dominicains susdits, embrasés par un fervent amour de Dieu et une grande charité pour leur prochain, peuvent se trouver exposés à de grands dangers, et voulant user avec des fils si méritants de sa bonté accoutumée, concède :

« A tous les Dominicains venant au Pérou, pour le jour où ils se mettent en mer, une indulgence plénière, avec faculté de choisir le confesseur qu'ils désireront, lequel confesseur pourra les absoudre de toute irrégularité, censure et péchés, même réservés en la bulle *Cœna Domini*.

Cet illustre Frère Prêcheur, né en Andalousie, se trouvait en qualité de collégial dans le grand couvent de Saint-Paul de Séville, quand le bruit lui vint aux oreilles que le P. Reginald Pedrazza avait reçu l'ordre de Sa Majesté Catholique de choisir six Dominicains pour les emmener avec lui au Pérou à la suite de Pizarre. Aussitôt il s'offrit au P. Reginald, qui, sur sa bonne réputation, l'accepta avec empressement. Ainsi il fut un des sept Frères Prêcheurs auxquels échut l'honneur de partager les dangers et privations de l'expédition, et de mettre les premiers les pieds sur la terre péruvienne à la suite des valeureux conquérants. C'était le plus jeune de tous, mais en vertu et en prudence il ne le cédait à aucun, quoique tous fussent des hommes de premier mérite.

A peine arrivé, il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'idiome du pays, et il y réussit si bien, qu'en peu de temps il fut à même de composer une bonne grammaire en langue quichua [1]. Cet ouvrage depuis a toujours servi de modèle à tous ceux que l'on imprima dans la suite. De sorte que si les missionnaires ont pu apprendre avec promptitude la langue des Incas, ils le durent surtout au zèle et au génie du P. Dominique de Saint-Thomas.

Sa facilité était si grande, que non-seulement il apprit en peu de temps l'idiome principal, mais encore tous les divers dialectes parlés dans les autres parties du Pérou.

Grâce à cette merveilleuse facilité pour les langues, le P. Dominique de Saint-Thomas fut bientôt en état de se consacrer au ministère apostolique parmi les Indiens. Il commença d'abord par parcourir la vallée de Chicama, à cinq lieues au nord de Truxillo, celles de Chancay et Aucallama, à douze lieues au nord de Lima, et enfin le pays de Chincha, à trente lieues au sud de cette même ville. Son

[1] Langue parlée par les Incas et leurs sujets.

zèle en ces contrées aujourd'hui désertes, mais alors très-peuplées, fut récompensé par les plus heureux résultats.

Quelque temps après il fut envoyé dans les provinces d'Huaylos et Conchucos, sur les frontières des Cordillères, où il eut la consolation de convertir des peuplades entières. Ces grands succès étaient dus non moins à ses hautes vertus qu'à son éloquence. Sa manière de procéder avec les Indiens persuadait bien vite ceux que sa parole avait commencé à convaincre. Il était doux et bon envers tous, toujours prêt à les protéger et à les défendre même au péril de sa vie, contre l'avarice et la cruauté des implacables conquérants. En toute circonstance il faisait preuve d'un si grand désintéressement que tous les Indiens, même ceux que la grâce n'avait point encore touchés, comprenaient parfaitement que le saint homme s'oubliait lui-même pour ne songer qu'à leur salut et leur bonheur, tant spirituel que temporel; aussi tous, fidèles ou infidèles, le vénéraient et l'aimaient comme un père.

Tels étaient les succès du P. Dominique de Saint-Thomas comme missionnaire, lorsque, en 1545, le choix de ses frères vint l'arracher à ses travaux de prédilection pour le faire prieur du couvent du Saint-Rosaire à Lima. Le saint homme dut se résigner et s'éloigner de ses chers Indiens, mais néanmoins il ne les oublia point, car malgré ses occupations il résolut d'employer, chaque jour, une heure déterminée à l'instruction de ceux qui, par ordre du roi, avaient été envoyés pour travailler à la construction du couvent.

Les temps orageux au milieu desquels s'écoula son priorat lui fournirent l'occasion de montrer la haute énergie de son caractère; il en donna surtout une grande preuve lors de l'arrestation et incarcération du P. Pierre de Ulloa.

Ce religieux, comme nous l'avons dit plus haut, avait accompagné le P. Thomas de Saint-Martin à Panama, et

il revenait avec lui au Pérou, lorsqu'il fut arrêté à Santa comme agent du président Pierre de la Gasca, par un parti de Pizarristes, chargé de chaînes et envoyé à Lima, où on le jeta, sans condamnation aucune, dans une citerne malsaine en attendant l'heure de son exécution. Aussitôt que le P. Dominique de Saint-Thomas apprit ces événements, il courut à la hâte au palais de François Caravajal, le féroce lieutenant de Pizarre, pour lui demander la liberté de son religieux. C'était une périlleuse démarche, car Caravajal était implacable; et il n'y avait pas d'exemple qu'il eût jamais fait grâce à qui que ce soit; déjà dans une semblable circonstance il avait fait pendre le F. Gonzalve de Saint-Dominique, *socius* à l'évêque de Cuzco, F. Jean Solano.

Admis en présence de Caravajal, le P. Dominique de Saint-Thomas parla avec tant de courage et d'énergie, que le féroce soldat lui permit d'emmener le prisonnier, à condition qu'il le tiendrait en reclusion dans le couvent pendant quelques mois. Ce succès inespéré causa un étonnement général; car, vu le caractère de Caravajal, chacun était persuadé que ni le P. de Ulloa ni son avocat ne sortiraient vivants de ses mains.

Dans une autre circonstance, il ne craignit point d'aller trouver Gonzalve Pizarre lui-même, pour lui représenter tous les maux, tant spirituels que temporels, qui résultaient pour le pays de sa rébellion; et ensuite, avec un courage tout apostolique, il l'engagea à faire sa soumission au roi. Gonzalve, irrité, répondit qu'il avait tous les droits possibles à être le gouverneur général du pays, et qu'il le serait par conséquent envers et contre tous [1].

Si le P. Dominique de Saint-Thomas, dit un auteur, ne paya point de sa tête la liberté de ses paroles, cela ne doit être attribué qu'à une disposition spéciale de la divine

[1] Palentino, tome I, liv. I, chap. VI.

Providence, car plusieurs, même des ecclésiastiques, avaient été mis à mort, qui n'en avaient jamais dit la moitié autant.

Le désintéressement du P. Dominique de Saint-Thomas n'était pas moindre que son courage; le P. Melendez nous en cite un exemple qu'on nous saura gré de rappeler[1].

Pendant que le P. Dominique de Saint-Thomas construisait le grand couvent du Saint-Rosaire, un riche marchand, gravement malade, le fit appeler et lui dit : « Père, ma fortune est considérable et je suis sur le point de mourir. Comme je n'ai point d'héritiers, mon intention est de vous la laisser tout entière, afin que vous l'employiez de la manière que vous jugerez la plus convenable pour le bien de mon âme et la gloire de Dieu. »

Cet homme mourut peu de temps après, laissant, comme il l'avait dit, toute sa fortune au saint religieux.

Celui-ci, malgré le besoin pressant qu'il avait d'argent pour continuer l'édification de son couvent, commença d'abord à consacrer la moitié des biens dont il venait d'hériter à la construction de l'hôpital qu'avait commencé à Lima l'archevêque Jérome de Loyasa, et il y fit bâtir, au nom du testateur, une petite chapelle à l'entretien de laquelle il alloua des rentes assez considérables. Puis il envoya cent écus à chacune des communautés religieuses de la ville pour célébrer des messes à l'intention du défunt, et tout ce qui restait fut scrupuleusement distribué aux pauvres.

A l'expiration de son priorat, en 1548, comme nous l'avons dit précédemment, le P. Dominique de Saint-Thomas avait suivi le président Pierre de la Gasca à Cuzco, et après la défaite et la mort de Pizarre il avait été nommé membre de la commission chargée de fixer le salaire auquel les Indiens auraient droit quand on les emploierait, comme

[1] Melendez, tome I, p. 331.

aussi le tribut qu'on pourrait leur imposer en toute justice sans aggraver leur sort.

Le P. Dominique de Saint-Thomas remplit cet honorable office avec tout le soin et l'attention qu'il méritait, mais il devint bientôt pour lui une source de contrariétés et de persécutions.

Fernand Giron, l'un des grands propriétaires du Pérou, et qui déjà, lors du partage qu'avait fait le président Gasca des biens des rebelles en faveur des sujets restés fidèles, s'était montré peu satisfait, car il ne se croyait pas dignement récompensé par la part dont on l'avait gratifié, devint tout à fait mécontent par suite des mesures adoptées par la commission des taxes pour sauvegarder l'indépendance et le bien-être des Indiens.

Il commença donc à se plaindre hautement de ces nouvelles mesures, à les dénoncer comme pernicieuses et contraires aux intérêts des colons espagnols, et bientôt après il leva entièrement l'étendard de la révolte.

Ce fut au milieu des troubles occasionnés par cette seconde rébellion que se tint à Lima, le 28 juillet 1553, le troisième chapitre provincial. Le P. Dominique de Saint-Thomas, qui déjà avait reçu de Rome la patente de Visiteur Général, fut élu à l'unanimité Prieur provincial. Ce choix, tout en montrant le bon esprit de la province, confirma de plus en plus le R^{me} P. Général dans la bonne opinion qu'il avait conçue de ce saint religieux.

En ce chapitre, on s'occupa surtout des moyens à prendre pour faciliter la conversion des Indiens et de l'instruction à donner à ceux déjà convertis. Ensuite on fit de saintes ordinations pour sauvegarder l'observance du vœu de pauvreté, et fermer, autant que possible, la porte aux abus qui pourraient en amener le relâchement.

Enfin le chapitre termina par l'institution de quelques vicaires de nations. Le P. Jérôme de Villanueva fut nommé

vicaire de la province de Quito; le P. Gaspard de Caravajal, vicaire de la province de Tucuman, et le P. Gilles Gonzalès Davila, vicaire de la province du Chili; à ce dernier, on adjoignit, comme compagnon, le P. Louis de Chavez.

Aussitôt après le chapitre, le nouveau provincial commença la visite des couvents de sa province. Les affaires de l'Ordre ne l'empêchèrent point de s'occuper de la pacification des esprits. Il travailla même avec d'autant plus de zèle à cette œuvre difficile, que Fernand Giron l'avait désigné comme le principal auteur des mesures contre lesquelles il s'était révolté. Pendant son voyage à travers le pays, il se fit un devoir de s'entretenir avec tous les principaux Espagnols sur les propriétés desquels il passait. Dans ces diverses circonstances, il déploya un tel tact et une telle prudence, qu'il réussit bien vite à les détacher tous de la rébellion.

Fernand Giron, abandonné des siens, paya de sa tête sa coupable tentative, et la tranquillité se rétablit dans le pays.

Ainsi, cette insurrection fut éteinte moins par la force des armes que par l'influence d'un pauvre religieux [1].

A la fin de son provincialat, le P. Dominique de Saint-Thomas se disposa à passer en Europe, afin de rendre compte au Rme P. Général de son gouvernement, et de traiter aussi devant le chapitre général quelques affaires concernant le bon ordre et le progrès de la province.

La ville de Lima et plusieurs autres de l'empire profitèrent de l'occasion pour le charger de quelques dépêches, et le prier de demander en leur nom à Sa Majesté Catholique de nouvelles grâces et faveurs.

[1] L'archevêque Dominicain de Lima, Jérôme de Loyasa, joua aussi un grand rôle en ces circonstances; il fut même nommé général en chef des armées qu'on avait levées pour combattre Fernand Giron. (Melendez, tome I, p. 347.)

A son arrivée à Valladolid, le saint religieux fut reçu par la cour avec la plus grande distinction. Le roi s'empressa de lui octroyer tout ce qu'il lui demanda pour son Ordre, mais il ne crut pas devoir satisfaire à toutes les pétitions dont il était porteur.

De Valladolid, le P. Thomas de Saint-Martin passa à Rome, où devait se tenir, pour la Pentecôte de l'année 1558, le chapitre général, chargé de donner un successeur au Rme P. Étienne Ususmaris, qu'une mort récente venait d'enlever au gouvernement de l'Ordre.

Le nouvel élu, le Rme P. Vincent Justiniani, auquel le mérite et la prudence du P. Dominique de Saint-Thomas étaient parfaitement connus, et qui, pour cette raison, avait la plus grande confiance en sa personne, lui accorda sans hésitation tout ce qu'il crut devoir lui demander pour le plus grand bien de la province du Pérou.

Dans un rescrit du 20 juillet de la même année (1558), signé du Rme P. général Justiniani, nous trouvons les dispositions suivantes :

« 1° Que le provincial du Pérou peut assigner et incorporer dans les couvents de sa province tous les religieux des autres provinces qui s'y trouvent soit pour un motif, soit pour un autre, pourvu cependant que ces religieux y soient venus avec permission de leurs supérieurs et qu'ils ne se refusent point à cette incorporation ;

« 2° Que les religieux ainsi incorporés, comme aussi ceux venant d'Espagne, après un séjour d'un an en la province, peuvent être regardés comme ses fils propres et par conséquent capables de toutes les prélatures ;

« 3° Que le provincial peut, si par hasard il arrivait à un religieux de manquer aux devoirs de sa profession, le renvoyer dans la province dont il est originaire, et employer, si cela était nécessaire, l'aide du bras séculier pour le forcer au retour ;

« 4° Que les chapitres provinciaux, à l'avenir, devront se célébrer le premier dimanche après la fête de sainte Madeleine, comme étant la saison la plus propice pour voyager au Pérou. »

Ayant terminé ses affaires à Rome, et après avoir pris la bénédiction du souverain pontife Paul IV, le P. Dominique de Saint-Thomas retourna en Espagne. A son passage à Valladolid, le roi, en témoignage de sa haute estime, lui fit remettre sur sa propre caisse un bon de 500 ducats d'or pour acheter les livres dont avaient besoin les divers couvents du Pérou; puis il lui annonça qu'il l'avait présenté à Sa Sainteté pour l'évêché de Chuquizaca ou de la Plata.

Le saint religieux lui répondit qu'il était très-flatté de l'honneur que son souverain daignait lui faire, mais que, cependant, il ne pouvait accepter, pour deux raisons. La première, parce qu'il ne se croyait pas digne d'une si haute dignité, et la seconde, parce que toutes les pétitions et requêtes qu'il avait présentées au roi, au nom de la ville de Lima et autres de l'empire, ayant été rejetées pour la plupart, il craignait que les pétitionnaires ne pussent dire que dans son voyage en Espagne il avait négligé les affaires d'autrui pour s'occuper des siennes propres et chercher une mitre.

Le roi, admirant la prudence de notre religieux, lui dit en souriant de retourner au Pérou et de laisser à la divine Providence le soin d'arranger toutes choses.

De retour à Lima, en 1561, le P. Dominique de Saint-Thomas se donna entièrement au soin des études et des étudiants dans cette université qu'il avait en quelque sorte fondée, et dont il avait été le premier régent et le premier docteur. Il assistait à toutes les conférences, et prenait une part active à ces joutes intellectuelles dans lesquelles l'esprit du siècle aimait à s'exercer.

Ce fut au milieu de l'une de ces séances académiques, au moment où il discutait une question très-difficile, que lui arriva de Rome sa nomination comme évêque de Chuquizaca. Aussitôt le bruit s'en répandit dans la ville, et ce fut une joie universelle, excepté pour les religieux, dont la douleur fut grande en se voyant menacés de perdre en sa personne un modèle de vertu et de science.

Quand le vice-roi, l'archevêque, les auditeurs royaux et autres grands personnages de la ville se présentèrent pour le féliciter de sa nomination, ils trouvèrent ce bon religieux tout en pleurs, à genoux, priant Dieu de l'éclairer et de lui faire comprendre ce qu'il devait faire. Car, si d'un côté il voyait la volonté du Saint-Père et celle du Roi, de l'autre, il voyait son indignité personnelle et le désir de ses frères de le conserver au milieu d'eux.

Tous lui firent entendre que l'épiscopat était encore plus une charge qu'un honneur, et que l'envie d'échapper à cet honneur ne lui donnait nullement le droit de se soustraire à une charge qui, d'ailleurs, ne lui avait été confiée que pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes.

Enfin le saint religieux dut se résigner; il fut consacré à la fin de l'année 1562, dans l'église du Saint-Rosaire, par l'archevêque Jérôme de Loyasa, en présence du vice-roi et de toutes les notabilités de la ville. Il fut le premier évêque dominicain consacré en cette église.

Peu de jours après, le nouvel évêque prit la route de son diocèse, voyageant comme un simple frère plutôt que comme un prince de l'Église. Sur sa route, il visita avec un grand soin les peuplades appartenant à son vaste diocèse, s'occupant du bien spirituel et du bien temporel, faisant bâtir des églises et des écoles, et s'efforçant surtout de sauvegarder la liberté et le bien-être de ses chers Indiens.

Arrivé à Chuquizaca, siége de son évêché, il fut reçu

avec une joie respectueuse par la population espagnole; mais les Indiens surtout manifestèrent la plus vive allégresse. Les caciques des pays voisins vinrent à la tête de leurs tribus saluer leur nouvel évêque et baiser sa main en signe d'hommage. Tous étaient heureux, car tous sentaient parfaitement que celui qui s'était toujours montré pour eux un père et un défenseur, trouverait encore une nouvelle force pour les protéger dans la haute dignité dont il venait d'être revêtu.

A Chuquizaca, il établit sa maison épiscopale sur un pied de grande simplicité, disant qu'en acceptant l'épiscopat il n'avait nullement renoncé à la vertu de pauvreté, et que, d'ailleurs, le luxe d'un évêque consistait dans le nombre des malheureux qu'il entretenait et soutenait avec ses économies.

La porte de sa maison était toujours ouverte le jour comme la nuit, et ainsi chacun, riche ou pauvre, pouvait pénétrer jusqu'à lui sans la moindre difficulté. Quand on lui faisait observer combien ce système était nuisible à sa santé, il avait coutume de répondre qu'il avait toujours cru que ce n'était pas le diocèse qui appartenait à l'évêque, mais l'évêque au diocèse.

En 1567, il se rendit à Lima pour assister au concile provincial. Pendant toute la durée de ce concile il vécut au couvent, allant au chœur de jour et de nuit, au réfectoire et à tous les exercices de la communauté comme un simple religieux.

Terminé le concile, il revint à Chuquizaca, où bientôt il tomba dangereusement malade. Se sentant sur son lit de mort, il pria le prieur des Dominicains de lui envoyer deux religieux pour veiller avec lui et l'aider à mourir.

Au milieu de ses plus grandes souffrances, on entendait ce pieux évêque appeler à son secours la très-sainte Vierge et saint Dominique. Il se confessait chaque jour avec la

plus grande dévotion, pleurant ses fautes comme s'il eût été le plus criminel des hommes. Quand il vit la mort s'approcher, il demanda le saint Viatique. Le curé de la cathédrale le lui apporta, et comme il lui parlait avec le plus grand respect, le bon évêque lui dit : « Ne voyez-vous point que Jésus, le Roi du ciel et de la terre, est ici présent? Ne me traitez donc que comme un pauvre, car devant ce Roi des rois tout le monde est petit et misérable. »

Il reçut donc le saint Viatique et ensuite le sacrement de l'extrême-onction avec la plus grande dévotion, et, prenant une croix, il expira en répétant ce verset du psaume CXXI : *In domum Domini ibimus.*

Toute la population se porta à ses obsèques ; on y vit accourir des Indiens de vingt lieues de distance ; tous pleuraient et sanglotaient comme s'ils eussent perdu le meilleur des pères ou des amis.

Il fut enterré sous l'autel principal de son église cathédrale, le 28 mai 1568.

CHAPITRE XII

Le P. Gaspard de Caravajal. — Il accompagne Gonzalve Pizarre dans son expédition à l'est de Quito. — Il est nommé provincial. — Sa mort.

La chronique ne dit point dans quel couvent de l'Ordre le P. Gaspard de Caravajal prit l'habit des Frères Prêcheurs; tout ce que l'on sait, c'est que, né en Estramadure d'une famille distinguée parmi les plus illustres d'Espagne, il arriva au Pérou en 1533 avec le P. Jean de Oliaz, et devint bientôt un des missionnaires les plus actifs et les plus zélés de ce pays.

Le P. Gaspard de Caravajal avait reçu de la divine Providence, outre plusieurs autres talents, les qualités nécessaires à un homme apostolique : une forte complexion capable des plus grands travaux, beaucoup de justesse d'esprit ainsi qu'un courage et une patience à toute épreuve.

Depuis cinq ans il était au Pérou, et il y exerçait le saint ministère, lorsqu'il se présenta une occasion d'employer les dons qu'il avait reçus du Ciel, dans une entreprise des plus difficiles et des plus pénibles.

En 1538, la nouvelle se répandit à Lima qu'à l'est de Quito, sur l'autre versant des Cordillères, il y avait des contrées extrêmement riches et fort peuplées. François Pizarre, toujours insatiable, songea tout de suite à y envoyer son frère Gonzalve avec quelques troupes, pour y faire,

sinon des conquêtes, au moins des établissements commerciaux.

Plusieurs officiers de distinction offrirent leur concours pour cette expédition, et le P. Gaspard de Caravajal, sollicité par Pizarre, consentit aussi à le suivre en qualité d'aumônier.

Ce fut au commencement de l'année 1540 que se mit en route cette expédition; elle était composée de quatre cents Espagnols et de quatre mille Indiens.

Les premiers jours du voyage furent assez faciles pour des aventuriers accoutumés à toutes les fatigues et privations; mais cependant, à mesure qu'ils avancèrent au milieu de ces pays si accidentés, ils se trouvèrent en face de difficultés et d'obstacles qu'ils n'avaient point prévus et dont ils eurent beaucoup à souffrir. En ces circonstances déplorables, le P. de Caravajal déploya toute sa charité, et ses exhortations et ses exemples furent d'un grand secours pour soutenir le courage des soldats. Enfin, après quelques mois de rudes épreuves, nos aventuriers arrivèrent dans le pays de la Cannelle, qui était le but de l'expédition[1].

Si Gonzalve Pizarre eût été sage, il se fût arrêté en ce pays et il y eût créé des établissements dont le Pérou, par suite, eût pu tirer d'immenses avantages, mais l'amour des aventures, si puissant en ce siècle chevaleresque, le décida à pousser en avant.

Après quelques semaines de repos, Gonzalve, à la tête de son armée, continua donc sa marche dans la direction de l'Est, où, selon le dire des Indiens, il devait trouver à quelques jours de distance un pays riche en or et abondant en provisions de tout genre.

[1] Ce pays était nommé ainsi, à cause de sa grande abondance d'arbres produisant l'écorce appelée *cannelle.*

Les rusés indigènes ne faisaient miroiter aux yeux des Espagnols de telles espérances que pour les tromper et les décider à s'éloigner de leur pays. Aussi, après dix jours d'un voyage pénible à travers des forêts où il était nécessaire de s'ouvrir un passage à coups de hache, Gonzalve ne rencontra qu'une contrée déserte et stérile, où ses soldats affamés furent obligés de tuer leurs chiens et d'en manger la chair pour ne pas mourir d'inanition. Néanmoins les aventuriers ne perdirent point courage: reculer eût été honteux; ils poussèrent donc toujours en avant jusqu'au jour où ils rencontrèrent enfin un des tributaires du fleuve des Amazones, le Napo, rivière magnifique sur les bords de laquelle ils s'établirent en attendant la fin de la saison des pluies.

Ils ne pouvaient choisir un meilleur campement, car la pêche et la chasse en cet endroit leur fournissaient des moyens assurés de subsistance.

Deux mois se passèrent ainsi dans le repos et l'abondance, et Pizarre, voyant les beaux jours revenus et ses compagnons parfaitement rétablis, résolut de suivre les bords du fleuve jusqu'à ce qu'il rencontrât un endroit favorable pour le traverser. Après quelques jours d'une marche pénible, ayant trouvé ce qu'il cherchait, Pizarre fit jeter sur les eaux du fleuve un petit pont de bois, sur lequel il passa avec tout son monde et les bagages, malgré les efforts des Indiens pour l'en empêcher. Mais il n'en fut pas plus avancé pour cela, car sur cette autre rive du fleuve il ne trouva qu'un pays plat et marécageux où la marche était aussi difficile que les vivres y étaient rares. Alors il lui vint à l'esprit l'idée de construire un petit navire capable de passer facilement ses soldats d'une rive à l'autre, et en même temps propre à servir pour transporter les malades et les bagages. L'idée certainement était bonne, mais l'exécution était difficile, car nos aventuriers manquaient

des outils nécessaires pour un tel travail. Cependant ils en vinrent à bout, et deux mois après un petit brigantin se balançait sur les eaux du Napo.

Lorsque Pizarre vit son petit brigantin en état de voguer, il se crut aussi en état de faire de grandes découvertes, et il ne pensa plus qu'à pousser en avant. Il continua donc son chemin avec une nouvelle confiance, faisant marcher ses troupes par terre sans s'écarter de la rivière, par conséquent au travers des boues, des lieux marécageux, des broussailles et des roseaux. Quand il était trop difficile aux troupes de suivre leur route d'un côté de la rivière, on les faisait passer de l'autre par le moyen du brigantin, et on réglait la marche de manière que ceux qui étaient sur la rivière et ceux qui allaient par terre s'arrêtassent toujours dans les mêmes lieux pour y prendre ensemble le repos nécessaire. Ainsi, on fit près de deux cents lieues en descendant le fleuve.

Cependant les vivres commençaient à manquer; les pauvres aventuriers en étaient réduits à manger le cuir de leurs selles et les quelques reptiles qu'ils pouvaient tuer, et déjà beaucoup ne se trouvaient plus en état de continuer le voyage.

Pizarre alors, pour sauver son armée, résolut d'envoyer le petit brigantin en avant à la recherche de provisions. Il ordonna donc à François Orellana, un de ses meilleurs officiers, de s'embarquer avec cinquante hommes et le P. Gaspard de Caravajal, de descendre le Napo jusqu'au lieu où cette rivière se jette dans une autre plus considérable, et, arrivé là, de débarquer tous les bagages, puis de ramener le petit brigantin chargé de vivres; car, selon le dire des Indiens, le pays situé à la jonction des deux rivières était abondant en provisions de tout genre.

Aussitôt le petit navire mit à la voile, et, entraîné par le courant, il disparut bientôt. Tous cependant le virent s'é-

loigner sans peine, car ils avaient l'espérance de le voir revenir bientôt, et ils comptaient sur son retour pour échapper aux angoisses de la faim et à toutes les misères dont ils étaient menacés.

Cependant les jours succédaient aux jours, les semaines succédaient aux semaines, et Orellana ne revenait point et par suite la position devenait de plus en plus intolérable. Pizarre résolut alors de se porter au-devant du brigantin, et il ordonna la marche en avant; mais les pauvres aventuriers étaient si exténués qu'il leur fallut près de deux mois pour atteindre l'endroit où le Napo se jette dans le Marañon où fleuve des Amazones.

Mais, hélas! le brigantin n'y était pas. Qu'était-il devenu? Avait-il péri dans un naufrage ou par les mains des Indiens?

Pizarre et ses compagnons ne savaient que penser, et ils se laissaient aller aux plus tristes suppositions, lorsque tout à coup apparurent à leurs yeux deux hommes blancs, dans lesquels ils reconnurent le P. Gaspard de Caravajal et un jeune homme nommé Sanchez de Vergas.

Ceux-ci racontèrent à leurs malheureux compagnons l'histoire du brigantin, et comment ils se trouvaient seuls en ces parages.

Le brigantin, entraîné par le courant, avait atteint en très-peu de temps le pays situé à la jonction des deux rivières, mais malheureusement on n'y trouva point de vivres. Orellana alors, considérant que s'il entreprenait de remonter le fleuve il ne ferait pas peut-être dans une année ce qu'il avait fait en trois jours en descendant, résolut de s'abandonner au cours de la rivière et d'aller où sa bonne fortune le conduirait. Il pensait, en outre, qu'en descendant ce grand fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Océan, il ferait nécessairement de grandes et riches découvertes qui jetteraient sur son nom une auréole immense de gloire.

Il fit donc part de son projet à ses compagnons; ceux-ci, séduits par l'idée de nouvelles et surprenantes aventures, l'acceptèrent avec enthousiasme, et ils le pressèrent de partir sans se soucier de tous les malheureux qu'ils abandonnaient ainsi à une mort affreuse, presque certaine, au milieu de ces pays sans ressources.

Le P. Gaspard de Caravajal représenta à Orellana que s'il ne pouvait remonter le fleuve il pouvait du moins s'arrêter, et que faire autrement, c'était désobéir à son général et exposer l'armée aux plus fâcheux inconvénients; il le conjura au nom de Dieu de s'en tenir à ce qui avait été prescrit. Mais l'ambition s'était emparée du cœur d'Orellana: non-seulement il ne voulut point l'écouter, mais encore, irrité de ses représentations, il le fit jeter à terre ainsi que le jeune Sanchez de Vergas, qui lui reprochait sa conduite comme un crime et une trahison [1].

On comprend quel dut être l'embarras de Gonzalve Pizarre, lorsque, arrivé à l'endroit où Orellana avait ordre de l'attendre, il ne trouva pas le brigantin auquel il avait confié non-seulement son or et son argent, mais encore les diverses marchandises dont il se servait pour se procurer des vivres par l'échange qu'il en faisait avec les Indiens.

Après avoir entendu la relation du P. de Caravajal, il comprit que, puisqu'il ne pouvait pas compter sur le secours d'Orellana, il ne lui restait plus qu'à reprendre la route de Quito. Le chemin qu'il avait suivi en allant était trop mauvais pour qu'il pût se résoudre à s'y engager une seconde fois; il en prit donc un autre au hasard, mais

[1] Nous devons dire que Melendez (tome I, page 3) est le seul auteur assurant que le P. de Caravajal fut abandonné sur le rivage. Tous les autres disent qu'Orellana, en effet, fit jeter à terre le jeune Sanchez de Vergas, qui lui reprochait sa trahison, mais qu'il força le P. de Caravajal à le suivre dans le brigantin, sous prétexte que son équipage ne pouvait se passer d'un prêtre dans une entreprise aussi périlleuse.

malheureusement il ne se trouva pas meilleur que le premier. Entre autres incommodités, la faim éprouva cruellement nos pauvres aventuriers, et plus de quarante périrent d'inanition sans qu'on pût les secourir. Pizarre, comme ses soldats, était presque entièrement nu ; car tous les habits avaient été ou pourris par les pluies continuelles, ou entièrement déchirés ou mis en lambeaux par les broussailles et les épines du chemin.

En ces douloureuses circonstances, le P. Gaspard de Caravajal fut d'un grand secours pour tous, dit Melendez. Il donnait aux uns les secours spirituels pour les aider à bien mourir, et il animait les autres à mettre leur confiance en Dieu et à attirer les miséricordes du Ciel sur leur tête par l'amendement de leur vie.

Enfin, après une année de marche, les aventuriers finirent par franchir les quatre cents lieues qui les séparaient de Quito, où ils arrivèrent dans un lamentable état et en bien petit nombre, car des quatre mille Indiens il n'en restait que la moitié, et seulement quatre-vingts Espagnols sur les quatre cents dont se composait l'expédition dix-huit mois auparavant [1].

[1] Quoique l'histoire d'Orellana n'appartienne point à notre sujet, nous donnerons cependant quelques détails sur son voyage.

« Après avoir abandonné le P. de Caravajal et Sanchez de Vergas sur le rivage, Orellana poursuivit sa route, au milieu de combats et d'aventures de tout genre. Il passa dans un pays où les femmes savaient combattre et se défendre contre leurs voisins. Il donna à ces femmes le nom d'*Amazones*, qui devint celui du fleuve. Enfin, après six mois, il atteignit l'océan Atlantique, se dirigea vers les Antilles, et ensuite en Espagne, pour y annoncer sa découverte. Son succès fut si grand, qu'en peu de temps il put rassembler cinq cents hommes pour retourner en ce fleuve, dont il avait décrit les merveilles. Mais l'expédition n'eut aucun succès : ses hommes se débandèrent avant qu'il eût pu trouver l'embouchure du fleuve ; et lui-même mourut misérablement, abandonné de tous. Roberston a écrit que le crime d'Orellana est contre-balancé par la gloire de sa

De retour à Lima avec Gonzalve Pizarre, le P. de Caravajal fut nommé sous-prieur du couvent du Saint-Rosaire en cette ville, et il en exerçait les fonctions lors des différends survenus en 1544, comme nous l'avons dit plus haut, entre le vice-roi Blasco de Nunez et les auditeurs de la royale audience.

Les principaux habitants de la ville, comprenant tout le danger qui pourrait résulter pour le pays de ces divisions entre les hommes appelés à le gouverner, firent proposer un accommodement par la médiation du P. de Caravajal, dont le zèle et la vertu étaient appréciés des deux partis. L'archevêque de Lima et le P. Thomas de Saint-Martin, provincial, lui ordonnèrent de se charger de cette négociation. Il obéit, quoiqu'il n'espérât aucun bon succès; il prévoyait bien que les esprits échauffés n'écouteraient plus ni la justice ni la raison. En effet, chacun ne voulait envisager dans l'accommodement que sa propre sûreté et son intérêt particulier, et tous se montraient aussi inflexibles et opiniâtres les uns que les autres sur le fond de la question.

Le bon religieux ne put donc parvenir à apaiser les différends; mais il s'en consola, dit Melendez, par la pensée que dans les louables entreprises Dieu récompense la bonne volonté autant que le succès [1].

Après la pacification du pays, le P. de Caravajal, rendu à lui-même et à des fonctions plus conformes à son état, fut envoyé par ses supérieurs dans les missions du Tucuman. A cette occasion, dit Melendez, il reçut du président Pierre de la Gasca le titre de protecteur des Indiens en ce pays. Pendant plusieurs années, le P. de Caravajal parcourut les diverses parties de ce grand territoire, et il eut la

découverte; « mais, en cette circonstance, dit Prescott, le grand his-
« torien ne tient pas d'une main ferme la balance de la justice, car
« il n'y a pas de triomphe qui puisse canoniser un crime. »

[1] Melendez, tome I, p. 376.

consolation d'amener plusieurs milliers d'infidèles dans le giron de l'Église. Pour cultiver ou étendre ces premiers fruits, le zélé missionnaire fit bâtir le couvent de Saint-Dominique dans la capitale appelée la ville de Saint-Michel.

Au chapitre provincial de 1553, il fut institué Prédicateur général du couvent de Huamanga, et en même temps Vicaire national pour la province de Tucuman et toutes les maisons déjà fondées ou celles à fonder en ce pays.

Cette nouvelle chrétienté fit toujours l'objet principal de sa sollicitude; il n'oublia jamais rien pour la conserver et la faire fleurir.

Les religieux qu'il amena avec lui secondèrent si bien son zèle qu'en très-peu de temps on compta en ce pays plusieurs villes pleines de chrétiens, Saint-Michel, Saint-Jacques et la Nouvelle-Cordoue et six autres colonies espagnoles.

A la fin de juillet 1557, le provincial Dominique de Saint-Thomas ayant terminé les quatre années de sa charge, le chapitre provincial, à l'unanimité et à la grande joie de toute la province, lui donna pour successeur le P. Gaspard de Caravajal.

Le pieux évêque du Paraguay Reginald de Lizarraga s'exprime ainsi sur le compte du nouveau provincial [1]:

« A l'excellent P. Dominique de Saint-Thomas succéda dans la charge de provincial ce grand religieux Gaspard de Caravajal, homme d'un courage ferme et d'une vertu égale, droit, zélé, sincère. Le Seigneur le favorisait d'une grâce si particulière que dans tous les lieux où il exerçait son ministère il y laissait un accroissement de bénédiction spirituelle et temporelle. Il était très-austère, d'un grand

[1] Melendez, tome I, p. 377.

exemple, d'une admirable candeur et simplicité; aussi sa nomination causa à la province la plus grande joie. »

Le chapitre, après avoir nommé le provincial, s'occupa de la rédaction des ordinations, dont nous citerons quelques-unes, car elles révèlent parfaitement l'esprit de la province et surtout celui du nouveau provincial.

« 1° Considérant que la fin principale de notre Ordre, comme l'indique le titre glorieux de Prédicateur, avec lequel l'Église nous honore, est d'enseigner le peuple par la prédication, et que pour bien remplir cet office l'étude des lettres est absolument nécessaire, nous ordonnons :

« Que le prieur du couvent du Saint-Rosaire de Lima, sous peine d'absolution d'office, s'occupe sérieusement de tout ce qui peut contribuer au perfectionnement de notre couvent d'étude et de l'université fondée en ce dit couvent; prenant soin que tous les professeurs soient exacts tant pour faire la classe que pour assister aux autres exercices communs ou particuliers des écoles; et qu'il veille à la modestie et bonne conduite des élèves, afin qu'ils n'agissent point comme des séculiers vivant dans le monde;

« 2° Qu'on ne donne point aux étudiants des occupations capables de les distraire de leurs travaux, et que même on dispense de tous les exercices communs et offices de la communauté ceux qui montreraient des dispositions particulières pour les études, afin qu'ils aient plus de temps pour travailler;

« 3° Que tous les religieux destinés au ministère devront s'appliquer avec soin à apprendre les langues particulières de chaque pays, et subir un examen rigoureux sur la théologie dogmatique et morale et sur l'intelligence des différents idiomes, avant que d'être exposés aux fonctions apostoliques. »

Le chapitre terminé, le P. Gaspard de Caravajal se donna tout entier au gouvernement de sa province, veillant

surtout avec un soin extrême au développement de l'esprit religieux et à la perfection de l'observance régulière. Aussi cette province, où déjà de saints personnages avant lui avaient établi la plus exacte régularité, put se renouveler et se perfectionner sous sa direction. Le grand nombre de sujets se présentant pour prendre l'habit, l'assiduité des religieux à l'office divin de la nuit et du jour, leur modestie angélique, la multiplication des couvents et les grandes conversions des infidèles étaient autant de preuves des bénédictions abondantes dont le Ciel se plaisait à récompenser les travaux de cet homme apostolique. Sa devise était : *Tout pour Dieu et seulement pour Dieu.*

« Au temps du P. Gaspard de Caravajal, dit F. Reginald de Lizarraga, qui prit l'habit au couvent de Lima, dans la seconde année du provincialat de ce Père, l'observance régulière avait atteint sa perfection, les écoles étaient pleines d'étudiants et de bons professeurs, l'assistance au chœur se faisait avec dévotion ; en un mot, tout ce qui avait été semé, planté par ses prédécesseurs, germa, crût, fleurit sous l'administration paternelle et vigilante de ce saint religieux. »

« En ce même temps, continue le même auteur, le prieur du couvent du Saint-Rosaire de Lima était le P. Thomas d'Argumedo. C'était un homme savant, pieux, bon prédicateur. Lorsque je pris l'habit en 1560, il m'enleva mon nom de Baltazar pour me donner celui de Reginald, disant que pour une nouvelle vie il fallait un autre nom. Ce digne prieur organisa le chœur, qui jusque-là avait souffert par suite du petit nombre des religieux, les autres étant employés dans les missions. Mais comme en peu de mois nous fûmes plus de trente à prendre le saint habit, il établit le chœur de jour et de nuit comme dans les couvents les plus réguliers d'Espagne, et cet exemple fut suivi par toutes les communautés des autres Ordres de Lima. »

C'est au milieu des soins et des travaux que nécessitait la parfaite organisation de la province, que se passèrent les deux premières années du provincialat du P. Gaspard de Caravajal. A la fin de ces deux années il convoqua un chapitre intermédiaire (2 décembre 1559) pour régler divers points dont ne s'était point occupé le chapitre provincial.

En ce chapitre intermédiaire, il fut défendu d'admettre comme postulants des fils de nègres, d'Indiens, de Maures, métis ou mulâtres, jusqu'à la quatrième génération, parce que les enfants héritent généralement du caractère et des défauts des parents.

Il fut établi que les trois principaux couvents de Lima, Cuzco et Arequipa, où la régularité était dans toute sa vigueur, pourraient seuls recevoir des novices. Enfin, il fut décrété que tous les couvents prendraient désormais le nom de Saint-Dominique, à l'exception de ceux déjà fondés sous le vocable de l'apôtre saint Paul.

Ces dernières dispositions prises, le R. P. Gaspard de Caravajal employa les deux autres années de son provincialat à visiter sa province, toujours aimé de Dieu et des hommes, et répandant partout sur son passage l'odeur de ses vertus et l'amour de l'observance régulière.

En 1565, il fut choisi pour représenter sa province à Rome et en Espagne avec le titre de procureur, mais il est probable qu'il ne fit point ce voyage, car nous le trouvons définiteur du chapitre provincial tenu à Lima en 1569.

En ce chapitre, les religieux lui décernèrent le grade de *præsentatus*, mais l'humble vieillard ne l'accepta que par obéissance, disant qu'il n'était point convenable de recevoir dans la vieillesse des titres qu'on n'avait point mérités dans la jeunesse.

Le P. Gaspard de Caravajal parvint à une vieillesse extrême, toujours aimable pour les religieux qui l'aimaient

comme un père et le vénéraient comme un patriarche. Il mourut à Lima le 12 juin 1584.

A ses obsèques assistèrent le vice-roi, l'archevêque et toutes les autorités de la ville. Sa dépouille mortelle fu déposée dans la salle du chapitre qu'on venait de terminer. Il fut ainsi le premier enterré dans ce saint lieu.

CHAPITRE XIII

Le P. François de Saint-Michel, quatrième provincial. — Arrivée d'un visiteur général. — Le P. Alphonse de Cerda, sixième provincial. — Le P. Jean Solano, deuxième évêque de Cuzco.

Le successeur du P. Gaspard de Caravajal et quatrième provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou fut le P. François de Saint-Michel.

Ce religieux avait déjà exercé pendant longtemps le ministère apostolique dans l'île de Saint-Domingue et au Mexique, lorsqu'il fut envoyé au Pérou, où la moisson était abondante, mais petit le nombre des ouvriers évangéliques.

En 1546, à son passage à Panama, il y rencontra le président Pierre de la Gasca, qui lui confia la mission délicate et périlleuse de lui préparer les voies, en répandant secrètement parmi le peuple péruvien les nouveaux édits du roi.

Nous avons déjà raconté les dangers qu'eut à courir notre saint religieux, et comment il fut obligé de se cacher dans une forêt pour échapper à la colère des partisans de Pizarre; tout ce que nous devons ajouter, c'est qu'après la fin de l'insurrection il vint à Lima, où il se distingua par son zèle pour le salut des âmes.

Les Dominicains du couvent de cette ville, témoins de ses vertus et de ses grands succès comme prédicateur et

directeur, s'empressèrent de l'affilier à leur maison, afin de pouvoir le conserver au milieu d'eux. Cette affiliation eut lieu en 1548.

Dès lors, le P. François de Saint-Michel passa successivement par tous les honneurs et charges de la province. Il fut nommé définiteur au chapitre de 1553, prieur de Lima en 1557, et enfin en 1561 élu provincial.

En ce chapitre de 1561, le nouveau provincial montra combien il prenait à cœur les obligations de la charge qu'on venait de jeter sur ses épaules. Lui-même il proposa et fit demander le partage, en trois provinces distinctes, de celle de Saint-Jean-Baptiste, qu'il trouvait trop étendue pour qu'il fût possible à un seul supérieur de pouvoir s'occuper convenablement de son gouvernement et de son amélioration.

La demande fut envoyée au R^{mo} P. Général, et en 1586 on démembra définitivement les deux tiers des couvents de la province du Pérou pour en former la province du Chili et celle de Quito.

Il fit aussi adopter par les membres du chapitre une autre proposition inspirée par le même esprit, c'est-à-dire le désir du bien et du salut des âmes.

Cette proposition fut de renouveler et cimenter l'union déjà établie entre les religieux de son Ordre et ceux de Saint-François et de Saint-Augustin. Il était persuadé que l'édification des chrétiens et la conversion des infidèles dépendaient beaucoup de la concorde et de la paix qu'ils verraient régner entre les divers ministres chargés de leur instruction.

Après le chapitre, le P. François de Saint-Michel, selon la coutume, commença la visite des couvents de sa province, laissant partout des preuves de son zèle et de ses vertus. Il prêchait en tout lieu et avec un grand fruit, car ses œuvres n'étaient point en désaccord avec ses paroles.

Dans ses rapports avec les religieux il montra une grande sévérité mêlée d'une douceur extraordinaire, en sorte qu'il était tout à la fois craint et aimé; craint parce qu'il savait châtier, et aimé parce qu'il savait aussi appliquer le châtiment avec charité [1].

De cette manière, il contribua beaucoup à faire fleurir la sainte vertu de pauvreté qu'avaient établie avec tant de soin ses prédécesseurs, et il ferma la porte à tous les abus qui auraient pu altérer ou diminuer l'observance régulière.

Il est vrai, comme dit Melendez, qu'il était le premier à observer ce qu'il recommandait aux autres, et il ne se contentait pas comme certains supérieurs de faire seulement des lois et des ordinations, mais avant tout il les exécutait lui-même avec ponctualité, sachant bien que l'exemple est dans la main d'un supérieur la plus puissante des forces pour se faire obéir.

Aussi, pendant son provincialat, l'édification causée par la vie exemplaire des fils de saint Dominique fut telle, que de tous côtés ils recevaient des offres d'établissements. À Santa et à Santiago de Tucuman, le peuple lui-même construisit deux couvents qu'il mit à leur disposition; et à Juli, près du lac de Titicaca, on leur en offrit un troisième, assez riche dès sa fondation pour pouvoir entretenir une douzaine de religieux.

Après son provincialat, le P. François de Saint-Michel reprit sa vie apostolique autant que ses forces le lui permirent, et il continua ainsi jusqu'à ce qu'enfin épuisé par les travaux et fatigues de l'apostolat il s'endormit dans le Seigneur en l'année 1577.

Le P. Reginald de Lizarraga, dans sa chronique dominicaine, caractérise ainsi ce saint religieux.

[1] Melendez, tome I, p. 397.

« Au bon P. Gaspard de Caravajal, dit-il, succéda comme provincial le P. François de Saint-Michel, homme vénérable par ses cheveux blancs et sa vie exemplaire. Il était un bon prédicateur, non selon le goût vicié de l'époque, où l'on abusait des fleurs de rhétorique et du jargon scolastique, mais il parlait simplement, et ses instructions éclairaient non moins l'intelligence qu'elles n'échauffaient le cœur et ne faisaient aimer la vertu. »

En 1565, il y eut un chapitre provincial pour donner un successeur au P. François de Saint-Michel; mais il ne reste rien des actes de ce chapitre, pas même le nom du provincial élu. Cependant il se passa un fait important sous ce provincialat; ce fut l'arrivée en 1568 d'un visiteur général.

L'arrivée d'un visiteur général muni de pouvoirs extraordinaires est toujours un événement important pour une province.

Ce visiteur général est envoyé, en effet, pour détruire les abus, corriger les défauts, supprimer les mauvais usages qui, avec le temps, ont pu se glisser dans les couvents; en un mot, il est appelé à faire des choses que les prélats ordinaires ne pourraient exécuter.

Le provincial dans sa province, le prieur dans son couvent, bornent généralement leur ambition à conserver l'observance dans l'état où ils l'ont reçue. Ils s'efforcent de la maintenir, de l'empêcher de tomber plus bas, sans y réussir toutefois, car en cette matière ne pas avancer c'est toujours reculer. D'ailleurs voudraient-ils davantage, il en résulterait un danger avant qu'aucun fruit fût atteint, car ils risqueraient de voir se soulever contre eux, au nom des vieilles coutumes adoptées par la province ou le couvent, tous les religieux peu disposés à entrer dans leurs projets de réforme.

Mais il n'en est pas ainsi d'un visiteur général; tout le

monde est plus disposé à s'incliner devant sa haute dignité. On sait pourquoi il est venu, on s'attend à le voir couper, tailler, trancher, réformer, et personne ne pense à s'opposer aux mesures qu'il prend pour rétablir et raviver la ferveur religieuse. Les récalcitrants, s'il y en a, n'osent point lever la tête; bon gré, mal gré, ils suivent le mouvement, font ce qu'ils voient faire aux autres, et ainsi les choses reprennent vite leur cours, et l'observance refleurit.

Cependant, quelque bienfaisantes que soient ces visites, on ne doit point trop les multiplier, de peur que par leur trop grande fréquence elles ne perdent de leur prestige, et ne soient plus considérées que comme des prélatures ordinaires.

Au Pérou, dans l'espace de moins d'un siècle, la province de Saint-Jean-Baptiste reçut huit visiteurs généraux [1].

Le premier en date est le P. Diego d'Osorio, envoyé par le Rme P. Vincent Justiniani.

Il arriva à Lima avec sept religieux de la Compagnie de Jésus, trois prêtres et trois frères laïques. Ces sept Jésuites furent gracieusement reçus dans le couvent du Saint-

[1] Au chapitre provincial tenu à Lima en 1590, il fut lu un bref du pape Sixte V, dont voici la traduction :

« Nous voulons et ordonnons que, dorénavant, il ne soit plus « permis à aucun Général de l'Ordre d'envoyer en Amérique des « *Visiteurs*, ni autre chose semblable, à l'instance de quelque *re-* « *ligieux* particulier de l'Ordre, à moins que ce religieux ne montre « une pétition signée et confirmée par le Provincial, les définiteurs « du chapitre et la plus grande partie des vocaux..., ou à moins « encore que la cause de la pétition soit telle, que juridiquement, « et selon les constitutions, elle soit jugée digne d'être entendue.

« Donné à Rome, 27 de juillet 1588, la quatrième année de notre « pontificat.

« SIXTE V. »

Ce bref fut envoyé à la demande du procureur du Pérou, qui avait signalé au saint-siége tous les abus et les dissensions produits par les visites.

Rosaire, et ils y demeurèrent jusqu'à ce que la maison qu'on leur bâtissait fût en état de les recevoir.

Pendant tout ce temps, c'est-à-dire pendant près de deux ans, les fils de saint Dominique prodiguèrent les soins les plus fraternels aux fils de saint Ignace, et ils invitèrent même leur supérieur, le P. Jérôme Ruiz Portillo, à prêcher le carême dans l'église du Saint-Rosaire, afin de lui donner ainsi une bonne occasion de se faire connaître à la population de Lima. De plus, ils leur prêtèrent le plus généreux concours dans toutes les autres parties du Pérou où ils voulurent fonder des établissements.

Aussi le P. Melendez, à qui nous devons ces détails, parlant de la part que les Dominicains ont prise à l'établissement des Jésuites au Pérou, s'écrie : « L'aide prêtée en cette circonstance aux fils de saint Ignace par les fils de saint Dominique, est une preuve de plus que la Providence ne voulait pas que rien se fît de grand en ce pays sans que les Dominicains y missent la main [1]. »

Mais revenons au P. Diego d'Osorio.

Quels furent les motifs de sa venue? Quelles raisons déterminèrent le R^{me} P. Général à l'envoyer au Pérou comme visiteur et vicaire général? C'est là une question à laquelle aujourd'hui il est difficile de répondre.

En effet, dans les actes du chapitre provincial du 25 juin 1569, présidé par le P. Osorio lui-même, on ne trouve rien qui puisse faire soupçonner dans la province l'existence d'abus tels, que l'autorité d'un visiteur général dût être nécessaire pour les extirper. Toutes les mesures prises en ce chapitre se bornent à quelques recommandations sur la manière de prêcher, et à quelques ordinations concernant les études, les infirmes, les processions à faire et les messes à chanter.

[1] Melendez, tome I, p. 406.

En ce chapitre, le P. Alphonse de Cerda fut élu provincial.

Ce religieux, né à Cazères, en Espagne, de parents nobles et illustres, arriva au Pérou dans les premiers jours de la conquête. Il était venu comme tant d'autres dans l'espérance de se faire une brillante position en ce pays; mais la vue des crimes et des infamies dont il fut témoin lui fit prendre tellement le monde en dégoût, qu'il résolut de le quitter pour se consacrer entièrement à Dieu. Dans ce but, il entra dans le couvent du Saint-Rosaire de Lima, et il y prit le saint habit de l'Ordre, pour la fête de sainte Madeleine (1545), de la main du P. Thomas de Saint-Martin, alors provincial.

Devenu prêtre, il sut si bien mériter l'estime et la confiance de ses frères, qu'ils le nommèrent successivement prieur des couvents de Porto-Bello, Arequipa, Lima, puis prédicateur général et enfin provincial en 1569.

Il fut le premier fils du couvent du Saint-Rosaire à qui fut donné cet honneur.

Après le chapitre, il se mit en route avec le P. Osorio pour faire la visite de la province. Mais le P. Osorio ayant été rappelé à Rome par la mort du R^me^ P. général Vincent Justiniani, le P. Alphonse de Cerda continua seul la visite commencée [1].

Cette visite produisit un grand bien dans toute la province, car le nouveau provincial possédait à un degré éminent les qualités requises pour une telle mission. Il était doux et ferme tout à la fois, et en toutes choses il savait se tenir en ce juste milieu où Aristote a placé la vertu. Il aimait l'observance et la faisait pratiquer sans toutefois tomber dans la minutie, et il pouvait être familier

[1] Les pouvoirs du P. Osorio, comme visiteur, avaient expiré par suite de la mort du P. Général qui les lui avait donnés.

avec ses inférieurs sans risque de voir diminuer le respect qui lui était dû.

Sa seule présence dans un couvent faisait un bien immense; ses actions, son silence même prêchaient et persuadaient plus efficacement la régularité que n'auraient fait les discours les plus étudiés. Convaincu, par sa propre expérience et par l'exemple de ses prédécesseurs, que rien ne contribue tant à l'observance des règles que la conduite de ceux qui les doivent faire respecter, il ne permettait pas qu'on le distinguât du dernier des religieux de la communauté, ni dans le logement, ni dans la nourriture.

Dans cette visite, il s'occupa surtout des *doctrines*, c'est-à-dire des petites missions fondées au milieu des peuplades indiennes, et il recommanda qu'on n'y employât que des hommes non-seulement d'une vertu éprouvée, mais encore d'une science vraiment solide. Car, disait-il, si le missionnaire qui possède la science sans la vertu est exposé à devenir une pierre de scandale pour son peuple, de même celui qui possède la vertu sans la science risque de commettre des erreurs également préjudiciables aux âmes. La vertu et la science sont les deux colonnes de l'apostolat, et on doit les exiger de quiconque se propose de suivre cette sublime carrière.

En vertu de ce principe, notre provincial ordonna donc que l'on fit subir un examen rigoureux sur les langues indiennes, la théologie et le droit canon, à tous ceux qui se présenteraient pour les missions, et cette ordination fut observée pendant plus d'un siècle avec la même sévérité qu'aux premiers jours.

En 1571, c'est-à-dire en la deuxième année du provincialat du P. Alphonse de Cerda, eut lieu la séparation définitive de la province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade de celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

Au commencement, les couvents de la Nouvelle-Grenade

appartenaient naturellement au Pérou; en 1551, le chapitre général de Salamanque les en sépara et en forma une congrégation qui resta néanmoins soumise à la juridiction du provincial du Pérou. En 1571, le chapitre général de Rome en fit une province distincte et indépendante.

Cette province fut la première fille de celle du Pérou.

Le temps de son provincialat terminé, les députés de la province, réunis en chapitre à Lima en l'année 1573, après lui avoir donné un successeur, élurent le P. Alphonse de Cerda définiteur pour le chapitre général, et en même temps procureur de la province de Saint-Jean-Baptiste pour en défendre les intérêts devant ce chapitre.

Après avoir terminé avec le plus grand succès toutes ses affaires à Rome, le P. Alphonse de Cerda revint en Espagne, et il était sur le point de s'embarquer pour le Pérou lorsque arriva à Madrid la nouvelle de la mort de l'évêque de Honduras, et par suite la vacance de ce siége. Philippe II, qui avait eu l'occasion d'apprécier le saint religieux, le choisit immédiatement pour occuper ce siége, et il lui intima sa volonté à ce sujet de manière à lui enlever la liberté de refuser. Le P. Alphonse de Cerda dut donc se résigner; bientôt après il fut consacré et partit sans retard pour son diocèse.

Cependant il ne resta pas longtemps à la tête du diocèse de Honduras, car il fut appelé bientôt à gouverner celui plus important de Chuquizaca, qui depuis sa création avait toujours eu des Frères Prêcheurs pour évêques.

En se rendant à ce nouveau siége, l'évêque de Chuquizaca traversa Lima, où on lui fit une réception aussi solennelle que s'il fût venu pour être l'archevêque de cette grande métropole. Mais toutes ces prévenances ni toutes les prières des premiers magistrats ne purent détourner le saint évêque de se rendre, en arrivant, dans son couvent de profession et de se loger dans la petite cellule où il avait

vécu autrefois, sans vouloir qu'on y fît le moindre changement. Ce fut, dit Melendez, dans ce pauvre logement qu'il reçut la visite du vice-roi, de l'archevêque et de toutes les autorités de la ville.

Les Dominicains de Lima firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux, et ils joignirent leurs supplications à celles de l'illustre archevêque le bienheureux Torribio, pour l'engager à rester au moins quelques jours de plus; mais notre évêque se croyait obligé, en conscience, à ne pas laisser plus longtemps son troupeau sans pasteur, et il se mit donc en route pour Chuquizaca.

A son arrivée en cette ville, il fut accueilli avec une joie d'autant plus grande que beaucoup de personnes se souvenaient de l'avoir vu travailler en simple missionnaire dans ces mêmes lieux où il revenait comme évêque. Cette satisfaction mutuelle, aussi vive dans le pasteur que dans le troupeau, ne fut jamais troublée dans le cœur des peuples et encore moins dans celui du clergé, qui lui demeura toujours très-uni et tout à fait dévoué.

Quelque riche que fût le pays, le prélat se fit un devoir de marcher dans la simplicité de ses saints prédécesseurs. Évêque et religieux, il régla toujours sa vie sur celle des apôtres. Il pouvait prêcher avec fruit le mérite de la pauvreté évangélique, parce qu'il la pratiquait le premier. Avec des revenus médiocres il trouva cependant de quoi faire d'abondantes aumônes et des dons assez considérables aux hôpitaux et aux monastères. Les Dominicains n'avaient qu'un petit hospice à Chuquizaca; le digne évêque leur acheta quelques maisons voisines, avec lesquelles ils purent bâtir un grand couvent avec tous les lieux réguliers [1].

Quels progrès n'aurait point fait la foi dans ce vaste

[1] Melendez, tome I, p. 444.

diocèse s'il lui eut été donné de posséder longtemps un pasteur si zélé et si saint!

Mais il y avait à peine quatre ans qu'Alphonse de Cerda était sur ce siége, lorsque Dieu l'appela à lui le 25 de juin 1592. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

En l'année 1580, mourut à Rome, au couvent de la Minerve, F. Jean Solano, évêque de Cuzco.

Ce religieux, fils du couvent de Salamanque, fut choisi pour ce siége par l'empereur Charles-Quint, aussitôt que la nouvelle de la mort de Vincent Valverde fut arrivée en Espagne [1]. Les supérieurs lui enjoignirent de se soumettre aux ordres du prince, et il plia sous le joug de l'obéissance. Les bulles furent envoyées par Paul III le 18 février 1544. Le nouveau prélat reçut la consécration en Espagne et s'embarqua sans délai pour le Pérou.

Il y arriva dans des circonstances très-critiques, car Gonzalve Pizarre venait de se révolter, et tout le pays était en feu et en armes.

Cuzco était alors le centre de l'insurrection, et les partisans de Pizarre y persécutaient vivement ceux qu'ils croyaient attachés à la cause du roi.

Notre évêque, ne pouvant donc s'y présenter pour prendre possession de son siége, se mit à la suite de l'armée royale et il assista à la bataille de Huarinas, où on le vit parcourir les rangs des soldats pour les exciter à bien faire leur devoir. En cette journée, les insurgés furent vainqueurs, et Mgr Solano n'échappa que grâce à la vitesse de son cheval.

[1] Après le meurtre de François Pizarre, l'évêque Vincent Valverde avait quitté le Pérou pour aller évangéliser les indigènes de l'île de Puna, dans le golfe de Guayaquil. Déjà il avait arboré l'étendard de la croix et construit une petite chapelle, lorsque les cannibales se jetèrent sur lui et le massacrèrent, ainsi que tous ses compagnons, en l'an 1543.

Mais François de Caravajal, le féroce lieutenant de Pizarre, se vengea du prélat en faisant mettre à mort son frère et compagnon, le P. Gonzalve de Saint-Dominique, qui moins heureux avait été fait prisonnier.

Après cette défaite, l'évêque de Cuzco se rendit auprès du président Pierre de la Gasca, et l'accompagna dans sa marche contre Gonzalve Pizarre.

Il assista ensuite à la bataille de Sacsahuana, où les insurgés furent défaits et Pizarre et Caravajal faits prisonniers.

Quelques auteurs racontent que ce digne prélat, le soir de cette bataille, vint trouver François de Caravajal dans sa prison, et qu'après lui avoir reproché la mort de son frère il le souffleta. Mais une pareille inconvenance n'est point croyable de la part d'un tel homme, et il est visible que cela n'est qu'un conte inventé par les amis de Caravajal et de Pizarre pour se venger de la loyauté de l'évêque et de l'opposition qu'il avait toujours faite aux rebelles.

Ce ne fut qu'après la bataille de Sacsahuana que Mgr Solano put prendre possession de son siége et exercer les fonctions pastorales.

Aussi favorable aux Indiens que son prédécesseur, il montra la même attention à défendre leur liberté et à travailler à leur conversion; l'une d'ailleurs contribuait beaucoup à l'autre. Ces peuples se montraient dociles à la voix des pasteurs et aux instructions des missionnaires, à proportion qu'ils trouvaient en eux des entrailles de charité et de compassion pour leurs misères.

Comme le nombre des pauvres et des malades, par suite de toutes les guerres civiles, était considérable parmi les indigènes, le saint prélat engagea les conquérants qui s'étaient enrichis de leurs dépouilles à leur ouvrir au moins un asile où ils pussent trouver les soulagements nécessaires à la vie.

Plusieurs entrèrent dans ses vues et contribuèrent à la fondation d'un hôpital, le premier de tout le Pérou. La première pierre en fut posée en 1552, et en peu de mois il fut bâti, meublé et bien renté.

Mais le soulagement des pauvres et des malades ne faisait pas cependant toute l'occupation de cet évêque. Il travaillait avec ardeur à la conversion des infidèles, et à ramener à la vertu et au devoir les vieux soldats Espagnols dont l'humeur inquiète et les folles entreprises ne troublaient que trop souvent le repos de la jeune Église de Cuzco, et entravaient misérablement l'action de ses ministres. Il paraît que, désespéré de ne pouvoir réussir à pacifier ces vieux aventuriers par la douceur, il se détermina alors à faire le voyage d'Espagne pour implorer le secours plus efficace de Sa Majesté Catholique.

Le premier motif, dit l'historien Gonzalès, qui engagea l'évêque de Cuzco à aller en Espagne, fut de rétablir ou faire assurer la liberté de son Église; le second, pour demander la division de son diocèse, qu'il regardait comme trop vaste pour qu'il fût possible à un évêque de le visiter et d'en connaître parfaitement les besoins.

Arrivé à Madrid, Mgr Solano exposa aussitôt les motifs de son voyage. Mais la cour et le grand conseil des Indes étaient alors accablés de tant d'autres affaires pressées qu'il leur fut impossible de s'occuper sur-le-champ de celles du diocèse de Cuzco. Le digne prélat prit alors la résolution de se rendre à Rome pour voir le Saint-Père, et en obtenir ce qu'il désirait pour le bien de son troupeau. Mais à Rome comme à Madrid les négociations traînèrent en longueur; c'est pourquoi Mgr Solano, dans la crainte qu'une plus longue privation de pasteur ne portât préjudice à l'Église de Cuzco, renonça spontanément à son siége entre les mains du pape Pie IV, l'an 1561, après seize années d'épiscopat.

Il se retira alors dans le couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, où il vécut encore vingt années avec toute la simplicité d'un vrai religieux, assistant avec pontualité à tous les exercices du chœur et de la communauté.

C'est lui qui fonda et donna les rentes nécessaires pour l'entretien du collége d'études dit de la Minerve, à condition que le régent en serait toujours un Espagnol.

Il mourut en 1580 et fut enseveli dans le cloître de la Minerve.

Sur la pierre qui couvre ses restes mortels on lit encore aujourd'hui l'inscription suivante :

DISPERSIT DEDIT PAUPERIBUS
D. O. M.
JOANNI SOLANO GRANATENSI
ORD. PRÆDICAT.
CUSCHI NOVI ORBIS EPISCOPO
ERUDITA SAPIENTIA
AC PIETATE INSIGNI
ECCLESIASTICI JURIS STUDIOSISS.
QUOD CUM IN EPISCOPATU
RETINERE NON POSSET
EO DEPOSITO
URBEM RELIGIOSISSIME COLUIT
MULTIS HONORIBUS
PERFUNCTUS
AMPLISSIMAS OPES
B. VIRG.
CONVENTUI SUPER MINERVAM
AD MAJOREM DEI
LITTERARUMQUE CULTUM
LARGITUS
ANIMAM AUCTORI REDDIDIT
GRATI, PIIQUE PATRES P.
VIX. A. LXXVI. OB. XIX KAL.
FEB. CIↃ IↃ LXXX

CHAPITRE XIV

Vie du P. Jérôme de Loyasa, premier évêque et archevêque de Lima.

Le P. Jérôme de Loyasa, frère du cardinal Garcias de Loyasa, ex-général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, archevêque de Séville, président du grand conseil des Indes et confesseur de Charles-Quint, naquit à Truxillo en Estramadure [1].

Jeune encore, il prit l'habit de l'Ordre dans le couvent de Saint-Paul de Cordoue, d'où il se rendit en qualité de collégial au célèbre collége de Saint-Grégoire de Valladolid.

Ses études terminées, il remplit l'office de professeur de théologie et de philosophie dans plusieurs couvents de l'Ordre, et deux fois il fut nommé prieur du couvent de Sainte-Croix de Grenade.

Le P. Jérôme de Loyasa était déjà maître en théologie

[1] Plusieurs auteurs, contrairement à Melendez, soutiennent que ces deux religieux, quoique portant le même nom, n'étaient point parents. Quoi qu'il en soit, on doit dire que leur naissance fut également illustre, et leur vie également sainte. S'ils ne furent pas unis par le sang, ils le furent toujours par les sentiments, par une étroite amitié et par la profession religieuse dans le même Ordre; ils rendirent tous deux de grands services à l'Église et à la couronne d'Espagne, et protégèrent avec le même zèle la cause des Indiens, l'un dans le conseil des Indes, l'autre sur les deux grands siéges épiscopaux d'Amérique, qu'il occupa successivement.

et considéré même comme une des grandes lumières de l'Espagne, lorsque le divin Maître lui inspira la généreuse pensée de se consacrer au service des Indiens du nouveau monde.

Il s'embarqua donc pour l'Amérique en 1526, avec quelques autres religieux de son Ordre, que le R^{me} P. Général envoyait en ce pays sur la demande du roi d'Espagne. Arrivé sur la terre de Carthagène, qui lui avait été assignée pour être le théâtre de ses exploits, il s'appliqua aussitôt à la conversion des indigènes avec un zèle et une ardeur qu'aucune difficulté ne pouvait ralentir.

Malgré la chaleur extrême du climat et les dangers de tout genre auxquels est exposé le voyageur qui s'aventure en ces pays, il visita seul les peuplades barbares du littoral et il eut la joie d'en amener plusieurs au christianisme.

Après cinq années de ce rude apostolat il retourna en Espagne, non point pour se reposer de ses fatigues, mais pour défendre la cause des pauvres Indiens et dénoncer la conduite odieuse des conquérants, qui s'opiniâtraient, malgré les ordres réitérés de l'Empereur, à assujettir les indigènes au service personnel, c'est-à-dire à l'esclavage. Cette manière d'agir aussi injuste qu'impitoyable empêchait l'expansion du christianisme, et faisait autant de déserts de ces pays autrefois si riches et si peuplés.

Le P. Jérôme de Loyasa se trouvait donc en Espagne en 1537, et même, disent quelques auteurs, il avait été élu prieur du couvent de Carboneras, lorsque arriva à la cour la nouvelle de la mort du P. Thomas de Toro, dominicain et premier évêque de Carthagène. L'Empereur et le conseil des Indes jetèrent de suite les yeux sur le P. Jérôme de Loyasa pour remplacer le prélat défunt. Personne, en effet, ne pouvait être plus digne d'un tel choix; car si sa naissance, sa piété connue, ses talents, lui donnaient quelque autorité, il ajoutait à tout cela des lumières fort

étendues et une expérience acquise pendant cinq années entièrement consacrées à l'instruction et à la conversion des Indiens de ce pays.

Il fut donc nommé évêque de Carthagène, et pour l'engager à rendre encore ce service à la nouvelle Église d'Amérique, Sa Majesté lui offrit généreusement tout ce qu'il jugerait nécessaire et à propos de lui demander.

Le nouvel évêque demanda alors :

1° Qu'il plût au roi de protéger énergiquement les Indiens contre leurs oppresseurs, afin de faciliter leur conversion ;

2° De faire construire incessamment une cathédrale à Carthagène, ce que son prédécesseur n'avait eu ni le temps ni les moyens d'exécuter ;

3° De faire bâtir dans la même ville un couvent pour les religieux dominicains, et enfin de faire passer tous les ans six missionnaires du même Ordre d'Espagne dans le gouvernement de Carthagène.

Tout fut accordé sans aucune difficulté et exécuté de même.

Aussitôt après sa consécration, le nouveau prélat se mit en route pour Carthagène, emmenant avec lui une colonie de prêtres et de religieux qu'il avait choisis dans son Ordre et dans différentes autres communautés. A son arrivée, il les distribua dans les diverses parties de son grand diocèse, et lui-même se livra tout entier aux fonctions du saint ministère.

Comme il ne cherchait qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes en faisant connaître et adorer le nom de Jésus-Christ, il eut bientôt gagné la confiance des Indiens. Sa douceur, son désintéressement, sa charité, lui concilièrent l'amour et l'estime de ces peuples, tout à fait édifiés de le voir pratiquer lui-même ce qu'il prêchait aux autres.

Pendant qu'il s'occupait ainsi du bien spirituel de son

troupeau, il ne négligeait pas sa cathédrale, dont il fit la dédicace dans le mois de janvier 1538, sous le vocable de sainte Catherine martyre.

Ensuite il rassembla tous les missionnaires de son diocèse, comme en concile, et avec leur concours il rédigea de très-beaux règlements pour la discipline ecclésiastique.

Il défendit, par exemple, aux prêtres séculiers ou réguliers qui accompagnaient les armées de porter un habit militaire ou tout autre qui cachât leur profession.

Cette ordonnance, en ces temps-là, n'était point indifférente et inutile.

Mais ce qui montre surtout l'élévation de l'esprit et la grandeur du zèle de notre saint évêque, c'est le projet qu'il conçut de fonder à Carthagène un collége à l'instar de celui de la Propagande de Rome et pour le même but.

En ce collége, des religieux nommés par lui, principalement des Dominicains, seraient chargés d'enseigner les principes de la foi, le latin, la philosophie, la théologie, les lois et les bonnes coutumes d'Espagne, aux enfants des caciques et des principaux Indiens, afin que les bons sujets formés dans cette école pussent se répandre ensuite et travailler utilement à la propagande de la foi dans les autres provinces ou royaumes de l'Amérique.

Déjà ce grand évêque avait mis la main à l'œuvre, et on pouvait espérer de voir dans peu d'années le succès de cette belle entreprise, lorsqu'il reçut des lettres du roi Philippe II lui annonçant sa translation du siége de Carthagène à celui de Lima, la nouvelle capitale du Pérou, que le pape Paul III, par bulle de 1541, venait d'ériger en évêché.

La connaissance qu'avait déjà ce prélat des mœurs et coutumes des Indiens, comme aussi sa sagesse, son expérience, son amour de la justice et de la paix furent sans doute les raisons qui déterminèrent le Pape et l'Empereur

à le transférer sur ce nouveau siége, dans un pays dont la conversion et la conservation intéressaient vivement Sa Majesté Catholique.

Jérôme de Loyasa partit donc de Carthagène, emportant avec lui les regrets d'un troupeau chéri; il arriva à Lima en 1543, au moment de la grande insurrection qui menaça d'enlever le Pérou à la couronne d'Espagne.

Le vice-roi Blasco de Nunez, comme nous l'avons dit plus haut, était venu d'Espagne porteur de nouvelles ordonnances dont le peuple était tout à fait mécontent. Gonzalve Pizarre profita de ce mécontentement pour se créer des partisans, et il réussit bien vite à se faire nommer capitaine général du royaume. Le pays était donc entièrement divisé et les deux partis sur le point d'en venir aux mains.

Le nouvel évêque de Lima, arrivant sur ces entrefaites, justifia parfaitement les hautes espérances que le roi avait conçues de son esprit de conciliation et de son grand cœur. Il vint trouver le vice-roi et il offrit spontanément d'aller trouver Pizarre à Cuzco, le centre de la rébellion, et d'employer son influence pour l'amener pacifiquement à faire sa soumission.

C'était là une entreprise dangereuse en ces temps d'effervescence; mais, malgré toutes les observations, il persista dans sa résolution, disant que sa vie appartenait à Dieu et au roi.

Arrivé au camp de Pizarre, après bien des dangers et des aventures, les rebelles le prièrent malicieusement d'exhiber les pouvoirs qu'il devait avoir reçus du vice-roi pour traiter en son nom. Ils savaient parfaitement qu'il n'en avait point demandé et qu'il s'était contenté d'une simple mission verbale.

Le prélat leur répondit qu'il était assez connu dans le pays pour ne pas avoir besoin de lettres de créance, et

que, d'ailleurs, il était venu non pas tant pour traiter que pour les conjurer de cesser une rébellion d'autant plus coupable que les motifs sur lesquels elle s'appuyait n'existaient plus, puisque le vice-roi était résolu à suspendre les nouvelles ordonnances jusqu'à nouvel ordre de la cour de Madrid.

Les rebelles furent touchés de ce langage, et plusieurs même parlaient de se rendre à Lima pour faire leur soumission; mais les événements, plus puissants que les volontés humaines, brisèrent les plans de réconciliation et précipitèrent la fin de la catastrophe. Les auditeurs de l'audience royale, irrités de l'entêtement du vice-roi, l'emprisonnèrent et ouvrirent les portes de la capitale à Gonzalve Pizarre, qui fut reçu avec allégresse par toute la population.

Le vice-roi, quelques mois après, reparut sur la scène, mais il fut vaincu et tué par Pizarre à la bataille de Ana-Quito.

Pizarre resté seul maître du terrain, mais n'étant pas assez hardi pour se faire proclamer roi, comme ses amis le lui conseillaient, et c'était peut-être le meilleur conseil après les fautes impardonnables qu'il avait commises, résolut d'envoyer des ambassadeurs en Espagne pour demander au roi amnistie complète pour le passé, et la continuation pour lui du titre de Gouverneur Général. Il choisit pour cette ambassade l'évêque de Lima. Celui-ci accepta, car il lui était difficile de refuser; mais, arrivé à Panama, il s'arrêta auprès du président Pierre de la Gasca, que le roi avait envoyé avec les pouvoirs les plus étendus pour pacifier le Pérou et détruire l'insurrection.

Dès ce moment, le grand évêque devint le conseil et le bras droit du président. Il le suivit au Pérou, l'accompagna dans son expédition et assista avec lui à la fameuse bataille de Sacsahuana, où Pizarre fut pris et la rébellion

vaincue. Après la victoire, il fut le seul à aider le président dans le travail difficile de la répartition des récompenses entre les vainqueurs, et plus tard il fut chargé d'en faire la lecture du haut de la chaire de la cathédrale de Cuzco.

Au milieu de tous ces tragiques événements, le siége de Lima fut érigé en archevêché, et le digne prélat reçut le *pallium* et la bulle par laquelle il était nommé archevêque de cette cité.

Le président Pierre de la Gasca confia toujours au nouvel archevêque les missions les plus difficiles et les plus délicates. Avant de retourner en Europe, il le nomma, avec les PP. Thomas de Saint-Martin et Dominique de Saint-Thomas, membre de la commission chargée de parcourir le pays pour fixer la taxe à laquelle on pouvait soumettre les Indiens sans aggraver leur sort, et le salaire dont on devrait récompenser leurs travaux sans nuire à l'industrie du pays.

La paix parfaitement rétablie, l'archevêque s'occupa de la construction de sa métropole et de la composition de son chapitre; puis il songea à réunir un concile provincial pour s'occuper des affaires spirituelles du Pérou.

Les évêques de Quito, de Panama et de Cuzco, ses suffragants, ne purent s'y rendre, mais ils s'y firent représenter par leurs procureurs. C'était en l'année 1552.

En ce concile, on définit la marche à suivre pour l'instruction des Indiens, et on approuva la traduction faite par les PP. Dominicains du catéchisme, de la doctrine chrétienne et des principales prières de l'Église, en langues Quichua et Aymara, généralement parlées dans toutes les parties du Pérou.

En outre, les Pères du concile firent plusieurs règlements dans le but de ramener le clergé séculier à la ferveur et à la piété dont il s'était un peu relâché au milieu des guerres

civiles et des troubles qui, pendant quelques années, n'avaient cessé de bouleverser le pays.

L'archevêque, en cette circonstance, fit connaître une lettre qu'il avait reçue de la cour d'Espagne, à la date du 6 janvier 1551, dans laquelle l'Empereur lui concédait le droit de donner ou de retirer à son gré aux prêtres de son diocèse les bénéfices ecclésiastiques, lorsqu'il le jugerait nécessaire pour le bien de son Église et le salut des âmes, sans qu'il eût à recourir pour cela au vice-roi ni aux membres de l'audience royale.

Cette autorisation royale fut un grand moyen entre les mains de l'archevêque pour mettre à la raison les prêtres insoumis. Plût à Dieu, s'écrie Melendez, qu'il en eût toujours été ainsi.

Quand il apprenait qu'un prêtre ne menait pas une vie exemplaire et conforme à sa vocation, il le faisait venir en son palais épiscopal, et là, secrètement et avec une bonté toute paternelle, il lui rappelait la grandeur et la sainteté du ministère sacerdotal, et il le priait en conséquence de vouloir bien se corriger pour ne pas le mettre dans la triste obligation de sévir contre lui. Si le prêtre averti s'amendait, l'archevêque alors le soutenait, l'encourageait, l'honorait; mais s'il avait le malheur de persister dans son égarement, aucune supplication ni aucune considération ne pouvaient l'arrêter, il le châtiait sévèrement et le plus souvent l'obligeait à retourner en Espagne.

Pendant que notre archevêque était ainsi occupé du bien spirituel de son diocèse, une nouvelle rébellion vint encore bouleverser le Pérou.

Un riche Espagnol, nommé François-Fernand Giron, lors de la répartition des récompenses par le président Pierre de la Gasca, après la défaite de Gonzalve Pizarre, crut n'avoir point été rémunéré en raison des services qu'il avait rendus à la cause du roi; et en conséquence il leva

l'étendard de la révolte, à la tête de tous les mécontents, dont malheureusement le nombre était fort grand.

Le vice-roi, Antoine de Mendoza, étant mort, les auditeurs de l'audience royale, de concert avec l'archevêque, prirent la direction des affaires. Ils commencèrent par nommer des capitaines et des officiers dans toutes les cités et villages, afin d'arrêter le progrès de la rébellion. Mais cela n'était pas assez; il leur fallait aussi désigner un chef unique, tant pour gouverner le pays que pour prendre le commandement des armées. Cette nomination n'était pas facile, car chacun des quatre auditeurs avait l'ambition d'occuper ce poste élevé et ne voulait pas en laisser l'honneur à d'autres. Cependant, après bien des discussions, ils finirent par s'entendre ; il fut convenu que l'archevêque de Lima gouvernerait le pays et commanderait les armées, conjointement avec le licencié Fernand de Santillon, un des membres de l'audience royale [1].

Les deux chefs se mirent donc à l'œuvre et prirent de concert toutes les mesures nécessaires pour arrêter l'insurrection.

De son côté, Fernand Giron sentait parfaitement que l'archevêque était son plus redoutable adversaire, car il était chéri des Indiens et très-respecté de tous les Espagnols, et il comprenait aussi que s'il pouvait l'attirer dans son parti il s'emparerait facilement de tout le royaume. Il envoya donc à l'archevêque une lettre dans laquelle il lui disait que ce n'était ni la nécessité ni la crainte qui le poussaient à faire une telle démarche, puisqu'il commandait à une forte armée, et que de plus il jouissait de la sympathie de tous les grands propriétaires du Pérou ; mais que c'était par amour pour le pays qu'il le conjurait de vouloir bien s'entendre avec son envoyé, le prêtre François

[1] Melendez, tome I, p. 496.

de Ayala, et de lui faire savoir ses conditions et ce qu'il convenait de faire pour rétablir la paix.

Notre archevêque ne voulut pas entendre l'envoyé, et aussitôt, rassemblant son armée, il se mit à sa tête et marcha contre les rebelles.

La campagne dura longtemps, et l'archevêque, obligé de revenir à Lima, n'eut point l'honneur de la terminer; mais la victoire n'en resta pas moins à ses soldats. Les rebelles furent défaits et Fernand Giron pris et exécuté.

Aussitôt la paix rétablie, don Jérôme Loyasa entreprit la visite de son diocèse pour achever la pacification des esprits et remédier aux maux que la guerre entraîne toujours avec elle. Son esprit s'appliquait à tout, dit le P. Melendez; il était propre aux choses de la paix comme à celles de la guerre. Il pouvait commander une armée de soldats aussi bien que gouverner un diocèse. Avec les savants, il était savant; avec les grands, il était grand; avec les petits, il savait se faire petit: en un mot, selon l'exemple de l'Apôtre, il se faisait tout à tous.

Un jour, le vice-roi don François de Tolède, parlant, devant notre archevêque et quelques-uns de ses suffragants, des vices qui désolaient le Pérou, se permit de leur dire : « Si vous, Messeigneurs, veilliez sur votre troupeau avec le soin désirable, je ne serais pas obligé de remédier moi-même aux maux dont nous nous entretenons. » Alors l'archevêque, prenant la parole au nom de tous, répondit : « Si vous, monsieur le vice-roi, aviez toujours eu le zèle que requiert le service de Dieu et du roi, et si vous eussiez aidé les prélats autant que vous le deviez, vous ne seriez point obligé aujourd'hui d'employer des moyens énergiques pour réprimer les vices dont vous vous plaignez. Nous, évêques, nous avons besoin de vous, comme, vous aussi, vous avez besoin de nous, et si nous ne nous donnons pas la main, ni vous ni moi ne

pourrons jamais remédier aux maux dont on vient de parler [1]. »

Dans une autre circonstance, notre archevêque montra encore toute sa fermeté. Le même vice-roi, François de Tolède, avait amené avec lui d'Espagne un prêtre dont la conduite laissait à désirer. Le saint prélat, selon sa coutume, le fit appeler pour lui faire en secret les observations nécessaires. Mais au bout de quelque temps, voyant que ce prêtre persistait dans son égarement, il le fit prendre, juger et par suite condamner à retourner en Espagne.

Le vice-roi, en apprenant la sentence portée contre son favori, vint trouver le saint archevêque pour le prier de commuer la peine de l'exil en toute autre qu'il lui plairait d'imposer. L'archevêque s'excusa; alors le vice-roi, irrité, s'écria que c'était une indignité de refuser une telle faveur

A cette occasion, nous citerons un autre exemple de liberté tout évangélique :

Le P. Francisco de Sanabria, du couvent de Lima, était un grand prédicateur et en même temps un saint homme, « qu'on rencontrait seulement dans l'église, mais jamais dans les rues, dit Melendez. » Le même vice-roi, don Francisco de Tolède, aimait à l'entendre, et il ne manquait jamais à ses sermons, quoique cependant il eût été souvent froissé par des traits qu'il comprenait parfaitement avoir été dirigés contre lui par le prédicateur. Néanmoins il invita un jour le P. Sanabria à prêcher, dans la chapelle royale, sur la Samaritaine. Celui-ci accepta; et quand il arriva à cette parole du Christ à la Samaritaine : *Mulier, da mihi bibere,* se tournant vers le vice-roi, il lui dit : « A cette femme, Notre-Seigneur demanda à boire; et à vous, Excellence, les conquérants du royaume, comme fidèles serviteurs de Sa Majesté, demandent à boire et à manger pour leurs enfants... Que Votre Excellence leur donne donc quelque chose; que toutes les richesses du Pérou ne servent point pour vos favoris. Ce n'est point bonne justice de refuser à ceux qui méritent, pour donner à ceux qui n'ont rien fait et qui ne méritent rien. » Le vice-roi, non-seulement ne l'invita plus à prêcher, mais il ordonna au provincial de l'exiler du Pérou. Le P. Sanabria mourut à Panama, en 1586.

à la demande d'un vice-roi, et il ajouta avec menace que si le prêtre en question partait pour l'Espagne, Sa Grandeur risquait bien de l'accompagner.

L'archevêque, sans changer de visage, lui répondit de sa voix douce et ferme : « Que Son Excellence fasse ce qui lui plaît, mais en ce cas j'aime à croire que le prêtre et moi ne partirons pas seuls. »

Sur ce, le vice-roi retourna à son palais sans dire un seul mot.

Il y avait à Lima un prêtre qui, bien que riche, était toujours vêtu très-misérablement. Un jour l'archevêque le fit appeler et lui dit : « Père Godoy, j'ai besoin d'argent; voulez-vous m'en prêter? je vous le rendrai bientôt. » Le P. Godoy aussitôt s'empressa de lui apporter la somme demandée, disant que si Sa Grandeur en désirait davantage il était à sa disposition.

L'archevêque le pria de remettre l'argent entre les mains de son majordome. Après le départ du P. Godoy il fit acheter avec cet argent deux habits complets, et il ordonna de les lui porter comme un cadeau de sa part, en reconnaissance de l'argent prêté. Le P. Godoy ne voulait point les recevoir, mais il dut cependant s'y résigner quand on lui eut dit que telle était la volonté de l'archevêque.

Quelques jours après, le P. Godoy, ayant revêtu ces nouveaux habits, se rendit au palais archiépiscopal, et parvenu en la présence de l'archevêque il se jeta à ses pieds pour lui exprimer sa reconnaissance.

« Mais, Père Godoy, lui dit l'archevêque, je ne suis pas aussi généreux que vous le supposez; je n'ai point demandé votre argent pour m'en servir moi-même, mais simplement pour vous en acheter des habits plus décents, car vraiment vous n'êtes pas toujours vêtu assez convenablement. Si désormais vous n'y prenez pas garde, je me chargerai encore dans l'avenir de votre garde-robe. »

De ce jour le P. Godoy porta des habits décents, de peur que l'archevêque n'en commandât pour lui.

Maintenant que nous avons fait connaître le caractère et les grandes qualités du premier archevêque de Lima, nous allons dire quelques mots sur l'œuvre principale de sa vie.

Depuis longtemps le pieux prélat avait conçu la bonne pensée de fonder un hôpital pour les Indiens infirmes, lesquels, le plus souvent, parce qu'ils ne savaient où se réfugier dans leurs maladies, mouraient au milieu des champs sans secours et sans sacrements.

Cette pieuse pensée le travaillant toujours de plus en plus, il résolut de la mettre à exécution.

Aussitôt il vendit tout ce qu'il possédait, et avec l'argent de cette vente il jeta les fondements du grand hôpital qui, aujourd'hui sous le nom de Sainte-Anne, existe encore à Lima.

A peine l'établissement fut-il en état de recevoir des hôtes, que l'archevêque y fit transporter tous les Indiens malades qu'il put rencontrer dans la ville, et ensuite lui-même s'y établit dans une pauvre et misérable chambre, afin d'être plus à portée d'assister les moribonds et de veiller à tout ce qui se faisait dans l'hôpital.

Ce fut alors surtout que se révélèrent la bonté et le dévouement de ce saint prélat. Chaque jour on le voyait remplir les offices les plus divers et les plus humbles; il veillait à la cuisine, à la préparation des mets et des remèdes; il assistait à toutes les visites des médecins et prenait ensuite un grand soin à ce que toutes les prescriptions fussent parfaitement observées. A l'heure des repas, il se plaisait à présenter de sa propre main la nourriture aux malades, et leur rendait les services les plus répugnants comme s'il eût été un simple infirmier [1].

[1] Melendez, tome I, p. 508.

Mais les rentes de son archevêché était trop insuffisantes pour l'entretien de cet hôpital, Mgr Jérôme de Loyasa fut obligé de se faire mendiant. Il alla lui-même frapper à la porte des maisons de la capitale pour demander des secours pour ses pauvres malades, et il envoya quêter non-seulement au Pérou, mais encore en Europe.

Les rois d'Espagne lui envoyèrent en différentes occasions des sommes considérables, car ils avaient à cœur le bien-être des Indiens autant que leur conversion [1].

Voici la circulaire que l'archevêque, à l'occasion de la construction de son hôpital, envoya à ses prêtres pour être lue dans toutes les églises du Pérou. Cette circulaire se trouve aujourd'hui en tête des règlements écrits par l'archevêque pour le susdit hôpital.

« Parmi les choses dont nous aurons à rendre compte à

[1] Pour être juste et ne pas jeter sur des innocents la faute qui appartient aux coupables, il faut savoir distinguer entre le gouvernement espagnol et les conquérants. Le gouvernement espagnol fut toujours bon et doux envers les Indiens, tandis que les conquérants se montrèrent toujours impitoyables envers eux.

La charge de conquérir avait été malheureusement presque toujours confiée aux mains de soldats de fortune et d'aventuriers désespérés, qui entraient dans l'entreprise comme dans un jeu. Comme ils recevaient à peine l'aide du gouvernement, ils devaient tous leurs succès à leur propre valeur et industrie; et, pour cette raison, ils se croyaient tout permis. Ils se partagèrent les terres et même les personnes, sans souci du droit des Indiens, et chaque jour ils commettaient des atrocités qui révoltaient l'humanité. Ils étaient presque tous des hommes sans éducation; et comme ils se doutaient peu de la responsabilité qu'ils encouraient, ils satisfaisaient tous les caprices que la cruauté et leur fantaisie leur inspiraient.

Les rois d'Espagne firent tous leurs efforts pour arrêter ces crimes, et publièrent des ordonnances où se révèlent leur sollicitude et leur bon vouloir envers les Indiens; mais ils étaient trop loin pour que leur influence fût efficace. Mais toujours ils aidèrent de leur propre bourse toutes les institutions établies pour le bien des indigènes; et à l'occasion de la fondation de l'hôpital de Lima, ils envoyèrent des sommes importantes à l'archevêque.

« Dieu au jour du jugement, les premières que men-
« tionne le saint Évangile, sont les œuvres de piété et de
« miséricorde envers les malheureux et les nécessiteux.
« Saint Matthieu (chap. XXV) nous apprend qu'un jour le
« souverain Juge dira : « Venez à moi, vous, les bénis de
« mon Père, parce que quand j'étais sans abri vous m'avez
« recueilli; quand j'étais en prison vous m'avez visité;
« quand j'étais malade vous m'avez soigné; quand j'étais
« affamé vous m'avez donné à manger; quand j'étais
« altéré vous m'avez donné à boire; car ce que vous avez
« fait à un pauvre vous l'avez fait à moi, et je le prends
« sur mon compte. »

« En un autre chapitre, le même apôtre ajoute que
« celui qui au nom de Dieu aura donné un verre d'eau
« froide en sera récompensé, tandis qu'au contraire il sera
« dit aux mauvais : « Allez, maudits de mon Père, allez au
« feu éternel, parce que quand j'étais malade vous ne
« m'avez point soigné; quand j'avais faim vous ne m'avez
« point donné à manger; quand j'étais nu vous ne m'avez
« point vêtu, et tout ce que vous avez refusé aux néces-
« siteux, c'est à moi-même que vous l'avez refusé. » Tel
« est aussi le compte que Dieu tient des œuvres de piété
« que nous accomplissons envers les pauvres et les néces-
« siteux.

« C'est pourquoi, considérant combien nombreux sont
« les Indiens pauvres et nécessiteux dans la ville de Lima,
« nous croyons que fonder un hôpital pour y recevoir tous
« ces malheureux sera une œuvre très-agréable à Notre-
« Seigneur et un grand bien pour le pays; car, outre la
« guérison des malades, des œuvres de miséricorde encore
« plus importantes pourront s'accomplir en cet hôpital.

« Les Indiens infidèles, par exemple, soignés en cet
« hôpital, voyant que l'on s'occupe d'eux sans autre
« intérêt que leur bien propre et par amour pour Dieu

« seul, seront plus facilement amenés à demander le saint « baptême.

« Les Indiens déjà baptisés trouveront non-seulement « en cet hôpital la guérison de leur corps, mais encore « par la réception des sacrements la guérison de leur « âme.

« Les Espagnols eux-mêmes, en contribuant à la con- « struction et à l'entretien de cet hôpital, trouveront une « heureuse occasion de faire l'aumône qui rachète les « péchés, ou bien un moyen certain de restituer aux « Indiens les biens mal acquis dont ils sont détenteurs, « alors même qu'ils ne savent pas au juste à qui ils ont « fait tort.

« Donc, pour ces diverses considérations, nous avons « résolu de fonder un hôpital pour les seuls Indiens, et « nous demandons et demanderons toujours des aumônes, « jusqu'à ce que notre projet soit entièrement réalisé, et « nous espérons par la grâce de Dieu que les aumônes ne « nous manqueront jamais; et comme parmi tous les « saints que l'histoire nous apprend avoir partagé leurs « biens avec les pauvres, saint Joachim et sainte Anne, « les parents de la très-sainte Vierge Marie, ne tiennent « pas le moindre rang, nous voulons donc que ledit hôpital « soit placé sous le patronage et le vocable de sainte Anne. »

Mgr Jérôme de Loyasa eut la consolation de terminer son bel hôpital, et quand il en eut vu poser la dernière pierre, et qu'il eut pris toutes les dispositions nécessaires pour en assurer l'existence dans l'avenir, il chanta avec joie son *Nunc dimittis*.

Peu de mois après, la mort vint le saisir dans cette même petite chambre qu'il s'était fait préparer dans l'hôpital, afin d'être toujours au milieu de ses brebis les plus chères.

Il fut enterré dans l'église de l'hôpital, et sur sa tombe on grava l'épitaphe suivante :

D. O. M.
CIVITATIS HUJUS ECCLESIÆ
CATHEDRALIS ERECTOR
ET PRIMUS EJUS ARCHIEPISCOPUS
CARTHAGENÆ OLIM PRÆSUL
ORDINIS PREDICATORUM
ORNAMENTUM
ILLUSTRISSIMUS DD. FRATER
HIERONYMUS DE LOYASA
CUI LIMA HANC PAROCHIAM
ET XENODOXIUM
INDIGENÆ AMOREM,
ET OMNES IMITATIONEM
DEBENT
H. C. S.
RELIGIONE, CLEMENTIA
LIBERALITATE CLARUS
OBIIT ANNO M D LXXV
DIE XXV OCTOBRIS
DA TUMULO FLORES, DIC ULTIMA VERBA JACENTI
DISCE ETIAM SANCTE VIVERE, DISCE MORI.

Aujourd'hui encore, dans l'hôpital Sainte-Anne de Lima, au centre de la croix formée par les quatre grandes salles de l'infirmerie, se trouve un autel consacré à la patronne de l'hôpital, et sur cet autel on voit un grand tableau représentant cette même sainte Anne ayant notre archevêque agenouillé à ses pieds.

Sur la muraille, on lit en espagnol l'inscription suivante :

« Tel est le portrait de don Jérôme Loyasa, naturel de Truxillo, en Estramadure, noble par le sang, et de profession dominicain, homme très-savant.

« En l'année 1537, il fut nommé évêque de Carthagène; en 1541, évêque de Lima. Il érigea sa cathédrale le 17 septembre 1543, et il reçut le *pallium* de premier archevêque de Lima en 1548. Il fut intègre dans la justice, d'un zèle extraordinaire et d'une charité rare, spécialement envers les Indiens, qu'il aimait tendrement et pour le bien desquels il fonda en l'an 1549 cet hôpital, auquel il donna tout ce qu'il avait étant vivant, et après sa mort son propre corps. Il légua, en outre, une rente de seize mille écus pour l'entretien des pauvres au milieu desquels il avait passé sa vie dans l'exercice de la charité et de la prière. Il convoqua deux conciles provinciaux, gouverna son Église trente-deux ans, et mourut plein de mérites en 1575. »

En terminant ce court aperçu sur la vie et les vertus du pieux archevêque de Lima, nous devons faire observer que, dans tous les ouvrages écrits sur le Pérou et sur les grands hommes que ce pays a donnés à l'Église et à l'Amérique, ce saint prélat est placé au nombre des plus illustres, et l'Ordre de Saint-Dominique glorifié pour avoir produit un si grand et si digne personnage.

Cette réflexion, mieux que notre récit, donnera une idée de ce que fut le dominicain F. Jérôme de Loyasa, premier archevêque de Lima.

CHAPITRE XV

Le P. André Velez, septième provincial. — Le P. Garcias de Toledo, huitième provincial. — Séparation des provinces du Chili et de Quito (1586).

Le sixième dimanche après l'octave de la Sainte-Trinité de l'année 1573, les religieux de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou se réunirent en chapitre pour donner un successeur au P. Alphonse de Cerda, dont le temps de provincialat était expiré. Leur choix tomba sur le P. André Velez, qui fut ainsi le septième provincial de la province du Pérou.

A son arrivée d'Espagne au Pérou, le P. André Velez fut envoyé au couvent de Chuquizaca, dont il devint prieur en 1569. Son temps terminé, il fut assigné au couvent du Saint-Rosaire par le visiteur vicaire général, P. Diego de Osorio, et quelque temps après élu provincial dans le neuvième chapitre général tenu à Lima en l'année 1573.

En ce chapitre, le nouveau provincial et les définiteurs, pensant qu'une plus grande uniformité dans la célébration des saints offices ne pourrait qu'ajouter à leur beauté, décrétèrent que les religieux devraient à l'avenir, dans tous les offices et cérémonies, se conformer strictement au cérémonial de l'Ordre, sans y rien ajouter ni rien retrancher. Ils ordonnèrent en outre à tous les supérieurs des maisons, grandes ou petites, de veiller à ce que chaque

année on célébrât, dans la communauté assemblée au chapitre ou en tout autre lieu, une ou plusieurs messes, sans consécration, dans lesquelles on suivrait ponctuellement toutes les rubriques, de manière à les enseigner aux religieux et éviter ainsi toute divergence dans la célébration des saints mystères.

Les membres du chapitre s'occupèrent aussi de tous les moyens à prendre pour répandre dans le public la dévotion du très-saint Rosaire; et à cette occasion ils approuvèrent la coutume qui s'était introduite dans la province (sans qu'on sût au juste en quel temps et comment) de porter pendu au cou le chapelet, qui jusque-là avait toujours été attaché à la ceinture.

Les religieux terminèrent le chapitre en nommant le P. Alphonse de Cerda, ex-provincial, définiteur pour le chapitre général futur, et ordonnèrent au nouveau provincial de se rendre en Europe pour traiter certaines questions nécessitant sa présence. En cette circonstance, les membres du chapitre s'autorisèrent d'un décret du chapitre général tenu à Rome en 1571, concédant aux provinciaux du Pérou le droit de passer en Europe quand cela leur paraissait nécessaire, pourvu qu'ils eussent l'assentiment des définiteurs du chapitre provincial, ou, à leur défaut, celui des dix Pères les plus graves de la province.

Au nombre des défunts que le chapitre recommanda aux prières de la province, nous citerons le P. Christophe de Castro, l'un des plus infatigables missionnaires de l'Ordre parmi les peuples indiens.

Ce digne religieux fut pendant longtemps curé de la doctrine de Chincha, dont le *curaca* ou cacique avait la réputation d'être extrêmement riche et d'avoir enfoui ses trésors pour les soustraire à la rapacité des conquérants.

Un jour, ce cacique vint trouver le missionnaire et lui dit : « Père, vos compatriotes sont toujours en quête de

notre or, et ils ne le désirent que pour le dépenser en plaisirs et folies de tout genre; c'est pourquoi nous ne tenons nullement à leur donner celui que nous avons amassé avec tant de peines et de fatigues. Mais pour vous, qui ne cherchez l'or que pour la gloire de Dieu, pour bâtir des églises et des couvents, si vous en voulez, je vous en donnerai de quoi charger un navire. »

Le religieux lui répondit : « Merci, mon fils, je n'ai nullement besoin de votre or; car, ayant fait vœu de pauvreté, je ne puis rien posséder, et je sais d'ailleurs me contenter d'une petite cabane et d'un mauvais habit. Gardez donc toutes vos richesses, afin que vos enfants puissent en jouir après vous. »

Le cacique insista, le priant d'en accepter au moins pour faire face aux nécessités de la vie; mais jamais il ne put persuader le bon religieux. Cependant celui-ci, pour ne pas trop mortifier le cacique, lui dit que s'il lui faisait fabriquer un calice d'or pour son église, il l'accepterait avec plaisir. Le calice fut fait et envoyé à l'église bientôt après. Tel était donc l'esprit de pauvreté de ce religieux et l'édification qu'il donnait aux Indiens, que ces derniers venaient déposer volontairement à ses pieds ces mêmes richesses qu'ils refusaient opiniâtrément aux conquérants [1].

Le P. Christophe de Castro mourut à Chincha en odeur de sainteté.

Le chapitre terminé, le provincial André Velez fit la visite de la province, et peu après partit pour l'Espagne, d'où il ne revint jamais.

Il fut à peine deux ans provincial, car il quitta le Pérou dans les commencements de 1575.

Le successeur du P. André Velez fut le P. Garcias de Tolède, nommé dans le chapitre tenu à Lima en 1577.

[1] Melendez, tome I, p. 454.

Le P. Garcias de Tolède, huitième provincial de la province de Saint-Jean-Baptiste, né à Oroposa, petite ville de la Nouvelle-Castille, appartenait à l'illustre famille dont il portait le nom.

Il était encore jeune, lorsqu'en 1535 don Antoine de Mendoza, envoyé au Mexique avec le titre de vice-roi, le prit en sa compagnie comme un jeune seigneur pouvant faire honneur à sa cour et qu'il voulait former aux affaires. Mais ni les faveurs du vice-roi ni les richesses du pays ne touchèrent plus le jeune Garcias dès qu'il sentit que Dieu l'appelait à une vie plus parfaite. La ferveur tout angélique des premiers missionnaires venus dans le nouveau monde, et les fréquentes conversions dont il était témoin, lui paraissaient quelque chose de plus précieux que la conquête des provinces et des royaumes. Après avoir éprouvé son cœur et sa vocation, il alla demander l'habit des Frères Prêcheurs au couvent de Saint-Dominique de Mexico[1].

Après avoir fait profession, il travailla sans relâche à se former à la vie apostolique par des études suivies et les exercices de la prière et de la pénitence. On lui permettait d'en faire de temps en temps les premiers essais dans la compagnie des vieux missionnaires, auxquels il demandait comme une grâce d'être quelquefois associé. La province du Mexique se flattait d'avoir un jour dans le jeune Garcias de Tolède un missionnaire de premier mérite; mais la Providence, dont les secrets sont parfois impénétrables, en disposa autrement.

Sur la demande de sa famille, il fut envoyé en Espagne, où nous voyons qu'il devint directeur de sainte Thérèse. Dans les chroniques des Carmes réformés se trouvent plusieurs lettres de cette séraphique vierge au P. Garcias de

[1] Augustin Davila, tom. II, p. 544.

Tolède. Nous citerons un extrait de l'une d'elles comme une preuve des relations spirituelles établies entre ces deux grandes âmes.

« Votre Révérence fera en tout comme elle jugera à « propos; mais qu'elle considère ce qu'elle doit à une « personne qui lui a ainsi confié son âme. Je recomman- « derai la vôtre à Notre-Seigneur tout le temps de ma « vie... Par ce que contient ce papier, vous verrez combien « il est bon de se donner entièrement à Celui qui se donne « à nous sans mesure. Qu'il soit béni à jamais! j'espère « en sa miséricorde, que nous nous verrons, vous et moi, « dans le céleste séjour, où nous reconnaîtrons plus claire- « ment les grâces qu'il nous a faites pour le louer éternel- « lement. »

Les fréquentes conversations du P. Garcias avec la grande servante de Dieu ne firent que rendre plus vif son désir de se consacrer au service des Indiens; et lorsque la Providence lui en offrit l'occasion, il l'accepta avec le plus grand bonheur.

En 1569, don François de Tolède, ayant été nommé vice-roi du Pérou, voulut emmener avec lui un religieux saint et savant dont il pût consulter les lumières dans les affaires importantes, et naturellement il pensa à son cousin, que tout le monde regardait comme un des hommes les plus éclairés et les plus prudents de son siècle. Le P. Garcias voyant en cette invitation une preuve manifeste de la volonté de Dieu, qui lui offrait ainsi le moyen de se donner au salut des Indiens, accepta avec empressement, et quelque temps après il arriva à Lima en compagnie de son parent le vice-roi.

Le pieux missionnaire commença à exercer son ministère dans la capitale; mais bientôt une occasion favorable lui fit porter plus loin son zèle et son ardeur pour le salut des âmes.

Le vice-roi, après avoir terminé à Lima une affaire des plus pressantes, partit pour visiter toutes les provinces du royaume afin d'y régler la police et d'y faire exécuter les lois; et il voulut que le P. Garcias l'accompagnât pour être son conseil de confiance dans tout ce qui pouvait intéresser l'État et surtout la religion.

Ces visites occupèrent plusieurs années, et ce fut pendant ce temps que le P. Garcias, aidé de quelques autres Dominicains, eut la consolation de convertir une peuplade d'infidèles, au milieu desquels il fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Oroposa, en honneur ou en souvenir du lieu où il était né.

Le Seigneur accordait donc les plus heureux succès au ministère du P. Garcias; mais il les attribuait moins à ses propres travaux qu'aux ferventes prières de sainte Thérèse, qui lui avait promis de ne point le perdre de vue au milieu de ses missions.

Parmi les avantages que les Péruviens retirèrent de la visite du vice-roi, on doit compter en première ligne les ordonnances qu'il rédigea après avoir pris une connaissance parfaite du pays. Ces ordonnances furent approuvées et applaudies par le grand conseil des Indes, et elles furent pendant longtemps considérées comme le fondement du droit civil et les règles de la société péruvienne. Le P. Garcias prit une grande part à la rédaction de ces ordonnances, et ainsi il a droit, dit Melendez, à la reconnaissance éternelle des Péruviens.

Il y avait déjà huit années que le P. Garcias de Tolède était au Pérou, lorsqu'il fut nommé à l'unanimité provincial dans le chapitre tenu à Lima en 1577.

Malgré son grand âge et ses infirmités, le P. Garcias entreprit la visite de sa province, et pendant ce voyage il y fonda de nouveaux couvents et il en répara plusieurs des anciens.

Jamais il ne se prévalut de son crédit auprès de son cousin le vice-roi que pour le bien des pauvres Indiens et le maintien de l'esprit de régularité dans les communautés.

Pour éviter aux religieux toute tentation de cupidité, il fit lire dans le chapitre où il fut élu provincial un bref du pape Pie V défendant aux religieux auxquels on permettait de retourner en Espagne de recevoir pour leur voyage au delà du nécessaire, lequel devrait être fixé par le provincial en toute charité, mais aussi conformément à l'esprit de pauvreté.

Une de ses premières attentions comme provincial fut d'occuper les religieux selon leur vocation et leurs talents. Il retira de cette mesure le double avantage de multiplier les bons sujets et de pouvoir plus abondamment fournir des secours spirituels aux Indiens. Le seul couvent de Lima donnait à la fois de brillants professeurs en tout genre à l'université, et d'excellents apôtres dont la parole éloquente se faisait entendre dans toutes les parties de la grande colonie.

L'université de Lima avait été fondée, comme nous l'avons dit plus haut, dans le couvent du Très-Saint-Rosaire de Lima, et occupait toutes les vastes salles comprises dans le premier cloître. C'était là que se réunissaient les maîtres et les élèves. Mais, à mesure que le nombre des uns et des autres augmentait, le bruit occasionné par les disputes scolastiques et autres croissait aussi, et à un moment il devint intolérable pour des religieux dont la vocation avant tout doit être la prière, l'étude et la retraite. Le P. Garcias résolut de remédier à ce grand inconvénient, et il lui suffit de parler au vice-roi pour obtenir de lui les fonds nécessaires à la construction d'un édifice propre à recevoir l'université.

Le P. Garcias finissait son provincialat (1581) au

moment même où le vice-roi, son cousin, se préparait à retourner en Espagne. Il résolut de l'accompagner.

Ses nombreuses infirmités et son grand âge lui donnaient le droit de choisir un lieu de retraite pour ne plus s'occuper que de la prière et de la pensée de la mort. Il se retira donc dans le petit couvent de Talavera, où il mourut quelques années après en odeur de sainteté.

L'année où le P. Garcias de Tolède quitta le Pérou, on y vit arriver le T.-R. P. Dominique de la Parra, fils du couvent de Salamanque, envoyé par le R^me^ P. Pierre Constable, général de l'Ordre, comme Visiteur et Vicaire général de la province de Saint-Jean-Baptiste.

Le premier soin de ce visiteur fut de réunir un chapitre provincial pour donner un successeur au P. Garcias, et il arriva que lui-même fut élu le 1er juillet 1581.

Le chapitre terminé, le nouveau provincial s'empressa de faire la visite des couvents, et aussitôt après il partit pour l'Europe, laissant à sa place, pour gouverner la province, le R. P. Louis de la Quadra, prieur du couvent de Lima.

A peine le P. Dominique de la Parra était-il parti qu'on reçut du pape Grégoire XIII un bref annulant son élection, et enjoignant au P. Thomas de Moralès l'ordre de prendre le gouvernement de la province jusqu'au jour où on pourrait régulièrement procéder à l'élection canonique d'un provincial nouveau. La raison pour laquelle le Saint-Père cassa l'élection du P. Dominique de la Parra fut sans doute parce qu'il fut soupçonné et même accusé d'avoir usé de l'influence que lui donnait son titre de Visiteur pour se faire nommer provincial.

Le P. Louis de la Quadra remit donc tout de suite les rênes du gouvernement au P. Thomas de Moralès. Celui-ci aussitôt convoqua le chapitre, et on procéda à l'élection d'un nouveau provincial, lequel fut le P. Salvador de Ribera. C'était le 29 décembre 1584.

Le P. Salvador de Ribera, né à Lima, prit l'habit de l'Ordre en 1567, dans le couvent du Saint-Rosaire. Après sa profession il fut emmené en Espagne par le P. Diego de Osorio, visiteur, pour y achever ses études. Il enseigna la philosophie pendant quelques années au couvent de Saint-Paul de Séville, puis il retourna à Lima, où il devint professeur à l'université, et enfin prieur du couvent du Saint-Rosaire. Il mourut évêque de Quito.

Le P. Salvador de Ribera gouvernait la province à peine depuis trois mois, lorsque le peuple se souleva contre lui par suite de son refus énergique de livrer un malheureux auquel le couvent avait donné un asile. Les juges de l'audience royale, prenant en cette circonstance le parti du peuple, saisirent le P. Salvador et l'expédièrent en Espagne pour rendre compte de sa conduite à Sa Majesté Catholique.

Tel était l'état des affaires lorsque arriva un nouveau bref du pape Grégoire XIII, nommant par autorité apostolique comme provincial l'ex-provincial absous, le P. Dominique de la Parra, et en même temps annulant le chapitre provincial du 29 décembre 1584.

Le P. Dominique de la Parra, rentré ainsi au pouvoir, mais se trouvant dans l'impossibilité de retourner pour le moment au Pérou, expédia des lettres par lesquelles il renommait de nouveau, pour le remplacer momentanément pendant son absence dans le gouvernement de la province, le P. Louis de la Quadra.

Ce dernier religieux, alors prieur du couvent de Quito, s'empressa de revenir à Lima pour remplir la charge confiée à ses soins; mais à peine avait-il mis le pied au Pérou, qu'une lettre du 18 janvier 1586 lui apporta la triste nouvelle de la mort du P. Dominique de la Parra.

Par suite de cette mort expirèrent les pouvoirs confiés au P. Louis de la Quadra, et le gouvernement de la pro-

vince passa de droit et de fait au prieur du couvent désigné pour la réunion du prochain chapitre provincial, c'est-à-dire au P. Dominique de Valderrama, prieur élu de Cuzco.

Le chapitre se tint le 25 juillet 1586, et il nomma comme provincial le P. Dominique de Valderrama.

Nous voici arrivés à l'année 1586, en laquelle les deux provinces du Chili et de Quito furent séparées de celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou et constituées en provinces indépendantes : la première sous le vocable de saint Laurent martyr, et la seconde sous celui de sainte Catherine martyre.

La demande de cette séparation avait déjà été faite dès l'année 1561 par le T.-R. P. François de Saint-Michel, quatrième provincial, et plusieurs fois renouvelée à Rome pas les procureurs des provinces; mais ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard que la question fut entièrement résolue.

Dès l'année 1571, la province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade avait été rendue indépendante de celle du Pérou; en sorte qu'en moins de cinquante années d'existence, la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou eut l'honneur d'enfanter trois autres provinces dont nous parlerons dans la suite [1].

Nous arrêterons là notre aperçu sur l'histoire de cette province, puisque selon notre plan nous ne devons nous occuper que de la fondation et des commencements de chacune des provinces.

La province de Saint-Jean-Baptiste fut sans contredit

[1] Voir, à la fin du volume, l'état de la province du Pérou au moment de la séparation (note 3).

la plus glorieuse de toutes celles du nouveau monde et la plus féconde en saints et en illustrations de tout genre.

Les fondateurs furent tous des hommes du plus haut mérite, dont le nom se trouve mêlé à tout ce qui se fit de grand et de bien dans le Pérou.

Ce fut à cette province qu'échut l'insigne honneur de donner à l'Église et au monde, en 1586, cette jeune et charmante sainte qui, sous le nom de sainte Rose de Lima, est devenue la patronne des deux Amériques[1].

C'est de cette même province que sont sortis les bienheureux Martin de Porrez, Jean Massias, que l'Église a placés sur nos autels; le vénérable Vincent Vernedo, dont la cause fut portée à Rome, et tant d'autres saints religieux dont les noms sont restés gravés dans le cœur des peuples américains jusqu'à nos jours.

Dans les neuf chapitres précédents, nous nous sommes occupés de la fondation de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, et nous en avons suivi le développement pendant un demi-siècle, c'est-à-dire jusqu'au jour où cette province, parvenue à son apogée, a dû se démembrer pour donner naissance à trois nouvelles provinces: celle de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade, celle de Sainte-Catherine de Quito, et enfin celle de Saint-Laurent du Chili.

Pour nous conformer à notre programme, nous devrions

[1] Nous ne parlerons pas en ce livre de cette grande et aimable sainte, dont nous aimerions cependant à rappeler, ne fût-ce qu'à grands traits, les admirables vertus et les faveurs spéciales dont elle fut honorée par son Époux céleste.

Mais ce serait sortir de notre plan, dès lors que nous ne voulons nous occuper que de la fondation des diverses provinces de l'Ordre en Amérique, et des hommes qui y ont le plus contribué par leurs vertus et leurs travaux.

D'ailleurs, la vie de sainte Rose de Lima a été écrite plusieurs fois déjà, et en dernier lieu avec un charme particulier par M. le vicomte Théodore de Bussierre, dans un livre admirable auquel nous devons plusieurs bons renseignements sur le Pérou.

donc nous en tenir là. Cependant nous demandons la permission au lecteur de sortir un moment de notre cadre, pour lui présenter quelques renseignements biographiques sur nos deux bienheureux Martin de Porrez et Jean Massias, qui, bien qu'ils ne puissent point être placés au nombre des fondateurs, n'en sont pas moins les deux plus grandes gloires de la province; et en même temps pour lui faire connaître le monastère de la Magdalena, ce fameux couvent d'observance dont la fondation (1606) fut de quelques années postérieure à l'époque où nous avons cru devoir arrêter notre petit aperçu historique sur la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

Dans les deux chapitres suivants, nous parlerons donc de nos deux bienheureux et du couvent de la Magdalena.

CHAPITRE XVI

Vie du bienheureux Martin de Porrez [1].

Pendant que se passaient les événements dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, c'est-à-dire au milieu des troubles occasionnés dans la province par le fréquent changement des supérieurs, vivait en paix avec Dieu et avec les hommes, dans le couvent du Saint-Rosaire, un humble Frère convers que l'Église a présenté plus tard à notre vénération sous le nom du bienheureux Martin de Porrez.

Cet illustre religieux naquit à Lima en l'année 1569. Son père, Jean de Porrez, chevalier de l'Ordre d'Alcantara, descendait d'une noble famille de Castille. Sa mère, Anne Velasquez, ainsi appelée pour avoir été l'esclave d'un Espagnol de ce même nom, était une pauvre et malheureuse négresse de Panama, que des circonstances particulières avaient conduite dans la capitale du Pérou.

Il fut donc le fruit d'une union illégitime. Mais le vice de sa naissance fut compensé en ce jeune mulâtre par une surabondance de grâces qui, l'élevant de vertu en vertu, firent de lui l'instrument des miséricordes du Seigneur pour l'édification et la consolation de tout un peuple.

Son père, Jean de Porrez, ne prit point d'abord le

[1] Tous les détails de cette vie sont puisés dans le P. Melendez et le P. Touron.

moindre soin de son enfance, et il en laissa entièrement la direction à la mère, qui, pauvre et misérable comme elle était, n'était pas plus en état d'entretenir l'enfant de son crime que de lui donner une éducation chrétienne. Heureusement, Dieu, dont l'œil paternel s'arrête avec amour sur toutes les créatures même les plus infimes, ne l'abandonna point; il veilla sur lui comme sur un de ses élus, et suppléa abondamment à tout ce qui pouvait lui manquer du côté de la fortune et de l'éducation.

D'ailleurs, l'enfant avait reçu du Ciel ce qui vaut mieux que richesse et noblesse, un excellent caractère. Sa candeur et sa modestie le faisaient aimer de tout le monde, et alors même qu'il ne demandait rien on se plaisait à lui prodiguer ce qu'on refusait à d'autres. Et telle était déjà la charité de ce jeune élu, qu'il mettait son plus grand bonheur à distribuer entre ses confrères en pauvreté, moins heureux que lui, la plus grande partie et quelquefois même le total complet de ses aumônes.

Cette générosité excitait à un haut degré la mauvaise humeur de la mère, qui eût voulu garder pour elle tout ce que son fils avait reçu, et elle l'exposait ainsi à de durs traitements de sa part; mais l'enfant était aussi patient que sa mère était cupide, et il n'en continuait pas moins à partager ou à distribuer aux autres mendiants ce qu'il appelait son superflu.

Cependant le père, Jean de Porrez, charmé des vertus naissantes que chacun aimait à admirer dans cet enfant, résolut de le reconnaître pour son fils. Ayant donc fait à ce sujet toutes les démarches nécessaires, il s'empressa de lui faire enseigner à lire et à écrire, et ensuite il lui choisit une profession conforme à ses goûts et propre à lui faire gagner honnêtement sa vie [1].

[1] Il étudia la chirurgie.

Ces nouvelles occupations n'empêchèrent point notre saint de se livrer à ses œuvres ordinaires de charité; sa vie et ses pensées étaient toutes pour les malheureux.

Quand il avait un moment libre, il s'empressait d'aller servir les pauvres et les malades dans les prisons et les hôpitaux, et, comme Titus, il croyait avoir perdu sa journée lorsqu'il n'avait point eu l'occasion de consoler un affligé ou de partager son pain avec un indigent [1].

Le spectacle de tant de bonnes œuvres avait attiré les regards sur leur auteur. Déjà le nom du jeune Martin était prononcé avec une vénération particulière par le peuple de Lima, et il recevait de toutes parts des marques de respect qui alarmaient son humilité. Comme il savait parfaitement que la vanité peut vicier et entacher les plus belles œuvres et amener insensiblement la ruine d'une âme, il commença alors à trembler pour la sienne. Dès lors, il redoubla ses pénitences et ses mortifications, priant Notre-Seigneur de lui enseigner la voie qu'il avait à suivre, ou le genre de vie qu'il devait embrasser pour être moins exposé à perdre son âme. Notre-Seigneur le lui fit comprendre; et ce fut sous son inspiration qu'il vint frapper à la porte du couvent du Saint-Rosaire de Lima.

Né dans le sein de la pauvreté, et ayant toujours distribué aux indigents le fruit de son travail, il ne lui restait d'autre sacrifice à faire que celui de sa liberté, et ce sacrifice il le fit, dans toute la plénitude de son cœur, dans le cours de l'année 1581.

Par humilité, il demanda à porter l'habit d'*oblat*, regardant comme au-dessus de lui d'être reçu au nombre des Frères convers. Il avait déjà vingt-deux ans lorsqu'il

[1] Comme saint François, sa charité s'étendit même sur les animaux. *Eo quoque processit ejus humanitatis sensus, ut vel bruta ipsa animalia suam operam salutarem, curamque continenter fuerint experta.* (Ex lect. Breviarii.)

revêtit la sainte livrée sous laquelle Dieu l'avait appelé pour y servir ses frères, loin des écueils du monde, dans une entière abnégation de lui-même.

Le jeune soldat du Christ parut dès le commencement de sa carrière ce qu'il fut le reste de sa vie, c'est-à-dire un modèle de perfection, une règle vivante de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

Ayant appris de bonne heure dans l'école de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur, il aimait son état de Frère oblat, qui le mettait au-dessous de tous. La bassesse de son extraction, toujours présente à ses yeux, lui servait à repousser les louanges qu'on lui donnait et les tentations de vanité que Satan voulait lui inspirer. Il se regardait comme le plus méprisable des hommes, et il désirait d'être traité comme tel. Ce qu'il pouvait y avoir dans le couvent de plus pénible et de plus rebutant il le faisait de préférence. Quelquefois il se plaisait à accomplir la tâche des autres, sans cependant négliger la sienne, et si on lui en témoignait de la reconnaissance il en était tout affligé. « Les véritables disciples de Jésus-Christ, disait-il quelquefois, servent Dieu dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, dans les veilles, les jeûnes et les prières, dans les opprobres et les persécutions. Je ne serais pas un vrai disciple du Sauveur si je permettais qu'on me louât et qu'on eût pour moi la moindre estime. »

Il faut convenir que de tels sentiments sont bien rares; cependant tout ce qu'on voyait dans le serviteur de Dieu montrait qu'ils étaient profondément gravés dans son cœur. Le louer en face, c'était le faire pâlir et fuir, tandis qu'il remerciait ceux qui le chargeaient d'injures et les appelait ses véritables amis, disant qu'eux seuls le connaissaient bien et l'aidaient ainsi à se connaître lui-même.

Aussitôt après sa profession, le F. Martin fut chargé par

ses supérieurs du soin des malades. Dans une nombreuse communauté il s'en trouve toujours plusieurs; mais en ce temps une épidémie terrible vint à éclater à Lima et dans le couvent, et bientôt l'infirmerie fut remplie de pestiférés. A cette occasion, le saint infirmier eut à se multiplier, car il était seul à remplir cet office; mais il s'en acquitta avec un zèle et une patience tels, qu'on ne l'appelait plus que le bon ange de la communauté. Jamais on ne le vit rebuté ni de la longueur ni de la dureté du travail. Il ne quittait ses malades ni le jour ni la nuit, et on ne pouvait comprendre comment il faisait pour donner à chacun au temps marqué le secours dont il avait besoin. Il souffrait patiemment et avec tendresse les inquiétudes des uns, consolait les autres dans leurs peines, et il les servait tous avec vigilance et toujours à genoux.

Les ravages que cette même contagion faisait aux portes de Lima, dans un petit village nommé Lima-Tombo, obligèrent les supérieurs à envoyer leur infirmier au secours de ce pauvre peuple. Il partit sur-le-champ. Par ses tendres exhortations il ranima le courage des malades, qui tous étaient de pauvres Indiens, en les aidant à se soumettre avec une plus grande résignation à la volonté du bon Dieu. Il eut la satisfaction d'en guérir plusieurs et de rendre la mort bien douce à tous ceux que ses soins ne purent sauver.

Tandis que l'humble religieux était ainsi occupé à Lima-Tombo, le feu de la contagion se répandit avec fureur dans la capitale. Aussitôt il n'y eut qu'un cri pour rappeler le F. Martin; tout le monde, les riches comme les pauvres, les Espagnols comme les Indiens, le considérait comme le médecin universel envoyé par la divine Providence en cette fâcheuse circonstance.

Cette confiance si générale était fondée non-seulement sur la connaissance qu'on avait de sa tendre charité pour

les affligés, mais aussi sur les fréquentes guérisons qu'il plaisait à Dieu d'opérer par ses mains.

Un auteur contemporain assure que les remèdes les plus simples et les plus communs devenaient des spécifiques infaillibles entre ses mains.

Aussitôt donc qu'on apprit son retour à Lima, les portes du couvent du Saint-Rosaire furent assiégées par une multitude de malades. Les uns s'y faisaient porter, les autres s'y traînaient eux-mêmes comme ils le pouvaient. Si tous n'y étaient point guéris, tous du moins étaient consolés, et chacun rentrait à son domicile avec l'espérance d'une guérison prochaine.

Dans une ville aussi peuplée que Lima, les hôpitaux devinrent insuffisants pour abriter le nombre considérable et toujours croissant des malheureux frappés par la contagion. En cette circonstance, le F. Martin obtint de ses supérieurs la permission de soigner dans le couvent même ceux de ces pauvres affligés qui auraient expiré dans la rue, consumés par la fièvre ou dévorés par la faim.

Mais le nombre des infirmes recueillis dans le couvent fut bientôt si grand, que la santé des religieux en fut menacée. Le supérieur, par prudence, fut donc obligé de révoquer la permission qu'il avait accordée. Mais tout en défendant au F. Martin d'introduire les malades dans l'enceinte du monastère, il lui laissa une pleine liberté de leur continuer ses services en tel autre lieu qu'il choisirait pour les réunir et les secourir.

Ce n'était point aux grands et aux riches que le charitable infirmier pouvait proposer de lui donner une partie de leur maison pour loger ses propres malades; cette proposition eût sans doute alarmé leur délicatesse.

Il s'adressa donc à sa propre sœur, une pauvre mulâtresse qui vivait dans la retraite, et cette digne femme

entra pleinement dans ses vues, charmée d'avoir part à l'œuvre de son saint frère.

Mais comme les lieux étaient peu vastes, le serviteur de Dieu ne put y recevoir que ceux dont le péril ne souffrait point de retard, et ce petit nombre le retenait peu de temps. Après avoir pourvu à leurs besoins, il volait aux hôpitaux, où une multitude de blessés et de mourants réclamaient son assistance.

Un soir, en rentrant dans le couvent, il rencontra dans la rue un pauvre Indien, blessé d'un coup d'épée. Ce malheureux perdait tout son sang et il était près d'expirer. Le charitable Samaritain le prit aussitôt dans ses bras et le porta dans sa cellule; puis, après avoir nettoyé la plaie et placé le premier appareil, il le transporta dans la maison de sa sœur, où il lui continua ses soins jusqu'à sa parfaite guérison.

Le P. provincial, peut-être mal informé ou peut-être aussi pour mieux éprouver la vertu de son religieux, lui fit une sérieuse réprimande et lui imposa une sévère pénitence pour avoir, contre sa défense, introduit ce malade dans le couvent. L'humble Frère écouta l'une prosterné à terre et accomplit l'autre sans la moindre plainte.

Quelques jours après il eut l'occasion de rendre un service à ce même supérieur, et il en profita pour lui renouveler à genoux ses excuses de lui avoir déplu : *Je ne vous en veux point,* répondit le provincial, *mais je devais punir votre désobéissance.* — *Pardonnez à mon ignorance,* repartit le Frère, *et ayez la bonté de m'instruire, car je ne croyais pas qu'il pût y avoir de précepte contre le précepte de la charité.*

Cette réponse, pleine de sens, enchanta le provincial; il fit relever le bon infirmier et se recommanda à ses prières, plein d'admiration pour la haute sagesse dont ce saint religieux était rempli.

Ce même provincial laissa dès lors au digne religieux la

liberté de suivre son attrait pour les œuvres de miséricorde et de charité. Il n'eut jamais lieu de s'en repentir, car le bon frère n'usa de cette liberté qu'avec prudence et discrétion.

La foi de ce saint homme, animée par la charité, lui montrait la personne même de Jésus-Christ dans ses membres affligés. Leurs importunités ou leurs défauts naturels ne lui firent jamais négliger aucun d'eux. C'était surtout aux pauvres tourmentés par les maladies les plus répugnantes qu'il se plaisait à prodiguer tous ses soins.

Parmi un nombre considérable d'exemples nous nous contenterons de rapporter le suivant :

Un pauvre mendiant fort âgé, plein d'ulcères et à demi couvert de haillons, rencontrant un jour le F. Martin, le pria de ne pas l'abandonner à son malheureux sort. Il n'en fallut pas davantage pour attendrir le cœur du saint religieux. Aussitôt donc, comme s'il eût vu Jésus-Christ lui-même dans la personne de ce pauvre, il l'emporta dans sa cellule, le coucha sur son propre lit, puis il lui lava ses plaies avec tout le soin et la délicatesse dont il était capable.

Un autre Frère, témoin de ce pansement, en voyant que la couverture du lit avait été affreusement salie, crut que le F. Martin poussait trop loin la compassion, et il l'en reprit comme d'un excès : *Croyez-moi, mon cher frère, la compassion est préférable à la propreté; avec un peu de savon on ôtera facilement les taches de cette couverture, mais un torrent de larmes n'effacerait pas de même les taches que ferait à mon âme la dureté envers les pauvres.*

Cette réponse ne faisait qu'exprimer les vrais sentiments de son cœur et les principes de toute sa conduite.

Quoique la charité du saint religieux fût universelle et qu'elle s'étendît sur tous les affligés, de quelque rang ou condition qu'ils pussent être, cependant elle se manifestait

principalement envers les malades auxquels la fortune ne pouvait apporter des adoucissements. Aimé et honoré de tous, il se voyait appelé par les personnes les plus distinguées; mais il n'y allait qu'avec peine, car il se croyait plus nécessaire aux pauvres. Le vice-roi de Lima, don Louis de Cordoue, et d'autres grands personnages en firent l'épreuve.

Pendant la contagion dont nous avons parlé plus haut, ils eussent désiré avoir toujours le F. Martin auprès d'eux; mais le digne religieux, tout en se prêtant parfois à leurs désirs, ne négligeait point pour cela ses Benjamins, et on le rencontrait plus souvent dans les chaumières que dans les palais.

Dieu, dont la miséricorde aime à élever les petits et à honorer les humbles, se plut un jour à faire briller la sainteté de son serviteur.

Don Félicien de Vega, nommé archevêque du Mexique, étant sur le point de se rendre dans son diocèse, fut attaqué subitement d'un mal de côté si violent que rien ne pouvait calmer ses douleurs et lui faciliter la respiration. Les médecins, sans ordonner aucun remède, avertirent le malade de mettre ordre aux affaires de sa maison et de sa conscience; ils le croyaient perdu.

Le pieux prélat entendit tranquillement cet arrêt, et il se prépara à la mort. Un de ses amis entrant en ce moment témoigna sa surprise de ce qu'on n'avait point fait appeler le F. Martin. « Lorsque les remèdes humains manquent, dit-il, il faut avoir recours aux surnaturels, et l'expérience de tous les jours nous apprend quel est le pouvoir de ce saint homme auprès de Dieu. »

Le malade demanda donc qu'on fît venir le F. Martin. Aussitôt on courut à l'hôpital, où l'on était toujours sûr de le rencontrer, et on lui ordonna au nom du provincial de se rendre au palais de l'archevêque du Mexique, et de lui

obéir en tout comme à son propre supérieur. Le serviteur de Dieu n'entendit cet ordre qu'en tremblant. Il obéit néanmoins et se rendit auprès du prélat. Celui-ci, après lui avoir doucement reproché de n'être pas venu de lui-même à son secours, ne lui demanda autre chose que de porter la main sur le côté malade. *Pourquoi, Monseigneur,* lui dit-il, *un prince de l'Église comme vous demande-t-il la main d'un pauvre mulâtre comme moi.*

– *Votre supérieur, mon cher frère,* répliqua le malade, *ne vous a-t-il point ordonné de m'obéir comme à lui-même? Appliquez donc votre main sur mon côté, puisque je vous le commande.* Le frère obéit, et sur-le-champ l'archevêque, délivré de ses douleurs, se trouva entièrement guéri et en état d'entreprendre son long voyage.

L'éclat de ce miracle, en augmentant l'idée que le public avait déjà conçue de la sainteté du serviteur de Dieu, alarma beaucoup son humilité. Déjà il avait opéré plusieurs guérisons aussi miraculeuses, mais jusqu'alors il avait toujours pu les cacher. Cette fois tout était à découvert; il ne lui avait point été permis d'employer un subterfuge pour faire méconnaître son pouvoir auprès de Dieu.

Les sentiments si humbles que notre saint avait de lui-même naissaient de la vive idée qu'il avait conçue de la sainteté infinie de Dieu et de son indignité personnelle. De là cet ardent désir d'être oublié ou méprisé de tout le monde, surtout des grands du siècle; de là aussi son esprit de pénitence et son amour de la croix. L'un de ses historiens ajoute que le simple récit des rigueurs que ce saint pénitent exerçait sur lui-même ferait frémir la nature; et on serait tenté de les regarder comme excessives si l'on ne savait que les voies de Dieu sont différentes des nôtres, et que l'amour divin peut rendre doux et facile ce qui répugne le plus à nos sens.

Sans entrer ici dans le détail de ses mortifications, nous

nous contenterons de dire que le Chemin de la Croix commença pour lui dès son entrée en religion, et qu'il ne se termina qu'à sa mort. Une abstinence perpétuelle, des jeûnes rigoureux et presque continus, un cilice, des chaînes de fer, de longues veilles qu'il n'interrompait que pour se jeter quelques heures sur un banc, où un morceau de bois lui servait d'oreiller : tout cela n'était que la moindre partie de ses mortifications ordinaires. Mais la plus pénible de toutes était sans contredit les mauvais procédés de quelques-uns des malades et les duretés dont ces ingrats payaient quelquefois son dévouement et ses peines.

Tels étaient les secours et les beaux exemples de vertu que depuis quarante ans Martin de Porrez donnait à la ville de Lima, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de l'appeler au repos de l'éternité. Il avait déjà eu révélation du jour de sa mort; aussi, dès qu'il se vit arrêté par la maladie, il dit à l'un des religieux que son heure était venue, et il pria le médecin de ne point lui proposer de remèdes; « car, ajouta-t-il, ils seraient inutiles, la volonté de Dieu est que je vous quitte. »

Sa maladie fut courte et non moins édifiante que toute sa vie. Dès le premier jour il fit son sacrifice avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu; puis il demanda et reçut les derniers sacrements avec sa piété ordinaire. Le prieur de la communauté, à la prière de quelques bons religieux, lui ordonna de déclarer, pour la gloire de Dieu et l'édification de tous, les grâces particulières dont le Ciel avait récompensé sa vertu. L'humble disciple du Christ fut alarmé de cet ordre. Cependant il répondit à quelques questions pour satisfaire à l'obéissance; mais en même temps il supplia le supérieur avec tant d'instance de ne pas lui en demander davantage, que celui-ci cessa de l'interroger.

Enfin, le 3 de novembre 1639, Martin de Porrez, plein

de mérites et de bonnes œuvres, s'endormit dans le Seigneur. Il était âgé de soixante ans, et il en avait passé trente-huit dans toutes les austérités de la vie religieuse.

Quelque précieuse que fût cette mort aux yeux de Dieu, elle fit couler bien des larmes aux habitants de Lima. L'affliction fut générale dans cette grande ville; tout le monde y prit part. Les ecclésiastiques, les religieux, les séculiers, les grands, les petits, les riches comme les pauvres, tous le pleurèrent comme un père et un ami. Chacun aimait à répéter ce qu'il lui avait vu faire d'édifiant et de saint, comme aussi les bienfaits dont il avait été l'instrument, et on ajoutait que, sans sortir de son état, ce pauvre *oblat*, trop humble même pour vouloir porter le titre de Frère convers, avait su cependant se rendre précieux à sa patrie et à l'Église.

La solennité des obsèques répondit à la vénération qu'on avait pour le défunt. Sans nulle invitation, le concours du peuple fut prodigieux. Deux évêques, ainsi que les membres de l'audience royale, voulurent porter le corps depuis la chapelle où on l'avait d'abord exposé jusqu'au chapitre où il devait être enterré dans la sépulture des religieux. L'enterrement terminé, il ne fut plus possible de contenir la dévotion indiscrète du peuple. Ceux qui n'avaient pu se procurer quelque parcelle des habits du défunt mirent en pièces la bière et le brancard, chacun emportant chez soi ces morceaux de bois comme de précieuses reliques.

Les prodiges par lesquels il plut à Dieu de faire connaître la sainteté de son serviteur, rendirent bientôt son tombeau glorieux et son nom toujours plus cher aux fidèles.

Comme la piété des habitants de Lima et leur dévotion envers celui qu'ils appelaient le bienfaiteur de la patrie croissait toujours avec le nombre des miracles, et que, d'ailleurs, le lieu où il reposait n'était point d'un facile

accès à la multitude, les magistrats de la ville, de concert avec le clergé, demandèrent que l'on transportât solennellement le corps du saint religieux dans un autre lieu. Cette translation se fit, en effet, quatorze années après sa mort. Le lieu destiné pour le nouveau sépulcre fut la cellule même que le bienheureux Martin avait déjà sanctifiée par ses oraisons, ses veilles, ses pénitences et toutes les œuvres de charité dont nous avons parlé. Ce petit réduit, peu éloigné de l'entrée du couvent, fut donc transformé en une magnifique chapelle qui existe encore aujourd'hui.

Le jour marqué pour la translation, le comte de Sant-Esteban, alors vice-roi du Pérou, l'audience royale, les autres cours, précédés du chapitre de la métropole et d'un grand nombre d'autres ecclésiastiques et de religieux de tous les Ordres, se rendirent au couvent du Rosaire. En présence de cette illustre assemblée on exhuma le corps. Il fut trouvé entier, sans aucune marque de corruption, répandant quelques gouttes de sang et une odeur très-agréable.

Déjà on avait écrit à Rome pour introduire la cause de ce religieux, c'est-à-dire pour réclamer, en son honneur, le culte que l'Église catholique a coutume de donner à ceux de ses enfants dont les vertus héroïques ont été signalées par des miracles, avant ou après leur décès. Au moment de la translation dont nous venons de parler, on renouvela la même pétition et on la fit d'autant plus solennelle et d'autant plus pressante, que le Ciel avait semblé l'autoriser par de nouveaux miracles. Le chapitre de la métropole, l'université, les communautés religieuses et le vice-roi se joignirent aux Dominicains, pour prier le saint-siége de ne pas résister plus longtemps à un vœu général dont la réalisation devait honorer si grandement la religion tout entière et l'Église d'Amérique en particulier.

Le pape Clément X résolut de satisfaire au désir de la ville de Lima, et il fit examiner par la congrégation des Rites les premières procédures faites au Pérou. Mais, malheureusement, la mort de ce pape suspendit la poursuite de cette cause, et elle ne fut reprise que deux siècles plus tard.

Ce fut sous Grégoire XVI que Martin de Porrez fut solennellement béatifié.

CHAPITRE XVII

Fondation du couvent de récollection de la Magdalena. — Le bienheureux Jean Massias.

Nous ne devons pas terminer cependant cette petite esquisse sur les commencements de la province de Saint-Jean-Baptiste au Pérou, sans dire quelques mots sur le fameux couvent de la Magdalena.

Par suite de la vie excessivement active des religieux dans l'intérieur des villes ou de leur séjour prolongé au milieu des peuplades indiennes, où ils vivaient isolés sans le secours des règles et de la discipline monastiques pour se soutenir dans les vertus de leur état, l'observance religieuse avait naturellement baissé, et l'esprit de relâchement avait commencé à se glisser peu à peu dans la province. Sous prétexte de se sacrifier entièrement au salut des autres, on s'oubliait un peu trop soi-même et on négligeait les vertus monastiques qui, dans notre Ordre surtout, doivent être et sont la base des vertus apostoliques.

Le provincial d'alors, le T.-R. P. Jean de Lorenzana [1],

[1] Il était fils du couvent de Saint-Étienne de Salamanque, et il se montra toujours un grand religieux et un grand prélat. Il fut professeur à l'université et en même temps régent des études dans le couvent, remplissant, comme dit Melendez, ces deux charges avec autant de zèle que si chacune d'elles eût été pour lui sa seule occupation. Il devint qualificateur du saint office, et passa en son temps

effrayé de cet état de choses dont il prévoyait les tristes conséquences pour l'avenir de la province péruvienne, résolut d'opposer au funeste courant une digue puissante. Dans ce but, il convoqua les religieux les plus graves de la province, et, après mûre délibération, il fut convenu d'un commun accord que, pour remédier au mal dont on était menacé, on fonderait un couvent modèle de stricte observance, où toutes les saintes constitutions de l'Ordre seraient pratiquées dans toute leur plénitude et rigueur.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme par toute la province. Le couvent du Saint-Rosaire de Lima s'engagea même à soutenir et à maintenir de ses propres fonds douze religieux de la nouvelle communauté.

Aussitôt on s'occupa de chercher un emplacement convenable pour cette fondation. On ne la voulut pas dans l'intérieur de la ville, de peur que le bruit des rues ne fût un obstacle au recueillement; ni cependant trop loin de la cité, afin que la distance n'empêchât point les religieux de se livrer au ministère.

On ne tarda pas à trouver aux portes mêmes de Lima, à un kilomètre du couvent principal, un emplacement convenable, et, aussitôt après en avoir reçu la permission de l'archevêque et du vice-roi, on procéda à la construction de la nouvelle communauté.

Le 23 juin 1606, veille de la fête de saint Jean-Baptiste, les religieux désignés par le P. Provincial sortirent processionnellement du couvent du Saint-Rosaire pour se rendre à leur nouvelle destination, précédés par la bannière de sainte Madeleine, à l'honneur de qui on avait consacré le couvent et l'église.

pour le plus grand homme et le religieux le plus parfait qu'eût possédé jusque-là la province du Pérou.

Pendant longtemps il fut le confesseur et directeur de sainte Rose de Lima.

Aussitôt installés, le P. Jean de Lorenzana proclama solennellement les divers règlements particuliers auxquels devaient se soumettre les religieux du nouveau couvent, et il termina la cérémonie en nommant pour prieur de la maison le R. P. Michel de Espinosa.

Parmi les ordonnances particulières écrites pour la Magdalena, on trouve les suivantes :

« Observer à la lettre les saintes constitutions, et se « conformer exactement à ce qu'elles prescrivent touchant « les vêtements, la nourriture et les jeûnes.

« Se garder d'introduire de nouveaux usages et des cé- « rémonies nouvelles.

« Faire chaque jour une heure d'oraison après complies ; « une heure après matines ; une demi-heure après none ; « un quart d'heure de recueillement avant la messe, et « un quart d'heure d'action de grâces après.

« Veiller d'une manière spéciale à la propreté de l'église « et du couvent.

« Observer un silence rigoureux, comme le veulent les « constitutions. *In silentio et spe erit fortitudo vestra.* Cepen- « dant, les jours de fêtes, dans l'après-midi, le P. Prieur « pourra dispenser, afin que les religieux puissent s'en- « tretenir de choses saintes.

« Ne point perdre de temps, et consacrer religieusement « à l'étude ou à l'oraison ce qui reste après la récitation « des offices, comme le faisait saint Jérôme, de qui on a « écrit : *Tempus omne studiis et orationibus impendebat,* « *minima noctis portio somno dabatur.*

« Ne jamais recevoir d'étrangers dans l'intérieur du cou- « vent et surtout pour la nuit, à moins que ce ne soient des « personnes à qui le couvent doive de grandes obligations.

« Ne parler aux femmes que revêtu de la chape, et « toujours devant un témoin.

« Envoyer les malades au couvent du Saint-Rosaire, « afin que jamais nourriture grasse ne pénètre au couvent.

« Ne pas conserver, par amour pour la pauvreté, dans le « couvent, la moindre somme d'argent, même provenant « d'aumônes. La dépenser immédiatement pour le service « de la maison, et si, après huit jours, tout n'était pas « épuisé, porter le reste au couvent du Saint-Rosaire.

« Ne pas user du privilége de manger des œufs et du « laitage les jours de jeûne, si ce n'est en cas de nécessité.

« Ne point recevoir de novices sans permission expresse « du T.-R. P. Provincial, à cause de la rigueur des lois.

« Réciter chaque jour, après complies et matines, une « antienne avec verset et oraison, en l'honneur de sainte « Madeleine, patronne du couvent.

Le R. P. prieur, Michel de Espinosa et ses compagnons, se montrèrent, sous tous les rapports, dignes d'avoir été choisis pour être les pierres fondamentales de l'édifice nouveau. Par leur humilité, leur charité, leur esprit de pauvreté et leur amour pour la pénitence, ils gagnèrent l'estime et captivèrent les cœurs de tous ceux qui avaient le bonheur de les approcher. Ils réalisèrent ainsi parfaitement la pensée du P. Jean de Lorenzana et la haute opinion qu'on avait conçue de leur mérite pour raviver, par leurs exemples, l'esprit religieux de la province.

Bientôt leur réputation de sainteté se répandit dans tout le Pérou.

La Magdalena devint comme une petite Thébaïde, où chacun venait à l'envi s'édifier au spectacle de leurs vertus, et leur demander des conseils et des prières.

L'archevêque de Lima, le bienheureux Torribe, avait l'habitude de les visiter souvent, et chaque année il venait faire au milieu d'eux sa retraite annuelle. Son exemple fut imité par la plupart des meilleurs prêtres du diocèse,

et aussi par beaucoup d'autres personnes de distinction, qui toutes semblaient non moins heureuses que fières de pouvoir placer leur âme sous la direction de religieux si recommandables.

Notre-Seigneur se plut aussi à montrer sa prédilection pour la nouvelle fondation, en opérant en sa faveur un prodige semblable à celui dont il favorisa un jour le vieux couvent de Saint-Sixte, au temps de saint Dominique.

Les religieux de la Magdalena, à l'exemple des premiers Pères de l'Ordre, par humilité, comme aussi pour mieux pratiquer la sainte pauvreté, s'étaient imposé l'obligation d'aller mendier de porte en porte leur pain de chaque jour.

Or il arriva un jour que, dans un temps de disette, à Lima, le religieux chargé de la quête revint au couvent sans un seul petit morceau de pain dans sa besace. Malgré ce contre-temps, le prieur, le P. Michel de Espinosa, n'en fit pas moins sonner la cloche comme à l'ordinaire pour appeler la communauté au réfectoire. On récita les prières habituelles, et chacun des religieux se rendit silencieusement à sa place autour de la table commune, laquelle, pour le moment, était entièrement dépourvue de toute espèce d'aliments.

Le prieur, alors se levant, expliqua à la communauté le mauvais succès du frère quêteur, et il l'exhorta à mettre toute sa confiance en cette divine Providence dont la main protectrice soutient et maintient tout ce qui vit et respire.

A peine avait-il terminé sa pieuse exhortation, qu'on entendit sonner à la porte. Aussitôt le frère portier s'y rendit; mais, personne ne lui ayant répondu, il revint tranquillement reprendre sa place au réfectoire.

Une seconde fois le son de la cloche se fit encore entendre, et le portier, ne recevant pas davantage de réponse, retourna de nouveau et avec le même calme au milieu de

ses frères. Mais, à un troisième coup de cloche, le P. Prieur lui ordonna d'ouvrir la porte et de bien s'assurer si personne au dehors n'avait besoin du secours de la communauté.

Le frère portier obéit aussitôt, et, à sa grande surprise, il trouva à la porte deux grandes corbeilles, remplies du pain le plus blanc; mais, quoique examinant de tous les côtés, il ne put apercevoir les personnes qui les y avaient déposées.

Ce pain était si bon et si suave, que les religieux comprirent tout de suite qu'il ne devait pas être de fabrique humaine; d'ailleurs il eût été impossible d'en trouver de pareil en toute la ville de Lima ou ses environs par ce temps de grande disette.

Les religieux mangèrent donc ce pain miraculeux avec dévotion et amour, pleins de reconnaissance pour ce Dieu qui protége ainsi ses serviteurs.

Il n'est donc point étonnant qu'un couvent si favorisé du Ciel soit devenu pour l'Église du Pérou une pépinière de grands hommes et de saints personnages. Nous pourrions, en vérité, en citer un grand nombre dont le nom est resté populaire jusqu'à nos jours; mais cependant, pour ne point sortir des limites que nous nous sommes tracées et ne point trop surcharger ce récit, nous nous contenterons de parler d'un seul, le plus éminent de tous, un humble frère convers, le bienheureux Jean Massias [1].

Jean Massias, d'une naissance fort obscure, ne fut point, comme son modèle le bienheureux Martin de Porrez, frère convers du couvent du Saint-Rosaire, un Américain par la naissance, mais ce fut cependant en Amérique, et dans le couvent de la Madeleine de Lima, qu'il se sanc-

[1] Tous les détails suivants sur le bienheureux Jean Massias sont extraits du livre intitulé : *Los Tesoros verdaderos de las Indias,* du P. Melendez.

tifia par la pratique de toutes les vertus religieuses et toutes sortes de bonnes œuvres.

Pauvre par sa condition et plus encore par son amour de la pauvreté évangélique, il devint l'homme de la Providence pour le soulagement des malheureux et la consolation des malades et des affligés. Sa vie fut honorée par d'héroïques vertus, comme sa mort le fut par d'éclatants miracles.

Voilà en deux mots le sommaire de son histoire.

Cet enfant de bénédiction naquit l'an 1585 dans la petite ville de Ribera en Estramadure. Son père, Pierre d'Arcos, et sa mère, Agnès Sanchez, vivaient du travail de leurs mains, dans la crainte du Seigneur. Ils mirent tous leurs soins à élever saintement leurs enfants et à leur inspirer tous les sentiments de piété dont ils étaient eux-mêmes remplis. Une éducation aussi chrétienne eût été un riche héritage pour des enfants si pauvres en biens de la terre, mais malheureusement ils en furent trop tôt privés. Jean Massias n'avait pas encore atteint l'âge de cinq ans lorsque le Ciel, en lui enlevant son père et sa mère, le laissa orphelin et abandonné.

Pas un de ses parents ne consentit à le recevoir dans sa maison. Dieu, sans doute, le permit pour faire éclater davantage les attentions de sa providence sur cet élu. En ces tristes circonstances, le pauvre orphelin s'adressa à un berger des environs, lequel, par pitié, et pour lui donner l'occasion de gagner son pain, lui confia la garde d'un petit troupeau.

Dans cette vie champêtre et innocente, le jeune Massias ne fut pas moins attentif à la garde de son cœur qu'à celle de son troupeau. Ce qu'il savait de prières, il les répétait sans cesse, demandant à Dieu de le conduire dans ses voies et de lui faire connaître et accomplir sa sainte loi. Aussi Notre-Seigneur se plut-il à l'éclairer lui-même et à

lui enseigner de ces choses que ni les hommes ni la chair et le sang ne peuvent révéler.

Après avoir passé une grande partie de sa jeunesse à la garde d'un troupeau, loin des écueils et des scandales du monde, Jean Massias se rendit à Séville dans le dessein de s'embarquer pour l'Amérique, où l'esprit de Dieu semblait l'appeler. Mais, n'y trouvant pas de navire pour cette destination, il s'empressa de sortir de cette capitale de l'Andalousie, où il crut ne pas pouvoir séjourner plus longtemps sans exposer son innocence, et il se retira à Xerès de la Frontera.

Là, quelque soin qu'il eût de vivre caché, il ne resta point longtemps inconnu. Sa modestie, sa ferveur dans les églises, et les faveurs spéciales qu'il reçut deux fois dans celle des Frères Prêcheurs, firent jeter les yeux sur lui comme sur un ami de Dieu. Les religieux Dominicains, témoins de ses exercices de piété, de ses longues oraisons, et d'une partie des faveurs célestes qu'il n'avait pu cacher, lui offrirent leur saint habit. Mais ce n'était point en Espagne qu'il devait en être revêtu.

Pendant son séjour à Xerès de la Frontera il mit à profit tous ses moments. Il parlait peu, il priait beaucoup, et il ne se refusait jamais à une bonne œuvre. Quand il n'était point à l'église, on le voyait servir et consoler les malades dans un hôpital.

Avec le peu qu'il gagnait par le travail de ses mains, il parvint non-seulement à suffire à ses propres besoins, mais encore à soulager de plus pauvres que lui, avec qui il partageait son pain.

Au milieu de ces occupations, il trouva encore le temps d'apprendre à lire et à écrire.

Lorsqu'il plut au Seigneur de lui faire connaître le moment de se rendre en Amérique, Jean Massias alla

s'embarquer à San-Lucar sur un navire en destination pour Carthagène.

Après quarante jours de navigation, il arriva heureusement en cette ville; mais son but était Lima, et il lui restait encore environ neuf cents lieues pour s'y rendre. Pauvre comme il était, il résolut de faire à pied ce pénible trajet.

Ce n'était pas une petite entreprise que de s'aventurer ainsi seul à travers un pays immense, sans routes tracées, où le voyageur risque à chaque pas d'être arrêté, si ce n'est par les Indiens, du moins par des rivières, des torrents, des montagnes, des landes inondées, ou bien des forêts infranchissables et des dangers et des privations de tout genre; mais Jean Massias avait confiance en la divine Providence, et sa confiance fut récompensée.

Après un voyage de plus de quatre mois, il arriva enfin dans la ville royale de Lima, où Dieu l'attendait pour en faire l'instrument de toutes sortes de bonnes œuvres.

Peu de temps après, Jean Massias, conduit toujours par la main de Dieu, se présenta au couvent de la Magdalena pour y demander l'habit de frère convers. Il avait alors près de trente-sept ans.

La gravité et la modestie du postulant ainsi que la sagesse de ses réponses captivèrent tous les cœurs.

Le P. Prieur découvrit bien vite que sous des apparences si humbles il se cachait cependant une rare élévation de sentiments et une connaissance parfaite des vraies maximes de l'Évangile. Aussi fut-il accepté avec bonheur. Jean Massias reçut le saint habit le 29 janvier 1622.

En remettant le nouveau religieux aux soins du maître des novices, le prieur de la Magdalena, alors le P. Salvador Ramirez, ne le perdit point de vue. Au contraire, il aimait à converser avec lui, à l'entretenir ou à l'entendre parler des choses de la religion. Chaque entretien augmen-

tait son étonnement de voir un pauvre orphelin sans éducation ni instruction déjà si avancé dans ce qu'on appelle la vie intérieure. Il reconnut que c'était une âme dans laquelle Dieu se plaisait à répandre les faveurs les plus précieuses.

En vérité, Jean Massias marchait à pas de géant dans le chemin de la perfection. Chaque jour accusait un nouveau progrès; aussi, tandis qu'il se regardait lui-même comme le dernier dans la maison du Seigneur et comme indigne de la compagnie de ses frères, ses supérieurs le proposaient à tous comme un modèle de la vie religieuse.

Sa mortification était extraordinaire. Tout ce qu'il y avait de pénible ou d'humiliant pour la nature corrompue faisait ses délices. Faut-il s'étonner si bientôt les puissances de l'enfer s'armèrent contre lui?

Les combats que Satan commença dès lors à lui livrer furent rudes, variés, opiniâtres; mais rien ne fut capable d'ébranler le soldat du Christ. La vivacité de sa foi, la ferveur de ses prières et une fidélité constante à toutes les grâces qu'il recevait du Ciel le rendirent victorieux du vieux serpent et de toutes ses ruses. Convaincu que Dieu ne permettait ces épreuves que pour le purifier en l'humiliant, il bénissait et remerciait le Seigneur de ce que, par sa divine providence, il le couvrait comme d'un bouclier impénétrable à tous les traits de l'ennemi.

Devenu profès, il fut nommé portier du couvent et chargé de la distribution des aumônes aux pauvres et aux étrangers.

Cet emploi demandait de la prudence, de la patience et beaucoup de douceur. On reconnut tellement en lui ces vertus, qu'il demeura dans cet office le reste de sa vie, et il en remplit les devoirs d'ailleurs toujours avec la plus grande édification.

Dieu bénit sa charité envers les pauvres en multipliant

les vivres entre ses mains. Le nombre des malheureux qu'il recevait était immense, et aucun ne se retirait sans avoir reçu le secours dont il avait besoin.

Quoique le F. Jean Massias ne refusât jamais la charité à un indigent, à quelque heure du jour qu'il se présentât, il avait cependant marqué le temps depuis dix heures jusqu'à midi pour la distribution générale. Par cet arrangement, il mettait plus d'ordre et de discernement dans ses aumônes, et il pouvait ajouter la nourriture de l'âme à celle du corps.

Il venait ordinairement à cette heure, à la porte du couvent, environ deux cents pauvres; tous s'asseyaient en silence, les femmes d'un côté, les hommes d'un autre, en attendant l'arrivée du bon frère. Aussitôt qu'il paraissait, ils se mettaient à genoux, et faisaient avec lui une courte prière, après laquelle ils recevaient leur nourriture. Cette réfection était suivie de l'action de grâces, d'un catéchisme et d'une petite exhortation ou instruction familière sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Comme le cœur du disciple de Jésus-Christ était tout embrasé du feu divin, son discours était extrêmement pathétique et tout rempli de l'esprit de Dieu. Il le finissait toujours en recommandant la fuite du péché, la crainte du Seigneur et son amour.

Un récit plus détaillé de toutes ses œuvres de miséricorde serait sans doute édifiant, mais il nous mènerait trop loin. Pour en donner quelque idée, et faire connaître en même temps les ressources dont la divine Providence se plut à aider sa charité, il suffit de dire que la réputation de ce pauvre frère, qu'on n'appelait plus que le Père des pauvres, ne fut point renfermée dans la ville ni dans la province de Lima. Tout le pays en retentit. Bien des personnes qui n'avaient jamais vu ce bon frère Jean Mas-

sias, lui envoyaient de Quito, de Potosi, de Cuzco et même de Mexico des sommes considérables pour le mettre en état de continuer ses aumônes.

Cet applaudissement général eût pu être dangereux pour une vertu médiocre; mais l'édifice spirituel de Jean Massias était fondé sur l'humilité la plus profonde et sur la charité la plus ardente. Le vent de l'orgueil ne put l'ébranler. La grâce le soutint aussi contre le découragement et le dégoût.

Mais, si le F. Jean Massias avait tant d'amour pour les pauvres, sa charité pour les pécheurs n'avait plus de bornes. Ce n'était point seulement du pain et de l'argent qu'il leur prodiguait, mais c'était sa santé, son sang, sa vie, sa personne tout entière, qu'il aurait voulu sacrifier pour leur salut.

Qui pourra jamais exprimer l'ardeur de ses désirs, la ferveur de ses prières et la rigueur de ses pénitences pour fléchir la justice de Dieu et obtenir la grâce de conversion en faveur des malheureux esclaves du péché? Prêt toujours à s'immoler pour le salut d'une âme, il ajoutait à ses oraisons des jeûnes, des veilles, des larmes et des pénitences si terribles, que les supérieurs furent quelquefois obligés de les modérer.

Son corps succomba enfin sous la rigueur des macérations auxquelles il se condamna pour obtenir la conversion de pécheurs dont aucun ne pensait à pleurer ses fautes, ni à rougir des scandales qu'il donnait au public. Il tomba gravement malade, et un moment on le crut perdu. Le danger où il était alarma toute la ville. Un pieux négociant, appelé Antoine d'Alarcon, étant venu le voir, répandait auprès de son lit un torrent de larmes. Le malade le consola par ce peu de paroles : « Ne craignez rien, mon frère, ce vil vermisseau n'est point encore venu à maturité. *Calle hermano, y no tenga pena, que aun no esta maduro este gusanillo vil.* »

danger. Les médecins ordonnèrent quelques remèdes; mais le pieux malade les pria de s'épargner cette peine, sachant bien qu'il touchait déjà aux portes de l'éternité.

On rapporte que les religieux de la communauté lui ayant dit que sa charité pour les pauvres devait l'engager à demander à Dieu la prolongation de ses jours, Jean Massias répondit : *Hélas! que suis-je pour que ma présence soit nécessaire pour faire le bien? Dieu n'a besoin de personne pour répandre ses bénédictions sur qui il lui plaît. Soyez persuadé, mon révérend Père, que les pauvres, après ma mort, seront également soulagés. Le F. Denis de Vilas est plein de charité pour les membres affligés de Jésus-Christ, et les aumônes ne diminueront point.*

L'événement prouva que ces dernières paroles, dictées par l'humanité, étaient une véritable prophétie. Le F. Denis de Vilas succéda au F. Massias dans son office de portier et de distributeur des aumônes. Il remplit cet office avec le même zèle, et la Providence le mit en état de fournir aussi abondamment aux besoins de tous les nécessiteux.

Pendant les trois semaines que dura la maladie, Jean Massias trouva sa force dans le pain eucharistique et dans son union avec Dieu. Son recueillement était à peine interrompu par les visites qu'on ne pouvait empêcher.

Le marquis de Mancera, alors vice-roi du Pérou, et son fils don Antoine de Tolède, depuis vice-roi du Mexique, voulurent avoir un petit entretien avec le grand serviteur de Dieu. Ils y puisèrent tant de lumières et de consolations, qu'ils formèrent dès lors le pieux dessein de travailler plus sérieusement à leur salut.

Le 16 de septembre, le cher malade, muni des sacrements de l'Église, et tout embrasé du feu de la divine charité, déclara à un de ses amis, le docteur Corrasco, que le lendemain serait le jour de son repos.

Il s'endormit, en effet, dans le Seigneur, comme il l'avait prédit, dans la nuit du 17 septembre 1645, en la soixantième année de son âge.

A peine les cloches du couvent eurent-elles annoncé la mort du grand serviteur de Dieu, que le peuple tout entier se porta à l'église où son corps était exposé. De tous les côtés on entendait des cris et des gémissements; chacun à l'envi s'efforçait de s'approcher du saint cadavre pour lui faire toucher des croix et des médailles, et arracher, par dévotion, une parcelle de ses vêtements.

Après la célébration des saints mystères, les chanoines, les auditeurs royaux et les gouverneurs de la ville, transportèrent le corps de l'église au chapitre, où il fut inhumé dans une caisse de cèdre, en présence du vice-roi, de l'archevêque et de l'assemblée la plus nombreuse et la plus auguste que pût réunir le Pérou.

Un an après, le corps de Jean Massias, aussi flexible et frais que s'il eût été encore vivant, fut transporté dans son ancienne cellule de la porterie, que les religieux avaient tranformée en une petite église fort élégante, avec un chœur, une petite sacristie et trois autels magnifiquement décorés.

Le F. Jean Massias fut béatifié par le pape Grégoire XVI.

Nous terminerons cette petite notice sur la Magdalena, en ajoutant qu'en 1653, le chapitre provincial tenu à Lima érigea ce couvent modèle en noviciat général pour tout le Pérou.

Mais on dut abandonner ce projet à cause des frais immenses qu'occasionnait le transport des novices, en ces temps où les voyages étaient si difficiles.

Cependant il fut ordonné que tous les jeunes Pères, après leur ordination, auraient à passer une année à la Magdalena, afin de se former plus complétement à la vie apostolique et à la vie religieuse.

CHAPITRE XVIII

PROVINCE DE SAINT-ANTONIN DE LA NOUVELLE-GRENADE [1]

Fondation de Sainte-Marthe; le P. Thomas Ortiz, son premier évèque. — Fondation de Carthagène. — Les PP. Thomas de Toro et Jérôme de Loaysa occupent successivement le siége épiscopal de cette ville.

En 1524, son Ém. le cardinal Garcia de Loaysa, président du conseil des Indes, et ex-général de l'Ordre des Dominicains, écrivit au Rme P. Sylvester, un de ses successeurs dans le gouvernement du même Ordre, l'intention dans laquelle était le roi d'Espagne d'envoyer en Amérique un grand nombre de Frères Prêcheurs.

Dans cette même lettre, il le priait de vouloir bien choisir des religieux déjà exercés dans le saint ministère, et en état d'annoncer l'Évangile aux Indiens, tant dans les contrées déjà conquises que dans celles qu'on espérait soumettre plus tard.

Le Rme P. Sylvester aussitôt donna ses ordres aux divers supérieurs des provinces d'Espagne, qui, sans retard, s'em-

[1] Tous les détails historiques sur cette province ont été puisés dans l'historien américain Zamora, le P. Melendez et le P. Touron.

pressèrent de faire un appel au dévouement de leurs religieux. Il s'en présenta un grand nombre, parmi lesquels on en choisit seulement quarante; mais tous étaient des hommes de grand mérite et résolus à travailler, selon leur vocation, partout où il plairait à Sa Majesté Catholique de les envoyer.

Ces quarante apôtres furent partagés en deux bandes égales.

La première, sous la direction du P. Thomas Ortiz, religieux éprouvé, et qui déjà avait exercé l'apostolat avec grand fruit, tant à Saint-Domingue qu'au Mexique, fut envoyée à Cadix avec ordre de se tenir prête pour le prochain départ de la flotte.

Voici les noms de ces vingt religieux, tels que nous les rencontrons dans l'historien Zamora :

1. P. Thomas Ortiz;
   Plus tard premier évêque de Sainte-Marthe.
2. P. Jérôme de Loaysa;
   Premier évêque de Carthagène et plus tard archevêque de Lima.
3. P. Grégoire de Beteta;
   Successeur, mais non immédiat, du P. Loaysa sur le siége de Carthagène.
4. P. Dominique de Salazar;
   Depuis évêque des Philippines.
5. P. Jean de Aurres.
6. P. Augustin de Suniga.
7. P. Jean Mendez;
   Évêque de Sainte-Marthe, après le P. Thomas Ortiz.
8. P. Dominique de Las Casas.
9. P. Rodrigue de Adrada.
10. P. Martin de Truxillo.
11. P. Barthélemy de Ojeda.

12. P. Pierre de Villalva.
13. P. Pierre de Zambrano.
14. P. Martin des Anges.
15. P. Thomas de Mendoza.
16. P. Jean de Ossio.
17. P. François Martinez.
18. P. Pierre Duran.
19. P. Jean de Monte-Major.
20. P. Barthélemy de Talavera.

Dans le courant de l'année 1525, ces vingt religieux se rendirent à bord du navire de guerre *le San-José*, où on leur avait préparé un logement convenable. Ils y furent reçus avec le plus grand respect par le commandant Rodriguez de Bastidas, que le roi avait choisi pour conduire l'expédition.

Le 22 octobre, *le San-José* leva l'ancre, et, profitant d'un temps favorable, mit le cap sur l'île de Saint-Domingue, où le commandant avait reçu l'ordre de s'arrêter pour achever son équipement et se munir de toutes les provisions nécessaires.

Par suite de plusieurs circonstances, le séjour du *San-José* à Saint-Domingue se prolongea plus qu'on ne l'avait espéré ; mais il ne fut point inutile aux religieux dominicains. Au contraire, ils en profitèrent pour s'acclimater aux chaleurs tropicales et étudier, auprès des vieux missionnaires du fameux couvent de Sainte-Croix, les divers idiomes des tribus indiennes auxquelles ils allaient porter l'Évangile.

Trois années s'écoulèrent ainsi à Saint-Domingue à faire les préparatifs nécessaires pour la campagne projetée.

Enfin, dans les premiers jours de juillet 1529, *le San-José*, parfaitement équipé, mit à la voile, tournant sa proue dans la direction du sud-ouest. Après quelques jours d'une

heureuse navigation, le 29 du même mois, les vigies signalèrent une terre à laquelle on donna le nom de Sainte-Marthe, en l'honneur de la Sainte dont l'Église faisait la fête ce jour-là. Aussitôt on se disposa à descendre; les canots furent amenés, et Rodriguez de Bastidas, à la tête de ses soldats, se dirigea vers le rivage. Le débarquement s'effectua sans la moindre résistance de la part des Indiens.

En abordant sur cette terre nouvelle, Rodriguez y planta son pavillon et prit solennellement possession de tout le pays au nom de son maître le roi d'Espagne.

Les missionnaires alors élevèrent un autel, et pour la première fois on offrit, en présence de tout l'équipage et des Indiens étonnés, le sacrifice non sanglant sur ces rivages où le vrai Dieu n'avait point été annoncé encore, ni le nom de Jésus-Christ invoqué.

Rodriguez de Bastidas, après avoir choisi, de concert avec les missionnaires, un site convenable, y traça le plan d'une nouvelle ville à laquelle il donna le nom de Sainte-Marthe, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Cette ville se construisit comme par enchantement, et elle prospéra si bien, que, deux ans à peine après sa fondation, le pape Clément VII la jugea digne d'être un siége épiscopal, et lui donna, à la demande de l'empereur Charles-Quint, pour premier pasteur, en l'an 1531, le P. Thomas Ortiz, supérieur des Dominicains.

Comme nous l'avons déjà dit, durant leurs trois années de séjour à Saint-Domingue, les missionnaires avaient pu apprendre parfaitement la langue des Indiens. Aussi, sans retard, ils se livrèrent à tout leur zèle apostolique pour la conversion de ces pauvres infidèles.

Les premiers Indiens auxquels ils eurent affaire furent ceux de Gayra et de Taganga. Ces bons indigènes reçurent les missionnaires avec amitié et respect, comme des êtres

supérieurs, et ils se convertirent en foule aux premières paroles et instructions des Frères Prêcheurs.

Cependant le P. Jean Mendez voulut établir le centre de la mission à Sainte-Marthe. Là, tout en s'occupant à la construction d'une église et d'un couvent, il travaillait avec ses confrères à la conversion des infidèles, dont plusieurs vivaient aux environs de la nouvelle ville.

Ce n'était pas chose facile, dit l'historien Zamora, d'instruire et d'amener à la pureté de l'Évangile des peuples barbares, dont les mœurs et les coutumes étaient généralement abominables. Ils ne croyaient point à l'immortalité de l'âme et accordaient tout à leurs brutales passions. Peu contents d'avoir plusieurs femmes à la fois, ils ne respectaient ni l'âge ni le sang. Le père épousait quelquefois sa propre fille, le fils sa mère, le frère sa sœur. Avant de leur inculquer les premiers principes de la religion chrétienne, il fallait donc régler leurs mœurs et les retirer de leurs pratiques criminelles; car, encore une fois, dans la plupart de ces sauvages, la corruption était encore plus effrayante que leurs superstitions.

C'était une rude tâche pour les missionnaires; mais, si le travail à accomplir était grand, leur zèle ne fut pas moindre, et, par la grâce de Dieu, en très-peu de temps, ils finirent par triompher de tous les obstacles et à former des néophytes dont le nombre augmentait tous les jours.

Bientôt ils ne se bornèrent plus à la ville ni au voisinage de Sainte-Marthe. Plusieurs d'entre eux pénétrèrent plus avant dans les terres et portèrent les lumières de la foi chez des peuples encore inconnus. Partout ils firent quelque fruit. Ce qu'un missionnaire avait planté en passant, un autre l'arrosait et recueillait une récolte abondante. Le P. Barthélemy de Ojeda poussa ses courses jusqu'au pays de Bahayre, où il fonda une chrétienté florissante. Le

P. Martin des Anges eut le même succès sur les bords du fleuve Magdalena. Le P. François Martinez parvint à convertir les Indiens de Zipacua, et, tout en faisant sa résidence au milieu d'eux, il ne laissait pas d'aller prêcher les peuples les plus avancés dans la terre ferme. Le P. Augustin de Zuniga eut la consolation d'adoucir la férocité des naturels de Turbaco.

Tous avaient dressé des oratoires et de petites habitations où accouraient en foule les Indiens pour y recevoir le pain de la parole divine, et quelquefois aussi, pour implorer leur protection contre les aventuriers espagnols; car, à la Nouvelle-Grenade comme partout ailleurs, les missionnaires dominicains se constituèrent toujours protecteurs des Indiens.

Ce fut ainsi, par le zèle de ces premiers Frères Prêcheurs, que se fonda la célèbre province de Saint-Antonin, laquelle, pendant plusieurs siècles, eut l'honneur de donner de bons et nombreux ministres à l'Église d'Amérique.

Mais, tandis que les missionnaires ne cherchaient qu'à amener les Indiens au christianisme et à les arracher à la corruption et à leurs infâmes superstitions, ils avaient la douleur de voir tous leurs efforts trop souvent annihilés par la cupidité et la cruauté des conquérants.

Sans doute tous ces Espagnols, généralement aventuriers de bas étage, avaient la foi et voulaient aussi la conversion des indigènes; mais, accoutumés à la guerre et à la rapine, ils cherchaient avant tout à s'enrichir, et, pour y parvenir, ils ne reculaient devant aucun moyen.

Le commandant Rodriguez de Bastidas, homme estimable, ayant été blessé par ses propres soldats dans une sédition occasionnée par leur cupidité, fut obligé de retourner à Saint-Domingue, où il ne tarda pas à mourir.

On envoya pour lui succéder Garcia de Lerma, bon

capitaine, mais possédé comme les autres de la soif de l'or, *auri sacra fames.*

Son premier soin fut de se mettre en campagne, pour arracher aux indigènes les richesses immenses qu'ils possédaient et dont ils ne connaissaient point encore la valeur.

Il y avait alors dans les montagnes longeant la rive droite de la rivière Magdalena un peuple riche, mais féroce et guerrier. Déjà l'évêque de Sainte-Marthe, Thomas Ortiz, sans autre suite que deux ou trois Dominicains, s'était présenté chez ces Indiens avec l'espérance de les amener au christianisme. Ces infidèles, en voyant le saint évêque et ses compagnons sans armes, les avaient assez bien reçus, car ils avaient compris facilement que ces hommes n'en voulaient ni à leur or ni à leur liberté. Cependant ils n'avaient point voulu les entendre; de sorte que les missionnaires avaient été obligés de rentrer à Sainte-Marthe pour continuer leurs soins et leurs instructions aux Indiens plus disposés à en profiter.

Ce fut ce même peuple que Garcia de Lerma eut l'ambition de subjuguer, afin de s'enrichir de ses dépouilles.

L'évêque et les missionnaires essayèrent de l'arrêter, en lui représentant les dangers de l'entreprise et les malheurs qui devaient résulter de cette expédition, tant pour la religion que pour le pays lui-même; mais Garcia de Lerma ne voulut rien entendre. Il partit donc à la tête de quelques centaines de soldats, et, pour intimider les indigènes, il commença par mettre à feu et à sang tout ce qui se présenta sur son passage. Cette odieuse conduite excita une explosion dans le pays. Tous les Indiens coururent aux armes, et, lorsqu'ils se trouvèrent en nombre suffisant, ils tombèrent sur les Espagnols avec tant de fureur, que très-peu purent échapper au carnage. Ceux, en petit nombre, qui réussirent à se sauver, rentrèrent à Sainte-

Marthe dans le plus pitoyable état, presque tous blessés, et entièrement découragés.

Cette malheureuse affaire mit le trouble et la confusion dans toute la colonie.

Le P. Thomas Ortiz, voyant que ni sa qualité d'évêque ni son titre de protecteur des Indiens n'avaient pu arrêter un tel scandale, dont la conséquence immédiate était la ruine de la religion dans le pays, résolut de passer en Espagne pour se plaindre et rendre compte de tout à l'Empereur. Il était sur le point de s'embarquer, quand la mort inopinée de Garcia de Lerma vint arranger toutes les affaires.

Les autres officiers, éclairés par cette terrible leçon, de concert avec les Dominicains, travaillèrent à dissiper les troubles, et bientôt le calme fut rétabli dans le pays.

Cependant, si la conduite des aventuriers espagnols fut parfois un grand obstacle au progrès et au développement du christianisme dans le nouveau monde, il faut dire aussi, pour être juste, que la divine Providence sut faire souvent servir à ses desseins de miséricorde, pour le salut des infidèles, l'ambition de ces hommes qui ne cherchaient qu'à s'illustrer ou à s'enrichir par de nouvelles conquêtes.

Ce furent, en effet, les Fernand Cortez et les François Pizarre, qui ont ouvert, au Mexique et au Pérou, les portes à la prédication de l'Évangile. Les missionnaires ne les précédèrent point, ils ne firent que les suivre.

Vers l'an 1532, la cour d'Espagne conçut le projet de soumettre à ses lois toutes les peuplades indiennes répandues dans les vastes et riches contrées qui s'étendent de la rive gauche de la rivière Magdalena jusqu'au golfe de Darien, sur un espace de plus de deux cents lieues.

Un jeune capitaine déjà célèbre, Pierre de Heredia, arrivé récemment d'Espagne à Sainte-Marthe avec quel-

capitaine, mais possédé comme les autres de la soif de l'or, *auri sacra fames.*

Son premier soin fut de se mettre en campagne, pour arracher aux indigènes les richesses immenses qu'ils possédaient et dont ils ne connaissaient point encore la valeur.

Il y avait alors dans les montagnes longeant la rive droite de la rivière Magdalena un peuple riche, mais féroce et guerrier. Déjà l'évêque de Sainte-Marthe, Thomas Ortiz, sans autre suite que deux ou trois Dominicains, s'était présenté chez ces Indiens avec l'espérance de les amener au christianisme. Ces infidèles, en voyant le saint évêque et ses compagnons sans armes, les avaient assez bien reçus, car ils avaient compris facilement que ces hommes n'en voulaient ni à leur or ni à leur liberté. Cependant ils n'avaient point voulu les entendre; de sorte que les missionnaires avaient été obligés de rentrer à Sainte-Marthe pour continuer leurs soins et leurs instructions aux Indiens plus disposés à en profiter.

Ce fut ce même peuple que Garcia de Lerma eut l'ambition de subjuguer, afin de s'enrichir de ses dépouilles.

L'évêque et les missionnaires essayèrent de l'arrêter, en lui représentant les dangers de l'entreprise et les malheurs qui devaient résulter de cette expédition, tant pour la religion que pour le pays lui-même; mais Garcia de Lerma ne voulut rien entendre. Il partit donc à la tête de quelques centaines de soldats, et, pour intimider les indigènes, il commença par mettre à feu et à sang tout ce qui se présenta sur son passage. Cette odieuse conduite excita une explosion dans le pays. Tous les Indiens coururent aux armes, et, lorsqu'ils se trouvèrent en nombre suffisant, ils tombèrent sur les Espagnols avec tant de fureur, que très-peu purent échapper au carnage. Ceux, en petit nombre, qui réussirent à se sauver, rentrèrent à Sainte-

Marthe dans le plus pitoyable état, presque tous blessés, et entièrement découragés.

Cette malheureuse affaire mit le trouble et la confusion dans toute la colonie.

Le P. Thomas Ortiz, voyant que ni sa qualité d'évêque ni son titre de protecteur des Indiens n'avaient pu arrêter un tel scandale, dont la conséquence immédiate était la ruine de la religion dans le pays, résolut de passer en Espagne pour se plaindre et rendre compte de tout à l'Empereur. Il était sur le point de s'embarquer, quand la mort inopinée de Garcia de Lerma vint arranger toutes les affaires.

Les autres officiers, éclairés par cette terrible leçon, de concert avec les Dominicains, travaillèrent à dissiper les troubles, et bientôt le calme fut rétabli dans le pays.

Cependant, si la conduite des aventuriers espagnols fut parfois un grand obstacle au progrès et au développement du christianisme dans le nouveau monde, il faut dire aussi, pour être juste, que la divine Providence sut faire souvent servir à ses desseins de miséricorde, pour le salut des infidèles, l'ambition de ces hommes qui ne cherchaient qu'à s'illustrer ou à s'enrichir par de nouvelles conquêtes.

Ce furent, en effet, les Fernand Cortez et les François Pizarre, qui ont ouvert, au Mexique et au Pérou, les portes à la prédication de l'Évangile. Les missionnaires ne les précédèrent point, ils ne firent que les suivre.

Vers l'an 1532, la cour d'Espagne conçut le projet de soumettre à ses lois toutes les peuplades indiennes répandues dans les vastes et riches contrées qui s'étendent de la rive gauche de la rivière Magdalena jusqu'au golfe de Darien, sur un espace de plus de deux cents lieues.

Un jeune capitaine déjà célèbre, Pierre de Heredia, arrivé récemment d'Espagne à Sainte-Marthe avec quel-

ques gentilshommes et des troupes fraîches parfaitement aguerries, reçut le commandement de l'expédition.

Pierre de Heredia mit donc à la voile, et, le 15 janvier 1533, il touchait à Calamari, où, plus heureux qu'Alonzo de Ojeda, en 1509, il put descendre sans être inquiété par les Indiens [1].

Instruit par l'expérience de son prédécesseur Alonzo, le premier soin de Heredia fut de jeter les plans d'une ville forte et capable de résister aux attaques des indigènes. Dans ce but, par mesure de sûreté, il en choisit l'emplacement dans un petit îlot, non loin de la côte, et qu'on nommait alors Codego.

Telle fut l'origine de Carthagène, l'une des villes les plus fortes et les plus riches de l'Amérique du Sud, pendant plus de deux siècles.

Pierre de Heredia avait amené avec lui d'Espagne à Sainte-Marthe deux fils de Saint-Dominique, les PP. Diego Ramirez et Louis de Orduña. Ces deux religieux le suivirent aussi à Carthagène, où ils jetèrent les fondements d'une vaste et élégante église. Ce sanctuaire fut plus tard dédié à saint Dominique.

Bientôt arrivèrent d'autres missionnaires accompagnés d'un grand nombre d'Indiens récemment baptisés à Sainte-Marthe, et sur lesquels on comptait beaucoup pour faciliter les rapports avec les indigènes plus féroces du pays.

Pierre de Heredia les reçut tous avec la plus vive satisfaction; mais sa joie n'eut point de bornes lorsque, parmi

1 Alonzo de Ojeda, l'un des plus braves aventuriers de ces anciens temps, avait déjà essayé de conquérir ce même pays, en l'an 1509. Mais les Indiens se défendirent avec un courage si indomptable, que des deux cents soldats descendus sur la plage, il ne put s'en sauver qu'un seul, lequel apporta à Alonzo la nouvelle de ce triste désastre. Alonzo, pour venger ses soldats, profita d'une nuit obscure pour incendier tout le pays; et, aussitôt après, il se hâta de se rembarquer pour aller chercher fortune ailleurs.

les nouveaux arrivés, il reconnut le P. Jérôme de Loaysa, dont il avait déjà pu admirer les éminentes qualités pendant son séjour à Sainte-Marthe.

Aussitôt les missionnaires dominicains, aidés de leurs chers néophytes, commencèrent leur œuvre d'évangélisation.

Tandis qu'ils s'efforçaient d'attirer les indigènes à Jésus-Christ, non moins par la douceur de leurs manières et le désintéressement de leur vie que par des instructions journalières, Pierre de Heredia, qu'un historien appelle un foudre de guerre, se mit en campagne pour reconnaître le pays et en achever la conquête.

Nous ne le suivrons point dans cette expédition, où brillèrent du plus vif éclat la bravoure et la rapacité espagnoles. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que partout Heredia fut victorieux, et que ses soldats et lui revinrent chargés d'or et de richesses de tout genre [1].

A peine la nouvelle du butin immense fait par les troupes de Pierre de Heredia se fut-elle répandue dans les Antilles, que l'on vit accourir à Carthagène de nombreux navires remplis de ces hommes infâmes dont on peut dire que l'or est leur dieu.

Ces aventuriers n'attendirent point longtemps pour donner la preuve de ce qu'ils étaient; car, dès les premiers jours de leur arrivée, on les vit se jeter sur tous les Indiens, fidèles ou infidèles, les réduire indistinctement à l'esclavage après les avoir dépouillés de tout, et, enfin, pousser la convoitise jusqu'à fouiller les sépulcres, pour arracher aux morts leurs ornements funèbres.

Tout devait être perdu si l'on n'y apportait un prompt remède. Les Dominicains, comprenant le danger, résolurent,

[1] Zamora dit que les Espagnols revinrent de cette expédition avec plus de trente quintaux d'or pur, sans compter une multitude d'autres objets de la plus haute valeur.

d'un commun accord, d'envoyer l'un d'eux à l'Empereur pour lui exposer la conduite des conquérants, et lui demander des secours contre leur cruauté et leur rapacité. Le P. Jérôme de Loaysa, comme le plus capable, fut choisi pour cette délicate mission. Il s'embarqua donc pour l'Espagne, où il arriva vers la fin de l'année 1534.

Pendant que se passaient ces tristes et ruineux événements, l'Empereur, informé par le conseil des Indes de l'importance de Carthagène, tant au point de vue religieux qu'au point de vue commercial, et voulant encore ajouter au lustre de la nouvelle cité, écrivit à Rome pour demander son érection en siége épiscopal.

La requête ayant été accueillie avec faveur par le Saint-Père, on nomma pour occuper le nouveau siége le P. Thomas de Toro, dominicain et fils du couvent de Salamanque.

Le nouveau prélat, une fois consacré, s'empressa de se rendre à son poste, où il arriva quelques jours après le départ du P. Jérôme de Loaysa.

A son arrivée, le nouveau prélat trouva son diocèse tout bouleversé.

Les indigènes redoutaient et non sans motifs les Espagnols, et ils ne voulaient plus entendre parler d'une religion dont les adeptes ne semblaient être conduits que par la convoitise et la cruauté. Il fallait donc agir et travailler promptement à détruire les scandales et les injustices qui arrêtaient ainsi le progrès de l'Évangile et tournaient à la honte du christianisme. La tâche était difficile, mais elle ne se trouva pas cependant au-dessus des forces de l'évêque dominicain. Il alla donc sans retard trouver le gouverneur, Pierre de Heredia, lui exposa avec franchise l'étendue du mal, qu'il semblait favoriser au lieu de l'empêcher, et lui fit comprendre qu'une telle conduite était non moins contraire à l'intérêt de la religion qu'à celui du roi, dont il connaissait parfaitement la volonté.

Il le prévint, en outre, que s'il persistait encore à empêcher les indigènes à se rendre aux instructions des missionnaires et à les laisser vendre comme de vils esclaves, il se verrait dans la triste nécessité de se servir contre lui, quoique à regret, des armes puissantes dont l'Église l'avait fait dépositaire.

Mais Pierre de Heredia, gâté par la prospérité, et de plus excité par son frère Alonzo, ne voulut rien entendre, et il n'en continua pas moins ses déprédations et ses violences.

Le saint et courageux évêque alors lança contre lui l'excommunication, et sur-le-champ expédia en Espagne un courrier pour informer l'Empereur de ce qui se passait dans la province de Carthagène.

L'Empereur, à qui la capacité, la prudence et la modération du prélat étaient parfaitement connues depuis longtemps, approuva complétement sa conduite énergique, et sur-le-champ, pour remédier au mal, expédia à Carthagène le licencié Badillo, l'un des juges de l'audience royale de Saint-Domingue, avec ordre de sévir sévèrement contre les coupables. Mais malheureusement ce dernier fut loin de faire succéder la paix et le bon ordre aux violences et aux injustices; au contraire, il ne fit qu'augmenter le mauvais état de la colonie.

Il semble, en effet, qu'en ces temps-là, l'air d'Amérique fut toujours malsain pour les consciences espagnoles. Ce qui suit en est une preuve.

A son arrivée à Carthagène, Badillo s'empressa de faire arrêter et juger les deux frères Heredia, et plusieurs autres officiers accusés de concussion et d'inhumanité envers les Indiens. Les biens des coupables furent confisqués et eux-mêmes condamnés à une prison perpétuelle.

Cette sévérité parut à tous parfaitement à sa place. Mais bientôt Badillo ne tarda pas à se déshonorer lui-même en

imitant sans pudeur tout le mal qu'il avait puni dans les autres. D'homme de lettres, il se transforma en conquérant; il fit marcher ses troupes contre les Indiens et il leur vola tout ce qu'ils possédaient. En outre, il réduisit en esclavage un grand nombre de ces malheureux dont il vendit une partie, et envoya l'autre travailler dans ses propriétés de Saint-Domingue.

Le saint évêque de Carthagène, comme autrefois le prophète Jérémie, ne cessait de crier vers le Seigneur et de s'affliger sur les maux de son peuple livré à la cruauté de ces tyrans domestiques. Déjà épuisé de travaux, de veilles et de chagrin, le prélat fit appeler les Dominicains, ses frères et coopérateurs dans le saint ministère, et leur apprenant que son heure approchait, il leur recommanda fortement de ne point se lasser de travailler à l'œuvre du Seigneur pour la conversion et la conservation de ses chers Indiens.

Après avoir donné ainsi ses dernières instructions, le pieux évêque dominicain, moins chargé d'années que de mérites, s'endormit dans le Seigneur vers la fin de l'année 1536. Sa mort fut pleurée de tous les gens de bien et honorée de quelques miracles, si on en croit l'historien Alphonse de Zamora.

En même temps qu'on apprenait en Espagne la condamnation des frères Heredia et l'infâme conduite du licencié Badillo, on reçut aussi la triste nouvelle de la mort du premier évêque de Carthagène, le P. Thomas de Toro.

Aussitôt le conseil des Indes s'occupa de donner un digne successeur à l'évêque défunt, et naturellement les regards se jetèrent sur le P. Jérôme de Loaysa, dont nous avons déjà parlé si souvent dans les pages précédentes.

Ce religieux, en effet, était l'homme nécessaire en ces temps malheureux; car à une haute piété et à des con-

naissances fort étendues il pouvait joindre encore une expérience acquise par cinq années d'apostolat dans la province même de Carthagène.

Le P. Jérôme de Loaysa, à son retour en Espagne, avait été élu prieur du couvent de Carboneras. Ce fut en ce lieu que vint le trouver la bulle par laquelle le Saint-Siége le nommait évêque de Carthagène. En même temps il recevait une lettre dans laquelle l'empereur Charles-Quint l'avertissait qu'un refus de sa part ne serait point accepté, quelque raison qu'il pût alléguer pour se soustraire à l'honneur qu'on désirait lui imposer. Il dut donc se soumettre, et quelques jours après il reçut la consécration épiscopale.

Ce fut vers le milieu de l'année 1537 que Jérôme de Loaysa s'embarqua à Cadix pour se rendre à son nouveau poste.

Avant son départ, le prudent et zélé prélat avait eu soin de choisir dans différents Ordres religieux, et particulièrement dans le sien, de dignes ministres de l'Évangile. A son arrivée, il les distribua dans les diverses parties de son vaste diocèse, afin qu'aucun des peuples confiés à ses soins ne fût privé des secours spirituels dont ils pouvaient avoir besoin. Quant à lui, il se livra tout entier comme autrefois aux fonctions du ministère apostolique.

Comme il ne cherchait qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes en faisant connaître et adorer le nom de Jésus-Christ, il eut bientôt gagné toute la confiance des Indiens. Mais les Espagnols, dont les mœurs étaient corrompues et la cupidité sans bornes, donnèrent bien de l'exercice à sa patience et à sa charité. Plus d'une fois, comme évêque et protecteur des Indiens, il fut obligé de s'opposer avec fermeté aux violences de quelques officiers, qui, au mépris des ordonnances royales, continuaient à

tyranniser les peuples dont cependant ils avaient envahi le pays et volé tous les biens.

Tout en travaillant ainsi au salut de son troupeau, le nouvel évêque ne négligeait pas la construction de sa cathédrale. Les travaux marchèrent à grands pas; car, dans les premiers jours de janvier 1538, il put en faire la dédicace sous l'invocation de sainte Catherine martyre.

Quelques mois après, notre évêque eut aussi la satisfaction de bénir le couvent de Saint-Joseph, le premier que les Dominicains possédèrent à Carthagène. Le P. Joseph de Rables, grand savant et homme de confiance de l'évêque, en prit solennellement possession le 4 août 1539, avec les PP. Jean d'Avila, Jean de Chavez, Jean de Cea et autres dont parlent les annales dominicaines. Ce couvent, bâti des deniers du roi et des libéralités de plusieurs personnages riches du pays, fut d'un puissant secours pour l'établissement et le maintien du christianisme dans la province de Carthagène. Il eut la gloire d'abriter dans ses murs saint Louis Bertrand et son compagnon P. Louis Vero, et de former une foule d'excellents sujets dont plusieurs ont porté le flambeau de la foi dans tout le nouveau royaume de Grenade et même bien au delà de ses limites.

L'ancienne amitié qui avait existé entre Jérôme de Loaysa et les deux frères Heredia fut utile aux uns et aux autres.

Le nouvel évêque fit sortir de prison et rétablir dans leurs biens et honneurs les deux frères. A leur tour, ces deux capitaines se plurent à favoriser tous les louables projets de leur ami et bienfaiteur. Cette bonne intelligence ne tarda pas à porter de bons fruits. La paix se rétablit complétement, le commerce s'agrandit, la ville se couvrit de magnifiques édifices, et les Indiens, mieux traités, com-

mencèrent à se rendre assidûment aux instructions des missionnaires, et vinrent en foule leur demander la grâce du saint baptême.

Mais, quelque zélés que fussent les missionnaires, leur nombre était trop insuffisant pour pouvoir subvenir à tous les besoins spirituels du vaste diocèse de Carthagène. Cette pensée faisait le tourment du saint évêque, et sans cesse il priait Dieu de l'éclairer et de lui indiquer le moyen de remédier à cette disette d'ouvriers évangéliques.

Dieu l'exauça, paraît-il; car un jour le pieux prélat se trouva saisi d'une idée gigantesque, mais vraiment digne d'un esprit élevé et d'un cœur embrasé de zèle pour le salut des âmes. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder dans sa ville épiscopale, à l'imitation de la Propagande de Rome, un grand collége où les Dominicains seraient chargés d'enseigner les sciences et la religion aux enfants des principaux Indiens, afin que les bons sujets formés dans cette école pussent se répandre ensuite et travailler utilement à la propagation de la foi dans les autres provinces ou royaumes de l'Amérique.

Dans les âmes généreuses, la conception d'un plan quel qu'il soit est toujours suivie de la noble ambition de le réaliser au plus vite.

Aussi, à peine Jérôme de Loaysa eut-il pensé aux avantages immenses que pourraient retirer de son collége le pays et l'Église d'Amérique, que sans aucun délai il mit la main à l'œuvre. Certainement, avec la grâce de Dieu, le saint évêque eût conduit à bonne fin sa vaste entreprise si des besoins plus pressants encore n'eussent obligé le roi Philippe II à demander au pape sa translation de Carthagène au siége plus important de Lima, capitale du Pérou.

Jérôme de Loaysa dut donc s'embarquer pour Lima,

mais ce ne fut pas sans emporter les regrets et l'amour de tout le diocèse de Carthagène.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce grand prélat, dès lors que plus haut nous avons déjà esquissé sa vie quand nous avons parlé de la province du Pérou [1].

[1] Voir la page 196.

CHAPITRE XIX

Conquête du royaume de Bogota. — Le P. Dominique de Las Casas accompagne l'expédition. — Travaux des PP. Jean Mendez et Pierre de Miranda. — Érection de la province de Saint-Antonin.

Les succès de Pierre de Heredia à Carthagène, par leur retentissement en Espagne, avaient de nouveau surexcité ce goût pour les entreprises hasardeuses qu'avaient déjà fait naître dans les âmes les héroïques exploits de Fernand Cortez et de François Pizarre. Chaque jour on voyait arriver à Sainte-Marthe une multitude d'officiers et de soldats, prêts à se lancer dans toutes les aventures imaginables pourvu qu'ils y vissent la moindre chance de s'illustrer ou de s'enrichir.

Parmi ces aventuriers se distinguait surtout le capitaine Gonzalve Ximenès de Guesada, homme audacieux, non moins remarquable par ses qualités et par ses vices que les illustres conquérants du Mexique et du Pérou.

Ce brave capitaine, ayant appris par hasard de quelques Indiens l'existence de contrées vastes et riches à quelques centaines de lieues au sud de Sainte-Marthe, résolut de les conquérir et de les soumettre à la couronne d'Espagne.

Cette résolution prise, il ne lui fallut pas longtemps pour assembler une petite armée, et le 5 avril 1536 il put se mettre en route avec huit cents hommes décidés comme lui à vaincre ou à mourir.

Deux fils de Saint-Dominique, les PP. Dominique de Las Casas et Pierre de Zembrano, sollicitèrent la permission de s'associer à cette entreprise, avec le noble but d'être non-seulement utiles aux Espagnols, mais encore de travailler à la conversion des diverses peuplades à travers lesquelles l'armée devait passer.

Il serait trop long de relater les exploits de ces conquérants et les misères qu'ils eurent à subir; il suffit de dire qu'après huit mois de fatigues et de combats continuels, le 20 janvier 1537, ils arrivèrent sur un plateau élevé d'où ils découvrirent un vaste et beau pays, aussi riche que bien peuplé.

Les Indiens qu'on y rencontra, non-seulement reçurent les Espagnols avec amitié, mais encore ils se montrèrent disposés à faire alliance avec eux et même à embrasser le christianisme. Le P. Dominique de Las Casas y éleva une croix, dressa un autel et y célébra la sainte messe dans le lieu même où s'éleva plus tard la ville de Velez.

Cependant les fatigues et les combats avaient tellement diminué la petite armée, que de tous ceux qui avaient pu résister aux privations et aux périls de l'expédition, beaucoup étaient malades, en sorte qu'il restait à peine cent soixante-cinq soldats parfaitement valides.

Ximenès de Quesada, voyant les bonnes dispositions des Indiens, en profita pour faire transporter sur des canots à Sainte-Marthe tous les soldats hors d'état de continuer le voyage.

Le P. Pierre de Zembrano fut chargé de les accompagner.

Après quelques jours de repos, la petite troupe, quoique si réduite, reprit avec courage sa marche en avant dans la direction du sud. L'espérance d'arriver bientôt au but donnait de la force à tout le monde. Cette espérance était à chaque pas alimentée par les rapports des Indiens qu'on rencontrait, et qui tous annonçaient que non loin

de là vivait un grand chef nommé Bogota, dont l'autorité s'étendait sur un nombre infini de riches et vastes pays.

A mesure qu'ils avançaient, les Espagnols rencontraient des traces de plus en plus fréquentes d'une haute civilisation. Bientôt ils arrivèrent devant la ville de Guachata, dont les maisons pour la grandeur et la beauté pouvaient être comparées à celles de l'Europe. Les Espagnols y furent reçus avec des démonstrations de joie et de paix. Mais ce qui les réjouit surtout ce fut de s'entendre appeler par les habitants : *fils du soleil.*

Ces Indiens, adorateurs eux-mêmes du soleil, comptaient flatter leurs hôtes en leur donnant ce titre, qui, à leurs yeux, n'était rien moins qu'un brevet de divinité et d'immortalité. Mais, quelque heureux que fussent les Espagnols d'être regardés par les adorateurs du soleil comme des êtres supérieurs, ils eurent assez de modestie pour ne point vouloir passer pour des dieux. D'ailleurs, leur conduite prouva bientôt et d'une manière évidente qu'ils n'étaient que des hommes, et encore pas des meilleurs.

Cependant, le P. Dominique de Las Casas, profitant de la docilité et des bonnes dispositions de ces Indiens, leur demanda la permission d'arborer l'étendard de son Maître parmi eux. L'ayant obtenue, il éleva une grande croix dans le temple même du Soleil après l'avoir purifié.

Notre missionnaire eût bien souhaité pouvoir s'arrêter quelque temps dans ces lieux, mais les conquérants avaient d'autres vues, et il dut les suivre. Cependant il ne quitta ces bons Indiens qu'après leur avoir recommandé de conserver avec soin ce signe de salut qu'il leur confiait, et dont il viendrait plus tard leur expliquer la vertu et le mystère. Les Indiens promirent tout, et, ce qui est mieux, exécutèrent fidèlement leurs promesses.

En effet, les missionnaires venus plus tard pour catéchiser les peuples de Guachata, et les préparer à la grâce du baptême, trouvèrent encore la croix à la même place où l'avait dressée le P. Dominique. Aux demandes qui leur étaient adressées, les Indiens répondaient invariablement qu'un *enfant du soleil* avait placé cette croix en ce lieu quelque temps auparavant.

Après quelques jours de repos à Guachata, Ximenès de Quesada continua sa route, et il ne lui restait plus qu'une marche de sept heures pour atteindre Bogota, lorsqu'il découvrit la ville de Susca ou Suesuzca. Rien n'est beau comme les environs de cette ville; c'est vraiment un paysage enchanteur. Il semble que la nature ait pris plaisir à réunir en ce lieu tous ses agréments et toutes ses magnificences. Ici, ce sont des collines couvertes de forêts verdoyantes où voltigent d'arbres en arbres des quantités innombrables d'oiseaux, dont la variété et la beauté du plumage réjouissent non moins la vue que leur chant flatte l'oreille. Là, ce sont des plaines où de grandes rivières et de petits ruisseaux roulent leurs eaux cristallines à travers des plantes odoriférantes de toute espèce. Partout où l'œil se porte, il ne peut rencontrer que des champs fertiles et des arbres courbés sous le poids de fruits succulents; en un mot, un vrai jardin de délices. C'est au milieu de cette féerique campagne que s'élève comme un diamant entouré d'une bordure de riches émeraudes la ville de Suesuzca. Les Espagnols y entrèrent comme des amis, et ils y furent reçus comme tels avec la plus grande bienveillance.

Le roi de Bogota avait appris l'arrivée des Espagnols à Suesuzca et l'intention où ils étaient de venir le visiter, mais il ne savait quel parti prendre à leur égard. Devait-il les recevoir comme des *fils du soleil* ou comme des ennemis?

Fallait-il aller au-devant d'eux avec des présents, ou les armes à la main ?

Les espions qu'il avait envoyés à Succuzca pour s'informer du nombre des Espagnols et examiner leur manière d'être et la nature de leurs armes, le tirèrent de ses perplexités. Ils lui apprirent que ces étrangers n'étaient point immortels, que plusieurs étaient souffrants, et que même on avait vu périr quelques-uns des monstres (voulant parler des chevaux) sur lesquels ils avaient l'habitude de monter.

Ces rapports rendirent le courage au prince indien; et, plein de confiance dans la valeur et le grand nombre de ses soldats, il résolut de combattre les envahisseurs. Aussitôt donc, accompagné de tous ses officiers, et porté, selon l'usage des rois de sa nation, sur un brancard d'or, il s'avança à la rencontre des Espagnols, pour les arrêter dans leur marche sur sa capitale.

Ximenès de Quesada apparut bientôt à la tête de son avant-garde; à l'arrière-garde il avait laissé tous les malades sous la protection de quelques cavaliers seulement. Bogota alors, commençant les hostilités, envoya par des chemins détournés six cents de ses plus braves soldats pour attaquer cette arrière-garde et la massacrer. Mais les cavaliers chargés de la défendre tombèrent si intrépidement sur les Indiens et les épouvantèrent tellement avec le bruit de leurs arquebuses, que tous se sauvèrent, criant qu'il était impossible de résister à des hommes qui portaient le feu et la foudre dans leurs mains. Là fuite de ces Indiens entraîna celle de toute l'armée. Bogota lui-même s'empressa de se sauver et de se mettre à l'abri derrière les murs de sa forteresse.

Malgré cet avantage, la position des vainqueurs était loin d'être rassurante. Ils se voyaient entourés par tant d'ennemis, qu'ils prévoyaient que tôt ou tard ils devraient être écrasés par leur grand nombre.

Heureusement la Providence vint à leur secours, au moment où ils y pensaient le moins, dans la personne du cacique de Chia. Voici comment : Le prince alors régnant à Bogota était regardé comme un usurpateur par une grande partie du peuple, et le cacique de Chia comme le légitime héritier du trône, selon les lois du pays. Ce cacique, aussi riche que puissant, et qui ne manquait pas d'ambition, crut l'occasion favorable pour revendiquer ses droits et monter sur le trône de Bogota. Dans ce but il invita donc les Espagnols à venir se reposer sur ses terres, et il promit de les aider par tous les moyens dans toutes leurs entreprises contre le roi de Bogota. Grâce à ce secours inespéré, Ximenès de Quesada se mit de nouveau en campagne, et, après plusieurs combats meurtriers, parvint enfin à se rendre maître de Bogota. Il y entra triomphalement le 17 avril 1537, une année après son départ de Sainte-Marthe.

On trouva à Bogota des richesses immenses que l'on s'empressa de partager.

Après qu'on eut mis de côté le cinquième toujours réservé au roi, ainsi que tout ce qui devait revenir au général en chef et à ses lieutenants, on distribua le reste aux soldats. Tous se trouvèrent si riches, dit un historien, qu'au lieu de fer, ils se servirent d'or pour ferrer leurs chevaux.

Mais la cupidité peut-elle être rassasiée?

Il y avait à peine trois mois que ces aventuriers étaient entrés à Bogota que déjà ils songeaient à en sortir pour se lancer dans de nouvelles entreprises. Les missionnaires s'efforçaient bien de les retenir en leur représentant qu'il fallait leur donner le temps de convertir les indigènes; mais on leur répondait que là n'était point la question, et que d'ailleurs ils trouveraient facilement plus tard le temps de revenir au milieu d'eux.

Nous ne suivrons plus les Espagnols dans leurs courses à travers le pays; ce serait trop long et en dehors de notre plan. Tout ce que nous pouvons ajouter, c'est que partout où les conduisit la convoitise, les Espagnols signalèrent leur passage par des violences et des atrocités, et qu'ils renouvelèrent dans la Nouvelle-Grenade, envers les Princes indigènes détrônés par leurs armes, les mêmes crimes que l'histoire reproche à si juste titre aux conquérants du Pérou à l'égard des Incas.

Il est évident qu'une telle conduite ne devait pas favoriser le progrès de la religion dans le pays conquis. Aussi Zamora remarque-t-il à cette occasion que le zèle du P. Dominique de Las Casas et ses prédications firent alors peu de fruit auprès des indigènes. Était-il possible de faire comprendre la sainteté et la pureté de la religion chrétienne à des hommes qui voyaient les adeptes de cette même religion piller leurs maisons, violer leurs femmes, brûler leurs temples et massacrer leurs rois? Tout cela pouvait-il inspirer à ces pauvres malheureux autre chose que la terreur et des sentiments de haine et de vengeance?

Jamais sans doute les conquérants n'avaient eu la pensée d'empêcher la prédication de l'Évangile et la propagation de la foi. Au contraire, on peut même dire que, chrétiens eux-mêmes, ils voulaient le triomphe du christianisme, et, conformément aux ordres de leurs souverains, ils travaillaient dans une certaine mesure à l'implanter dans toute l'Amérique. Malheureusement, par leurs crimes et leurs déprédations, ils rendaient l'exécution de cette grande œuvre plus difficile, et ils en retardaient évidemment le progrès.

C'était là une cause de grand chagrin pour les missionnaires.

Le P. Dominique de Las Casas ne craignit point de faire de vives remontrances à Ximenès de Quesada; mais l'or-

gueilleux général ne daignait point même l'entendre; et, si par hasard il y consentait, il ne lui répondait que par des menaces et des injures. Malgré toutes ces difficultés, l'homme de Dieu ne perdait point courage, et, autant que les circonstances le lui permettaient, il travaillait à instruire les Indiens dont il avait su conquérir la confiance et l'amour, et il ne laissait échapper aucune occasion de faire le bien.

Lors de la fondation de la ville, qui, sous le nom de Santa-Fé-de-Bogota, devint la capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade [1], le P. Dominique demanda au général un vaste emplacement pour y construire une église et un couvent.

La pétition ayant été gracieusement accordée, le zélé missionnaire se mit aussitôt à l'œuvre. Avec l'aide des Indiens et des chrétiens, il parvint, en très-peu de temps, à élever un édifice assez convenable pour y offrir décemment le saint sacrifice.

Le 6 août 1538, jour de la Transfiguration, on procéda à la bénédiction de la nouvelle église, en présence de toutes les autorités espagnoles et d'une multitude d'Indiens, accourus de toutes parts pour cette auguste solennité.

Le P. Dominique eut le premier l'honneur de célébrer le saint sacrifice dans cette église. Après le premier évangile, il prit la parole, et, en un langage ému et avec une liberté tout apostolique, il rappela aux Espagnols que les Indiens étaient leurs frères, et que, si Dieu leur avait donné

[1] Cette ville fut bâtie sur l'emplacement de la maison de plaisance des rois de Bogota, dans une situation avantageuse. Le terrain y est fertile, l'air doux, les eaux abondantes, et les matériaux de construction en grande quantité.

Le nom de *Nouvelle-Grenade* fut donné au pays par le général Ximenès de Quesada, en souvenir de Grenade, en Espagne, dont il était originaire.

la puissance, c'était afin qu'ils s'en servissent pour le bien des indigènes et non pour leur destruction.

Telle fut l'origine du couvent du Saint-Rosaire, à Santa-Fé-de-Bogota.

La paix commençait à se retablir et la religion à progresser, lorsqu'un événement aussi grave qu'inattendu vint agiter les esprits et plonger le pays dans la plus profonde consternation.

Dans les premiers jours de 1539, le général de Quesada fut informé par les Indiens que le capitaine Sébastien de Belalcazar, l'un des meilleurs officiers de Pizarre, et son lieutenant à Quito, dont il avait fait la conquête, s'était montré dans la vallée de Neyba, aux portes du royaume, avec un grand nombre de soldats à pied et à cheval, suivis d'une multitude d'Indiens alliés.

Un officier fut aussitôt dépêché à Belalcazar pour lui signifier de ne point avancer davantage sur un terrain conquis par d'autres armes que les siennes. Belalcazar répondit fièrement que la Nouvelle-Grenade appartenait de droit à Pizarre, dont il était le lieutenant, puisque ce pays se trouvait compris dans les terres assignées par la cour d'Espagne au gouvernement péruvien, et que, pour cette raison, il était décidé à revendiquer par les armes ce qu'on lui refuserait de bonne volonté.

La question était grave; car, si Quesada était brave et bon général, Belalcazar ne l'était pas moins, et les soldats qui avaient conquis ce pays au prix de tant de périls ne se trouvaient nullement disposés à abandonner une si riche proie entre les mains de nouveaux venus.

Une guerre civile acharnée était donc sur le point d'éclater.

En ce moment terrible, Ximenes de Quesada se souvint du P. Dominique de Las Casas, et, humblement, il le pria

de se rendre au camp de Belalcazar, pour élucider et traiter cette affaire. On était accoutumé à voir les Dominicains chargés de telles ambassades. Plus d'une fois déjà, au Pérou, ils avaient pu, par leur influence, arrêter l'effusion du sang en des circonstances non moins difficiles ; aussi, l'entremise du P. Dominique fut-elle acceptée avec joie et reconnaissance de part et d'autre.

L'histoire ne dit point les arguments dont se servit l'homme de Dieu en cette circonstance, mais elle nous rapporte que son ambassade eut le plus prompt et le plus parfait succès.

Le saint missionnaire, en détournant ainsi du pays, par ses prières et ses remontrances, les horreurs et le scandale d'une guerre civile, eut l'insigne honneur de sauver le royaume de la Nouvelle-Grenade d'une ruine inévitable. L'Église de Santa-Fé-de-Bogota ne doit point l'oublier.

Ce fut le dernier service rendu à l'Amérique par le P. Dominique de Las Casas.

Quelques mois après, il dut accompagner le général Ximenès de Quesada rappelé en Espagne, et il mourut cinq ans après, épuisé par les fatigues et les infirmités contractées dans le cours de sa vie apostolique.

Son corps repose dans l'église des Frères Prêcheurs de Séville.

Le départ du P. Dominique de Las Casas n'arrêta point pour longtemps la prédication de l'Évangile dans le nouveau royaume. Bientôt on vit accourir de Sainte-Marthe le P. Jean Mendez, accompagné d'autres Dominicains, tous très-zélés et déjà exercés dans les divers travaux du ministère.

Le premier soin du P. Mendez, supérieur de la mission, fut de disperser ses compagnons de tous les côtés, afin que

la parole de Dieu retentît en même temps dans toutes les parties du royaume.

Le P. Jean de Aurrez fut assigné à Santa-Fé-de-Bogota, où il dut exercer l'office de curé dans l'église fondée par le P. Dominique de Las Casas. Le P. Pierre Duran se dirigea dans la province de Tunga, où il érigea un couvent qui devint l'un des plus célèbres de la province. Le P. Jean de Monte-Major réussit à former une florissante chrétienté parmi les indigènes de Boyaca. Les autres missionnaires évangélisèrent les divers peuples de Tacatativa, Tabio, Chinga, etc., avec non moins de succès que les précédents.

Le P. Mendez se fixa à Santa-Fé-de-Bogota, où, tout en dirigeant les travaux des autres missionnaires, il continua avec le plus grand fruit l'apostolat du P. Dominique de Las Casas. Il lui fallut un grand travail pour extirper l'idolâtrie du cœur des indigènes ; mais enfin, par la grâce de Dieu, il y réussit. Pour mieux faire comprendre à ces pauvres ignorants la vanité et l'impuissance de leurs idoles, il transforma, après l'avoir purifié, en une vaste église le fameux temple du Soleil, où les rois de Bogota avaient coutume de se rendre avec toute leur cour pour offrir leurs abominables sacrifices. C'est dans cette nouvelle église qu'il se plaisait à assembler, catéchiser et baptiser ses nombreux néophytes.

Cependant, à certains jours, et quand la concurrence était trop nombreuse, il les réunissait sur la place publique de Santa-Fé. Là, après une instruction familière toujours à leur portée, et dont la longueur ne pouvait jamais lasser leur patience, le saint missionnaire leur faisait le catéchisme et se plaisait à leur adresser des questions.

Ceux des néophytes qui répondaient le mieux recevaient en récompense une petite médaille qu'ils ne man-

quaient point d'apporter avec orgueil dans l'assemblée suivante.

Pour ce grand missionnaire, les plus grandes fatigues du saint ministère n'étaient que des douceurs. Prêcher, c'était sa vie; il ne respirait que Dieu, et voulait convertir toutes les âmes à son amour.

Cependant, tout en s'occupant de l'instruction des néophytes, le P. Mendez n'en veillait pas moins sur leur conduite; et ce n'était que lorsqu'il était bien assuré de leur capacité et de leurs bonnes mœurs, qu'il les admettait à la grâce du saint baptême. Aussi les efforts du saint missionnaire furent-ils bénis du Ciel et récompensés par de nombreuses et éclatantes conversions. Deux ans à peine s'étaient écoulés, et déjà presque toute la population était catholique.

Rien de plus beau et de plus édifiant, dit un auteur, que la vue de ces nouveaux chrétiens. Nul d'entre eux ne se souvenait de ses idoles et des cruels sacrifices qu'on leur offrait, que pour les détester et pour bénir la divine bonté qui les avait retirés de leurs ténèbres. Et tous, par leurs vertus et l'union fraternelle qui régnait entre eux, rappelaient la beauté des premiers jours du christianisme.

Le P. Mendez ne put rester aussi longtemps qu'il l'eût désiré au milieu de ce troupeau chéri formé par ses soins. L'obéissance le força à accepter l'évêché de Sainte-Marthe, vacant par la mort de son ami le P. Thomas Ortiz, premier pasteur nommé de ce diocèse.

Pour éviter la monotonie, nous ne parlerons pas des autres missionnaires dont le zèle et les travaux apostoliques ont contribué à répandre le christianisme dans le royaume de la Nouvelle-Grenade et planté la bannière de leur père saint Dominique en ces mêmes contrées.

On conçoit parfaitement que des missionnaires jetés sur

un même coin de terre et sous un même ciel, au milieu de peuplades barbares, aient dû avoir une existence assez semblable, du moins quant au fond, et que, si la vie de l'un diffère de celle d'un autre, cela ne peut être que par des nuances légères et par des détails insignifiants. En vérité, tous ont eu le même but : l'apostolat; et par suite ils ont dû passer, à peu de différence près, par les mêmes épreuves, les mêmes difficultés et les mêmes périls. Leurs succès ont pu être plus ou moins brillants; mais, quoi qu'il en soit, ils n'ont pu les obtenir qu'en usant des mêmes moyens et en s'appuyant sur les mêmes vertus.

En racontant les épreuves du P. Dominique de Las Casas et les travaux et succès du P. Jean Mendez, nous avons donc fait connaître aussi la vie, les épreuves et les succès de tous leurs frères en apostolat dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Avant de terminer ce chapitre, nous ferons observer que, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, les premiers missionnaires dominicains se sont écartés, paraît-il, de la ligne de conduite tracée par leurs devanciers, tant au Mexique qu'au Pérou.

Autant que nous pouvons l'apprécier, vu la grande distance, il semble que le premier soin des missionnaires espagnols, en posant le pied sur le sol américain, fut de fonder de vastes couvents où ils s'efforcèrent d'établir l'observance régulière, et de faire fleurir les vertus apostoliques sous la protection salutaire des vertus monastiques.

A la Nouvelle-Grenade, toutes les pensées des missionnaires se tournèrent vers la vie apostolique. A peine arrivés, on les vit se disperser aux quatre vents du ciel, parcourir deux à deux, comme autrefois les premiers apôtres, les pays confiés à leurs soins, et, quelquefois, s'établir seuls, sans l'appui d'aucun compagnon, au milieu

des troupeaux dont ils se constituaient les pasteurs après les avoir gagnés à la foi de Jésus-Christ. Dans l'ardeur de leur zèle apostolique, ils couvrirent le pays de petites écoles et d'oratoires à l'usage des Indiens; mais, nulle part, ils ne songèrent à construire des couvents réguliers, comme au Mexique ou au Pérou, pour venir s'y retremper dans les vertus de leur état. C'est ainsi que vécurent, pendant plus de vingt ans, les missionnaires de la Nouvelle-Grenade; car, selon Melendez, le premier couvent digne de ce nom ne fut érigé canoniquement qu'en l'année 1550.

Jusqu'à cette époque, les missionnaires de la Nouvelle-Grenade avaient été soumis à la juridiction du provincial du Pérou; ce système avait pour eux de grands inconvénients. Le provincial du Pérou, absorbé par les soucis et l'administration de sa propre province, ne trouvait pas le temps de s'occuper des religieux de la Nouvelle-Grenade. De plus, la distance des deux pays et la difficulté du voyage ne lui permettaient point de faire la visite obligatoire et de juger par lui-même de l'état des personnes et des choses.

Pour tous ces motifs et autres encore, les Dominicains de la Nouvelle-Grenade, sur l'avis même du provincial du Pérou, écrivirent à Rome pour demander leur séparation de la province de Saint-Jean-Baptiste et l'autorisation de se constituer en province particulière et indépendante.

La solution de cette importante question fut réservée au chapitre général, dont les membres devaient se réunir à Salamanque dans le cours de l'année 1551.

Les Pères du chapitre approuvèrent en principe cette séparation, et même ils en proclamèrent la haute nécessité. Cependant, comme la Nouvelle-Grenade manquait encore de couvents formels, et ne possédait guère que des conventicules ou hospices, nombreux, il est vrai, mais trop petits cependant pour y loger une communauté régle-

mentaire, le chapitre général ne crut pas opportun, pour le moment, d'accéder aux vœux exprimés par les religieux. Seulement, pour satisfaire aux exigences de la situation et remédier aux maux signalés dans la pétition, il se décida à former, avec tous ces conventicules, une congrégation particulière, laquelle devait cependant rester, jusqu'à nouvel ordre, sous la haute juridiction du provincial du Pérou. Cette nouvelle congrégation fut placée sous la protection de saint Antonin.

En même temps le chapitre général nomma, comme vicaire général de cette nouvelle congrégation, le P. Pierre de Miranda, religieux de grande prudence et de haute vertu.

Aussitôt après sa nomination, le P. de Miranda se rendit à Séville, où l'attendaient déjà vingt autres Frères Prêcheurs avec lesquels il s'embarqua pour le royaume de la Nouvelle-Grenade. La navigation fut heureuse, et ils arrivèrent à Sainte-Marthe dans les premiers jours de l'année 1552.

Le premier acte du P. de Miranda, en entrant en charge, fut de distribuer ses missionnaires dans les lieux où les besoins étaient plus pressants, et ensuite, avec quelques autres religieux, il passa à Carthagène, d'où il se rendit à Santa-Fé-de-Bogota, dans l'intention de visiter toutes les missions dominicaines du royaume.

A la suite de cette visite, le P. de Miranda comprit tout le danger qu'il y avait à laisser des religieux isolés, sans avoir, pour se soutenir, l'exemple de leurs frères et le secours spirituel des observances monastiques. Il prit alors la résolution de former de grands couvents centraux, auxquels seraient attachés des vicariats dont les religieux pourraient être changés quand les supérieurs le jugeraient à propos. De cette manière, il espérait satisfaire aux exigences de la vie religieuse, sans cependant nuire au bien des peuples confiés à ses soins.

Sur ces entrefaites, la ville de Santa-Fé-de-Bogota fut proclamée Capitale du nouveau royaume, et en même temps érigée par le Saint-Siége en métropole.

Le P. de Miranda profita habilement de ces heureuses circonstances pour réaliser son plan de réforme. Sans perdre de temps, il jeta les fondements d'un grand et magnifique couvent d'observance sur l'emplacement même du conventicule bâti, quelques années auparavant, par le P. Dominique de Las Casas. Ce couvent fut consacré, comme celui de Lima, au très-saint Rosaire, et il devint le chef-lieu de l'Ordre dans la Nouvelle-Grenade.

Ce fut à l'ombre des murs de ce même couvent, et sous la direction das Dominicains, que naquit et commença à briller cette fameuse université grenadine, dont la ville de Santa-Fé-de-Bogota, pendant de longues années, fut si heureuse et si fière [1].

Ce qu'avait fait le P. Pierre de Miranda à Santa-Fé, il l'accomplit insensiblement aussi dans toutes les diverses parties de la province. A mesure que lui arrivèrent des renforts d'Espagne, il transforma les conventicules (où les religieux, même les meilleurs, étaient exposés à perdre l'habitude des observances monastiques, et quelquefois même à les mépriser) en grands couvents réguliers, où il s'appliqua à faire fleurir toutes les vertus monastiques que l'expérience lui avait signalées comme étant la sauvegarde de la vie apostolique.

Cependant cette haute préoccupation ne l'empêcha nullement de créer un grand nombre de maisons d'instruction, ou vicariats, et d'envoyer ses missionnaires dans tous les lieux où il jugeait leur ministère nécessaire pour le salut des âmes.

[1] Plus tard, en 1611, par la bulle de Paul III, cette université fut transportée dans le collége de Saint-Thomas, également propriété des Dominicains.

Seulement, il eut toujours soin de choisir pour cet office des religieux formés, sur la vertu desquels il pouvait raisonnablement compter.

Sous une telle administration, la province ne pouvait manquer de se développer et de produire des fruits abondants de bénédiction. Aussi, à la mort du P. Pierre de Miranda, c'est-à-dire vers l'an 1569, l'Ordre de Saint-Dominique possédait dans la Nouvelle-Grenade dix-huit priorats ou couvents réguliers, quarante maisons d'instruction pour les Indiens, ou vicariats, et de plus, ajoute un auteur, il donnait ses soins à plus de cent peuplades du nouveau royaume [1].

A cette époque, les Religieux renouvelèrent la pétition que vingt ans auparavant, comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient envoyée à Rome, pour obtenir leur indépendance et leur séparation de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou. Cette fois leurs vœux furent pleinement exaucés.

En effet, le chapitre général tenu à Rome en 1577 (où fut nommé général de l'Ordre le R^{me} P. Serafino Cabali), dans un de ses décrets, déclara la province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade absolument indépendante de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, et lui accorda tous les droits et priviléges dont jouissent toutes les autres provinces de l'Ordre.

Le même chapitre, dans un autre décret, nomma pour quatre ans, comme premier provincial de la nouvelle province, le P. Antoine de la Penna, l'un des plus zélés collaborateurs du P. Pierre de la Miranda. Ce religieux était un des plus anciens de la province; pendant plus de trente années il avait employé ses talents et ses forces à prêcher la religion de Jésus-Christ dans toute l'étendue du royaume.

[1] Voir l'appendice, note 4.

Ainsi fut fondée la province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade, première fille de celle de Saint-Jean-Baptiste du Pérou.

Avant de terminer cette petite esquisse, nous allons essayer, dans le chapitre suivant, de mettre en relief quelques-unes des figures les plus illustres de cette glorieuse province.

CHAPITRE XX

Le P. Grégoire Beteta. — Saint Louis Bertrand. — Le P. Louis Vero.

Parmi les vingt Dominicains amenés d'Espagne par le P. Thomas Ortiz pour faire la conquête spirituelle de la Nouvelle-Grenade, il est difficile de dire lequel fut le plus digne et le plus grand.

La plupart de ces missionnaires furent des hommes de haute science et de haute vertu ; et tous, selon leurs moyens, ont pris également une part héroïque à la conversion des infidèles en ce nouveau pays.

Cependant, parmi ces héros, il en est quelques-uns dont le souvenir, soit pour une cause, soit pour une autre, s'est gravé plus profondément dans le cœur des peuples, et, en tête de ces hommes privilégiés (sans vouloir pour cela rabaisser la mémoire illustre des PP. Thomas Ortiz, Jérôme de Loaysa, Dominique de Las Casas, Jean Mendez, Pierre de Miranda, etc.), nous placerons le P. Grégoire Beteta.

Ce saint religieux naquit dans les premiers jours du XVIe siècle, dans une petite ville du royaume de Léon. Issu d'une famille aussi honorable qu'ancienne, il suça, avec le lait de sa pieuse mère, le germe de toutes les vertus et les saints principes de la vie chrétienne.

Dès les premiers jours de son enfance, il présagea, par ses heureuses dispositions, ce qu'il était appelé à devenir

plus tard sous l'action de la grâce divine. Doux avec les autres, mais austère pour lui-même, il fuyait avec horreur le vice et tout ce qui pouvait l'y entraîner. Loin de rechercher les jeux innocents et les amusements de son âge, il faisait déjà ses délices de la prière, de la lecture des bons livres, en un mot, de tout ce qui pouvait le former à la vertu.

A l'âge de dix-sept ans, le jeune Beteta, se sentant un vif attrait pour la vie religieuse, se présenta humblement aux Dominicains, en les priant en grâce de vouloir bien le revêtir de l'habit de leur saint Ordre. Ayant obtenu cette faveur, il entra comme novice dans le fameux couvent de Saint-Étienne à Salamanque.

Là, au noviciat, sous la direction de bons maîtres, il fit les plus rapides progrès dans la vie spirituelle, et il se distingua bientôt entre tous ses jeunes compagnons par la ferveur de sa piété et son amour respectueux pour les saintes observances et pratiques de la vie religieuse.

Mais Dieu, qui se plaît souvent à éprouver ceux qu'il aime, lui envoya une forte infirmité, laquelle, pendant de longs mois, ne lui permit point de suivre les exercices de la communauté. Le pauvre novice était désolé ; il craignait de ne point être reçu à la profession, ou de voir retarder indéfiniment pour lui cette heure si vivement désirée. Dans son chagrin, il priait Notre-Seigneur de l'enlever de cette terre, ou de lui rendre la santé et les forces nécessaires pour remplir les devoirs de sa vocation. Sa prière fut pleinement exaucée ; car, non-seulement la communauté consentit à l'admettre à la profession, mais encore, au moment de prononcer ses vœux, il revint comme miraculeusement à la santé.

Quelques jours après, le jeune profès fut envoyé dans un des colléges de l'Ordre, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie. Aussitôt ses études terminées, il fut appelé à l'honneur du sacerdoce.

Déjà le P. Grégoire Beteta commençait à se distinguer à Salamanque, tant comme professeur que comme prédicateur, lorsqu'il apprit l'intention qu'avaient les supérieurs d'envoyer un nombre assez considérable de religieux sur le nouveau continent. A l'instant, comme poussé par une voix intérieure, il demanda la permission de s'adjoindre à cette troupe évangélique. Ayant obtenu l'autorisation nécessaire, il quitta Salamanque et devint ainsi un des vingt missionnaires que conduisit le P. Thomas Ortiz à la Nouvelle-Grenade.

Ces vingt apôtres furent obligés, par des circonstances imprévues, comme nous l'avons dit plus haut, de faire un séjour de plusieurs années (de 1524 à 1529) dans l'île de Saint-Domingue. Le P. Beteta en profita pour étudier divers idiomes indigènes et pour s'instruire, auprès des vieux missionnaires du couvent de Sainte-Croix, des mille choses qu'il lui importait de savoir pour mieux réussir auprès des Indiens.

En vrai chevalier du Christ, il était donc armé de pied en cap lorsqu'il descendit dans l'arène, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, pour défier Satan, et combattre les combats du Seigneur.

Les succès du jeune missionnaire furent prodigieux. Désigné par le P. Ortiz pour aller porter la parole de paix et de vérité dans la vallée de l'Uruba, où vivaient des peuples barbares, il parvint à adoucir leur férocité native et à les rendre tellement dociles et attentifs à ses instructions, qu'en très-peu de temps il put les amener à brûler leurs idoles et à se prosterner devant la croix de Celui qui a sauvé le monde.

Mais à cet homme de Dieu, il semblait que ce n'était point encore assez. A l'exemple des premiers apôtres, il brûlait du désir de verser son sang pour la cause de la foi; en un mot, il ambitionnait la palme du martyre.

C'est pourquoi, de concert avec un de ses amis, le P. Dominique de Salazar (plus tard évêque des Philippines), il demanda et obtint de ses supérieurs l'autorisation de pénétrer dans la Floride, où le nom du divin Rédempteur n'avait pas encore été prononcé. Les sauvages habitants de ce pays jusque-là n'avaient point encore reçu la visite des missionnaires, et ils détestaient souverainement les Espagnols, dont ils avaient pu apprécier la rapacité et la cruauté. Aussitôt que l'un d'eux, quel qu'il fût, se présentait aux frontières du pays, les Floridiens le menaçaient de leurs flèches empoisonnées pour le forcer à rebrousser chemin. Entreprendre une telle mission n'était point autre chose que courir au martyre. C'était justement ce que voulait et désirait avant tout le P. Beteta. Verser son sang, disait-il, c'est répandre le christianisme : *Sanguis martyrum semen christianorum.*

Cependant Notre-Seigneur, tout en acceptant le sacrifice de son apôtre, ne voulut point lui permettre de cueillir la palme du martyre, objet de son ambition, ni même de pénétrer dans la Floride.

Toutes ses tentatives pour traverser la frontière furent infructueuses ; les Floridiens ne voulurent ni le tuer ni l'entendre.

Le P. Grégoire Beteta dut donc reprendre le chemin de la Nouvelle-Grenade, bien à contre-cœur ; mais il se consola de n'avoir pu pénétrer en Floride, en répétant les paroles que l'apôtre saint Paul adressait autrefois aux Romains : « J'avais pris la résolution de venir au milieu de vous pour y faire quelque fruit, comme je l'ai déjà fait dans d'autres nations ; mais, jusqu'à ce jour, j'en ai été empêché [1]. »

[1] Sæpe proposui venire ad vos (et prohibitus sum usque adhuc) ut aliquem fructum habeam et in vobis, et in cæteris gentibus. (Épitre aux Romains, chap. I, vers. 13.)

De retour à la Nouvelle-Grenade, le P. Beteta recommença ses courses évangéliques à travers le royaume, et toujours avec le plus grand succès. Il semble que le Ciel se soit plu à bénir d'une manière particulière les efforts de cet apôtre, dont toute l'ambition n'avait d'autre but que de trouver l'occasion de mieux se sacrifier pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Il y avait vingt-cinq ans que le P. Beteta travaillait ainsi, sans relâche, sans jamais se délasser d'un labeur que par un autre labeur, lorsqu'il apprit que Sa Majesté Catholique l'avait nommé à l'évêché de Carthagène. C'était en 1555. A cette nouvelle, l'humble missionnaire fut accablé de douleur, se croyant tout à fait indigne de l'honneur de l'épiscopat. Aussitôt il écrivit pour se faire décharger du fardeau qu'il redoutait ; mais on ne voulut écouter ni ses prières ni ses excuses. Ses supérieurs crurent même devoir ajouter au précepte la menace des censures pour l'obliger à plier devant la volonté du souverain.

Il fut donc forcé de se soumettre, et, dans le peu de temps qu'il gouverna le diocèse (n'étant pas encore consacré), il y fit de grandes réformes, et, en même temps, de grandes améliorations. Mais ses peines d'esprit augmentant toujours, l'humble prélat se résolut à envoyer sa démission pure et simple à la cour de Rome et à celle de Madrid.

Cette nouvelle tentative ne réussit pas mieux que la première.

Le pape Jules III et le roi Philippe II, bien instruits de sa capacité et de ses vertus, répondirent qu'ils ne pouvaient accepter sa démission et le prièrent de ne plus penser, à l'avenir, qu'à bien remplir, pour la gloire de Dieu et le service de l'Église, la charge que la Providence lui avait imposée.

La timide conscience de notre évêque ne pouvant se rassurer malgré tous les hauts témoignages qu'on lui en-

voyait, il hasarda une troisième lettre et en même temps partit pour l'Espagne. Trouvant en cette cour toujours la même résistance, il prit le chemin de l'Italie pour aller se jeter aux pieds du vicaire du Christ. Il était déjà aux portes de Rome, quand on lui apporta un décret par lequel Sa Sainteté acceptait sa démission. Cette nouvelle le remplit de tant de consolation, que, revenant sur ses pas, sans même entrer dans la capitale du monde, d'où il était à peine éloigné de trois à quatre lieues, il alla se renfermer dans le couvent de Saint-Pierre-Martyr, à Tolède. C'est là qu'il mourut, en 1562, plus chargé de bonnes œuvres encore que d'années.

Sans doute ce serait assez d'une pléiade d'hommes comme Thomas Ortiz, Jérôme de Loaysa, Dominique de Las Casas, Jean Mendez, Pierre de Miranda et autres encore dont nous avons fait mention plus haut, pour illustrer une province.

Cependant la gloire de la province de Saint-Antonin de la Nouvelle-Grenade se rattache principalement à un nom devant lequel pâlissent les auréoles des autres, comme pâlit devant l'éclat du soleil la lumière des plus brillantes étoiles.

Nous voulons parler du grand nom de saint Louis Bertrand.

Nous n'avons point ici à raconter la vie de ce grand saint, dont l'histoire a déjà été écrite plusieurs fois et est parfaitement connue de tout le monde; nous nous contenterons simplement, pour ne point sortir de notre cadre, de rappeler quelques-uns des grands travaux de ce saint missionnaire pendant les sept années qu'il demeura dans la province de la Nouvelle-Grenade, c'est-à-dire de 1562 à 1569.

Saint Louis Bertrand avait déjà trente-six ans, lorsqu'il se résolut à quitter sa patrie, ses amis et ses chers novices

de Valence, pour se rendre sur le nouveau continent, où Dieu lui réservait une carrière si belle et si fructueuse. Dans les premiers jours de l'année 1562, il arriva dans le couvent de Saint-Joseph, à Carthagène, où il fit un court séjour, non pas tant pour se délasser des fatigues du voyage que pour se disposer aux travaux apostoliques par la prière et la pénitence.

Par ordre des supérieurs, il eut d'abord à diriger ses pas vers certaines peuplades barbares et idolâtres, dispersées entre le fleuve Magdalena et la Cordillère, lesquelles, jusque-là, n'avaient point reçu encore la parole de paix et de vérité.

Mais comment fera le nouveau missionnaire ? Il ne connaît nullement le langage de ces Indiens, et même il lui manque le temps nécessaire pour l'apprendre. C'était là une difficulté insurmontable ; cependant elle n'arrêta point Louis Bertrand. Il tombe à genoux au pied de sa croix, plein de confiance en Celui qui peut tout, et il demande au divin Maître la grâce d'être entendu de tous ceux à qui il annoncerait le saint Évangile, alors même qu'il ne parlerait qu'en espagnol. La prière du saint missionnaire fut exaucée par Celui qui, un jour, avait dit à ses apôtres : « Allez et prêchez l'Évangile à toute créature... Voici les signes qui accompagneront ceux que j'envoie : ils chasseront les démons, ils parleront toutes les langues... »

Non-seulement Notre-Seigneur lui accorda la grâce demandée ; mais, de plus, il y joignit le don de prophétie et le don des miracles.

Ce fut donc sous de tels auspices et avec le secours de si hautes bénédictions, que commença l'apostolat de Louis Bertrand en Amérique. Cet apostolat peuvait-il ne point être fructueux ?

Était-il possible de résister à un homme dont un signe de croix guérissait les malades, chassait les démons,

écartait les orages et adoucissait les animaux les plus féroces [1]?

Ceux donc que la force de la parole de Louis Bertrand et l'exemple de sa vie n'avaient point touchés, se rendaient facilement devant la puissance surnaturelle dont il était revêtu et l'éclat des prodiges qu'il accomplissait sous leurs yeux. Aussi, à peine trois mois s'étaient-ils écoulés, que déjà plus dix mille Indiens de la province de Tubara s'étaient volontairement soumis à la foi de Jésus-Christ.

Cette glorieuse conquête achevée, le P. Louis Bertrand songea à en entreprendre de nouvelles.

Ayant donc laissé à quelques autres missionnaires le soin de continuer le bien qu'il avait commencé, il sortit de Tubara avec l'intention de porter ailleurs les lumières de la foi. Il se rendit alors dans une province voisine, nommée par les Indiens Cipacoa. A son arrivée, il en trouva tous les indigènes plongés dans la plus grande consternation. Une sécheresse extraordinaire menaçait de compromettre le sort des récoltes futures, et, par suite, ces pauvres gens se voyaient déjà condamnés à toutes les horreurs de la famine. A la vue du saint missionnaire, dont la puissance leur était déjà connue, ils tombèrent tous à ses pieds en le priant de vouloir bien intercéder en leur faveur auprès de ce Dieu dont il est le ministre. Louis Bertrand les renvoya au lendemain et leur indiqua le lieu où ils devaient s'assembler pour unir leurs prières aux siennes.

A peine a-t-il demandé à Dieu de l'exaucer, *afin que ce peuple sache qu'il est le vrai et le seul Seigneur,* qu'une épaisse nuée couvre le ciel, se fond en pluie et inonde la terre de manière à détruire tous les maux causés par la sécheresse.

[1] Voir la bulle de canonisation de ce grand saint.

Un prodige si éclatant ouvrit tous les cœurs à la foi prêchée par l'homme de Dieu, et fit naître des fruits plus abondants et plus précieux que ceux de la terre.

Après avoir conquis ainsi à la foi du Christ les indigènes de Cipacoa, le saint missionnaire, toujours en quête d'âmes à sauver, se fit transporter dans une île voisine de la côte, où vivaient des cannibales connus sous le nom général de Caraïbes.

Jusque-là, ces peuples, aussi cruels que superstitieux, avaient été abandonnés à leurs ténèbres, et même on regardait leur conversion comme impossible. Descendre au milieu d'eux, c'était évidemment s'exposer au danger de perdre la vie. Mais mourir pour son Dieu, n'était-ce point là le vœu le plus ardent de ce grand apôtre?

Le P. Louis Bertrand se fit donc jeter sur le rivage, et aussitôt il se dirigea seul dans l'intérieur de l'île à la recherche de ces cannibales, pour leur apprendre qu'ils avaient une âme immortelle, rachetée par le sang d'un Dieu, et, en même temps, pour leur faire connaître et aimer ce divin Rédempteur. Quel fut le fruit de cette héroïque tentative? Dieu seul le sait. Cependant on peut croire que le succès ne répondit point d'abord au zèle de l'homme de Dieu.

Quoi qu'il en soit, le P. Louis Bertrand ne fut jamais découragé. Il savait que tout est possible à Dieu, dont la puissance peut briser les cœurs les plus durs quand il lui plaît. Il attendit donc avec patience l'heure de la miséricorde divine pour ces peuples.

Un jour, le saint missionnaire apprit que les Caraïbes, outre le culte qu'ils rendaient à leurs fausses divinités, offraient encore des sacrifices particuliers à un de leurs anciens prêtres, dont ils conservaient les ossements avec le plus grand soin, persuadés que le jour où ils les perdraient, le ciel devrait tomber sur leurs têtes. Notre saint,

après s'être efforcé inutilement de les guérir de cette erreur, résolut de leur enlever cet objet de leur idolâtrie, dans l'espérance que les Caraïbes, en voyant qu'il ne leur arrivait rien, reconnaîtraient facilement leur aveuglement, et, par suite, se convertiraient sans obstacle à la vraie foi.

Malheureusement il n'en fut point ainsi. Les Caraïbes furent étonnés de ne point être écrasés par la chute du ciel; mais, loin de se corriger de leur aveuglement, ils prirent la résolution de punir de mort celui qui le leur avait révélé. A cet effet, ils mélangèrent à la nourriture du missionnaire l'un de leurs plus violents poisons. Bientôt le P. Louis Bertrand fut saisi par une fièvre brûlante et réduit à la dernière extrémité. Il fit alors le sacrifice de sa vie; mais Dieu, content de sa disposition, le retira des portes de la mort. Après cinq jours d'agonie, il rejeta tout à coup par la bouche des vers et des petits serpents, et aussitôt recouvra la santé au grand étonnement des Indiens, parfaitement instruits de la vertu infaillible du poison qu'ils lui avaient administré [1].

Le saint, une fois rétabli, recommença à tonner contre la vanité des idoles, et il insista avec plus de force que jamais sur la nécessité de croire en Jésus-Christ. Cette fois, les Caraïbes, éclairés par le prodige dont ils avaient été témoins, et convaincus que le missionnaire n'eût pas échappé à la puissance de leur poison sans une protection spéciale du Très-Haut, s'empressèrent de faire donner le baptême à leurs enfants, et beaucoup d'entre eux se préparèrent aussi à le recevoir.

En quittant les Caraïbes, le P. Louis Bertrand tourna ses pas du côté des montagnes de Sainte-Marthe, où, d'après

[1] Post quinque dies lethale virus cum aliquot vermibus, seu parvis serpentibus stomacho ejecit, ac incolumis magno præsentium stupore perduravit. (*Bulle de la canonisation.*)

la bulle de sa canonisation, il convertit à la foi et baptisa environ quinze mille Indiens [1]. Ensuite il se rendit dans la province de Monpox, où il eut des succès non moins éclatants. Enfin il passa à l'île de Saint-Thomas, où il conquit un nouveau peuple à Jésus-Christ et à l'Église. En cette île, Dieu encore donna une nouvelle preuve de la protection spéciale dont il honorait son grand serviteur.

Le P. Louis Bertrand était un jour occupé à prêcher en pleine campagne en présence d'un grand nombre d'Indiens, lorsque tout à coup on aperçut une troupe d'infidèles, armés de flèches et de pierres, qui accouraient à grands pas dans l'espoir de venger leurs dieux par la mort de celui qui en renversait les autels et en brûlait les simulacres. Quelques fidèles, voyant le danger dont il était menacé, le prièrent de se retirer promptement pour éviter la colère des barbares : *Ne craignez rien,* leur dit-il, *ils n'auront pas la force d'exécuter ce qu'ils ont médité ;* et il continua sa prédication avec le même sang-froid.

Les infidèles, arrivés à la portée de la voix du saint, s'arrêtent tout à coup, puis ils l'écoutent avec silence et respect. A peine a-t-il fini de parler, que deux cents d'entre eux demandent le baptême et se déclarent chrétiens.

Cependant les grands succès du saint missionnaire et les nombreuses conversions qu'il avait opérées, avaient soulevé contre lui la haine de beaucoup de personnes, principalement celle des prêtres infidèles, dont il avait démasqué la fourberie et détruit le prestige. Quelques-uns d'entre eux ne craignirent même point d'avoir recours au crime, et plusieurs fois employèrent le poison pour satisfaire leur rage

[1] Sub monte Sanctæ Marthæ Indorum circiter quindecim millia suis prædicationibus ad fidem conversa baptizavit. (*In Bull. canoniz.*)

contre lui. Mais ce fut toujours en vain, Dieu émoussa son action et le rendit sans force [1].

Se voyant donc impuissants contre la vie du saint homme, ils tournèrent alors leurs efforts contre son honneur et sa réputation, et ils inventèrent contre lui les plus infâmes calomnies.

Quelques Espagnols, auxquels le saint missionnaire avait quelquefois reproché leurs vices et leurs injustices, par esprit de vengeance, accueillirent ces calomnies et les répandirent adroitement, pensant ainsi discréditer la parole du prédicateur et la réduire à jamais au silence. Mais toutes leurs intrigues se brisèrent contre l'héroïque fermeté du P. Louis Bertrand, et il n'en parut pas moins puissant en œuvres et en paroles dans toute la ville de Carthagène. D'ailleurs, plus les ennemis de notre saint s'opiniâtraient à le décrier, plus le divin Maître se plaisait à faire éclater sa vertu par des prodiges.

Il y avait déjà sept années que le P. Louis Bertrand évangélisait la Nouvelle-Grenade, lorsqu'il manifesta son intention de retourner en Espagne. Quels furent les motifs qui amenèrent ce grand missionnaire à prendre cette décision? personne ne peut le savoir; mais nous pouvons croire, cependant, qu'il ne prit cette résolution qu'à la lumière d'une inspiration divine.

Dieu, sans doute, voulait qu'il retournât dans sa patrie, afin qu'il pût former, dans les noviciats d'Espagne, des missionnaires comme lui, vraiment dignes de ce nom. D'ailleurs, il ne se détermina à quitter la Nouvelle-Grenade qu'après avoir consulté la volonté du Très-Haut par de ferventes prières, et s'être assuré de celle de ses supérieurs, à qui il avait écrit pour les instruire de tout.

[1] Verum etiam pluries in testimonium fidei mortiferum quid bibens innoxie discrimen vitæ superavit. (*Ex Bull. canoniz.*)

Dès qu'on eut appris le dessein où il était de se retirer, les nouveaux chrétiens, qui lui devaient leur conversion, vinrent en foule le supplier de ne point les abandonner. Les religieux de la province de Saint-Antonin, de leur côté, firent aussi tous leurs efforts pour le retenir. Ceux du couvent de Santa-Fé-de-Bogota l'élurent même pour leur prieur, et le Provincial, non-seulement confirma son élection, mais il lui ordonna même par un précepte formel d'accepter cette charge. Le P. Louis Bertrand dut donc se résigner à obéir, et il s'embarqua sur le fleuve de la Magdalena pour se rendre au couvent de Santa-Fé. Mais Dieu fit voir que c'était lui-même qui avait inspiré à son serviteur le dessein de repasser en Europe. En effet, les vents furent tellement contraires et violents, que non-seulement la chaloupe qui le portait ne put avancer, mais encore qu'elle fut brisée sur un rocher, en sorte que son compagnon et lui n'échappèrent à la mort que par un miracle qu'on attribua à la ferveur de ses prières.

Cet événement le força donc à revenir à Carthagène, où il rencontra des lettres du Général de l'Ordre lui ordonnant de retourner en Espagne.

Peu de jours après il mit à la voile, et arriva à Valence au mois d'octobre 1569.

Comme ses talents pour l'éducation des jeunes religieux étaient connus depuis longtemps, il fut aussitôt, à peine de retour, placé à la tête du noviciat de Valence, où il eut, pendant de longues années, l'honneur de former de bons religieux et de grands missionnaires.

Mais, en quittant l'Amérique, saint Louis Bertrand, comme autrefois le prophète Élie, avait laissé son manteau à un autre Élisée, dont nous dirons quelques mots en finissant cette petite notice. Le P. Louis Vero, ce nouvel Elisée, avait quitté l'Espagne pour venir en Amérique en compagnie du P. Louis Bertrand, dont il était déjà l'ami

et le disciple; il le suivit aussi dans quelques-unes de ses pérégrinations à travers les peuples barbares de la Nouvelle-Grenade.

C'était un homme d'une haute piété, et telle était l'estime dont il jouissait, que saint Louis Bertrand, pressé un jour, par un de ses enfants spirituels, de recommander à Dieu une affaire qu'il avait singulièrement à cœur, lui répondit : *Recommandez-la plutôt à mon compagnon Louis Vero, car il a plus d'accès et plus de crédit que moi auprès de la divine Majesté* [1].

Comme saint Louis Bertrand, le P. Louis Vero avait aussi reçu du Ciel le don des langues, ou du moins, pour parler plus exactement (ce qui d'ailleurs est la même chose selon saint Thomas), il avait reçu la puissance de se faire entendre de tous les peuples qu'il évangélisait, quoique, cependant, il ne leur parlât qu'en sa langue propre, c'est-à-dire en castillan.

Tandis que saint Louis Bertrand portait la lumière de la foi dans le vaste gouvernement de Sainte-Marthe, le P. Louis Vero évangélisait les naturels de la vallée d'Upar, et les peuples plus barbares dispersés dans les provinces d'Ocana et de Zapatoza.

Pour faire connaître les vertus et les travaux de cet insigne missionnaire, nous nous contenterons de transcrire ce que nous apprend à ce sujet l'historien Zamora, d'après les mémoires d'un auteur plus ancien :

« Vingt-six ans (de 1562 à 1588) de vie apostolique sans interruption ne purent diminuer les austérités ordinaires, ni ralentir la ferveur d'esprit du P. Louis Vero; aussi ses travaux furent-ils toujours accompagnés et suivis de grâce et de bénédiction. Cet illustre missionnaire éclaira

[1] Encomiendelo, hijo, à mi compañero Fr. Luis, que tiene con su Divina majestad mas cabida que yo. (Zamora, liv. III, chap. XIV.)

par ses prédications les peuples les plus féroces de ce nouveau royaume; et il fit entrer dans le sein de l'Église une multitude d'Indiens qui reçurent le baptême de sa main, après avoir abjuré leurs vieilles superstitions et quitté leurs criminelles pratiques. Les uns, à l'exemple de leurs ancêtres, se nourrissaient encore de chair humaine, et les autres ne se cachaient point pour se livrer au péché infâme, qui avait attiré le feu du ciel sur la ville de Sodome. La divine bonté voulut bien jeter un regard de miséricorde sur ces âmes égarées, et se servir du ministère de notre saint missionnaire pour les amener à la connaissance de l'Évangile, ainsi qu'à l'amour et à la pratique de la vertu. »

Le P. Louis Vero mourut dans le couvent d'Upar, dont il avait été l'un des fondateurs et le premier supérieur.

Comme le couvent, nous dit Melendez, n'était pas encore achevé à la mort du P. Louis Vero (1588), les religieux l'enterrèrent dans l'église paroissale du lieu, et, avec le temps, on perdit de vue le lieu de sa sépulture. Cependant quatorze ans après, à l'occasion de l'enterrement d'un grand personnage, on ouvrit la tombe du saint missionnaire, et on trouva son corps parfaitement conservé, et répandant une odeur supérieure à celle des parfums les plus exquis.

Un Provincial visitant un jour cette même église fut étonné de voir les bancs, les chaises, les fenêtres couverts de rossignols, chantant tous délicieusement, et si familiers, qu'on eût pu les prendre à la main ; mais cependant personne ne les touchait. Il s'informa donc d'où venaient ces oiseaux, et il lui fut répondu que l'apparition de ces rossignols avait coïncidé avec les obsèques du P. Louis Vero, et que, depuis ce moment, ces chers petits musiciens n'avaient jamais manqué de venir, chaque jour,

chanter pendant la messe. Comme on les croyait descendus du ciel, personne n'avait eu jusque-là la mauvaise pensée de les troubler[1].

C'est ainsi que Dieu se plaît quelquefois à proclamer la gloire de ses serviteurs.

[1] De là vint plus tard, sans doute, l'habitude, dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, d'élever et de nourrir un grand nombre de petits oiseaux dans les églises. *Benedicite, omnes volucres cœli, Domino.*

CHAPITRE XXI

PROVINCE DE SAINTE-CATHERINE (vierge et martyre) DE QUITO

Conquête du royaume de Quito, par Sébastien de Belalcazar. — Fondation des couvents des Frères Prêcheurs par les PP. Alphonse de Montenegro et Jérôme de Villanueva. — Érection de la province de Sainte-Catherine. — Le P. Georges de Soza, premier provincial. — Vie des PP. Christophe Pardave et Pierre Bedon. — Fondation de l'université de Saint-Thomas et du collége de Saint-Fernand. — Mission de la province de Canelos.

Nous avons vu plus haut, en parlant de la conquête du Pérou, que François Pizarre, avant de s'engager dans l'intérieur du pays et pour se procurer un refuge en cas de désastre, s'était arrêté dans la vallée de Piura, et y avait fondé une ville à laquelle il avait donné le nom de Saint-Michel de Piura.

De cette ville, tandis qu'il s'avançait en personne à la rencontre de l'Inca Atahualpa, il envoya (1532) un de ses meilleurs lieutenants, le capitaine Sébastien Belalcazar, avec un petit corps d'armée, pour faire la conquête du royaume de Quito.

Ce royaume, situé entre deux rameaux de la Cordillère

des Andes, dès la plus haute antiquité avait été occupé par un grand nombre de tribus diverses, dont la plus puissante, celle de Quitu, avait fini avec le temps par subjuguer et absorber toutes les autres; de là le nom de Quitu ou Quito donné à toute l'étendue du pays.

Au xe siècle de notre ère (920), un autre peuple, d'origine étrangère, mais déjà établi depuis deux siècles dans la province de Cara, sur les rivages de l'océan Pacifique, pénétra, sous la conduite de son chef, Caran Shyri, ou roi de Cara, par le fleuve des Émeraudes, dans l'intérieur du pays, et s'en rendit complétement le maître. Les successeurs de ce conquérant, pendant quatre siècles, continuèrent la conquête, et ils parvinrent à étendre leur domination jusqu'à Payta et Tumbez sur la frontière du Pérou.

Les Incas du Pérou, non moins ambitieux que les Shyris de Quito, virent avec un extrême déplaisir l'agrandissement de leurs voisins, et, sous prétexte de l'arrêter, ils résolurent d'envahir le pays et de s'en emparer. Mais, en 1460, ils furent battus dans une grande bataille près de Mocha, et obligés de se retirer précipitamment dans leur propre royaume.

Quinze années plus tard, en 1475, l'Inca Huayna-Capac, surnommé le Grand, à peine monté sur le trône, résolut de recommencer la lutte et de venger la défaite de son prédécesseur. A la tête d'une formidable armée, il sortit donc de Cuzco, tomba à l'improviste sur les troupes du Shyri, les défit en plusieurs rencontres, et enfin, après la grande bataille de Hatun-Taqui[1], il se trouva le seul maître de tout le pays.

Pour mieux cimenter l'union entre les deux peuples, l'Inca vainqueur, aussi habile politique que grand guer-

[1] *Hatun-taqui*, en langue Quichua, signifie *grand tambour*. Probablement parce que le grand tambour de guerre de Quito était conservé en ce lieu.

rier, épousa la fille du Shyri vaincu, et dès lors il put ajouter sans contestation à sa couronne la fameuse émeraude, signe des rois légitimes de Quito. Après son mariage, Huayna-Capac ne voulut point retourner à Cuzco, et il s'établit définitivement à Quito, où il régna trente-huit ans. Ce fut l'époque la plus brillante et la plus florissante du royaume de Quito.

A sa mort, en 1525, il partagea son royaume entre ses deux fils. L'Inca Huascar hérita de la couronne du Pérou, et le Shyri Atahualpa mit sur sa tête celle de Quito. Mais les deux frères ne vécurent point longtemps en bonne intelligence; quatre ans après la mort de leur père, la guerre civile éclata entre eux. Huascar, vaincu en 1531, fut emprisonné à Cuzco, et son père Atahualpa, alors plaçant l'émeraude des Shyris de Quito sur la toque écarlate des Incas du Pérou, fut proclamé roi et maître des deux royaumes réunis.

Ce fut à ce moment, alors que tout le pays était affaibli par la guerre civile, que se présentèrent les Espagnols, sous la conduite de François Pizarre. Ce grand capitaine profita habilement de toutes ces circonstances pour réaliser ses projets. Il s'empara par surprise de l'Inca Atahualpa, dans la ville de Cajamarca, et bientôt après se rendit maître de tout le pays.

Pendant que François Pizarre faisait la conquête du Pérou, son lieutenant, le capitaine Sébastien Belalcazar, poursuivait sa route dans la direction de Quito. Ce n'était point une petite entreprise, que ce voyage de Saint-Michel-de-Piura à Quito. Il fallait traverser le pays le plus accidenté du monde, sur une route sans cesse coupée par des torrents et des montagnes presque infranchissables. Mais l'énergie et la ténacité de ces aventuriers espagnols étaient telles, qu'aucun obstacle n'était capable de les arrêter et encore moins de les faire reculer. Après plusieurs mois de

fatigues inouïes et de privations de tout genre, Belalcazar arriva enfin devant Quito; mais alors ce n'était plus qu'une ruine fumante.

Rumiñagui, l'un des meilleurs généraux d'Atahualpa, aussitôt après la prise de ce prince par les Espagnols, s'était retiré avec ses troupes dans le royaume de Quito, avec l'intention de s'en faire proclamer le souverain. Dans ce but, il avait fait assassiner tous les parents de l'Inca dont il craignait la compétition, et déjà il se croyait assuré du succès lorsque apparurent les Espagnols de Belalcazar. Comprenant bientôt qu'il lui serait impossible de résister à de tels hommes, il s'empressa de faire enfouir dans un lieu secret tous ses trésors, puis il mit le feu à la ville, et, aussitôt après, il s'enfuit avec tous les siens de l'autre côté de la Cordillère, en escaladant la montagne escarpée qui aujourd'hui porte son nom, Rumiñagui.

Belalcazar trouva donc la ville presque entièrement détruite par l'incendie. Sans perdre de temps il donna l'ordre de la relever, et pendant qu'on travaillait à sa réédification il s'avança vers le nord pour achever et consolider sa nouvelle conquête. A son retour, le jour de la Pentecôte 1534, il prit solennellement possession de la nouvelle ville au nom de l'empereur Charles-Quint, et il lui donna le nom de Saint-François de Quito[1].

[1] La ville de Quito est située sur le penchant oriental de la montagne de Pichincha. Cette montagne, avec son volcan, fut toujours pour elle un terrible voisin. La première éruption de ce volcan, depuis la conquête, en 1539, inonda la ville et la campagne de pierres et de cendre; la seconde, en 1577, produisit un tremblement de terre partiel dans la cité; la troisième, en 1587, détruisit plusieurs monuments et en détériora quelques autres; la quatrième, en 1660, lança sur la ville tant de sable, de pierres et de cendre, que plusieurs maisons furent écrasées. En outre, en 1645 et 1755, Quito eut à souffrir deux tremblements de terre, alors cependant que le Pichincha n'était point en éruption.

Ces catastrophes furent souvent suivies d'épidémies, qui enlevèrent

Les aventuriers de Belalcazar, pendant leur rude voyage de Saint-Michel-de-Piura à Quito, avaient eu pour compagnon et aumônier un fils de Saint-Dominique, le P. Alphonse de Montenegro. Ce religieux entra donc avec les conquérants dans la ville de Quito, et ainsi il eut l'honneur d'être le premier apôtre de ce pays.

Le P. Alphonse de Montenegro fut bientôt rejoint par d'autres Dominicains, et alors, sans perdre de temps, il jeta les fondements du grand couvent et de la magnifique église que l'Ordre possède encore aujourd'hui à Quito.

Ce couvent, placé sous le patronage de saint Pierre martyr, est le plus considérable de la province de Sainte-Catherine, et l'un des mieux construits de toute l'Amérique du Sud. Il possède, sans compter plusieurs autres cours, deux grands cloîtres, dont chacun est entouré deux galeries superposées conduisant dans les divers appartements réservés aux religieux. Le cloître principal, au milieu duquel se trouve une magnifique fontaine, est décoré, dans la galerie inférieure, de briques émaillées, de différentes couleurs, et de nombreux tableaux, rappelant quelques traits de la vie de saint Dominique et d'autres saints de l'Ordre.

L'église, dédiée à saint Dominique, avec ses tours et ses murs tout crevassés par l'action des tremblements de terre, est toujours aujourd'hui, malgré cela, l'un des plus imposants monuments de Quito. L'intérieur est tout or et peinture; les chapelles, nombreuses, sont aussi dans le même goût. Malheureusement la main du temps a passé sur

une grande partie de la population. En 1589, plus de trente mille personnes périrent; en 1645, près de onze mille. En 1759, une épidémie enleva dix mille personnes; et, en 1785, plus de vingt-cinq mille, alors que toute la population ne s'élevait pas à quatre-vingt mille.

toutes ces richesses, et il faudrait des sommes immenses pour leur rendre leur éclat primitif[1].

Le chœur des religieux, situé au-dessus de la porte principale de l'église, est, au point de vue artistique, par ses boiseries, d'une beauté incomparable. Toutes les stalles en sont merveilleusement sculptées, et chacune d'elles est ornée, à son dossier, d'un large médaillon en bois de couleur représentant un saint ou quelque autre grand personnage de l'Ordre. Malheureusement le temps encore a passé sa main dévastatrice sur tous ces chefs-d'œuvre, et personne, paraît-il, ne s'est occupé sérieusement d'en arrêter les ravages[2].

Le P. Alphonse de Montenegro gouverna l'Ordre de Saint-Dominique, dans le royaume de Quito, jusqu'en l'année 1551, avec le titre de Vicaire de nation. Les chroniques dominicaines nous disent peu de chose sur la vie et les travaux de ce religieux; cependant il y a lieu de croire

1 Généralement tous les sanctuaires construits dans les premiers jours de la conquête sont tous dorés du haut en bas. On peut croire que les Espagnols, en voyant les murs du temple du Soleil tout recouverts de plaques massives d'or, ont cru nécessaire de dorer au moins leurs églises, pour ne point donner aux Indiens une idée trop mesquine de leur religion et du Dieu qu'ils venaient leur annoncer.

2 Nulle ville de l'Amérique du Sud n'a cultivé les arts et produit autant de bons artistes que Quito. C'est ce qui explique la profusion de peintures et de sculptures dont sont enrichis généralement tous les monuments publics de cette ville. Parmi les plus célèbres artistes de ce pays, nous citerons Michel de Santiago, surnommé l'*Apelles américain*, dont beaucoup de tableaux ont été vendus en Europe; mais il en reste assez dans l'église des Augustins de Quito pour qu'on puisse juger de son talent; et Bernard Legarda, sculpteur, dont les œuvres peuvent rivaliser avec celles des plus grands maîtres.

Aujourd'hui encore, les peintres et les sculpteurs sont en grand nombre à Quito, et leurs œuvres sont exportées dans toute l'Amérique du Sud.

que c'est à lui encore que revient l'honneur d'avoir fondé les couvents de Guayaquil et de Loja.

Guayaquil, situé sur la rive droite du beau fleuve le Guayas, fut, avec Saint-Michel-de-Piura, l'une des premières villes espagnoles de l'Amérique du Sud. Sébastien Belalcazar, en 1535, en posa les premiers fondements, et François Zoera, un de ses lieutenants, en acheva la construction. Dès cette même année, elle reçut de l'empereur Charles-Quint le titre et les priviléges de cité royale; néanmoins elle ne fut parfaitement organisée qu'en 1537 par François Orellana, ce fameux capitaine dont le nom se rattache à la découverte du fleuve des Amazones. En ce même temps elle fut aussi érigée en ville épiscopale.

Les fils de Saint-Dominique y vinrent dès les premiers jours et s'établirent au pied d'un petit monticule, alors au centre de la ville, mais aujourd'hui sa dernière limite dans la direction de l'est. Le couvent fut bâti simplement de bois; mais l'église eut de fortes murailles de pierre, de manière à résister plus facilement à tous les accidents si communs en ces temps-là.

Le voisinage de l'océan Pacifique, et la facilité de débarquement, furent pour la nouvelle ville de Guayaquil une source inépuisable de richesses; mais malheureusement, ces mêmes avantages l'exposèrent aussi à toutes sortes de dangers. La peste, les pirates, les incendies vinrent tour à tour menacer l'existence de la nouvelle ville, et chaque fois les Frères Prêcheurs eurent à subir de grandes pertes, et souvent même il ne leur resta plus que les deux murs de pierre de leur église[1].

[1] En 1589, 1740, 1842, la peste ravagea la ville et enleva chaque fois une grande partie de la population.

En 1624, des pirates, commandés par le hollandais Clerk, cherchèrent à incendier la ville; mais elle fut préservée en partie par

Cette fréquence de malheurs et d'accidents finit par décourager les Dominicains, et insensiblement ils renoncèrent à s'occuper de l'église et du couvent, en sorte que, pendant longtemps, ces deux édifices se trouvèrent dans un état pitoyable. Mais aujourd'hui, tout est parfaitement réparé, et l'église de Saint-Dominique de Guayaquil est une des plus propres et des plus élégantes de la ville.

La ville de Loja fut autrefois une magnifique cité, que le voisinage des mines d'or rendit aussi riche que peuplée, mais les tremblements de terre et des causes politiques en amenèrent promptement la décadence. Aujourd'hui, à la place de son grand couvent d'étude, fondé par le P. Alphonse de Montenegro, il n'existe plus qu'une petite maison habitée par quelques religieux.

En 1551, le P. Alphonse de Montenegro fut rappelé à Lima par le chapitre provincial, et il y mourut deux années après son retour, en 1553.

Son successeur, le P. Jérôme de Villanueva, marcha sur ses traces, et pendant son administration comme Vicaire de nation, il fonda plusieurs autres couvents dont nous dirons quelques mots.

le courage des habitants. La même année, d'autres pirates incendièrent la flotte, mouillée près de l'île de Puna.

En 1686, Guayaquil fut pillé par des corsaires français.

En 1687, des pirates anglais, commandés par Édouard David, pillèrent la ville, et les habitants ne purent la sauver de l'incendie qu'en payant aux pirates deux cent mille francs.

En 1707, Guayaquil fut pillé par le fameux corsaire Guillaume Dampierre, qui en enleva toutes les richesses et marchandises, et ne consentit à ne point l'incendier qu'après en avoir reçu une forte somme en or.

En 1709, le fameux corsaire Clippærton en pilla toutes les maisons.

En 1816, Guayaquil fut attaqué par l'amiral Guillaume Brown, commandant l'escadre de Buenos-Ayres.

En outre, de l'année 1624 à 1804, Guayaquil eut à subir douze grands incendies, qui la détruisirent presque totalement.

Le premier fut celui de Saint-Hyacinthe à Latacunga.

La nouvelle ville de Latacunga fut bâtie, en 1534, sur les ruines de la cité indienne de ce même nom. En l'année 1539 les Frères Prêcheurs s'y établirent, mais leur communauté ne devint un couvent formel que sous le gouvernement du P. Jérôme de Villanueva. La ville de Latacunga eut souvent à souffrir de sa proximité avec le fameux volcan de Cotopaxi. En 1669, un tremblement de terre renversa tous les édifices et ensevelit sous leurs ruines plus de huit mille personnes; un autre tremblement détruisit, en 1757, beaucoup d'édifices nouveaux, et détériora tous les autres. Quatre mille personnes périrent dans cette seconde catastrophe.

Le couvent des Frères Prêcheurs et leur église furent entièrement détruits par ces deux tremblements de terre, et ce n'est que de nos jours que les religieux se sont occupés de leur reconstruction. Aujourd'hui l'église est complétement achevée, et elle est un des plus beaux ornements de la nouvelle ville [1].

Le second couvent fut celui du Très-Saint-Rosaire à Cuença.

Ce petit couvent fut bâti en même temps que la ville elle-même, en 1557, par les soins de don Egidius Ramirez Davolos, le fondateur de Cuença. Il est le seul monastère dont l'existence n'ait jamais été troublée par des accidents extraordinaires.

Tous les autres couvents, comme ceux d'Ambato et d'Ibarra, dont la fondation fut plus tardive, furent renversés plusieurs fois par des tremblements de terre, et chaque fois relevés de leurs ruines. De nos jours on travaille encore à leur reconstruction.

[1] Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons qu'une nouvelle éruption du Cotopaxi vient encore de causer de grands dommages à la ville de Latacunga et dans ses environs.

Le grand tremblement de terre de 1797, produit par l'action si malheureuse des trois volcans Cotopaxi, Tunguragua et Sangaï, détruisit entièrement la ville de Rio-Bamba et la plus grande partie des habitants, car seulement quatre cent quatre-vingts échappèrent lors de ce terrible désastre. Le couvent de Saint-Dominique disparut complétement. Quelques années après, la ville fut rétablie par les survivants dans une meilleure position, au milieu de la plaine de Tapi, et les Dominicains y fondèrent encore un nouveau couvent; mais aujourd'hui il est abandonné.

Trente années après la conquête, les couvents des Frères Prêcheurs et les religieux étaient en assez grand nombre pour qu'on pensât à en faire une province indépendante. Le Chapitre provincial, réuni à Lima en 1561, sous la présidence du P. François de Saint-Michel, écrivit au R^me^ P. Général de l'Ordre à Rome pour lui demander la séparation des couvents de Quito et du Chili de ceux de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, alléguant l'impossibilité où se trouvait le Provincial de pouvoir faire, dans l'espace de quatre ans, la visite des couvents dans ces pays éloignés où tous les moyens de communication étaient si difficiles. La demande fut repoussée pour le moment, et les religieux du royaume de Quito, comme ceux du Chili, durent rester sous la juridiction du provincial de Lima.

En 1551, le chapitre provincial nomma le P. Georges de Soza, alors prieur du couvent de Saint-Pierre-Martyr, à Quito, Vicaire de nation pour tous les couvents du royaume, et il y avait déjà cinq ans que ce digne religieux exerçait cet office, lorsque arriva de Rome l'autorisation demandée en 1571. Dans sa lettre le R^me^ P. Sixte Fabro, alors général de l'Ordre, disait que, pour répondre aux vœux exprimés plusieurs fois par le chapitre provincial, il détachait

les couvents du royaume de Quito de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, et les constituait en province indépendante, sous le nom de Sainte-Catherine, vierge et martyre. Par cette même lettre, il donnait à la nouvelle province tous les droits et priviléges dont ont coutume de jouir les autres provinces de l'Ordre; il lui assignait son rang (35), et, en vertu de son droit, il nommait pour premier provincial de cette nouvelle province le P. Georges de Soza.

Trois années plus tard, le R^me P. Sixte Fabro ayant été déposé par le pape Sixte-Quint, son successeur, le R^me P. Hippolyte-Maria Beccaria, crut nécessaire de confirmer les actes du P. Sixte Fabro, et alors il envoya de nouveau à Quito les bulles d'érection de la nouvelle province, et il lui imposa une taxe annuelle de quinze *pesos* pour les frais généraux d'administration. C'était en l'année 1589.

Le P. Georges de Soza, fils du couvent de Saint-Paul à Séville, était alors un des plus anciens missionnaires de l'Amérique du Sud. Déjà il avait rempli plusieurs charges importantes tant au Pérou que dans le royaume de Quito, lorsqu'il fut nommé par le Général de l'Ordre premier provincial de la nouvelle province de Sainte-Catherine de Quito.

Malgré son grand âge, il avait alors quatre-vingt-six ans, le P. Georges de Soza sut donner une vigoureuse impulsion à la nouvelle province. Il organisa parfaitement les études, établit des noviciats, réprima certains abus, et, guidé par sa vieille expérience du pays, il dicta pour chacun des couvents des règlements particuliers où se révèlent son haut bon sens et sa grande vertu.

Sous sa direction et sous celle de ses successeurs, la province de Sainte-Catherine prospéra admirablement bien, et fournit à l'Église, à l'Ordre et au pays, un grand nombre de personnages aussi pieux qu'instruits.

Le couvent de Saint-Pierre-Martyr, à Quito, fut considéré pendant longtemps comme une école de prédication dans toute l'Amérique du Sud, et quiconque n'y avait point passé, quel que fût son talent, ne pouvait prétendre à la palme de l'éloquence. C'est à Quito que se faisait ou se défaisait la réputation des orateurs.

Les chroniques de la province nous parlent d'un grand nombre de religieux célèbres en leur temps par leur science et leur vertu; mais pour ne point être trop long, nous nous contenterons d'en nommer deux seulement dont la mémoire est restée jusqu'à nos jours gravée dans le cœur des Quiteniens: les PP. Christophe Pardave et Pierre Bedon.

Le P. Christophe Pardave, le premier d'entre eux, né à Léon, en Espagne, prit, jeune encore, l'habit dans le couvent des Frères Prêcheurs de cette ville. Après avoir longtemps exercé le ministère apostolique dans son propre pays, il partit, à l'âge de trente-quatre ans, pour la province de Chiapa ou Guatemala, d'où il fut envoyé au Pérou et enfin à Quito. Il fut un des premiers fils de la province de Sainte-Catherine.

C'était un religieux tout à fait observant, et tel était son amour pour la règle que jamais on ne l'entendit manquer volontairement au silence dans les moments où il était obligatoire. Étant prieur du couvent de Saint-Pierre-Martyr, à Quito, il fit placer dans les cloîtres et les corridors de très-grands écriteaux sur lesquels on lisait: *Silentium, pater Prædicatorum.*

Son exactitude en toutes choses était proverbiale, et on le voyait toujours le premier à tous les exercices de la communauté, quels qu'ils fussent.

La raison de son exactitude était que le temps du religieux, comme tout le reste, disait-il, appartenant à Dieu, nul n'avait le droit d'en disposer à son gré, mais seulement selon l'obéissance, et que le son de la cloche, appelant aux

divers exercices, n'était pas autre chose que la voix de Dieu lui-même.

Son amour pour la sainte pauvreté n'était pas moins grand que son obéissance. Loin de rechercher pour son propre usage ce qu'il y avait de plus fin et de plus neuf, il ne se servait au contraire que des choses dont les autres religieux ne voulaient plus. Il s'était même entendu avec le Frère chargé de la lingerie, pour que ses habits fussent toujours faits avec les débris usés de ceux qu'on avait mis au rebut.

Un jour, le prieur du couvent lui offrit un manteau, avec ordre de s'en servir. Le P. Christophe Pardave en fut humilié; mais il se consola en réfléchissant que sous ce magnifique manteau il pourrait au moins porter des habits plus pauvres encore sans que personne s'en aperçût.

Aussi humble que pauvre, le P. Pardave ne voulut jamais accepter de postes honorifiques dans la province, et ce ne fut que par obéissance qu'il se résigna à devenir le prieur du couvent de Quito. Il disait souvent « qu'il est beaucoup plus facile et beaucoup moins dangereux d'obéir que de commander. »

Le P. Pardave avait l'habitude de faire chaque jour le Chemin de la Croix, et il apportait à cette dévotion un cœur si bien préparé, qu'un jour on le trouva accablé de douleur et évanoui devant l'image du Christ attaché à la colonne. Toutes ses méditations se rapportaient à la Passion de ce divin Maître; il eût voulu le suivre sur le Calvaire et mourir avec lui sur une croix. Sans cesse il appelait le martyre; mais, cette consolation lui étant refusée, il résolut d'être lui-même son propre bourreau, et de se crucifier à sa manière dans le secret de sa cellule.

Il ordonna donc à un Indien de lui procurer des orties, et celui-ci, ne se doutant pas de l'usage auquel on les destinait, lui en apporta chaque jour des quantités considé-

rables. Alors le P. Pardave les réunissait et s'en faisait un lit sur lequel il se roulait toute la nuit, jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie et devînt pour lui un martyre incessant.

Toutes ces mortifications n'empêchaient nullement le P. Pardave de se livrer aux labeurs du ministère apostolique. Il était un des meilleurs prédicateurs de la ville, et il consacrait au service des âmes tout le temps que lui laissaient la prière chorale et les autres exercices de la communauté. Sa seule distraction était de réunir sous les cloîtres de jeunes enfants, de les instruire, de leur parler de Dieu, de ses bienfaits, de son amour, et après il les renvoyait, mais non sans avoir partagé entre eux les quelques fruits et friandises dont il avait toujours une petite provision pour cet usage. Il aimait ces enfants pour leur innocence, et il se plaisait à répéter cette parole du divin Maître : *Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos; talium enim est regnum Dei* [1].

Sa charité était si grande, qu'il était toujours prêt à tout sacrifier pour faire plaisir à ses frères et leur éviter le moindre ennui. Plus d'une fois on fut surpris de l'entendre s'écrier : « Seigneur, Seigneur, donnez-moi, je vous en prie, une mort telle, qu'elle ne puisse être une cause de trouble ou de fatigue pour mes frères. » Cette prière fut exaucée.

Le mercredi de la quatrième semaine de Carême, alors qu'il célébrait la sainte messe, un moment avant de consommer la sainte hostie qu'il tenait entre ses mains et contemplait avec amour, Notre-Seigneur se montra à lui sous la forme d'un petit enfant, et lui dit : « Désormais vous ne célèbrerez plus la sainte messe, et vendredi prochain vous serez avec moi au paradis. »

[1] *Évangile selon saint Marc*, chap. x, vers. 14.

A son retour à la sacristie, le P. Pardave, en déposant les habits sacerdotaux, dit au Frère convers : « Aujourd'hui j'ai célébré pour la dernière fois. » Et il répéta la même chose à une personne qui était venue le prier de célébrer le lendemain la sainte messe à son intention.

En effet, à peine rentré dans sa cellule, il fut saisi d'une fièvre maligne, et alors qu'on le déposait sur son lit il s'écria : « Enfin, mon heure est venue! »

Le médecin fut appelé aussitôt et ordonna des remèdes que le malade prit par obéissance, mais cependant il ne voulut jamais consentir à ce qu'on le déshabillât.

Le vendredi il se confessa, reçut le saint Viatique et l'extrême-onction; puis, entendant la cloche qui appelait les religieux à Complies, il pria le prieur de vouloir bien lui faire la recommandation de l'âme, et au moment où le prêtre parvint à ces paroles du *Credo : Et Verbum caro factum est,* le P. Pardave rendit sa belle âme à Dieu; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. C'était en l'année 1600.

Après sa mort on trouva sur son corps une chaîne de fer, dont les pointes s'étaient enfoncées profondément dans la chair. Sa cellule n'avait d'autres ornements qu'un crucifix et des instruments de pénitence.

Les orties sur lesquelles il dormait furent jetées de la fenêtre de sa cellule dans le jardin, où de suite elles reverdirent. La tradition rapporte que depuis ce jour elles ont toujours crû en telle abondance dans cette partie de la maison, que, malgré tous les soins, on n'a jamais pu les faire disparaître.

Le P. Christophe Pardave fut enterré dans l'église du couvent de Quito, et pendant longtemps le peuple vint comme en pèlerinage s'agenouiller sur sa tombe.

Le P. Pierre Bedon naquit à Quito de parents espagnols venus à la suite du capitaine Sébastien de Belalcazar.

Dès la plus tendre jeunesse il montra une piété si extraordinaire, que les amis de sa famille commencèrent à le regarder comme un de ces êtres privilégiés dont Dieu se plaît de temps en temps à enrichir la terre pour mieux montrer la puissance de sa grâce et la grandeur de ses miséricordes.

Les jeux de l'enfance n'avaient aucun attrait pour lui; et pendant que ses jeunes compagnons se récréaient, il allait dans le jardin de ses parents réciter le saint Rosaire aux pieds d'une statue de la Mère de Dieu, ou bien il se retirait dans la solitude pour lire à son aise la *Guide des Pécheurs,* de Louis de Grenade, ou bien encore le livre de ce même écrivain sur le mépris du monde.

A l'âge de cinq ans, ses parents, par dévotion pour saint Dominique, se plurent à le revêtir de l'habit des Frères Prêcheurs.

Plus tard, lorsqu'ils voulurent lui faire échanger cette blanche tunique pour un habillement plus mondain, le jeune Bedon s'y refusa, et, tout désolé, il alla se prosterner devant l'image de la Reine des cieux pour lui demander sa protection, et la prier de ne point permettre qu'on le dépouillât d'une livrée sous laquelle il avait juré de vivre et de mourir.

Alors la très-sainte Vierge lui apparut, et lui répondit en souriant : « Ne crains rien, mon fils, tous tes désirs seront satisfaits. »

En effet, quand les parents du jeune Bedon eurent appris la vision dont la Mère de Dieu avait favorisé leur fils, non-seulement ils lui laissèrent la liberté de porter l'habit de son choix, mais encore ils le présentèrent au prieur du couvent de Quito comme un futur dominicain.

Peu d'années après il entra au noviciat; il avait alors quatorze ans. Aussitôt après sa profession, il fut envoyé au couvent de Lima pour y faire ses études, et, comme son intelligence n'était pas moins grande que sa piété, il

réussit si bien, que, bien qu'il ne fût point encore prêtre et malgré son jeune âge, il fut choisi pour professer la philosophie dans le collége de cette ville.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-quatrième année, il reçut de ses supérieurs l'invitation de se préparer au sacerdoce. Alors son cœur fut rempli d'une sainte allégresse; car c'était là le rêve de toute sa vie, sa plus grande préoccupation, sa seule ambition. « Être prêtre, disait-il, voir, toucher Jésus-Christ, c'est déjà le ciel sur la terre. »

Il se prépara donc à cette grande grâce par un redoublement de ferveur et de mortification, et en passant ses jours et ses nuits dans la prière et l'oraison. Mais au moment de toucher à ce but si désiré, Dieu voulut l'éprouver encore, et il permit qu'il tombât si dangereusement malade, que bientôt on désespéra de sa guérison. Alors le moribond, tout en se résignant à la volonté divine, eut recours, comme aux jours de sa jeunesse, à la Vierge Marie : « O mère de Dieu, s'écria-t-il, me laisserez-vous mourir avant que, comme prêtre, j'aie pu travailler à la gloire de votre Fils. » Aussitôt Marie lui apparut, et, lui posant sa main maternelle sur le front, lui dit en souriant : « Sois guéri ; » et il fut guéri. Quelques jours plus tard, le cœur plein de joie et de reconnaissance, il reçut de la main de l'archevêque de Lima l'onction sacerdotale.

Après son ordination, il fut nommé sous-maître des novices, et bientôt, malgré son jeune âge, maître en titre du noviciat.

Le P. Pierre Bedon, dans jeunesse, avait cultivé la peinture par goût; après sa guérison miraculeuse, il la cultiva par reconnaissance. Dès lors, tout le temps dont il pouvait disposer sans nuire à ses autres devoirs, il le consacra à peindre des tableaux en l'honneur de la Vierge Marie. Les couvents de Quito et de Santa-Fé conservent encore aujourd'hui quelques-unes de ces peintures, dignes

quelquefois de Fra Angelico, si ce n'est par le sentiment de l'art, au moins par la dévotion qui les inspira.

Le P. Bedon ne quitta le poste de maître des novices que pour exercer celui de chapelain de la confrérie du Rosaire des Indiens. Dans cette nouvelle position, il fit un bien immense à toute la population de Lima.

Il était si heureux de parler de Marie, que souvent il prêchait deux fois par jour; et il prêchait avec tant d'onction et de piété, que toute la ville voulait l'entendre.

Lors de la division des provinces, en 1586, il dut retourner à Quito, où le provincial de la nouvelle province, le P. Georges de Soza, le reçut en lui disant : « Soyez le bienvenu, Père Bedon, car vous êtes destiné à être l'honneur de notre province de Sainte-Catherine. »

A son arrivée, il fut nommé lecteur dans le grand couvent; et il s'acquitta si bien de cette fonction, qu'au premier chapitre provincial les religieux demandèrent pour lui, à l'unanimité, la barrette de maître en sacrée théologie. Cette distinction n'enorgueillit nullement le P. Bedon; car, dit la chronique, plus les autres cherchaient à s'élever, plus lui-même cherchait à s'abaisser.

Mais si la vie religieuse a ses joies, elle a aussi ses épreuves, et le P. Bedon ne fut point exempt de ces dernières.

L'an 1602, arriva à Quito le T.-R. P. Christophe Rodriguez, envoyé par le Rme P. Hippolyte-Marie Beccaria, pour visiter la nouvelle province.

Ce visiteur général, non-seulement montra la plus grande froideur au P. Pierre Bedon, mais encore il se plut à blâmer ouvertement sa conduite et à lui faire de nombreux reproches devant toute la communauté. Le pauvre religieux, dont la conscience était pure de toute faute et la conduite sans tache, était désolé. D'un côté, il n'osait accuser son supérieur d'injustice, et de l'autre, il ne se sentait coupable

d'aucun méfait. Dans son désespoir, il eut encore recours à la Vierge Marie, et il lui demanda instamment de l'éclairer lui-même ou bien d'éclairer le P. visiteur.

Une nuit, un de ses amis, mort depuis deux ans (le P. Christophe Pardave, dont nous avons parlé plus haut), lui apparut et lui dit : « Je viens au nom de Marie, votre protectrice, vous avertir de ne point prendre au sérieux les reproches et rigueurs du P. visiteur; car tout cela n'est qu'une épreuve dont l'issue tournera à votre bien et au bien de toute la province. »

En effet, la conduite du P. visiteur envers le P. Bedon devint bientôt toute différente, et une amitié sincère, fondée sur une estime réciproque, finit par unir ces deux grands cœurs si bien faits pour se comprendre.

Ce fut alors que le P. Bedon exprima au P. visiteur le vif désir qu'il nourrissait depuis longtemps en son âme, de fonder deux couvents de stricte observance, pour arrêter la décadence de l'esprit religieux dans la province de Sainte-Catherine.

Une telle proposition était trop dans les goûts du P. visiteur, pour qu'il ne donnât pas tout de suite son assentiment et toutes les permissions voulues. Aussitôt le P. Pierre Bedon se mit à l'œuvre, et, malgré la pénurie de ses ressources, il déploya une si grande activité, que le nouveau couvent fut en état de recevoir quelques religieux dans le cours de la même année.

C'est ainsi que fut fondé, à Quito, le couvent de stricte observance connu sous le nom de Notre-Dame-de-la-Peña [1].

Pendant que le P. Bedon était prieur de ce couvent, une nuit, après la récitation de matines, alors que tous les religieux étaient encore au chœur, il s'écria comme saisi

[1] Aujourd'hui ce couvent est habité par les sœurs du Bon-Pasteur.

d'une inspiration soudaine : « Frères, que tous ceux qui portent le nom d'Antonin fassent attention, aujourd'hui l'un d'eux doit mourir. » Le même jour, en effet, un religieux de ce nom tomba du cloître supérieur sur le pavé de la cour, et il fut tué sur le coup.

Après avoir achevé le couvent de Notre-Dame-de-la-Peña, le P. Bedon se rendit à Rio-Bomba pour y fonder un second couvent d'observance.

Il n'eut pas la gloire de le terminer; car il fut obligé de rentrer à Quito, pour prendre le gouvernement du grand couvent dont il avait été élu prieur à l'unanimité. Bientôt après, le provincial Alonzo Muñoz étant mort, il fut choisi pour le remplacer. C'était en l'année 1619.

En acceptant le provincialat, le P. Bedon eut le pressentiment qu'il ne l'achèverait pas et que sa mort était proche; c'est pourquoi il résolut d'employer le mieux possible le peu de mois dont il pouvait disposer à planter l'observance sur une base solide dans tous les couvents de la province.

Il prit à ce sujet des mesures sévères; et il mécontenta, pour cette raison, plusieurs religieux relâchés, qui, après sa mort, cherchèrent à ternir sa mémoire en l'accusant de violence et d'exagération. Lui-même l'avait prévu; car, quelques jours avant sa mort, il disait à un de ses amis : « Vous verrez que je serai calomnié; mais, hélas! n'est-ce point là, en ce monde, la récompense ordinaire de ceux qui font leur devoir? »

Pendant un de ses voyages à travers la province, il fut tout à coup saisi d'une maladie si violente, qu'on fut obligé de le transporter dans une maison voisine dont le propriétaire était un de ses amis. Mais le P. Bedon, sentant que la mort était proche, insista pour qu'on le portât au couvent malgré la distance où il en était; on dut lui obéir. A peine arrivé, il fit appeler tous les religieux et leur de-

manda humblement pardon des fautes qu'il avait commises et du chagrin qu'il avait pu leur faire. Puis, après avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction, il demanda un crucifix, et, au moment même où il appuyait ses lèvres sur le cœur de son Dieu, il expira en pleine connaissance. C'était le 7 février 1521.

Après sa mort, son visage devint d'une beauté merveilleuse et son corps exhala une odeur si suave et en même temps si forte, que tout le couvent en fut embaumé pendant plusieurs jours. On fut obligé de faire venir la troupe armée pour défendre son cadavre contre la trop grande dévotion d'une foule désireuse de diviser ses vêtements en lambeaux pour s'en faire des reliques. Le jour de ses obsèques, l'église et les rues adjacentes étaient tellement remplies, que l'évêque et les autorités eurent beaucoup de peine à entrer dans le couvent, et ne purent pénétrer dans le sanctuaire qu'en passant par une petite porte latérale.

Il fut enterré près de l'autel majeur, dans l'église du couvent [1].

Les Dominicains de Quito, à l'exemple de leurs frères du Pérou, du Chili et de la Nouvelle-Grenade, déployèrent la plus grande activité pour répandre la science dans le pays dont ils avaient été les premiers apôtres.

L'université de Saint-Thomas, de laquelle sont sortis tant de savants et d'hommes illustres, fut établie en 1680, à leur demande et sous leurs auspices. Pendant de longues années ils y professèrent la théologie, la philosophie et les lettres avec le plus grand éclat. En outre, ces mêmes Dominicains fondèrent, à leurs propres frais, le collége de

[1] Les détails biographiques sur les PP. Christophe Pardave et Pierre Bedon ont été extraits du livre du P. Melendez : *Tesoros verdaderos de las Indias*.

San-Fernando, l'un des meilleurs de Quito, et dont ils ont conservé la propriété et la direction jusqu'au milieu de ce siècle.

En fondant ce dernier collége, les Dominicains de Quito s'étaient proposé un double but. Le principal était d'instruire la jeunesse du pays et de la préparer aux cours plus élevés de l'université de Saint-Thomas. Le second était de choisir, parmi ces jeunes élèves, ceux que leur vocation portait à la vie ecclésiastique ou à la vie religieuse, de les préparer aux travaux de l'apostolat, pour les envoyer plus tard, comme missionnaires, dans les régions de l'Est, où, depuis près d'un siècle, l'Évangile n'avait point été prêché.

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire connaître ces Indiens de l'Est dont les Dominicains voulaient la conversion.

De l'autre côté de la Cordillère des Andes, à l'orient de Quito, vivaient de nombreuses tribus indiennes originaires du pays, et dont la plus puissante était celle des Jivaros.

Ces Indiens, plus heureux que ceux de Quito, avaient toujours su repousser les invasions des premiers conquérants du pays, et, malgré tous les efforts des Shyris de Cara et des Incas du Pérou pour les soumettre, ils avaient toujours conservé leur indépendance.

A l'arrivée des Espagnols, ils crurent bon de faire alliance avec eux, et ils permirent même à plusieurs d'entre eux de s'établir dans le pays pour exploiter quelques-unes des mines d'or dont ils étaient possesseurs.

Mais, insensiblement, les Espagnols se multiplièrent et se répandirent dans toute la contrée. Çà et là, dans les lieux les plus riches et les plus à la portée des mines d'or, ils bâtirent des villes et des villages en si grande quantité, qu'ils finirent bientôt par se croire les maîtres légitimes du pays et de toutes ses richesses. Les nouvelles villes de

Logroño, Valladolid, Sevilla de Oro, Mendoza, devinrent des chefs-lieu où résidaient des gouverneurs nommés par le monarque espagnol et dont l'autorité s'étendait sur tous les habitants de la contrée.

Les Indiens ne tardèrent pas à comprendre l'imprudence qu'ils avaient commise en recevant les Espagnols; car bientôt ils furent traités comme des esclaves, condamnés à travailler dans leurs propres mines d'or au profit de maîtres impitoyables qui se riaient de leurs plaintes et de leur misère.

Cette conduite injuste amena de terribles représailles.

Quirruba, le chef des Jivaros, ne pouvant supporter plus longtemps l'ignominie à laquelle les Espagnols avaient réduit son peuple, jusque-là si libre et si indépendant, s'entendit avec les chefs voisins, et ourdit avec eux le plus gigantesque complot dont aient jamais fait mention les annales américaines.

Pendant plusieurs années Quirruba fomenta la sédition, et il l'organisa d'une manière si secrète, que les Espagnols ne conçurent jamais le moindre soupçon. Vers la fin de l'année 1599, vingt mille Indiens se trouvaient réunis dans les forêts voisines de la cité de Logroño, et personne ne s'en doutait. A minuit, tous ces Indiens sortirent en silence de leurs cachettes, et, se divisant en plusieurs bandes, envahirent de tous les côtés la ville plongée dans le sommeil. Tous les habitants surpris furent massacrés impitoyablement, excepté les jeunes filles et les femmes, qui furent destinées à devenir les épouses ou les esclaves des vainqueurs. Les communautés religieuses ne furent point épargnées, et toutes les vierges du Seigneur devinrent, entre les mains des Indiens, ce qu'étaient devenues, entre celles des Espagnols, les vierges du Soleil [1]...

[1] Toutes ces malheureuses femmes, devenues par force les épouses

Quirruba de son côté, avec ses meilleurs guerriers, s'était porté au palais du gouverneur. Ce malheureux, surpris dans son sommeil, fut arraché de sa couche et jeté dans la cour, où l'attendait un supplice spécial. Les Indiens avaient allumé un grand fourneau et ils faisaient fondre à sa flamme quelques lingots d'or. Quand cet or fut fondu et bien liquide, Quirruba, renversant à terre le pauvre gouverneur, lui fit placer dans la bouche un entonnoir, et il y versa alors cet or fondu et brûlant jusqu'à ce que les intestins de sa victime en fussent complétement remplis. *Puisque tu as tant soif d'or,* lui dit-il, *bois donc à ton aise jusqu'à ce que tu sois entièrement désaltéré.*

La ville de Logroño fut entièrement détruite, et pas un seul habitant n'échappa à la mort ou à l'esclavage.

Dans le même temps, d'autres armées indiennes s'étaient jetées sur les autres villes occupées par les Espagnols. Mendoza, Valladolid, furent détruites et les habitants exterminés.

Sevilla de Oro ne dut son salut qu'au courage de ses habitants, qui, heureusement prévenus, eurent le temps d'organiser la défense. Mais, après cette terrible catastrophe, tous les Espagnols survivants s'empressèrent de quitter le pays et les Indiens en redevinrent les maîtres, et ils le sont encore aujourd'hui.

Ce sont ces mêmes Indiens que les Dominicains de Quito eurent l'ambition d'évangéliser.

Vers la fin du XVIIe siècle, quelques Dominicains de Quito se dirigèrent donc vers l'Est, dans ces mêmes régions où s'étaient élevées, un siècle auparavant, les villes dont nous avons parlé plus haut. Ils choisirent pour le point central de leurs missions un beau pays, situé entre les deux bras

des Indiens, ont singulièrement modifié la race des Jivaros. Aujourd'hui la race caucasique y domine : les visages sont plus barbus et l'intelligence plus développée.

du fleuve Napo, et connu sous le nom de Canelos, en raison des nombreux arbres à cannelle dont le sol est couvert[1].

Le chemin qu'ils durent suivre pour se rendre en ce pays longe, en descendant la Cordillère, une large crevasse au fond de laquelle le Pastassa roule ses eaux bourbeuses. Ce chemin est coupé à chaque instant par des torrents impétueux, toujours difficiles et dangereux à traverser. Les ponts jetés le matin sont souvent détruits le soir, et le sol sur lequel le voyageur appuie ses pieds, quelquefois miné et rongé par les eaux, s'enfonce tout à coup, entraînant avec lui le malheureux dans des abîmes sans fond. Mais ces inconvénients sont en quelque sorte rachetés par la beauté exceptionnelle de la nature en ces régions tropicales. Partout une végétation luxuriante, des arbres gigantesques couverts d'oiseaux aux mille couleurs, des fleurs au parfum délicieux, des fruits succulents, des plantes dont les vertes feuilles conservent une eau aussi pure que fraîche pour les besoins du voyageur altéré, des arbrisseaux à l'écorce desquels il suffit de faire une incision pour en voir jaillir une liqueur aussi blanche et presque aussi fortifiante que le lait; en un mot, un vrai paradis terrestre, s'il n'avait pas été habité par des hommes dont la vie, les mœurs, les coutumes, les sentiments, étaient si peu en harmonie avec la grandeur et la majesté du tableau.

Les Indiens de ce pays étaient loin d'avoir, comme les Péruviens et les Mexicains, un culte déterminé et national; chaque tribu avait, en quelque sorte, sa propre religion, comme elle avait son propre idiome. Les uns adoraient des fétiches; d'autres, n'ayant ni idoles ni temples, semblaient

[1] La province de Canelos fut visitée, en 1536, pour la première fois, par le capitaine Gonzalez Dias de Pinda, qui lui donna ce nom.

croire à l'existence de deux génies, dont ils recevaient de bonnes ou de mauvaises influences; mais, en général, on peut dire que leurs croyances étaient vagues, et qu'ils n'avaient tous qu'une idée très-imparfaite d'un Être suprême.

L'état permanent de guerre dans lequel ces Indiens vivaient entre eux, les rendait rusés et soupçonneux, mais en même temps vaillants et très-habiles dans le maniement de leurs armes, dont ils ne se séparaient jamais. Leurs cabanes, construites de bois épais, avaient deux portes; l'une pour entrer, et l'autre pour sortir. Pendant la nuit, ils les fermaient solidement avec de forts troncs d'arbres : et ils ne se reposaient jamais sans que leurs armes fussent à portée de leurs mains. Au moindre bruit ils les saisissaient et se préparaient à se défendre; aucune précaution ne leur paraissait inutile contre des adversaires dont toute la tactique de guerre se résumait dans des surprises nocturnes.

Le courage était la vertu qu'ils estimaient le plus. Ils croyaient géneralement que l'âme du brave passait dans le corps des oiseaux dont le beau plumage ravissait les yeux dans les forêts ; tandis que celle du lâche allait animer les plus vils reptiles.

La polygamie était ordinaire chez eux ; chacun avait autant de femmes qu'il pouvait en nourrir, et ces femmes vivaient ordinairement entre elles dans la plus parfaite amitié; du moins c'est ce qu'assure un auteur.

Leur grande occupation était la pêche et la chasse. Avant de partir, ils avaient la coutume de prendre une grande quantité d'eau tiède dans laquelle ils faisaient infuser quelques feuilles de guayusa, pour provoquer le vomissement et tenir ainsi leur estomac plus dégagé et leur corps plus dispos. Cette coutume était si générale, que les mères y forçaient leurs enfants dès le plus bas âge pour les rendre plus vigoureux.

Pour gagner de tels peuples à la civilisation et au christianisme, il fallait non-seulement des missionnaires dévoués, mais surtout prudents, aimables, décidés à partager leurs fatigues et leur genre de vie. Les Dominicains furent ces hommes ; et, grâce à leur héroïsme, l'étendard du Christ flotte dans presque toute l'étendue du pays. Aujourd'hui, presque toutes ces peuplades sont chrétiennes, et celles qui ne le sont pas désirent le devenir[1].

Malheureusement les missionnaires manquent ; le dernier des Dominicains de Canelos est mort, et personne ne le remplace. Un vaste champ est donc encore réservé aux missionnaires de l'avenir ; mais, hélas ! comme l'a dit le divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

[1] En 1875, un Dominicain français fit un voyage chez les Jivaros, et il fut bien reçu ; malheureusement l'état de sa santé ne lui permit point de faire un long séjour au milieu d'eux.

CHAPITRE XXII

PROVINCE DE SAINT-LAURENT (martyr) DU CHILI

Conquête du Chili. — Pierre de Valdivia. — Les PP. Gilles Gonzalez, Louis Chavez, Buirox et Pezoa, premiers martyrs dominicains du Chili.

Le Chili, aujourd'hui l'un des États les plus civilisés et les plus prospères de l'Amérique du Sud, a de tout temps tenté l'ambition des conquérants. La beauté de son climat, la fertilité de son sol, la richesse de ses mines, avaient déjà séduit les Incas longtemps avant l'arrivée des Espagnols.

Vers l'an 1450, l'Inca Yupanqui, non content d'avoir soumis à sa domination le royaume de Quito, résolut de porter ses armes victorieuses dans la province du Chili. Cette conquête n'était pas aussi facile que la première, car les diverses peuplades de ce pays étaient aussi braves que jalouses de leur indépendance.

Yupanqui fut assez intelligent pour comprendre que de tels peuples ne peuvent être aisément soumis par la force; il essaya donc de les vaincre par des caresses et des promesses. Ce moyen lui réussit parfaitement auprès de quelques

peuplades du Nord; mais lorsqu'il se présenta devant les Promacaues, tribu belliqueuse située plus au sud, entre les deux rivières le Rapel et le Maule, il trouva une vive résistance, et il dut en appeler aux armes pour décider la question.

La victoire se prononça en faveur des Promacaues. L'Inca vaincu fut obligé de se retirer, et, renonçant à une conquête si difficile, il fixa définitivement comme bornes de son empire au sud la rivière du Rapel, sur les bords de laquelle campaient les Promacaues.

Tel était encore l'état des affaires lorsque, un siècle après, apparurent pour la première fois les Espagnols.

Diego de Almagro, compagnon et rival de Pizarre, en récompense de la part glorieuse qu'il avait prise tant à la découverte qu'à la conquête du Pérou, avait reçu de Charles-Quint le titre de gouverneur général d'une portion de territoire de deux cents lieues d'étendue au sud de cet empire. Mais cette portion de terrain était encore à conquérir.

Voulant donc se rendre digne de son nouveau titre, Diego de Almagro se mit en route avec une armée forte de six cent cinquante Espagnols et près de quinze mille Indiens, sous le commandement de Paullo, l'un des frères de l'Inca du Pérou. C'était dans le cours de l'année 1537.

La saison n'était point favorable pour une telle expédition. En traversant les Cordillères, Diego perdit, par le froid et la famine, cent cinquante Espagnols et près de dix mille Indiens, et il arriva dans un état lamentable dans les diverses provinces conquises, un siècle auparavant, par l'Inca Yupanqui.

Néanmoins il continua sa route vers le sud, et bientôt il se trouva en présence des Promacaues, ce même peuple dont le courage avait arrêté déjà les armées de l'Inca.

Malgré l'avis des Péruviens, Diego de Almagro résolut

de leur livrer bataille, et aussitôt il donna le signal du combat.

Les Promacaues furent d'abord effrayés à la vue des chevaux et des armes à feu dont se servaient les Espagnols; mais, quoique vaincus dans un premier choc, ils ne perdirent point courage, et recommencèrent la bataille contre leurs oppresseurs.

Les Espagnols, qui jusque-là avaient été accoutumés à des victoires faciles, et ne s'attendaient point à une pareille résistance, se laissèrent bien vite aller au découragement, et demandèrent à retourner au Pérou. Diego de Almagro dut donc donner le signal de la retraite, et il marcha avec ses soldats sur Cuzco, dont il prétendait faire le siége de son gouvernement. Mais la fortune l'avait abandonné; à son arrivée il fut vaincu par les troupes de Pizarre, son compétiteur, fait prisonnier et décapité (8 juin 1538)[1].

L'honneur de conquérir le Chili devait appartenir à Pierre de Valdivia.

Ce grand capitaine, né à Villanueva de la Serena, en Estramadure, avait fait l'apprentissage des armes en Italie, sous le fameux Gonzalve de Cordoue. Jeune encore, il passa en Amérique, où il trouva bientôt l'occasion de déployer ses merveilleux talents pour la guerre. Les historiens de son temps nous le dépeignent comme un génie entreprenant, et capable de mener à bonne fin les expéditions les plus hasardeuses. Pour sa constance et son intrépidité héroïque, il peut être comparé aux Cortez et aux Pizarre; mais pour son humanité, sa sobriété, en un mot, pour la vertu, il reste supérieur à tous.

[1] Tous ceux qui avaient pris part à la mort de l'Inca Atahualpa, lors de la conquête du Pérou, moururent de mort violente : les Pizarre furent assassinés, et les Almagro décapités par le bourreau.

Après la mort de Diego de Almagro, Pierre de Valdivia fut chargé par François Pizarre de soumettre le Chili.

Aussitôt cet ordre reçu, Pierre de Valdivia, à la tête de deux cents soldats seulement, et d'un nombre assez considérable de cultivateurs et d'artisans propres à une colonisation, se dirigea du côté du Chili. Son intention était de pénétrer aussi vite que possible au cœur même du pays, et d'y créer un établissement capable de l'abriter dans les mauvais jours, et d'où aussi il pût, comme d'un centre, rayonner en tous les sens dans l'intérêt de la conquête.

Après une marche rapide au milieu de diverses peuplades, dont aucune n'essaya sérieusement de l'arrêter, il arriva enfin sur les rives du Mapocho. Le lieu où il campa lui ayant paru réunir toutes les conditions nécessaires pour le but qu'il s'était proposé en partant, il y jeta donc les fondements d'une cité le 12 février de l'année 1541. C'est ainsi que fut fondée Santiago, la capitale du Chili.

L'existence de la nouvelle ville fut plusieurs fois mise en péril par les peuplades avoisinantes. Elles y voyaient une menace pour leur indépendance, et dans leur rage elles firent tous leurs efforts pour la détruire. Mais Pierre de Valdivia était aussi bon politique que brave soldat. Non-seulement il repoussa toutes les attaques des Indiens, mais il sut même se rendre favorables les Promacaues, les plus belliqueux de tous, de sorte que cinq années n'étaient point encore écoulées depuis son établissement, et déjà il se trouvait maître de toute la partie du Chili comprise entre Copiapo et Itata.

A cette époque eut lieu la rébellion de Gonzalve Pizarre au Pérou. Pierre de Valdivia, considéré comme l'un des meilleurs capitaines de son temps, fut appelé du Chili pour combattre l'insurrection.

Ses troupes rencontrèrent celles de Pizarre le 9 avril 1548, dans la vallée Xaquiscaguana. Le combat ne dura pas long-

temps; car Gonzalve Pizarre, abandonné par ses propres soldats, dut se rendre, et quelques jours après il paya de sa tête sa rébellion.

Les services qu'avait rendus Pierre de Valdivia en cette occasion furent généreusement récompensés par le souverain. Non-seulement on le confirma dans son titre de gouverneur général du Chili, mais de plus on lui donna des troupes et toutes les provisions nécessaires pour achever la conquête qu'il avait si bien commencée.

A son retour du Pérou, il entra de nouveau en campagne, et parvint, malgré bien des difficultés, à la baie de Penco, où, le 3 mars 1550, il fonda une ville à laquelle il donna le nom de Conception.

Cet établissement excita la susceptibilité des Araucaniens, nation de peu d'importance par le nombre, mais terrible par son intrépidité dans l'art de la guerre. Ces derniers se présentèrent au nombre de quatre mille pour arrêter les Espagnols; mais, après un combat terrible, ils furent obligés de fuir et de se retirer dans leur pays.

Pierre de Valdivia, croyant avoir ainsi abattu l'orgueil des Araucaniens, non-seulement ne craignit point d'établir des colonies dans leur propre pays, mais, continuant sa route encore plus au sud, il y fonda, sur une petite rivière, la ville qui aujourd'hui porte encore son nom.

Mais les Araucaniens n'avaient point été découragés par leur défaite. Au contraire, ils brûlaient de prendre leur revanche, et ils la prirent bientôt. Leur chef ou toqui, à la tête de ses soldats, se présenta un jour devant les forts de Arauco et de Tucapel, qu'avait construits Pierre de Valdivia; il en passa les habitants au fil de l'épée, et détruisit les édifices jusqu'aux fondements.

Quand cette triste nouvelle parvint aux oreilles de Valdivia, il se porta aussitôt en avant avec un petit corps de troupes pour combattre les Araucaniens. Mais la fortune

l'avait abandonné. Alors qu'il pensait marcher à la gloire, il courait à sa ruine.

En effet, les Espagnols rencontrèrent les Araucaniens dans la plaine de Tucapel, et déjà ils se croyaient vainqueurs, lorsqu'un jeune Araucanien, nommé Lautaro, se tournant vers ses compatriotes, leur dit : *Suivez-moi et je vous donnerai la victoire.* Les Araucaniens, honteux de se voir moins de courage qu'un enfant, revinrent à la charge avec tant de fureur que les Espagnols furent défaits en un moment. Pierre de Valdivia, renversé de son cheval, fut fait prisonnier et mis à mort quelques jours après par les vainqueurs. Il était âgé de cinquante-six ans. Cette bataille eut lieu le 20 décembre 1553 [1].

Pendant que Pierre de Valdivia travaillait à soumettre le Chili à l'autorité de Philippe II, roi d'Espagne, ce même prince, de son côté, songeait aux moyens de soumettre les habitants de ce pays à la foi du Christ.

En effet, dans une lettre de Valladolid, à la date du 4 septembre 1551, Philippe II exprimait ainsi sa volonté à ce sujet :

« Nous, le Roi, prions et chargeons le P. Dominique de
« Saint-Thomas, Vicaire général de la province domini-
« caine de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, d'envoyer trois

[1] De ce jour a commencé, entre les Espagnols et les Araucaniens, une lutte acharnée, qui n'est même point terminée encore aujourd'hui ; car les Araucaniens ont conservé leur indépendance, et sans doute ils la conserveront encore longtemps, malgré les efforts des Chiliens pour la leur enlever.

Les Araucaniens sont les héros d'un poëme épique : l'*Araucana*, dont quelques passages, selon certains critiques, ne sont pas inférieurs aux plus beaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Ce poëme fut composé par Alonzo de Ercilla, vers l'an 1565.

Il donne une idée exacte de la valeur des Araucaniens, et du degré de culture et de civilisation auquel ils étaient parvenus avant l'arrivée des Espagnols.

« religieux de son Ordre et de sa satisfaction dans le « royaume du Chili, récemment conquis par notre capi- « taine Pierre de Valdivia, afin qu'ils y fondent des cou- « vents, et s'occupent de la conversion des infidèles. »

A la réception de cette lettre, le P. Dominique de Saint-Thomas s'empressa de répondre au désir de Sa Majesté, et il choisit aussitôt les PP. Gilles Gonzalez et Louis Chavez, pour être les prémices de l'Ordre au Chili.

Le chapitre provincial tenu à Lima en 1553 ratifia non-seulement la mesure prise par le P. Dominique de Saint-Thomas, mais de plus il donna au P. Gilles Gonzalez le titre de Vicaire de nation, avec pleine autorité pour ériger des couvents, et recevoir au saint habit de l'Ordre ceux qu'il en jugerait dignes.

Le premier soin du P. Gilles Gonzalez, en arrivant à Santiago, fut de chercher un emplacement convenable pour y bâtir un couvent; en cela il fut merveilleusement aidé par la divine Providence.

Un riche propriétaire de la ville, le capitaine Jean de Esquibel, lui donna non-seulement un terrain considérable, et les fonds nécessaires pour la construction d'un couvent, mais encore à tous ses dons il ajouta celui de sa propre personne, c'est-à-dire il demanda humblement à recevoir l'habit de Frère convers, et jusqu'à sa mort il remplit saintement les devoirs de sa profession [1].

[1] On voit, dans le cloître de la Recoleta-Dominica, à Santiago, le portrait de Jean de Esquibel, avec l'inscription suivante :

« Fué uno de los primeros capitanes de la conquista, i despues un ejemplo ilustre de santitad. Movido de un fuerte impulso de la gracia, i reconociendo con evidencia la futilitad de las grandezas humanas, dió un adios eterno a las vanas esperanzas de la tierra, i consagró al Altissimo el resto de su vida en el retiro del claustro. Dono' al P. Gil Gonzalez el local en que se construyó la iglesia i el

Ainsi fut fondé, en 1552, par le P. Gilles Gonzalez, sur le même emplacement où il existe encore aujourd'hui, le couvent du Très-Saint-Rosaire de Santiago.

L'Ordre de Saint-Dominique eut donc le premier l'honneur de fonder un couvent et d'établir une communauté sur le territoire chilien[1].

Le P. Gilles Gonzalez, né à Séville, prit l'habit de l'Ordre dans le couvent dominicain de cette ville, et il partit pour le Pérou, aussitôt après avoir reçu l'habit sacerdotal.

Les premiers essais apostoliques de ce grand missionnaire furent signalés par d'éclatants succès qui lui acquirent, à Lima, la réputation d'un zélé et saint prédicateur.

Il était naturellement d'un caractère franc et loyal, et néanmoins, malgré ces qualités, peu facile à tromper, comme le prouve le fait suivant.

Ayant eu, un jour, l'occasion de faire une visite à l'archevêque de Lima, F. Jérôme de Loaysa, le P. Gilles Gonzalez rencontra ce prélat plongé dans une grande affliction. « Qu'avez-vous donc? Monseigneur, lui dit-il tout ému; d'où vous vient ce grand chagrin? — Je suis désolé, répondit l'archevêque, de ce que, dans tout Lima, je ne puis trouver un prêtre, un seul prêtre, capable d'exorciser une pauvre créature dont le démon a pris possession. — Ayez la bonté, reprit le P. Gilles, de faire conduire cette pauvre possédée, demain, dans l'église du couvent, et alors nous essaierons de la guérir. »

convento grande, como tambien todas las possessiones adjacentes, que despues tuvó la Orden a Santiago. Su humildad fué tan edificante que la hizó préferer el estado de converso a la brillante carrera del sacerdote. Murió como vivió, como un santo. »

[1] La Orden de Santo Domingo fué la primera que fundó conventos y establesció comunidades en el estado Chileno. (*Historia de Chili,* por Victor Eyzaguirre, tome I, chap. VII, p. 81.)

Le jour suivant, la jeune fille fut conduite au lieu désigné, et aussitôt elle commença, selon son habitude, à proférer d'horribles blasphèmes, et les paroles les plus lascives et les plus inconvenantes à l'adresse des auditeurs. Elle interpella même le P. Gilles Gonzalez de la manière la plus effrontée. Mais celui-ci, sans se soucier de ce qu'elle disait, l'examinait avec soin, et il ne tarda pas à découvrir l'origine de cette possession, et par suite les moyens de l'en délivrer. Il se fit donc apporter une forte discipline, et, en la montrant à la possédée, il se contenta de lui demander si elle serait heureuse de faire connaissance avec ce digne instrument; à cette vue, la possédée fit un geste d'effroi, et fut instantanément délivrée de l'oppression du démon [1].

A son arrivée au Chili, le P. Gilles Gonzalez se trouva en face de grandes difficultés. Il avait reçu le titre officiel de protecteur des Indiens, et sa conscience, encore plus que ce titre, l'invitait à lutter contre la barbarie et la cupidité de ses compatriotes.

Les conquérants du Chili avaient, en effet, suivi les exemples de leurs émules dans les autres parties de l'Amérique, et les excès de cruauté auxquels ils se livrèrent en ce pays paraîtraient incroyables, s'ils n'étaient dénoncés par leurs propres contemporains, Espagnols comme eux-mêmes.

Dans son poëme l'*Araucana,* Alonzo de Ercilla parle ainsi des conquérants :

> Mas que otras gentes
> Adulteros, ladrones, insolentes.

Un autre poëte, François Buscuñan, n'a pas craint non

[1] Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili,* tome I, chap. III, p. 103. (Extrait de Melendez.)

plus d'enlever le masque héroïque dont l'histoire, trop timide, a quelquefois couvert le visage des conquérants de son propre pays, et, dans son beau poëme *l'Heureuse Captivité* (Cautiverio felix), il fait parler ainsi, en présence d'un Espagnol, le vieux chef indien Quialevo :

« Quand vous, fils de l'Espagne, vous avez envahi notre pays pour le soumettre à votre roi, nous nous sommes soumis pour la plupart, par amour pour nos femmes et nos enfants, dont nous ne voulions pas troubler la paix et la tranquillité. Vous avez ensuite exigé de nous d'énormes tributs, nous les avons payés sans rien dire. Vous nous avez forcés à être vos esclaves, et nous avons accepté cette ignominie afin que nos femmes et nos fils restassent libres à l'ombre de leurs foyers... Mais bientôt votre cupidité a passé toutes les bornes... Vous nous avez condamnés à travailler, sans même nous donner le pain nécessaire pour nous soutenir; vous nous avez laissé mourir dans les mines, loin des regards de ceux que nous aimions. — Vous nous avez enlevé tous nos biens et même nos femmes et nos enfants pour les vendre comme des esclaves. — Et qui donc vous a donné le droit de nous marquer à la face, comme de vil bétail, avec des fers ardents? Vos femmes ont brûlé vives les nôtres, après que vous-mêmes vous les aviez lâchement violées sous nos propres yeux... Non, n'y eût-il plus qu'un seul Indien, il vaut mieux qu'il périsse les armes à la main que de faire la paix avec les Espagnols[1]. »

C'est donc en présence de ces exécrables abus, dont le poëte vient de nous donner une faible idée, que se trouva le P. Gilles Gonzalez en mettant le pied sur le territoire chilien. Son cœur fut révolté, et plus qu'un autre, en vertu

[1] Buscañan, né à la Conception, d'une bonne famille espagnole, écrivit son poëme en l'année 1640.

de son titre officiel de défenseur des Indiens, il se crut obligé de mettre une digue aux débordements dont il était témoin.

Nul d'ailleurs n'était mieux doué et mieux disposé pour une mission aussi périlleuse et difficile. Naturellement orateur, et plein de cette sainte charité qui, selon saint Paul, permet à l'apôtre de tout braver, il tonna sans relâche du haut des chaires, dans les églises, et partout où l'occasion se présentait, contre la cupidité, la cruauté, l'immoralité des conquérants, et il les menaça de la colère de Dieu et des excomunications de l'Église.

« De quel droit, s'écriait-il, dépouillez-vous les indigènes de leurs biens, les chassez-vous de leur patrie, leur enlevez-vous leurs femmes et leurs filles, et les réduisez-vous à l'esclavage? Un jour, Dieu saura vous demander compte de votre infâme conduite; et alors malheur, malheur à vous, conquérants, car la justice de Dieu est terrible! »

Cette ardente parole, naturellement, jeta une grande émotion dans toute la ville. Les bons et honnêtes citoyens approuvèrent de tout cœur le courage de l'apôtre, et même des soldats vinrent jurer à ses pieds que jamais ils ne porteraient les armes dans une guerre si injuste. Mais ceux à qui ce brigandage déguisé profitait, s'élevèrent avec fureur contre le prédicateur, et ils l'accusèrent hautement d'avoir prêché aux soldats la rébellion et la désobéissance à leurs chefs. On en vint même jusqu'à l'accuser d'hérésie devant l'autorité ecclésiastique, pour avoir, disait-on, enseigné du haut de la chaire que les fils des Espagnols seraient condamnés à l'enfer pour les péchés de leurs pères.

Cette accusation était aussi absurde et invraisemblable que la première. Le P. Gilles Gonzalez était un très-bon théologien, aussi incapable d'enseigner une telle erreur que de prêcher la révolte aux soldats.

Le P. Gilles avait surtout contre lui plusieurs membres du clergé séculier. Ceux-ci, jaloux de l'influence que lui donnaient sur le peuple son caractère, son zèle et ses talents, et voulant à tout prix lui faire perdre son prestige, ne rougirent point de le taxer d'ignorance, de fanatisme, d'insubordination envers les supérieurs ecclésiastiques, et autres accusations de ce genre, dont un historien moderne n'a pas craint de se faire l'écho dans un ouvrage sur les origines de l'Église du Chili.

Le Vicaire épiscopal chargé de l'administration du diocèse (il n'y avait point encore d'évêque nommé pour Santiago), le prêtre Christophe Molina, excité par de telles dénonciations, ne se contenta pas d'interdire la parole au P. Gilles, mais il osa le faire jeter en prison comme un malfaiteur. En même temps, à la date du 24 août 1564, il écrivit au roi, pour expliquer sa conduite, une lettre terrible contre le saint religieux.

« L'année passée, disait-il, un frère dominicain, nommé « Gilles Gonzalez de San-Nicolas, lequel réside à Santiago, « a osé dire en ma présence, et en présence de plusieurs « autres personnes respectables, que Dieu réprouvait les « fils pour les fautes des pères ; qu'il avait enlevé la lumière « de la grâce aux fils des gentils en raison des péchés de leurs « parents, et que les fils des Espagnols seraient condamnés « aussi à l'enfer pour les crimes de leurs pères. Il a dit « aussi, dans plusieurs sermons et instructions, que le « Roi était un tyran, et que le pape et Jésus-Christ lui-« même n'avaient aucun pouvoir sur cette terre. De ces « paroles impies, le peuple a tellement été scandalisé, que « j'ai cru devoir, en vertu de mon autorité comme Vicaire « épiscopal, le faire conduire en prison [1]. »

[1] « ... Y es asi que el año pasado de sesenta y tres, un fraile « Dominico, qui a por nombre F. Gil Gonzalez de San Nicolas, qui

Cette arrestation excita un grand trouble dans toute la ville. Le P. Gilles Gonzalez avait des amis; l'un d'entre eux, un vénérable franciscain, le P. Christoval de Ravaneda, se présenta devant le lieutenant de la justice pour dénoncer le vicaire épiscopal, le prêtre Molina, comme ayant procédé irrégulièrement contre un religieux exempt, par le droit canon, de la juridiction de l'ordinaire, et demandant que lui-même fût puni pour avoir excédé ses pouvoirs.

Le lieutenant de la justice, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir sur la valeur et la vérité des accusations portées contre le P. Gilles Gonzalez. Jugeant qu'en effet le vicaire épiscopal, le prêtre Molina, avait agi d'une manière trop arbitraire, et qu'il était réellement coupable d'injustice, il le fit prendre lui-même et conduire en prison, après en avoir fait sortir le P. Gilles.

Le prêtre Molina, hors de lui, lança alors l'interdiction sur toute la ville.

Cette mesure de l'irascible Molina jeta le trouble dans le pays, et peut-être eût-elle amené des conséquences déplorables si la nomination de Don Bartolomé-Rodrigo-Gonzalez Marmolejo à l'évêché de Santiago, érigé en siége épiscopal par Pie IV en 1563, n'était venue apaiser les esprits et rétablir la paix dans le diocèse.

« à la sazon residió en la ciudad, dijo en mi presencia, y en pre« sencia de otras personas, que daba Dios reprobo sentido à los hijos « por los pecados da los padres, y que habia quitado la luz de la « gracia à los hijos de los gentiles por los pecados de sus padres, « y que se condenaban los hijos y iran al infierno por los pecados « actuales de sus padres : y deció en platicas y sermones que el « papa no tenia poder en esta tierra, y que el Rey es un tyrano, « y que J. C. no tenia poder en esta tierra, de las quales dichas « palabras y detras muchas a estado y esta, esta provincia mui « escandalizada, e sobra ello hice cierto informacion siéndo vicario « desta ciudad... » (*Histoire des origines de l'Église du Chili,* par Crescente Errazuriz.)

Le P. Gilles Gonzalez, lavé de toutes les calomnies dont on avait cherché à noircir sa réputation, et plus fort que jamais, après les épreuves par lesquelles Dieu s'était plu à purifier et retremper son âme, reprit bientôt le cours de ses travaux apostoliques.

Malgré les difficultés du temps, car la guerre dévastait le pays, le P. Gilles Gonzalez établit plusieurs maisons de son Ordre à la Conception, Villarica, Osorno et Valdivia, et ces nouvelles fondations devinrent si florissantes, que dès l'année 1581 elles furent érigées en couvents formels, dans un chapitre tenu à Lima sous la présidence du Visiteur général, le P. Dominique de la Parra.

Ce zélé apôtre, bien qu'accablé d'infirmités, ne cessa jamais un moment de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, et lorsqu'il tomba sur la brèche comme un vaillant soldat, ce fut moins sous le coup des années que sous le poids de ses travaux apostoliques. Par sa mort, arrivée en 1581, l'Ordre perdit non-seulement un vrai apôtre, mais encore un sage et prudent prélat.

Il avait gouverné pendant près de trente années, comme vicaire de nation, cette nouvelle province du Chili dont il avait été le fondateur.

Un an auparavant, Dieu avait appelé à lui le P. Louis Chavez, le compagnon inséparable et l'ami de cœur du P. Gilles Gonzalez.

Ce religieux, dit Melendez, n'était point très-instruit dans les lettres humaines, mais il savait suppléer à ce défaut par la pratique de toutes les vertus religieuses, qu'il possédait à un degré éminent. *Aunque no era hombre docto en letras humanas, suplia esta falta con la practica de las virtudes religiosas, que poseia en un grado eminente*[1].

Par sa parole apostolique et ses vertus religieuses, il

[1] Melendez, tome I, p. 351.

eut la gloire d'implanter la foi catholique dans plusieurs provinces du Chili, de combattre les vices et de poser une digue aux débordements des conquérants. Il mourut dans le couvent de Santiago en l'année 1580.

Tels sont les deux illustres religieux dont le nom se rattache principalement à l'établissement de l'Ordre de Saint-Dominique dans le Chili.

A cette première période appartiennent deux martyrs. Le premier, le P. Dominique Buirox, après avoir prêché la foi aux terribles Promacaues, arrosa de son sang le territoire de Duno, sur les rives du Mataquito, en 1555. Le second, le P. Diego Pezoa, l'apôtre de Valdivia, mourut au milieu d'atroces supplices entre les mains des infidèles de ce pays, auxquels il reprochait leurs vices exécrables [1].

[1] *Historia de Chili,* Victor Eyzaguirre, chap. III, p. 37.

CHAPITRE XXIII

Érection de la province de Saint-Laurent (martyr). — Le P. Réginald de Lizarraga, son premier provincial. — Il est nommé évêque de la Ville-Impériale; il meurt évêque de l'Assomption, dans le Paraguay.

A la mort du P. Gilles Gonzalez, le gouvernement de l'Ordre dans la province du Chili fut confié par le P. Dominique de la Parra, alors Visiteur et Vicaire général du Pérou, au P. Balthasar de Heredia; mais celui-ci étant mort de fatigues et de privations en se rendant à son poste, on lui donna pour successeur le P. Réginald de Lizarraga.

Ce dernier exerça cette charge pendant deux années; mais ayant été élu prieur du couvent du Saint-Rosaire de Lima, il dut quitter le Chili et remettre le gouvernement de la province au P. Grégoire de Tapia, nommé à cet effet par le chapitre provincial de Cuzco, en l'année 1586.

A ce même moment arriva de Rome une lettre par laquelle le R^{me} P. Sixte Fabro, général de l'Ordre, pour satisfaire aux vœux exprimés plusieurs fois par les religieux, détachait définitivement la province du Chili de celle du Pérou, et l'érigeait en province indépendante, avec tous les priviléges dont ont coutume de jouir les autres provinces de l'Ordre.

Par cette même lettre, le R^{me} P. Sixte Fabro, usant aussi de son droit de nomination, donnait à la nouvelle

province, comme premier provincial, le P. Réginald de Lizarraga.

La nouvelle province prit le nom de Saint-Laurent (martyr), sans doute pour avoir été érigée le jour de la fête de ce grand saint et martyr (10 août).

Trois années après, le Rme P. Sixte Fabro ayant été déposé par le pape Sixte-Quint, il fallut lui donner un successeur.

Le chapitre général, réuni extraordinairement à Rome en 1589 pour cette circonstance, nomma Général de l'Ordre le P. Hippolyte-Maria Beccaria. Le nouvel élu, avec l'approbation des membres du chapitre général, confirma toutes les dispositions de son prédécesseur à l'égard du Chili, et, de plus, il expédia les bulles d'érection de la nouvelle province ainsi que son rang dans l'Ordre (36me), et la taxe annuelle (15 pesos) à laquelle elle serait soumise pour les frais généraux d'administration.

Ce sont probablement ces diverses circonstances qui ont induit quelques auteurs à croire et à dire que l'érection de la province de Saint-Laurent du Chili datait de l'année 1589, tandis qu'elle remonte, comme celle de Quito, à l'année 1586, comme nous venons de le montrer.

La province de Saint-Laurent du Chili doit être fière d'avoir eu pour premier provincial, dans la personne du P. Réginald de Lizarraga, l'un des religieux les plus éminents qu'ait produits l'Ordre de Saint-Dominique sur le nouveau continent.

Issu d'une noble famille de Biscaye, cet illustre prélat vint jeune encore avec ses parents à Quito, d'où il se rendit plus tard à Lima avec la pieuse intention de se consacrer complétement au service de Dieu et de ses frères dans un Ordre religieux. La vie austère et apostolique des Frères Prêcheurs lui paraissant mieux que toute autre en rapport avec ses goûts et ses inclinations, il demanda à entrer au

noviciat, et il y fut reçu par le P. Thomas de Argomedo, alors prieur du couvent du Saint-Rosaire de Lima, en l'année 1560. Il était alors âgé de quinze ans.

En revêtant la blanche livrée des fils de Saint-Dominique, il changea son nom de Balthazar en celui de Réginald, disant que pour une vie nouvelle il fallait un nom nouveau.

Après sa profession, il fut envoyé à l'université, où il se distingua non moins par la souplesse de son intelligence et la sûreté de son jugement que par son ardeur pour le travail et son amour pour les études sérieuses. Devenu prêtre, il se consacra entièrement au saint ministère, et il se montra toujours infatigable en chaire comme au confessionnal.

Naturellement humble et modeste et aimant la vie cachée, il ne rechercha jamais les charges ni les honneurs, mais ce furent les charges et les honneurs qui vinrent à lui et malgré lui. Il fut successivement supérieur de plusieurs maisons, définiteur, vicaire de nation, et il était prieur du grand couvent de Lima lorsque le choix du Rme P. général Sixte Fabro le força, en 1586, de se rendre comme provincial au Chili.

Melendez, dans son *Histoire des Indes*, raconte que lorsque le P. Réginald partit pour sa nouvelle destination, il ne voulut accepter pour toute provision qu'un bâton et une besace. Son compagnon fut tellement effrayé à la pensée des privations auxquelles il serait naturellement exposé pendant tout le voyage avec un si rude amant de *dame Pauvreté*, que dès le premier jour il l'abandonna et retourna au couvent, où en présence de toute la communauté il confessa sa faiblesse et sa lâcheté en même temps que le courage et la vertu de son provincial.

Le premier soin du nouveau provincial en arrivant au Chili fut d'écrire au Roi Catholique pour lui demander des religieux d'Espagne, afin de peupler les couvents et évan-

géliser les Indiens, dès lors qu'il ne trouvait encore que très-peu de novices parmi les fils des colons, et que la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou ne pouvait lui en envoyer le nombre nécessaire. Le roi s'empressa de satisfaire à cette demande, et il pria les provinciaux des diverses provinces de son royaume de faire partir pour le Chili les religieux dont ils pourraient disposer, et qu'ils jugeraient aptes à cette haute mission de civilisation au milieu des Indiens.

Ensuite le P. Réginald commença à visiter sa province, fondant partout où il le jugeait convenable des doctrines ou hospices pour les religieux chargés d'instruire les Indiens déjà soumis. Dans tous les couvents il recommandait particulièrement l'observance régulière, donnant d'ailleurs lui-même l'exemple des vertus qu'il exigeait des autres missionnaires.

Son zèle le porta au milieu des indigènes les plus féroces du pays, et ces mêmes Indiens, que les armes des Espagnols n'avaient pu dompter, furent tellement séduits par la douceur de ses manières et la sainteté de sa vie, qu'ils le respectèrent toujours comme un père et ne l'appelèrent plus que le saint Réginald. Aussi, tant qu'il fut provincial, put-il toujours voyager à travers le pays avec autant de sécurité que s'il eût été au milieu de ses propres compatriotes.

Dans une de ses visites, rapporte Melendez, malgré les observations des gens de sa suite, il voulut camper la nuit dans un endroit considéré comme très-dangereux, car on le savait exposé aux incursions d'Indiens de la pire espèce. Au matin, tous les chevaux avaient disparu, et on dut forcément se mettre à leur recherche à travers les plis de terrain où l'on supposait que ces animaux avaient dû se retirer pour éviter le froid de la nuit. Pendant que les voyageurs se trouvaient ainsi occupés, ils virent apparaître

tout à coup un parti d'Indiens, qui, prompts comme la foudre, se précipitèrent sur eux en poussant leurs cris de guerre.

Tous se croyaient perdus et déjà ils recommandaient leur âme à Dieu; mais leur frayeur se changea bientôt en allégresse. A peine les Indiens eurent-ils reconnu le P. Réginald, qu'ils se jetèrent à ses genoux en l'appelant leur père; puis, ayant appris de lui l'embarras dans lequel la caravane se trouvait, ils se mirent aussitôt en quête des montures et ne tardèrent pas à les ramener toutes entre les mains de leurs cavaliers.

Parvenu au terme de son provincialat, en 1590, le P. Réginald annonça aux religieux son dessein de retourner au Pérou, et il les invita à se réunir en chapitre pour procéder à l'élection d'un nouveau prélat.

Les PP. capitulaires auraient bien voulu nommer le P. Réginald; mais, n'ayant pu le décider à accepter de nouveau cet honneur, ils durent se résigner à en élire un autre, et alors ils choisirent un de ses amis, le P. François Riberos.

Aussitôt après cette élection, le P. Réginald reprit la route du Pérou sans autre provision encore que son bâton et sa besace, mais avec la consolation, comme il le dit lui-même, d'avoir fait au Chili, si ce n'est tout ce qu'il aurait dû, au moins tout ce qu'il avait pu pour la gloire de Dieu.

A son arrivée à Lima, il fut installé comme maître des novices dans le grand couvent du Saint-Rosaire. Dans l'exercice de cette fonction difficile, il déploya le plus grand zèle et le plus grand dévouement, cherchant encore plus à conduire les jeunes âmes confiées à ses soins par la force de ses exemples que par l'autorité de sa parole. Il avait pour devise cette parole de Sénèque : *Longum per præcepta, breve per exempla, iter.*

C'était une merveille, nous dit son panégyriste, de le voir le premier au chœur et à tous les exercices en dépit de ses infirmités et se faire tout à tous, même avec les plus petits, malgré son âge avancé et la gravité de ses habitudes.

Il y avait déjà quelques années qu'il remplissait cet office, lorsque le vice-roi du Pérou, Don Garcia Hurtado de Mendoza, ayant entendu parler des vertus exceptionnelles de ce maître des novices, et sachant d'ailleurs les services éminents qu'il avait rendus à l'Église et à l'État dans la province du Chili, le présenta au roi, à son insu, pour le siége épiscopal, alors vacant, de la Ville-Impériale. Refuser était impossible. Le P. Réginald de Lizarraga dut donc courber la tête et accepter un honneur dont le poids devait être pour lui une source de chagrin et d'amertume pendant le reste de sa vie.

Le P. Reginald attendit assez longtemps au Pérou ses bulles de Rome. Aussitôt après les avoir reçues, il se fit consacrer par son métropolitain, l'archevêque de Lima, et il partit ensuite sans retard pour prendre possession de son Église, où sa présence devait bientôt être d'un si grand secours à tout son troupeau.

En effet, en ce même moment éclata la fameuse rébellion des Araucaniens. Paillamacu, leur chef, enorgueilli des quelques triomphes qu'il avait obtenus sur les Espagnols, voulut affranchir entièrement son pays de leur domination. Après avoir détruit quelques-unes de leurs cités, il vint mettre le siége devant la Ville-Impériale, siége épiscopal et métropole, par sa grandeur et ses richesses, de toutes les colonies espagnoles dans cette partie du Chili.

Jusqu'à présent on avait toujours cru et toujours dit que le P. Réginald de Lizarraga, évêque de la Ville-Impériale, avait assisté à toutes les péripéties de ce siége et en avait partagé avec ses ouailles tous les dangers et toutes les pri-

vations. Mais dernièrement un auteur moderne d'un grand talent, dans un livre sur les origines de l'Église du Chili, a essayé de montrer qu'on s'était trompé; c'est-à-dire que l'évêque de la Ville-Impériale, non-seulement ne vint point à son poste au moment du danger, mais encore qu'il refusa ou fit en sorte de ne point s'y trouver. Ce grand prélat se trouve donc ainsi accusé d'avoir, faute de courage, de zèle et d'abnégation, manqué à son premier devoir comme évêque et comme pasteur d'âmes.

Quelque virulente que soit cette accusation, nous avons la confiance que l'honneur du saint prélat n'en restera pas moins intact et debout sur le piédestal où l'ont placé l'estime de ses contemporains et trois siècles d'une vénération continue parmi leurs enfants.

D'abord, en supposant ce qu'assure notre auteur, que l'évêque de la Ville-Impériale n'ait point été présent lors du siége de cette ville, quelles conséquences peut-on en tirer contre son courage, son zèle et son dévouement? Aucune! En vérité, si cet évêque était à Lima au moment de la rébellion, et lorsque arriva la nouvelle du blocus de sa ville épiscopale par les Araucaniens, comment eût-il pu, avec la meilleure volonté du monde, se rendre à son poste?

La ville était cernée par les Indiens et leur cavalerie battait la campagne dans tous les sens : à moins d'un miracle il était impossible de passer. Quiconque l'aurait essayé eût été cent fois arrêté, et sans doute eût payé de sa vie, sans aucune utilité pour personne, sa témérité.

Tout le monde sait parfaitement que s'il est difficile de sortir d'une ville assiégée, il est encore plus difficile d'y entrer.

Nul n'est tenu, et les évêques pas plus que les autres, à l'impossible.

L'évêque de la Ville-Impériale, en cette hypothèse, ne

pourrait donc mériter aucun reproche pour ne s'être point trouvé, au moment du danger, au milieu de son troupeau dans sa ville épiscopale.

Mais nous, nous soutenons contre l'auteur en question que l'évêque était en ce moment même dans sa ville épiscopale, et, pour preuve, nous en appelons au témoignage d'un auteur dont l'autorité, pour tout ce qui touche aux choses d'Amérique, est acceptée par tout le monde, et la bonne foi contestée par personne. Nous voulons parler du P. Melendez, auteur du célèbre ouvrage intitulé *les Vrais Trésors des Indes* (Verdaderos Tesoros de las Indias).

Or le P. Melendez affirme : « Qu'aussitôt après sa consécration ,l'évêque Réginald de Lizarraga quitta Lima pour se rendre à son poste dans la Ville-Impériale, où sa présence fut d'une grande consolation et d'un puissant secours à son troupeau lors du siége de la ville. » De plus, il ajoute ce détail concluant : « Si à la dernière extrémité le saint évêque profita d'une occasion favorable pour s'évader de la ville assiégée avec un nombre considérable de religieuses et se retirer avec elles dans la ville de la Conception, ce fut, non pas tant pour sauver sa propre vie que pour soustraire au déshonneur et à la brutalité des Indiens ces pauvres vierges du Seigneur[1]. »

Mgr Victor Eyzaguirre, dans son bel ouvrage sur l'*Histoire ecclésiastique, politique et littéraire du Chili,* sans indiquer la source où il a puisé ses renseignements, raconte les faits de la même manière et presque dans les mêmes termes[2].

Que peut-on objecter contre de tels témoignages? Rien.

Mais où donc l'auteur de l'*Origine de l'Église du Chili* a-t-il puisé les terribles accusations dont il flétrit la mémoire du vénérable évêque de la Ville-Impériale?

[1] Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias,* tome I (*Vida del Padre Reginaldo de Lizarraga*).

[2] Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili,* tome I, chap. v, p. 277.

C'est dans une lettre, une simple lettre trouvée quelque part dans quelques archives particulières d'où elle n'aurait jamais dû sortir et qu'on attribue au saint évêque, quoique, cependant, la date de cette lettre, son style et son invraisemblance, en dénoncent facilement le caractère apocryphe.

Voici la traduction de cette lettre :

« Lima, 15 juillet 1600.

« Au Roi,

« Depuis que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Majesté « un compte rendu de l'évêché de la Ville-Impériale, j'ai « été retenu ici, après ma consécration, pendant huit « mois par l'archevêque, sous prétexte qu'il a convoqué « un concile provincial et qu'il faut le célébrer (El arzo- « pispo me ha detenido aqui, ocho meses despues de mi « consagracion so color de que ha convocado a concilio « que lo ha de celebrar).

« Nous sommes dans l'attente des évêques suffragants « de Cuzco, Panama et Plata; mais je ne crois pas que « l'idée de se rendre ici leur viendra à l'imagination; « d'ailleurs, jusqu'aujourd'hui, aucun encore n'a quitté son « diocèse.

« J'ai fait tous mes efforts pour dissuader l'archevêque « de célébrer ce concile avant d'en avoir parlé à Votre « Majesté, et d'attendre au moins que Votre Majesté y soit « représentée par un délégué, et je lui ai donné beaucoup « de raisons à ce sujet; mais il n'en accepte aucune. Ma « principale raison est que, comme Votre Majesté est le « patron universel des Indes, il n'est point convenable de « célébrer un concile sans que Votre Majesté en soit in- « formée et ait donné la permission à cet effet.

« Le vice-roi lui-même a fait parler au proviseur (car « il pense qu'il n'y a rien à tirer de l'archevêque sur ce

« point). Les théologiens et les canonistes lui ont assuré « qu'il pouvait, en conscience, attendre l'ordre de Votre « Majesté, et que même, en ne l'attendant pas, il risquait « de vous offenser; mais ils n'ont pu le persuader...

« Je lui ai envoyé moi-même une lettre pour l'engager « à ne pas procéder à la célébration du concile sans un « ordre de Votre Majesté, et il ne m'a pas répondu.

« J'envoie à votre conseil royal la copie de cette lettre, « afin de ne pas fatiguer Votre Majesté avec les *imper-* « *tinences* de l'archevêque, et pour que Sa Majesté connaisse « aussi son talent en cette circonstance (El traslado de quel « envio a v. real consejo, por no cansar a V.-M. con las « *impertinencias* del arzopispo y por que S. M. conozca su « talento en este caso)[1].

« Le 4, le 11 et le 13 de ce mois, il m'a fait dire de me « rendre, dans la soirée, à la cathédrale, dans la salle du « chapitre, afin de commencer le concile. Je lui répondis « que nous n'avions ni à commencer ni à célébrer de « concile, tant que nous n'aurions pas traité d'avance les « questions dont on doit s'occuper; et ainsi il a dû cesser. « La troisième fois, il me fit savoir sa volonté par un acte « écrit.

« Quand nous lui résistons, il nous dit qu'il a des lettres « de notre Seigneur le Roi, d'illustre mémoire, le père de « Votre Majesté, et en même temps un ordre du concile de « Trente; nous lui avons répondu qu'il peut en être ainsi, « en vérité, mais que, puisque Votre Majesté commence « son glorieux règne, il est juste, et même nécessaire, de « lui rendre compte et d'attendre sa réponse et son bon « plaisir, parce que, autrement, *ce ne serait pas agir en bons* « *vassaux*.

[1] L'archevêque de Lima, en ce moment, était le bienheureux Torribio.

« Pour ces raisons et parce que je le contredis, l'arche-
« vêque me menace de m'accuser auprès du Souverain
« Pontife d'avoir ainsi empêché la célébration du concile.
« Mais je puis tout recevoir et tout braver quand il s'agit
« de défendre la justice au service de mon roi et seigneur
« naturel, lequel m'a tiré de la poussière de la terre pour
« me faire évêque..., faveur que je ne méritais pas, mais
« qui ne m'oblige que davantage à défendre la justice de
« mon roi..., etc. etc. »

Nous disons donc que cette lettre n'est point authentique, puisque, à la date du 15 juillet 1600, où elle fut écrite, le vénérable prélat, comme nous l'avons prouvé par des témoignages irréfutables, se trouvait enfermé dans sa ville épiscopale, alors bloquée par les Araucaniens.

D'ailleurs, quand même nous n'aurions pas ces preuves irrécusables, la simple lecture de cette lettre suffirait pour nous convaincre de son caractère apocryphe.

En vérité, le style de cette lettre a si peu de points de ressemblance avec celui du vénérable prélat, comme on peut s'en rendre compte en lisant ses œuvres, qu'il est impossible d'admettre qu'il en soit l'auteur.

Du reste, une lettre aussi maladroite et si peu convenable eût été loin d'être bien reçue à la cour du Roi Catholique, toujours si jalouse de la dignité de ses prélats; et on peut assurer sans crainte qu'elle eût compromis à jamais son auteur. Or, comme nous n'avons jamais entendu dire que la cour d'Espagne ait cessé un seul moment d'honorer et d'estimer l'évêque Réginald de Lizarraga, et qu'au contraire nous savons par l'histoire qu'elle s'est toujours plu à le favoriser dans toutes ses entreprises et à lui accorder tout ce qu'il demandait, nous en concluons encore une fois de plus que l'évêque de la Ville-Impériale n'a point été et n'a pu être l'auteur de la lettre qu'on lui attribue.

De plus, nous ajouterons, en finissant, que nous sommes porté à croire que non-seulement cette lettre n'est jamais venue en Espagne et n'a jamais passé sous les yeux du Roi Catholique, mais encore qu'elle n'a jamais quitté le sol américain [1]. Les lettres *authentiques* adressées au roi par les évêques d'Amérique peuvent se voir dans les archives du conseil des Indes à l'Escurial ou tout autre lieu désigné pour les conserver; mais on ne peut pas les rencontrer à Santiago du Chili. Tout ce qu'il est possible d'y trouver, c'est la réponse à ces mêmes lettres et pas autre chose.

L'évêque Réginald de Lizarraga eut donc des ennemis.

Ceux qui n'avaient point craint, comme nous l'avons dit plus haut, d'accuser le P. Gilles Gonzalez d'hérésie, et de le dénoncer comme ayant enseigné du haut de la chaire de vérité que le roi d'Espagne était un tyran, et que le pape et Jésus-Christ lui-même n'avaient aucun pouvoir sur cette terre, n'épargnèrent point non plus le vénérable évêque.

Son caractère épiscopal, pas plus que la sainteté de ses mœurs, ne le mirent à l'abri de leurs attaques. C'est sans doute la raison pour laquelle, dès les premiers jours de son élévation à l'épiscopat, il envoya sa renonciation au siége de la Ville-Impériale, et insista toujours pour être transféré dans tout autre qu'il plairait à Sa Majesté de désigner.

Après la destruction de la Ville-Impériale, Reginald de Lizarraga transporta le siége épiscopal à la Conception. En l'année 1606, il fut nommé à celui de l'Assomption, dans la province du Paraguay.

Ce fut un triste spectacle pour tout le monde, quand on vit ce courageux évêque, déjà tout courbé par le poids des

[1] En vérité, si le roi avait reçu cette lettre, attribuée au vénérable évêque, il y eût répondu. Qui a vu cette réponse ?

années et des travaux, prendre le chemin de son nouveau diocèse. On se demandait comment, à son âge, il pourrait résister aux fatigues d'un voyage dans les Cordillères et échapper aux périls et dangers inévitables sur un parcours de près de trois cents lieues à travers un pays toujours infesté par les animaux féroces et des Indiens sans pitié. Mais Réginald de Lizarraga avait confiance en la protection du Très-Haut, et depuis longtemps il était accoutumé à remettre sa vie entre les mains de la divine Providence. Cette protection ne lui fit point défaut; car il arriva contre toute espérance sain et sauf, en 1607, à l'Assomption, où il vécut, nous dit Melendez, comme un évêque de la primitive Église.

Il se levait à quatre heures, nous dit encore Melendez, récitait matines, prime et tierce, puis se recueillait dans son oratoire jusqu'à six heures et demie, heure à laquelle il avait l'habitude de célébrer. Après la sainte messe, il faisait son action de grâces jusqu'à neuf heures. Alors il donnait audience à tous les visiteurs jusqu'à dix heures, et quelquefois plus, selon les circonstances, puis il retournait à son oratoire. Après avoir récité sexte et none, il se mettait en oraison devant le saint Sacrement jusqu'à onze heures et demie, moment fixé pour sa réfection, laquelle était toujours courte et aussi pauvre que possible. L'après-midi, aussitôt après avoir achevé les vêpres et les complies, il visitait quelques monastères, ou il se retirait dans sa bibliothèque pour se livrer à l'étude et au travail.

Il dormait toujours sur le sol, quoiqu'il eût cependant un beau lit d'apparat, mais il ne s'en servait jamais lui-même. Il jeûnait trois jours de la semaine dans tous les temps en dehors du carême. Il tenait toujours les portes de sa maison épiscopale ouvertes, afin que les pauvres pussent y entrer librement et lui exposer sans retard leurs besoins et nécessités.

Lors d'une maladie dont il fut attaqué pendant son épiscopat à la Conception, le médecin consulté crut nécessaire de lui appliquer des ventouses. Mais, quand il lui découvrit les épaules, il les trouva tellement tailladées et déchirées par les coups de discipline, qu'il dut renoncer à ce moyen et employer un autre remède. Le médecin fut prié de ne point parler de ce qu'il avait vu; et, en effet, il ne le révéla qu'après la mort du saint évêque[1].

Pendant son épiscopat au Paraguay, Réginald de Lizarraga eut aussi beaucoup à souffrir.

Comme évêque, à l'Assomption de même qu'à la Conception, il se fit toujours un devoir de poursuivre le vice et les abus partout où il les rencontra. Cette noble conduite lui attira naturellement la haine de tous ces fiers conquérants qui se croyaient tout permis, parce qu'ils étaient les plus forts et les plus habiles[2].

Son zèle pour la cause des Indiens, dont il voyait les droits les plus sacrés foulés aux pieds, et qu'il eût voulu, au nom de Dieu et de l'humanité, arracher à la servitude, excita aussi contre lui les détenteurs d'esclaves et les marchands intéressés à laisser continuer un système dont l'avantage et le profit étaient tout pour eux.

Bientôt donc, le vénérable évêque se vit en butte à toutes sortes d'avanies, et on peut dire que, s'il ne mourut pas martyr, comme tant d'autres, sous les coups des Indiens, il n'en fut pas moins victime de sa charité à leur égard et du courage avec lequel il les défendit contre la cruauté et la rapacité de leurs oppresseurs.

En effet, il fut tellement affecté un jour à la vue du

[1] Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias,* tome I (*Vida del Reginaldo Lizarraga*).

[2] Persiguió al vicio con celo pastoral donde quiera que lo vió, aun que para ello tuvo que sufrir grandes trabajos. (Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili,* chap. v, p. 278.)

traitement barbare infligé à ces pauvres Indiens et à la suite des insolences dont il fut assailli pour avoir osé les défendre, qu'il fut obligé de s'aliter, et bientôt il tomba dangereusement malade.

Sentant aussitôt que son heure était venue, il fit appeler son secrétaire pour régler avec lui ses affaires matérielles, afin de n'avoir plus à penser qu'à Dieu jusqu'à son dernier soupir. Dans son testament, il légua tout ce qu'il possédait aux pauvres, à l'exception d'une lampe d'argent qu'il désirait offrir, comme souvenir, au noviciat de Lima, dont il avait été le père-maître, et d'une somme assez considérable destinée à fournir une dot aux jeunes orphelines sans fortune au jour de leur mariage.

Ensuite il demanda le saint viatique, et il le reçut avec la plus grande dévotion, vêtu de ses habits religieux et assis sur un fauteuil au milieu de son salon. Peu de temps après, il se fit porter dans son lit pour y recevoir l'extrême-onction, et, pendant qu'on l'administrait, il répondit lui-même aux prières avec de tels sentiments de piété, que toutes les personnes présentes ne purent retenir leurs sanglots, tant elles étaient émues à la pensée de perdre un pasteur aussi saint et si bien rempli de l'esprit de Dieu.

Voulant mourir en évêque, il se fit revêtir de ses habits épiscopaux, et, pendant qu'on récitait autour de son lit les Psaumes de la pénitence, il rendit doucement son âme à Dieu, le 29 juin 1615, à l'âge de soixante-dix ans.

Ainsi mourut, après dix-neuf ans d'épiscopat, le grand évêque Réginald de Lizarraga, qu'un de ses émules, l'évêque de Caracas, a caractérisé en le nommant *une merveille de pénitence et d'humilité.*

Réginald de Lizarraga ne fut pas seulement un saint religieux et un grand prélat, mais il fut encore un éloquent orateur et un habile écrivain.

Il a laissé, en trois volumes in-folio, la collection des sermons et des panégyriques des saints prêchés pendant le cours de sa vie apostolique. Dans ces sermons, écrits naturellement selon le goût du temps, on trouve une grande connaissance des saintes Écritures et des Pères de l'Église, ainsi qu'un grand zèle pour la réforme des mœurs. Mais, dans ses invectives à ce sujet, il n'y a aucune âcreté ; ce ne sont que de paternelles admonestations, pleines de douceur et de suavité.

Il a écrit aussi un ouvrage intitulé : *de la Descripcion y Poblation de las Indias*. Ce livre, plein de renseignements sur l'Amérique, se distingue, comme tous les autres ouvrages de ce même auteur, par le naturel et la douceur du style ; son seul défaut serait peut-être une trop grande redondance.

Mais son œuvre principale fut son exposition des cinq livres du Pentateuque, faite selon l'esprit des Pères de l'Église. A cette exposition, il ajouta la concordance des divers textes de l'Écriture sainte dont le sens paraît se contredire, et une explication de différents passages difficiles de la Bible. (Trois volumes in-folio [1].)

[1] Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili*, tome I, chap. XIV, p. 455.

CHAPITRE XXIV

Le P. François Riveros, deuxième provincial. — Les PP. Acasio de Naveda et Christophe Valdespin, premiers lecteurs de philosophie et théologie au Chili, et troisième et quatrième provinciaux. — Fondation de l'université de Saint-Thomas, à Santiago. — Les quinze Martyrs du Chili. — Les PP. Martin de Salvatierra, Hyacinthe Jorquera, Jean de Castillo, provinciaux.

Dans les deux chapitres précédents nous nous sommes longuement arrêtés, et à dessein, devant les grandes figures des PP. Gilles Gonzalez et Réginald de Lizarraga; le premier ayant été le fondateur de la province dominicaine du Chili, et le second son premier provincial.

Maintenant nous allons jeter un coup d'œil succinct sur les hommes principaux dont cette même province a été le berceau, et sur les faits les plus importants qui se sont accomplis en son sein jusqu'au jour où elle se scinda, pour donner naissance à la province de Saint-Augustin, dans la Plata.

Le successeur immédiat du P. Réginald de Lizarraga dans le provincialat fut le P. François Riveros, élu par le chapitre provincial tenu à Santiago la veille de l'Épiphanie, en l'année 1590.

Son administration ne fut signalée que par deux événements importants :

Le premier fut la lutte qu'il eut à soutenir avec le clergé séculier du diocèse de la Ville-Impériale et dont voici le motif.

Dès les premiers jours de la conquête, le gouvernement ecclésiastique du Chili, par ordre des souverains pontifes [1], avait institué des paroisses de deux classes. Les paroisses de la première classe comprenaient les peuples déjà chrétiens et parfaitement établis dans la foi ; leur administration fut confiée au clergé séculier. Les paroisses de la seconde classe, composées d'Indiens à catéchiser et à instruire, et qui n'étaient en réalité que des missions, furent placées entre les mains du clergé régulier, que sa vocation et son dévouement appelaient naturellement aux avant-postes.

Avec le temps, cette classification amena des difficultés assez graves.

Les religieux, ne se considérant que comme de purs missionnaires, ne voulaient relever que de leurs supérieurs respectifs. Les évêques, de leur côté, affectaient de ne voir en eux que de simples curés ; et, quand ils ne pouvaient pas faire par eux-mêmes, personnellement, la visite des missions, ils envoyaient à leur place de simples prêtres, avec le titre de visiteurs épiscopaux.

Tous les religieux employés dans les missions, appartenant au diocèse de la Ville-Impériale, protestèrent vivement contre cette mesure épiscopale, laquelle tendait à détruire leurs priviléges.

Les Dominicains, dont le nombre était considérable, écrivirent à leur provincial pour se plaindre des vexations auxquelles ils étaient exposés de la part des visiteurs, et demander qu'on leur épargnât cette humiliation.

Le P. François Riveros s'empressa d'écrire au roi d'Espagne pour le prier d'intervenir et de faire cesser un état de choses dont la conséquence pourrait être la ruine des missions. Le roi comprit le danger, et, pour le conjurer, il invita, par une lettre du 15 octobre 1595, les évêques,

[1] Voir les brefs des papes Alexandre VI et Pie V.

lorsqu'ils ne pouvaient faire personnellement la visite des missions, à ne choisir leurs visiteurs que parmi les membres de l'Ordre auquel ces mêmes missions étaient confiées [1].

Le second événement par lequel fut signalé le provincialat du P. François Riveros est d'une autre nature; ce fut l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus à Santiago, le 11 avril 1593.

Dès que le P. Riveros eut appris l'entrée des fils de Saint-Ignace au Chili, il envoya au-devant d'eux des religieux pour les conduire au couvent de Saint-Dominique, où ils reçurent la plus parfaite et la plus cordiale hospitalité. Sous ce rapport, les Dominicains de Santiago ne se montrèrent point inférieurs à ceux de Lima, et ils aidèrent de tout leur pouvoir leurs hôtes à fonder un établissement dans cette ville.

Au P. François Riveros succéda le P. Acasio de Naveda, en 1594.

La nécessité de se recruter et le désir de se développer avaient naturellement amené les communautés religieuses du Chili à ouvrir des noviciats et par suite des écoles, où les novices pussent acquérir les connaissances religieuses et scientifiques en rapport avec leur vocation.

Les Dominicains furent sans doute les premiers à réaliser cette bonne pensée; car, dans les actes d'un chapitre provincial tenu à Santiago en 1587, sous la présidence du P. Réginald de Lizarraga, on trouve des ordinations concernant la conduite des étudiants et la nomination des maîtres chargés de les diriger dans l'étude des sciences ecclésiastiques.

Parmi ces premiers professeurs, il en est deux dont la

[1] Une chose étrange, c'est de voir l'autorité royale intervenir dans toutes les affaires ecclésiastiques, grandes et petites. C'est au roi et toujours au roi que s'adressent les évêques, les prêtres, les religieux, les communautés.

province du Chili doit être fière. Ce sont les PP. Acasio de Naveda et Christophe Valdespin, auxquels revient l'honneur d'avoir inauguré, au Chili, les cours de philosophie et de théologie [1].

En récompense de leur mérite et de leurs travaux, ces deux religieux furent élevés au provincialat, successivement : le premier en 1594, le second en 1598.

Sous le provincialat de ces dignes religieux, malgré le tremblement de terre qui détruisit, en 1595, tout le couvent, l'école dominicaine n'en continua pas moins à prospérer, et bientôt elle devint le rendez-vous de toute la jeunesse intelligente de Santiago.

Pendant la reconstruction de leur couvent, les Dominicains prirent, sur leur propre terrain, un emplacement convenable, et ils y bâtirent de vastes salles destinées aux diverses catégories d'étudiants qui suivaient leurs cours.

Lorsque tout fut préparé, ils envoyèrent à Rome, avec le titre de procureur de la province, le P. Balthazar Verdugo, pour traiter avec le saint-siége de l'érection, en leur couvent, d'une université Thomiste, dans laquelle pourraient obtenir leurs grades scientifiques et littéraires tous les étudiants du pays.

Cette pétition fut chaleureusement appuyée par le roi d'Espagne Philippe III.

Le pape Paul V, en récompense des services rendus par les Frères Prêcheurs à la cause de la religion et de la civilisation au Chili, dans une bulle à la date du 11 mars 1619 octroya gracieusement l'autorisation demandée.

Ce ne fut, cependant, que trois ans plus tard qu'eut lieu l'inauguration de la nouvelle université.

Le 19 août 1622, le P. Balthazar Verdugo, de retour au Chili, où il avait été élu provincial, en présence du vice-roi,

[1] Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili*, tome I, chap. x, p. 137.

de l'évêque, du chapitre, lut la bulle de Paul V, et, solennellement après cette lecture, il déclara l'université Thomiste de Santiago définitivement constituée. Ensuite il fit connaître les grades qu'elle pourrait conférer et les conditions nécessaires pour les obtenir. Ce fut une joie universelle dans tout le pays; car le Pape avait concédé à la nouvelle université tous les droits et priviléges dont jouissaient alors les autres universités dans le monde catholique.

L'érection de cette université, la première du pays, entièrement due à l'initiative des fils de Saint-Dominique, leur fit un grand honneur. Elle les plaça naturellement à la tête de tous les autres Ordres religieux alors existant dans la contrée, et elle leur donna une espèce de supériorité morale devant laquelle tout le monde se courba sans effort.

Tous les étudiants, soit laïques, soit religieux, à quelque Ordre qu'ils appartinssent, s'accoutumèrent bien vite à regarder les Dominicains comme les arbitres de leur carrière littéraire, et ils leur vouèrent le plus profond respect et attachement. Par suite les noviciats se peuplèrent d'un nombre de jeunes gens, tous venus généralement des familles les plus distinguées et les plus honorables du pays. Ce fut alors que l'Ordre de Saint-Dominique atteignit sa plus grande popularité et sa plus haute prospérité au Chili.

L'université dominicaine de Santiago fut confirmée en 1685 par le pape Innocent XI, et enrichie par lui de nouveaux priviléges. Elle ne cessa de fleurir jusqu'au jour où elle dut tomber devant la grande université nationale de Saint-Philippe, dont l'érection eut lieu le 10 janvier 1747.

Pendant que quelques-uns des fils de Saint-Dominique fondaient des universités, professaient dans les écoles et travaillaient, par la prédication et l'enseignement, à ré-

pandre la vérité dans tous les cœurs, d'autres, plus heureux encore, avaient l'honneur de verser leur sang pour la foi et l'amour du Christ.

Le nombre des martyrs dans la province de Saint-Laurent du Chili est considérable. Du haut du ciel, ils prient sans doute pour cette province qui fut leur mère; ils la protégent et la préservent de tous les dangers et misères qui ont amené malheureusement la ruine de tant d'autres.

Nous devons donc dire quelques mots de ces martyrs.

Le P. Paul Bustamente, né au Chili, entra jeune encore dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il se distingua par ses vertus religieuses et son zèle pour la conversion des infidèles. Après quelques années d'un heureux apostolat dans les tribus voisines de la ville de la Conception, il fut envoyé par son provincial, le P. Acasio de Naveda, à Villarica, avec le titre de sous-prieur, pour aider dans ses travaux le P. Dominique Marquete, religieux célèbre, à cette époque, par sa sainteté et ses œuvres extraordinaires.

Le P. Paul Bustamente, en cette circonstance, réalisa parfaitement les espérances que les supérieurs avaient conçues de son zèle; il se montra aussi infatigable dans la prédication que pour entendre les confessions.

Le P. Marquete, ayant été appelé dans la province de Tucuman, où sa présence était nécessaire, le P. Bustamente dut le remplacer dans la charge de prieur du couvent de Villarica.

Cette dignité ne fit encore qu'exciter davantage son zèle, et il se consacra avec un complet dévouement à tous les devoirs du saint ministère. Son apostolat fut béni du Ciel et produisit de grands fruits, tant chez les infidèles que chez les chrétiens eux-mêmes.

Ce fut pendant son priorat qu'eut lieu le grand soulèvement des Araucaniens, et Villarica fut une des premières villes assiégées par leur chef, le fameux Paillamacu (1599).

Pendant toute la durée du siége, le P. Bustamente donna à tous l'exemple du courage et de la résignation, et, lorsque la ville fut forcée de se rendre, il eut la générosité de se présenter lui-même devant le terrible chef, pour implorer la grâce des habitants.

Mais Paillamacu, plein de fureur contre les Espagnols et leur religion, choisit le saint religieux pour sa première victime. Après lui avoir fait subir les plus horribles outrages, il lui plongea sept fois sa lance à travers le corps, et il ordonna à ses soldats d'immoler de la même manière les autres religieux de la communauté.

Avec le P. Bustamente, le même jour, reçurent la glorieuse palme du martyre le P. Fernand Abondo, le compagnon de ses courses apostoliques, quatre prêtres de l'Ordre et un Frère convers, dont les annales malheureusement ne donnent point les noms.

A la même époque, et pour la même cause, tombèrent à Angol, victimes de la barbarie des Araucaniens, les PP. Martin de Santos, et Cristoval Buisa, l'un percé par des flèches comme saint Sébastien, l'autre traversé par un coup de lance.

La ville de Valdivia vit aussi couler le sang des fils de Saint-Dominique.

Au moment où les Araucaniens, après avoir pris d'assaut la ville, se précipitaient dans l'église du couvent pour la piller et la dévaliser, le P. Pierre de Soza, alors prieur, s'avança à leur rencontre, et, avec une sainte intrépidité, essaya de leur faire comprendre l'horrible sacrilége dont ils allaient se rendre coupables, et les châtiments auxquels ils s'exposaient en provoquant ainsi la colère du Très-Haut. Mais les Araucaniens ne lui répondirent que par une volée de flèches. Quoique blessé mortellement, le digne martyr eut encore la force d'arracher à la brutalité des barbares une jeune chrétienne, qu'ils tentaient de vio-

ler dans le temple même. Il mourut aussitôt après, mais avec la consolation d'avoir sauvé l'honneur de la jeune vierge.

Au même instant tombait aussi, victime de sa piété, le F. Jean Vega, massacré au pied de l'autel principal par les Indiens, en voulant préserver de la profanation les saintes images et les reliquaires dont était enrichie l'église.

Ainsi, onze fils de Saint-Dominique, à Villarica, Coya, Angol, Valdivia, versèrent généreusement leur sang pour la foi du Christ, lors de la destruction de ces villes par les Araucaniens.

Si, à ces onze prédestinés, nous joignons les noms des PP. Dominique Buirox, massacré à Duno, Diego Pezoa, à Valdivia, Alphonse Cervantès et Sébastien Villalobos, tombés aussi sous les coups des Indiens dans les champs de l'Araucanie, nous trouverons que la province de Saint-Laurent du Chili a donné quinze martyrs à l'Église et à l'Ordre dès les premiers jours de son existence. Que ne doit-on pas attendre d'une province aussi favorisée?

La mort de tous ces martyrs, la destruction des couvents d'Araucanie, la ruine des autres par un tremblement de terre, loin d'arrêter l'essor de l'Ordre au Chili, contribuèrent plutôt, d'une certaine manière, à son développement.

A la suite de ces tristes événements, en effet, quelques religieux, furent envoyés de l'autre côté de la Cordillère, et ils y fondèrent les couvents dont aujourd'hui se compose la province de Saint-Augustin, dans la Plata.

Les autres, restés au Chili, s'occupèrent à relever les édifices renversés par le tremblement de terre. A Santiago, le P. Martin de Salvatierra, prieur, jeta les fondements, en 1606, d'un nouveau couvent et d'une nouvelle église.

Ce nouveau couvent fut bâti sur un plan beaucoup plus

vaste que l'ancien; il devait avoir trois grands cloîtres, dont l'un, le plus voisin de la porte d'entrée, était destiné à recevoir la future université.

L'église s'éleva aussi bien vite sur les ruines de l'ancienne, mais, cette fois, splendide et majestueuse. Avec ses quinze chapelles, ses autels élégants, ses superbes peintures et ses dorures éblouissantes, elle fut l'un des plus riches sanctuaires de Santiago.

Le ravage fait par le tremblement de terre fut donc magnifiquement réparé; mais, hélas! ce ne fut point pour longtemps. A peine avait-on tout achevé, qu'un nouveau tremblement de terre, en 1647, réduisit une seconde fois en ruines et l'église et le couvent.

Mais si Dieu se plut ainsi, par toutes ces catastrophes, à éprouver la province de Saint-Laurent, en compensation, il lui donna ce qui vaut mieux que tout le reste, des hommes remarquables, dont la mémoire restera à jamais gravée dans le cœur du peuple chilien.

Nous ne pouvons, en ce petit aperçu, les nommer tous; nous nous contenterons donc de parler des plus connus.

Le premier en date est le P. Martin de Salvatierra. Cet illustre religieux naquit dans la ville de la Conception, d'une famille aussi vertueuse que noble. Dès sa plus tendre enfance, il se distingua entre ses jeunes compagnons par la candeur de son caractère et l'innocence de ses mœurs. Ses parents, voulant le mettre à l'abri des dangers continus auxquels étaient exposés les habitants de la Conception, par suite du voisinage des Araucaniens, se décidèrent à l'envoyer à Santiago pour y faire son éducation. C'est là que Dieu l'attendait. Le jeune enfant, en effet, ne tarda point à entendre au fond de son âme une voix mystérieuse qui l'invitait à se consacrer au service de Dieu dans un Ordre religieux. Sous le coup de cette divine inspiration, il

frappa donc à la porte du couvent des Dominicains, où il prit sans retard le saint habit de l'Ordre, avec un bonheur et une joie ineffables.

Au noviciat, il devint bientôt le modèle de tous ses jeunes condisciples par son humilité, son obéissance, son amour pour l'oraison et l'observance régulière. Aussitôt après avoir reçu l'onction sacerdotale, il se dévoua entièrement aux devoirs du saint ministère. Comme prédicateur et comme confesseur, il acquit une si grande réputation, que bientôt il ne fut plus désigné dans toute la ville, que sous le nom d'*Ami de Dieu et des hommes* (Dilectus Deo et hominibus).

Trop modeste pour aimer les dignités, il chercha toujours à les fuir, mais ce furent elles qui vinrent à lui. L'obéissance le força, en 1603, à accepter malgré lui la charge de prieur dans couvent de Santiago; c'était un rude fardeau à ce moment.

Le couvent, comme nous l'avons dit plus haut, avait été, ainsi que l'église, totalement renversé par un tremblement de terre, et il ne s'agissait de rien moins que de relever l'un et l'autre de leurs ruines. Le nouveau prieur dut donc se mettre à l'œuvre, et telle fut, en cette circonstance, sa confiance en la divine Providence que, quoique sans ressources, il n'en jeta pas moins les fondements d'un vaste couvent et d'une église magnifique.

La Providence ne lui fit pas défaut, et il eut l'honneur de conduire à bonne fin cette difficile entreprise.

En récompense de ses services, le R^me^ P. Général de l'Ordre lui envoya le titre de maître en sacrée théologie.

A l'expiration de son priorat, le P. Salvatierra, tout heureux d'avoir reconquis sa liberté, reprit avec une nouvelle ardeur les fonctions du saint ministère. Mais ce ne fut point pour longtemps, car en l'année 1614 il fut élevé,

à l'unanimité et par acclamation, à l'honneur du provincialat, et il dut, encore cette fois aussi, se rendre aux vœux de ses frères en religion. Pendant son provincialat, il s'occupa surtout de l'organisation des études; il voulait former des religieux, non-seulement pieux, mais instruits; la science, disait-il, est non moins utile à un Dominicain que la piété.

Dans ce but, il créa des colléges à Cordova et à Buenos-Ayres, qui devinrent bien vite florissants, et fournirent à la province un grand nombre de jeunes religieux aussi pieux que savants. C'est aussi au P. Salvatierra que revint principalement l'honneur d'avoir fondé l'université de Saint-Thomas, à Santiago.

En effet, son premier soin, lorsqu'il fut nommé provincial, fut d'envoyer en Europe, comme procureur de la province, le P. Balthazar Verdugo, avec mission de traiter avec le saint-siége de l'érection d'une université, et en même temps de solliciter auprès du roi d'Espagne des secours particuliers pour la reconstruction des églises et des couvents renversés par le tremblement de terre.

Cette double mission, accomplie sous son inspiration, réussit parfaitement bien. Non-seulement le Saint-Père accorda l'autorisation demandée pour l'érection d'une université, mais encore, en preuve d'estime pour les fils de Saint-Dominique, il voulut enrichir leur nouvelle église d'un privilége tout spécial, en concédant à tous les fidèles qui la visiteraient avec les intentions requises, les mêmes grâces et les mêmes indulgences qu'ont coutume de gagner à Rome les pèlerins, en visitant la fameuse et ancienne basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Le roi d'Espagne, de son côté, ne se montra pas moins gracieux. En reconnaissance des services rendus par les Frères Prêcheurs à la cause de la civilisation et de la religion dans le royaume du Chili, il les gratifia d'une somme

annuelle de mille écus, pendant six années consécutives, à toucher sur son trésor royal, à Santiago [1].

Le gouvernement du P. Salvatierra avait été trop fécond en heureux résultats pour la province, pour que ce digne religieux pût espérer le bonheur de rentrer dans l'obscurité, et de vivre à l'avenir dans la retraite, loin des charges et des honneurs. A peine son provincialat terminé, il fut nommé successivement deux fois prieur et une fois provincial, en 1726. Mais il était déjà épuisé par les fatigues et les travaux, et il ne put parvenir qu'à la moitié de son provincialat. Il mourut comme un saint dans le cours de l'année 1528, plein de jours et de mérites. La province de Saint-Laurent l'a placé à juste titre au nombre de ses vénérables fondateurs. Sur sa tombe une main amie a tracé ces mots qui résument toute la vie de ce saint religieux :

DILECTUS DEO ET HOMINIBUS.

Le P. Hyacinthe Jorquera fut aussi un des plus brillants parmi cette pléiade d'hommes éminents que le Chili a donnés à l'Ordre de Saint-Dominique.

Né à Santiago, en 1600, le P. Jorquera reçut l'habit de l'Ordre dans le couvent de cette même ville, de la main du P. Martin Salvatierra, dont il chercha toujours à imiter les vertus. Comme son modèle, il aimait l'oraison au point de passer, dans une sainte extase, des heures consécutives en présence du saint Sacrement, oublieux de lui-même et de toutes les choses de la terre. Il reçut ainsi, de Celui de qui découlent toutes les lumières, une grande facilité et une rare aptitude pour l'étude, et il en usa si bien, que l'université crut devoir, malgré sa jeunesse, lui

[1] Voir Victor Eyzaguirre, *Historia de Chili*, tome I, chap. VIII, p. 356.

conférer les grades de docteur en philosophie et en théologie. Le Général de l'Ordre, un peu plus tard, lui envoya le diplôme et les insignes de maître en sacrée théologie.

Il fut appelé bientôt à professer la philosophie et la théologie dans les chaires de l'université. Ce double enseignement le mit à même de déployer l'étendue de son intelligence et la profondeur de ses connaissances. La réputation du P. Jorquera se répandit bien vite; de toutes parts on accourait pour lui soumettre les cas les plus difficiles, et toujours on s'en rapportait à ses décisions.

L'évêque de Santiago lui-même, ravi de la science et de la vertu du jeune professeur, en fit son conseiller ordinaire, et le nomma plus tard examinateur général du diocèse.

Les hautes qualités du P. Jorquera, et l'estime publique dont il jouissait, attirèrent aussi les regards de ses frères, et dans un chapitre tenu en 1646, à Santiago, ils le nommèrent à l'unanimité provincial.

Cette élection contraria vivement l'humilité et la modestie du P. Jorquera; mais sa résistance dut cesser devant les instances des principaux citoyens de la ville, qui, à la nouvelle de sa nomination, s'étaient empressés d'accourir au couvent pour l'exhorter à ne pas repousser un honneur que tous avaient ambitionné pour lui. Le provincialat ne changea en rien les habitudes de pauvreté et de mortification du P. Jorquera; au contraire, il n'en sembla que plus rigide et plus sévère, non pour les autres, mais pour lui-même. Sa cellule fut toujours aussi simple qu'auparavant, elle ne pouvait l'être davantage; et plusieurs fois on le vit se revêtir des habits que d'autres religieux avaient refusés comme impropres au service.

Ce fut pendant son provincialat, le 13 mai 1647, qu'eut lieu l'épouvantable tremblement de terre qui détruisit la ville de Santiago. L'église et le couvent des Dominicains,

quoique à peine achevés, furent totalement ruinés; il ne resta pas même une seule pièce assez intacte pour abriter les religieux contre l'intempérie des saisons. Le provincial, en cette occasion, s'oublia entièrement pour ne penser qu'aux autres, il se montra admirable de soins et de dévouement envers tout le monde.

Il fit construire quelques mauvaises cabanes de bois, où les religieux et lui-même durent s'abriter en attendant que la divine Providence leur fournît les moyens de rebâtir pour la troisième fois le pauvre couvent et son église.

Aussitôt les travaux de reconstruction commencés, le P. Jorquera laissa le soin de les continuer au P. Jean de Castillo, son ami, et alors prieur du couvent, et il partit pour faire la visite obligatoire de toute la province. Dans cette visite, il introduisit de salutaires réformes dans les couvents du Paraguay, de Cordova, de Buenos-Ayres, et il s'efforça surtout d'y exciter l'ardeur pour l'étude et l'amour pour la science.

A son retour, le temps de son provincialat ayant expiré, il reprit son train ordinaire de vie, c'est-à-dire il se livra à l'enseignement et au ministère apostolique avec un zèle infatigable.

Le schisme qui divisa un moment les Dominicains en deux factions, en l'année 1666, et dont nous parlerons plus tard, ne diminua en rien la haute réputation du P. Jorquera. En cette occasion, il suivit sa conscience, et il soutint le parti qui lui parut avoir la raison et la justice de son côté. Mais aussitôt que la décision du Général de l'Ordre fut connue, il se soumit humblement, comme un petit enfant devant son père.

Les grandes qualités et les hautes vertus du P. Jorquera avaient depuis longtemps déjà attiré sur lui les regards de la cour d'Espagne, et personne ne fut surpris en apprenant sa nomination, par le roi, au siége épiscopal

du Paraguay. Mais cet homme modeste, paraît-il, n'accepta point; car, d'après les chroniques de l'Ordre, il mourut simple religieux dans le couvent de Santiago, en l'année 1675. Sa mort fut une grande perte pour la province; elle fut pleurée de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître et de vivre avec lui [1].

Le P. Jean de Castillo et Velasquez, ami des précédents, et comme eux une des gloires de la province du Chili, fut un exemple de ce que peuvent la vertu, la noblesse et l'éducation, réunies dans une seule personne.

Descendant, par son père et par sa mère, des deux plus illustres familles du Chili, et favorisé à la fois de tous les dons de la nature et de la grâce, le jeune de Castillo n'eût eu qu'à se présenter dans le monde pour en être accueilli avec l'empressement le plus flatteur. Mais, au premier jour de sa naissance, Dieu l'avait marqué de son sceau, et il lui avait inspiré un profond mépris pour tout ce qui n'était pas *Lui*, et n'avait point rapport à *Lui*.

A l'âge de treize ans seulement, il revêtit la robe blanche de Saint-Dominique, avec la ferme intention de se consacrer entièrement dans le cloître à son propre salut, comme à celui de ceux qui lui étaient chers. Cette virile résolution, il ne l'oublia jamais.

Dès son noviciat il donna des preuves de ces belles vertus dont le parfum devait embaumer sa vie entière. Il était pieux et modeste, sévère pour lui-même autant qu'indulgent pour les autres, et tellement ennemi de l'oisiveté, que jamais on ne le vit inoccupé. L'étude et la prière parta-

[1] Le P. Hyacinthe Jorquera fut aussi un grand écrivain. Il a laissé un mémoire imprimé, dans lequel il défend l'évêque du Paraguay, Bernardino de Cardenas, contre les hommes influents qui le persécutaient, et d'autres œuvres manuscrites. Il se distingua par son style magistral et ses grandes connaissances en matière ecclésiastique.

geaient tout son temps. Les heures de sa journée étaient si bien réglées, que, sans perdre un seul instant, il passait d'un exercice à un autre, et néanmoins il était toujours parfaitement préparé pour chacun d'eux, tant il s'était accoutumé à vivre en présence de Dieu, et à voir en tout sa sainte volonté.

Cette vie si pieuse et si édifiante lui avait tellement conquis l'estime de tous ses frères, qu'aussitôt après son sacerdoce, et malgré sa grande jeunesse, il fut choisi pour gouverner le couvent de Santa-Fé, sur les rives du Parana.

A son retour de Santa-Fé, il fut élu, par le suffrage unanime des religieux, prieur du grand couvent de Santiago. C'était au moment du tremblement de terre.

Le provincial, le P. Jorquera, le força à accepter cette dignité, convaincu que, vu la haute réputation dont jouissait le P. de Castillo dans la ville, et les nombreux amis qu'il y possédait, aucun religieux ne pouvait mieux que lui être capable de trouver les ressources nécessaires pour la réédification des édifices ruinés.

Le P. de Castillo, en effet, ne trompa point les espérances du provincial. Il parvint en peu de temps à rétablir l'église et le couvent, et bientôt les religieux purent reprendre leurs travaux et satisfaire aux obligations de la vie régulière, que la catastrophe avait un peu fait délaisser. Mais, hélas! ce ne fut point pour longtemps; car un troisième tremblement de terre, en 1730, vint de nouveau réduire en poussière ces nouvelles constructions[1].

[1] Dans ce tremblement de terre, la ville de la Conception fut entièrement détruite, et la mer elle-même, sortant de ses limites, vint compléter la désolation. Ce fut, à la suite de ce malheur, que les habitants de la Conception se transportèrent trois lieues plus loin, dans l'intérieur des terres, sur le rivage de Biobio, où ils fondèrent la ville qui porte le même nom.

Le P. de Castillo, tout en s'occupant de la reconstruction matérielle de son couvent, ne négligeait point pour cela le côté spirituel de la communauté. A quoi bon un monastère, si ses murs ne doivent servir qu'à abriter, sous un plus petit espace, les mêmes passions, les mêmes faiblesses, les mêmes travers qu'on rencontre dans le monde? Aussi le vénérable prieur ne cessait-il de prêcher toutes les vertus religieuses, et cela encore plus par ses exemples que par ses paroles. A chaque instant il répétait à ses subordonnés cette belle parole de saint Bernard : *Ad quid venisti?* Pourquoi avez-vous quitté vos parents, vos amis, vos biens? n'est-ce point pour vivre pour Dieu, et seulement pour lui...? autrement n'était-ce point mieux de rester dans le monde?

En 1654, le P. de Castillo fut élu provincial. Pendant les quatre années de son gouvernement, il visita personnellement tous les couvents de la province. Dans cette visite, il s'efforça surtout d'y faire fleurir les vertus et l'observance religieuses, disant que, sans elles, il serait impossible d'avoir de vrais apôtres selon le cœur de Dieu. Peut-on, en effet, parler fructueusement aux autres de leurs devoirs quand soi-même on oublie les siens?

En quittant le provincialat, il se retira dans une cellule du couvent de Santiago, heureux de pouvoir vivre pour Dieu, loin des affaires et des soucis de l'administration. Dans cette retraite aimée, il se plongea si profondément dans les vertus ascétiques et la contemplation, qu'il paraissait moins un homme qu'un ange. Dans une extase, il eut la révélation de sa mort et l'annonça joyeusement à ses amis. Au jour fixé, sans aucune souffrance, il exhala doucement son âme, et alla rejoindre dans l'éternité *Celui* pour l'amour de qui il avait tout quitté et tout sacrifié sur cette terre. Il mourut en 1675, quelques jours après son ami, le P. Hyacinthe Jorquera.

A tous ces noms illustres, nous pourrions ajouter celui du P. Barthélemy Lopez, dont l'éloge fut prononcé par l'évêque Gaspard de Villarroel ; celui du P. Jean de Armento, si fameux dans tout le Chili par la sainteté de sa vie et l'ardeur de son zèle pour le salut des âmes, et beaucoup d'autres encore. Mais nous en avons assez dit pour faire comprendre l'esprit de la province de Saint-Laurent, du Chili, et la place glorieuse que, sous ce rapport, elle doit occuper dans l'Ordre. Nous allons maintenant dire quelques mots sur le schisme dont elle eut à souffrir un moment dans le cours de l'année 1666 [1].

[1] Tous les détails historiques et biographiques contenus dans ce chapitre ont été puisés dans l'*Histoire du Chili*, de Mgr Victor Eyzaguirre, et dans un manuscrit du P. Antoine Aguiar, Dominicain, intitulé : *Razon de las noticias de la provincia de San Lorenzo (martyr) de Chili, sacadas del R. P. Juan Melendez, escritor de la Historia de la provincia de Lima, i de otros papeles.*

CHAPITRE XXV

Arrivée du P. Christophe de la Mancha, visiteur général. — État de la province. — Schisme entre les Dominicains. — Sa fin. — Lettre du Rme P. Jean-Baptiste de Marinis, général de l'Ordre.

L'année 1641 fut signalée par un événement important : l'arrivée du P. Christophe de la Mancha y Velazco, envoyé par le Rme P. Nicolas Rodulfo, alors Général de l'Ordre, pour faire la visite de la province de Saint-Laurent du Chili.

Le premier acte du Visiteur général fut de fixer au 24 janvier la célébration des chapitres provinciaux, et, à cette occasion, il déclara que si, par suite d'un accident quelconque, l'élection du provincial ne pouvait s'effectuer ce jour-là, le gouvernement de la province devait alors revenir au prieur du couvent désigné pour la réunion du chapitre provincial.

Cette loi est toujours en vigueur aujourd'hui.

Le Visiteur fit ensuite plusieurs autres règlements concernant l'observance régulière et la discipline monastique dans les couvents, et il désirait s'occuper aussi d'une nouvelle organisation des études dans la province; mais il fut arrêté au milieu de ses travaux par sa nomination à l'évêché de Buenos-Ayres.

A partir de cette visite, l'histoire de la province de Saint-Laurent n'offre rien de remarquable jusqu'en 1666, année

en laquelle eut lieu le schisme qui divisa un moment les religieux en deux obédiences, et causa un si grand trouble dans tout le pays.

Mais avant d'entrer dans cette question, il est nécessaire de faire connaître la situation de la province à cette époque.

La province de Saint-Laurent possédait alors treize couvents, tant en deçà qu'au delà de la Cordillère des Andes.

Les couvents du Chili proprement dit, c'est-à-dire situés en deçà de la Cordillère, sur la bande occidentale du côté de l'océan Pacifique, étaient au nombre de quatre, à savoir : ceux de Santiago, de Conception, de Coquimbo, de Chillan [1].

Les couvents de la bande orientale au delà de la Cordillère étaient au nombre de neuf, à savoir : ceux de Mendoza, San-Juan, La Punta de San-Louis, Cordova (maison d'étude), La Rioja, Santiago del Estero, du Paraguay, Buenos-Ayres et Santa-Fé.

Comme il y avait dans chacun de ces divers couvents des vocaux, c'est-à-dire des religieux ayant voix au chapitre, et vu la grande distance qui séparait ceux vivant sur la bande orientale et ceux appartenant à la bande occidentale, il avait été décidé depuis longtemps que l'élection du provincial se ferait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Le couvent de Santiago et celui de Cordova, situés l'un à droite, l'autre à gauche de la Cordillère, avaient été choisis pour être alternativement les maisons capitulaires.

Le dernier chapitre provincial s'étant tenu à Cordova en 1662, c'était donc à celui de Santiago à réunir le chapitre suivant de 1666, et même il en avait été décidé ainsi par les membres du chapitre de Cordova.

[1] Plus tard, il y eut d'autres fondations à San-Felipe, Valparaiso, Talca, Quillota, et les hospices de Cauquenes et Illapel. (Voir l'appendice, note 4.)

Malgré cette décision et l'habitude de la province, le provincial Antoine Abreu résolut de convoquer le chapitre à Cordova.

Les raisons alléguées par le provincial pour justifier cette translation sans doute étaient bonnes, mais les Dominicains de Santiago ne les acceptèrent point, et même ils ne tardèrent pas à attribuer sa conduite en cette affaire à des motifs plus secrets et moins avouables.

Le but caché mais réel du provincial, disaient-ils à tort ou à raison, n'était rien moins que de faire nommer à sa place, comme provincial, son propre neveu, le P. Christophe Figueroa.

Convaincus donc de ce qu'ils regardaient comme une basse intrigue, les religieux de Santiago s'empressèrent de la dénoncer à l'audience royale de cette ville, en la priant de s'opposer à cette translation.

En ce temps-là, les couvents jouaient un grand rôle dans la société. Les plus illustres familles comme les plus obscures y étaient représentées, et, par suite, la nomination d'un prélat intéressait tout le monde.

Il y eut donc une vive émotion dans la ville à la suite de la décision prise par le P. Antoine Abreu, et on l'accusa de vouloir écarter de la prélature les fils de Santiago. L'audience royale prit fait et cause pour les Dominicains du Chili, et elle envoya aussitôt un de ses membres les plus distingués, don Alphonse Zolorzano, pour faire connaître au P. Abreu que son avis et celui de la population étaient qu'on laissât au couvent de Santiago l'honneur de réunir le chapitre provincial, comme c'était son droit, dès lors qu'il avait été déjà désigné à cet effet par le dernier chapitre de Cordova.

Mais le P. Abreu ne voulut rien entendre, et il partit pour Cordova.

A peine arrivé, il envoya des lettres circulaires à tous

les électeurs pour les inviter à se rendre au chapitre provincial, convoqué par ses ordres en cette ville.

Les Dominicains de Santiago et des autres couvents du Chili envoyèrent une protestation en forme contre cette translation, et, sur l'avis des membres de l'audience royale et des prélats des diverses communautés de la ville, ils se réunirent aussi en chapitre pour procéder de leur côté à l'élection d'un provincial.

Le P. Abreu les menaça de toutes les censures de l'Ordre s'ils ne se rendaient à son invitation, mais ils n'en persistèrent pas moins dans leur résolution; en sorte que le même jour il y eut deux élections: l'une à Santiago, l'autre à Cordova.

Les électeurs de Santiago donnèrent leurs suffrages au P. Valentin; ceux de Cordova élurent le P. Christophe de Figueroa, neveu du P. Antoine Abreu.

Chacun des deux partis annula naturellement l'élection faite par l'autre, et tous les deux s'empressèrent d'envoyer à Rome des procureurs spéciaux, pour porter les actes de leur chapitre respectif, et en demander la confirmation au Rme P. Général, alors le P. Baptiste de Marinis.

Le délegué du Chili s'arrêta à Lima, et de cette ville il envoya à Rome les actes du chapitre de Santiago, et les documents favorables à son parti.

Celui de Cordova, plus adroit, se rendit à Rome, où il défendit personnellement, et avec un grand zèle, les intérêts confiés à ses soins.

Le Rme P. Baptiste de Marinis réunit alors son conseil, et il lui soumit les documents des deux parties adverses.

Les raisons alléguées par les Pères de Santiago, pour légitimer l'élection de leur provincial et leur conduite en cette circonstance, étaient :

« 1° Que le chapitre provincial devait en droit se tenir à Santiago, dès lors que le couvent de cette ville avait été

désigné, par le dernier chapitre de 1662, comme maison capitulaire pour le chapitre suivant.

« 2° Parce que, en ce couvent, le nombre des vocaux ayant voix au chapitre était plus considérable que dans tout autre.

« 3° Parce que le provincial Antoine Abreu manquait de juridiction pour désigner une autre maison capitulaire.

« 4° Parce que les religieux qui avaient formé le conseil du P. Abreu, au sujet de la translation, n'étaient point de ceux qu'on aurait dû consulter dans une affaire aussi importante.

« 5° Parce que, en supposant même que ces religieux eussent le droit de voter, leur vote eût dû être secret et non point public.

« 6° Parce que, enfin, on n'avait pas donné aux électeurs de Santiago le temps nécessaire pour se rendre au chapitre de Cordova. »

Les Pères de Cordova répondaient en disant :

« 1° Qu'il y avait eu une cause grave pour la translation du chapitre provincial à Cordova, à savoir : l'infirmité du P. provincial, et l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les prieurs de se rendre à Santiago, par suite de leurs occupations.

« 2° Que les Pères capitulaires de Santiago avaient parfaitement reçu à temps les lettres de convocation.

« 3° Que les électeurs de Santiago, ayant été excommuniés pour avoir désobéi aux ordres du provincial, n'avaient point le droit de réunir un chapitre. »

Les raisons alléguées par les Pères de Santiago, non-seulement avaient une grande force en elles-mêmes, mais elles en tiraient une toute spéciale de la qualité des religieux qui les avaient souscrites. En effet, beaucoup de ces

religieux avaient été déjà provinciaux, et les autres étaient généralement des maîtres en théologie, aussi recommandables par leurs vertus que par leur savoir. Parmi eux se distinguait le P. Hyacinthe Jorquera, ex-provincial et maître en théologie, dont la réputation de sagesse et de prudence, comme nous l'avons dit plus haut, était répandue dans tout le Chili.

Cependant le délégué des Pères de Cordova plaida si bien la cause de son parti, qu'il sortit victorieux de la lutte.

L'élection des Pères de Santiago fut non-seulement annulée, mais encore ceux qui y avaient pris part furent, les uns sévèrement punis, et les autres menacés de l'être. De plus, le provincialat du nouvel élu de Cordova fut prorogé d'une année, en compensation du temps perdu pendant que se jugeait la question à Rome.

Cette décision du R^me^ P. Général fut acceptée sans réplique et avec la plus grande humilité par les religieux de Santiago.

Le P. Christophe Figueroa fut alors reconnu comme le prélat légitime de toute la province.

Voici la lettre écrite en cette circonstance par le R^me^ P. Baptiste de Marinis :

« Nous, Jean Baptiste de Marinis, professeur de sacrée « théologie, maître général de l'Ordre des Frères Prê- « cheurs, etc. etc. A tous nos fils bien aimés dans le Sei- « gneur, à tous les Pères et Frères de notre province de « Saint-Laurent (martyr) du Chili, salut et union d'es- « prit dans le lien de la paix.

« Fils et Frères bien aimés. Tant que votre province « fleurit dans la paix, la Sagesse incrée et éternelle s'est « plu à habiter au milieu de vous, et alors on ne vit ja- « mais des paroles de division, ni dans les esprits, ni

« dans les écrits. Mais aujourd'hui Satan vous a trompés, « et il a détruit le doux asile que la Sagesse éternelle s'é- « tait bâti au milieu de vous. Les échos bruyants de vos « disputes sont parvenus jusqu'à nos oreilles; la province « s'est partagée pour savoir qui la gouvernerait; un cha- « pitre s'est élevé contre un chapitre, une élection contre « une élection, un parti contre un autre parti. L'obéissance « a fléchi, la discipline religieuse a fui; et maintenant où « régnait la Sagesse amie de la paix, là règne Satan, ami « des discordes.

« Il est certain que si Satan a été réjoui, Nous, nous « avons été profondément affligé dans notre cœur, quand « nous avons reçu les écrits de la province, et que nous « y avons constaté deux chapitres provinciaux encore « plus séparés par les sentiments que par la distance; « deux scrutins encore plus divers par l'esprit que par le « nombre. Nous avons là les relations des deux partis, et « nous n'avons point trouvé dans leurs répliques et argu- « ments la divine odeur de la charité, mais seulement « celle de la division. Nous en avons été profondément « peiné dans notre paternel amour pour tous.

« Le 12 de juin 1668, nous avons réuni un conseil « d'hommes les plus graves, et nous avons examiné les « écrits apportés par les religieux envoyés par vous.

« Le P. Valentin de Cordova avec tous les Pères de San- « tiago, nous dit que le chapitre provincial devait se célè- « brer dans le couvent du Saint-Rosaire de la ville de « Santiago : parce que ce couvent avait été désigné à cet « effet par le chapitre de 1662; parce que ce même cou- « vent est plus vaste et plus convenable, et que c'est l'ha- « bitude d'y réunir les chapitres; parce que c'est là que « réside la partie la plus nombreuse et la plus saine des « vocaux, lesquels ne pourraient se rendre au chapitre, « s'il se célébrait ailleurs de l'autre côté des Cordillères;

« parce que le jour fixé pour la célébration du chapitre « est le 24 janvier, et qu'ordinairement la Cordillère ne « commence à s'ouvrir que dans le mois de décembre, et « qu'il n'y a pas de chemin pour passer de Santiago à « l'autre côté, si ce n'est dans les commencements de jan- « vier; parce que le couvent de Cordova, où a été trans- « féré le chapitre, étant distant de cent cinquante lieues de « Santiago, il est impossible aux Pères capitulaires de « franchir cette distance en vingt jours pour se trouver au « chapitre; tandis qu'au contraire, quand le chapitre se « tient à Santiago, les vocaux de l'autre bande peuvent « toujours se réunir à Mendoza, distant seulement de « cinquante lieues, d'où, en peu de jours et avec facilité, « ils peuvent se rendre à Santiago et assister au chapitre.

« De plus, les Pères de Santiago accusent le P. Antoine « Abreu, ex-provincial, d'avoir transféré le chapitre non- « obstant les raisons ci-dessus, qui toutes avaient été « parfaitement traitées, élucidées et approuvées par les « Pères définiteurs du dernier chapitre; d'avoir effectué « ladite translation sans consulter le conseil ordinaire « de la province, et seulement sur l'avis de cinq jeunes « religieux, choisis par lui, sans autorité pour décider une « question de cette importance; enfin d'avoir agi ainsi « contre toutes lois, parce qu'il pensait par ces moyens « réussir à faire nommer (comme cela est, en effet, arrivé) « provincial son propre neveu, le P. Christophe Fi- « gueroa.

« Pour tous ces motifs énoncés, huit Pères capitulaires « se sont arrêtés en notre couvent du Saint-Rosaire à San- « tiago, et après avoir protesté contre le chapitre réuni à « Cordova, malgré les décisions du dernier chapitre « de 1662, ces mêmes Pères, tous religieux de science et « de vertu, se sont assemblés eux-mêmes en chapitre, « et, à l'unanimité moins une voix, ont nommé pour leur

« provincial le P. Valentin de Cordova, lequel est reconnu,
« obéi et considéré comme le vrai provincial dans cette
« partie du Chili, et dont ils nous demandent (comme le
« droit l'exige) la confirmation.

« De son côté, la partie adverse, le P. Antoine Abreu,
« ex-provincial, soutient que la raison pour laquelle il a
« changé la maison capitulaire désignée par le dernier
« chapitre est vraie, légitime et grave.

« Il dit que, vu les graves dommages qui devaient ré-
« sulter pour les couvents alors en construction dans le
« voisinage de Cordova, par suite de l'absence trop pro-
« longée des prieurs, s'ils étaient obligés de faire le
« voyage du Chili pour se rendre au chapitre; que vu
« aussi le mauvais état de sa santé, sur l'avis des Pères
« de son conseil, il a cru devoir transférer le chapitre
« dans un lieu moins éloigné et plus à la portée de tous.

« Il dit qu'il a prévenu à temps les religieux du Chili;
« que ces mêmes religieux n'ont point fait de difficulté
« d'abord; que c'est seulement après plusieurs mois
« qu'ils ont commencé à se plaindre de cette translation;
« qu'aussitôt il les a menacés s'ils n'obéissaient point, et
« qu'enfin, voyant leur persistance, il les a frappés
« d'excommunication.

« Il dit que l'empêchement de la Cordillère est une
« raison frivole et de nulle considération, comme le prouve
« le fait lui-même. Ceux des vocaux qui ont obéi à son
« appel, et sont venus de Santiago à Cordova pour le cha-
« pitre, ont bien pu passer et arriver à temps : pourquoi
« les autres ne l'auraient-ils point pu également ?

« Il dit que, quant à l'accusation, formulée contre lui,
« d'avoir voulu cette translation afin de faire plus aisé-
« ment nommer provincial un de ses parents, elle est
« fausse; que l'élection du nouveau provincial a été faite
« selon les lois et constitutions de l'Ordre, et en toute li-

« berté par les votants, et qu'on ne peut rien objecter « contre sa validité.

« Il finit en demandant non-seulement la confirmation « du provincial élu, mais encore un châtiment exemplaire « pour ceux qui, méprisant ses ordres et ridiculisant son « autorité, ont donné ainsi aux jeunes religieux l'exemple « de la désobéissance et de la rébellion, alors qu'il leur « était si facile, s'ils croyaient leurs droits lésés, de re- « courir au Général de l'Ordre à Rome, et d'éviter ainsi « un grand scandale pour tout le pays.

« Ayant donc examiné avec soin et attention, et fait « examiner aussi par les Pères de notre conseil, les raisons « alléguées par les parties adverses, à la suite d'un vote « secret et public, nous avons décidé :

« 1° Qu'il eût été mieux et plus prudent de la part du « provincial de ne point transférer la maison capitulaire « de Santiago à Cordova; mais que, le fait étant accompli, « cette translation était valide, et qu'il était du devoir de « tous les religieux de se soumettre.

« 2° Que les Religieux du Chili qui ont résisté, sont « passibles des peines graves énoncées par le chapitre gé- « néral tenu à Rome en 1650; principalement le supé- « rieur du noviciat (exemple inouï et digne d'être réprouvé « dans tous les siècles), qui présida le conciliabule de San- « tiago.

« 3° Que l'élection faite, à Santiago, du P. Valentin de « Cordova, comme provincial, doit être cassée, annulée et « déclarée de nulle valeur.

« 4° Que l'élection du P. Christophe Figueroa, comme « provincial, faite au couvent de Cordova, est valide et « canonique quant au fond, et que s'il y a des défauts « dans la forme, il y sera remédié, et qu'elle recevra « confirmation.

« *Nos, præmissa sancti Nominis invocatione*, après mûre

« réflexion, en vertu de l'autorité dont nous sommes « revêtu, et par ces lettres, déclarons :

« 1° Que l'élection du P. Valentin de Cordova comme « provincial de notre province de Saint-Laurent du Chili « est nulle et d'aucune valeur; et ainsi, nous la cassons « et l'annulons.

« Que le P. Valentin de Cordova fut un intrus dans « ledit provincialat, qu'il en prit possession sans droit ni « raison, et en conséquénce le privons de voix active et « passive pendant cinq ans, à partir du jour où ces lettres « seront notifiées. Nous déclarons aussi nuls et sans valeur « tous les actes du chapitre de Santiago, à l'exception ce« pendant des confirmations et institutions des prieurs, « comme aussi les professions faites en ce moment, dont « nous suppléons le défaut, et que nous revalidons et dé« clarons légitimes par ces mêmes lettres.

« 3° Nous condamnons le P. Diego de Urbino, sous« prieur de notre couvent de Santiago, qui, sans titre va« lable, présida le conciliabule, à toutes les peines portées « par le chapitre général tenu à Rome en 1650, à savoir : « privation de voix active et passive pendant cinq ans, à « partir du jour où ces lettres seront notifiées.

« 4° Nous nous réservons d'appliquer les peines cor« respondantes à tous ceux qui ont pris part à ce chapitre « schismatique, en le temps qu'il nous plaira et avec toute « la rigueur des lois. Nous suspendons aussi par les pré« sentes toutes les peines et pénitences imposées aux cou« pables par le R. P. Maître, ex-provincial, F. Antoine « Abreu.

« Quant au chapitre célébré avec le plus grand nombre « et la partie la plus saine des vocaux en notre couvent de « Cordova, nous déclarons suppléer aux vices de forme « dont il peut être entaché, et approuvons et confirmons « l'élection comme provincial du P. Christophe Figueroa,

« dont nous augmentons d'une année le temps du provin-
« cialat. En cas de mort dudit provincial, nous nommons
« par ces mêmes lettres, en son lieu et place, le P. Maître,
« F. Pierre Bustamente, lequel, avec le titre de vicaire
« général, devra gouverner la province jusqu'à l'élec-
« tion du nouveau provincial, que nous fixons au 24 jan-
« vier 1671.

« En second lieu, Nous ordonnons au nouveau provin-
« cial, par nous confirmé, de diriger selon nos lois les
« élections des prieurs dans l'autre partie du Chili, de
« manière que les religieux ne puissent élire que des
« prêtres propres au gouvernement, et que, s'il y avait
« des rebelles, de les traduire en jugement et de les punir
« avec les peines correspondantes à leurs délits.

« Nous approuvons aussi les actes du chapitre célébré
« dans notre couvent de Cordova, à l'exception des postu-
« lations pour la prédicature générale, dont nous nous ré-
« servons l'examen. Nous permettons pour cette fois que
« le F. convers Jean de Erazo puisse passer parmi les frères
« de chœur, mais nous défendons à l'avenir de nous faire
« de semblables pétitions. Nous rejetons aussi certaines
« postulations faites contre les ordinations des chapitres
« généraux, comme dignes de blâme, et n'approuvons pas
« les autres pétitions faites dans les mêmes actes, au sujet
« de certains grades à conférer, et nous voulons qu'à
« l'avenir on s'abstienne de semblables demandes.

« Nous désignons comme maison capitulaire où devra
« se réunir le prochain chapitre notre couvent du Saint-
« Rosaire de Santiago.

« Nous ordonnons aussi aux provinciaux de désigner,
« avec l'avis des définiteurs et des Pères graves de la pro-
« vince, trois ou quatre couvents où pourront à l'avenir
« se réunir les chapitres provinciaux, et que tout chapitre
« tenu dans un couvent non désigné soit nul de fait, à

« moins de la permission du P. Général, laquelle doit
« être donnée *toties quoties*.

« Nous ordonnons à tous et à chacun, et en vertu de « l'Esprit-Saint et de la sainte obéissance, sous précepte « formel et sous peine d'excommunication majeure, *ipso* « *facto incurrenda*, et sous peine de privation de voix et de « perpétuelle inhabileté, *ipso facto*, que personne de vous « ose obéir au provincial que nous avons cassé et dont « nous avons annulé l'élection, mais que tous obéissent « au provincial confirmé, ou en cas de mort au vicaire « général institué par Nous. Sous les mêmes peines, Nous « ordonnons au P. Valentin de Cordova de ne point « prendre, ni de permettre qu'on lui donne le nom de « provincial ni d'ex-provincial, et que, sous aucun pré- « texte, il ne s'oppose à ces présentes lettres.

« Enfin, avec la plus paternelle sollicitude et de tout « notre cœur, nous vous prions de travailler au bien de « notre sainte religion et d'éviter à l'avenir tout schisme « entre vous. Ne permettez point à Satan, l'ami des dis- « cordes, d'habiter au milieu de vous; mais au contraire, « laissez-y descendre la Sagesse éternelle et increéée, qui « seule donne la paix sur cette terre. Si vous agissez ainsi, « saint Dominique vous bénira du haut du ciel, comme « Nous, en son nom et pour votre consolation, nous vous « bénissons ici-bas.

« En notre couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, « 12 de juin 1668.

« F. Jean-Baptiste de Marinis,
« F. Antoine Gonzalez, *socius* [1]. »

[1] Cette lettre, que nous avons traduite assez librement, est tirée du manuscrit du P. Antoine Aguiar (*Razon de las Noticias de la provincia de San Lorenzo de Chili*).

La promptitude avec laquelle les Dominicains du Chili se soumirent au P. Général de l'Ordre et se courbèrent devant la décision par laquelle il condamnait leur conduite leur fit le plus grand honneur, et compensa amplement le scandale qu'involontairement ils avaient donné au pays. Dès lors la province marcha dans l'union et la paix, et prospéra d'autant mieux qu'elle avait été davantage éprouvée. De nouveaux couvents se fondèrent dans le Chili; un collége domestique, sous le vocable de Saint-Dominique de Soriano, fut établi dans le grand couvent de Santiago, et partout on vit se développer simultanément l'esprit monastique et le zèle apostolique.

Nous arrêterons là cet aperçu historique sur les commencements de la province de Saint-Laurent du Chili, et nous nous transporterons d'un seul bond en l'année 1726 pour examiner les deux événements mémorables dont cette province fut le théâtre à cette époque.

Le premier fut la division de la province et la formation de celle de Saint-Augustin de la Plata, le second la fondation du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, ou récollection dominicaine, dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVI

Fondation du couvent de stricte observance de Notre-Dame-de-Bethléem. — Ses épreuves. — Ses huit premiers prieurs. — Le P. Dominique Aracena. — Le P. Henri-Dominique Lacordaire.

Les Ordres religieux, comme toutes les sociétés humaines, sont soumis à la loi du mouvement et à d'inévitables fluctuations; ils doivent avancer ou reculer, mais ils ne peuvent rester dans un état stationnaire. Ils montent ou descendent sur l'échelle de la sainteté et de la perfection, selon que l'esprit dont ils sont animés est plus ou moins puissant, et que l'atmosphère morale qu'ils créent autour d'eux et respirent, est plus ou moins pure ou plus ou moins chargée des émanations délétères du siècle et de la poussière malsaine du monde.

C'est pourquoi les chefs d'Ordres ont toujours dû penser aux moyens de relever l'esprit religieux lorsqu'il tend à s'affaisser dans une province. et de purifier de tout élément vicié l'atmosphère au milieu de laquelle il est appelé à vivre et à se développer.

La création des maisons de récollection ou couvents de stricte observance fut un de ces moyens, et elle n'eut pas d'autre but en Amérique.

Nous avons déjà fait connaître plus haut les motifs par lesquels les Dominicains du Pérou furent amenés à fonder, à Lima, le fameux couvent de la Magdalena; pour ne point

nous répéter, nous nous contenterons de dire que les mêmes motifs ont conduit aussi les Dominicains du Chili à jeter les fondements du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, ou récollection dominicaine à Santiago.

En 1725, le P. Joseph Carvajal, provincial de la province de Saint-Laurent, ayant hérité, à la mort de ses parents, d'un bien assez considérable, résolut d'employer cet héritage à fonder un couvent de stricte observance. Dans ce but il acheta, dans la vallée de Colina, à dix lieues de Santiago, la grande hacienda de Peldehué, et aussitôt, avec l'assentiment du R^me^ P. général Thomas Ripoll, il se mit à l'œuvre, et commença la construction d'un couvent auquel il donna le nom de Sainte-Catherine.

Le mauvais état de sa santé ne permit point au P. de Carvajal de réaliser complétement sa pensée. A sa mort, en 1734, il laissa à ses successeurs le soin d'achever ce qu'il avait commencé; mais, soit pour une cause, soit pour une autre, l'œuvre n'avança point, et fut en quelque sorte abandonnée.

En 1718, un chapitre général, tenu à Bologne, ayant décrété l'établissement d'un couvent de stricte observance dans chacune des provinces de l'Ordre, les Dominicains du Chili s'empressèrent de se conformer à ce décret. D'abord, ils pensèrent à utiliser le couvent de Sainte-Catherine, que le P. de Carvajal avait déjà commencé à cet effet, dans l'hacienda de Peldehué. Mais ce couvent était à une si grande distance de Santiago, et, de plus, bâti sur une si petite échelle, que les Pères jugèrent à propos de le consacrer à un autre but, et d'en construire un plus vaste dans un lieu moins éloigné et plus en harmonie avec les exigences de leur vocation.

Il y avait alors aux portes de Santiago, au nord, sur le penchant de la colline de Saint-Christophe, un vaste ter-

rain inoccupé et appartenant à la province de Saint-Laurent. C'est là que les Pères résolurent de placer le nouveau couvent de stricte observance. La position était magnifique, et on ne pouvait en choisir une meilleure; on devait y rencontrer tout à la fois et les avantages de la ville et les agréments de la campagne. La communauté serait assez proche de la ville pour pouvoir se livrer à tous les devoirs du saint ministère, et cependant elle en serait assez éloignée pour que le bruit des affaires et le tapage des rues ne vinssent point troubler son recueillement.

La fondation ayant donc été décidée, aussitôt on se mit à l'œuvre pour construire le nouveau couvent, auquel on donna le nom de Notre-Dame-de-Bethléem, ou récollection dominicaine (*recoleta Dominica*). Le P. Christophe Salcedo fut chargé de la direction des travaux, et le P. Manuel Acuña fut envoyé par le P. Joseph Godoy, alors provincial, en Espagne et à Rome pour traiter des intérêts, tant matériels que spirituels, de la nouvelle communauté.

Le P. Manuel Acuña fut parfaitement accueilli à Madrid par le roi Ferdinand VI, et il obtint, par une cédule du 4 septembre 1753, toutes les autorisations et permissions dont il pouvait avoir besoin.

Il ne fut pas moins bien reçu à Rome par le R^me^ P. Antoine Bremond, avec qui il dut s'occuper de toutes les questions relatives au développement de la vie religieuse dans le nouveau couvent. Ces deux grands Dominicains étaient dignes de s'entendre, et, de concert, ils rédigèrent quelques lois spéciales pour la nouvelle communauté, et ils lui donnèrent les règlements les plus propres à assurer en son sein la parfaite observance des constitutions de l'Ordre.

De plus, par une lettre du 23 mai 1753, le R^me^ P. Antonin Bremond, désirant asseoir la nouvelle communauté

sur une base moins variable, en nomma comme prieur à vie le P. Manuel Acuña.

Ces lois et règles spéciales, données au P. Manuel Acuña par le Rme P. Antonin Bremond, sont encore les mêmes qui régissent aujourd'hui le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem.

De retour à Santiago, en 1754, le P. Acuña se donna entièrement, et avec un zèle infatigable, à la construction de son monastère, dont il conserva le gouvernement jusqu'en l'année 1781, époque à laquelle il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux.

Il mourut le 18 juin de cette même année, à l'âge de quatre-vingts ans.

Le P. Manuel Acuña, choisi de Dieu pour conduire à bonne fin l'œuvre commencée par le P. Joseph Carvajal, fut un religieux d'une vertu extraordinaire, et l'un des hommes les plus remarquables de la province de Saint-Laurent du Chili.

Nous aurons plus tard l'occasion de parler de lui, lorsque nous examinerons, dans les cloîtres, la galerie de tableaux où sont représentés les premiers prélats du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem. Pour le moment, nous nous contenterons de citer deux faits, que nous trouvons relatés dans l'oraison funèbre prononcée sur sa tombe par le P. Sébastien Diaz, son successeur immédiat dans le gouvernement du couvent.

Le P. Sébastien Diaz, parlant de la charité admirable de ce saint religieux, s'exprime ainsi : « Un jour, l'un des Frères de notre couvent de Notre-Dame-de-Bethléem fut atteint d'une fièvre contagieuse, et bientôt réduit à la dernière extrémité. Le danger était évident pour quiconque se dévouerait à vivre près de lui, et à lui donner les soins que nécessitait son état. Les médecins, pour cette raison, avaient défendu de laisser entrer personne dans la

cellule du malade, excepté les infirmiers d'office, et ils voulurent aussi en défendre la porte au vénérable prieur. « Mais, répondit le saint vieillard, c'est moi qui suis le pasteur, et le pasteur doit donner sa vie pour ses brebis. C'est donc mon devoir, encore plus que celui des infirmiers, de me sacrifier pour le malade, et de lui rendre tous les services qu'exige son malheureux état... Le devoir, c'est la volonté de Dieu, et son accomplissement est la plus haute preuve d'amour que nous puissions lui donner. D'ailleurs, il vaut mieux mourir en faisant son devoir que de vivre en s'en exemptant. »

Le P. Acuña fit son devoir, et il n'en mourut pas.

Mais le P. Manuel Acuña n'était pas moins patient et mortifié que charitable et dévoué.

Lors de son voyage en Europe, nous dit encore son biographe, le P. Acuña, devant s'embarquer à Valparaiso, se mit en route de Santiago pour cette dernière ville, sans autre compagnon qu'un serviteur, ou plutôt un muletier, chargé des provisions et des bagages. Mais ce muletier, abusant de la bonté proverbiale du P. Acuña, ne se fit aucun scrupule de l'abandonner sur la route pour s'arrêter dans tous les lieux où il avait des connaissances. Il s'amusa si bien, qu'il n'arriva à Valparaiso que trois jours après le P. Acuña, en sorte que ce digne religieux, non-seulement fut privé de tout pendant le voyage, mais encore il dut attendre trois jours avant de pouvoir changer de vêtements et se reposer des fatigues de son voyage.

Tout le monde, à Valparaiso, fut indigné de la conduite du muletier, et déjà on parlait de le faire sévèrement punir; mais le P. Acuña s'y opposa vivement, et, sans lui faire le moindre reproche, il le paya aussi généreusement que s'il n'eût point été un serviteur infidèle.

« Sans doute, disait-il, le pauvre garçon s'est égaré, et il n'est point coupable; d'ailleurs, c'est à moi à le

récompenser, pour m'avoir fourni une si magnifique occasion de pratiquer la mortification et d'exercer ma patience. »

Les successeurs du P. Manuel Acuña, dans le gouvernement du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, furent tous aussi, comme nous le verrons plus tard, des hommes de grande science et de haute vertu. Sous leur sage administration, ce couvent prospéra si bien, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue matériel, que bien vite il devint non-seulement une vraie école de sainteté, mais encore l'un des établissements religieux les plus riches du Chili, et peut-être de toute l'Amérique.

La belle hacienda de Peldehué, dont on avait conservé la propriété, fut exploitée avec une grande habileté. Les religieux chargés de son administration commencèrent à y cultiver le blé et la vigne sur une vaste échelle, dans tous les lieux où cette culture était possible. Le reste, sur un parcours de plusieurs lieues, fut abandonné en pâture à des troupeaux considérables de chevaux, de bœufs, de moutons et autres animaux dont la vente, chaque année, donnait un grand bénéfice net à la communauté.

Ainsi, les religieux trouvèrent à Peldehué non-seulement toutes les choses nécessaires à la vie, mais, de plus, ils arrivèrent avec le temps à prélever, sur leurs économies, des sommes assez fortes pour faire d'autres acquisitions non moins importantes.

Le P. Justo de Santa-Maria de Oro, sixième prieur, et élu en 1804, conçut pendant son gouvernement la belle pensée de former, dans le sein même de la province, une congrégation spéciale, composée de couvents voués à la stricte observance, et dont le centre serait toujours la maison de récollection de Notre-Dame-de-Bethléem.

Dans ce but il acheta, à trois lieues de Santiago, pour la somme de soixante mille *pesos* ou trois cent mille francs,

une magnifique propriété, connue sous le nom d'hacienda de Apoquindo, et il y fit transporter tout ce qui était nécessaire pour commencer les constructions. Aussitôt après cette acquisition, le P. Justo de Oro prit la route d'Europe (1809), afin de demander au roi d'Espagne et au Général de l'Ordre à Rome la permission d'établir un noviciat dans le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, et en même temps l'autorisation de fonder dans l'hacienda de Apoquindo un collége destiné à devenir le séminaire de la nouvelle congrégation [1].

Le P. Diego Rodriguez était alors procureur de la province de Saint-Laurent en Espagne, quand le P. Justo de Oro y arriva.

Le P. Rodriguez comprit aussitôt l'inconvénient immense qui devait résulter pour sa province du voisinage d'une congrégation particulière tout à fait indépendante d'elle. Aussitôt il s'occupa de combattre les projets du P. Justo de Oro, mais il ne put y réussir, et il fut même obligé de se retirer. Le P. Justo ayant obtenu tout ce qu'il désirait, et tout fier de sa victoire, reprit la route de l'Amérique. Mais à son arrivée il dut remettre à plus tard la réalisation de ses projets, car tout le pays était en ébullition. On venait de proclamer l'indépendance, et on se préparait à la soutenir et à la défendre.

[1] Pour éviter les frais exorbitants du fisc, qui s'élevaient à quinze pour cent dans les achats contractés par les religieux, le P. Justo de Oro avait placé la propriété d'Apoquindo sur la tête d'un jeune homme, possesseur de quelque fortune et désireux d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Ce jeune homme, en vérité, prit l'habit et fit profession dans le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem; mais, en 1824, il demanda et il obtint sa sécularisation. De là, un grand procès plus tard, au sujet de l'hacienda de Apoquindo. Ce procès se termina, en 1838, par une transaction, en vertu de laquelle les religieux s'obligeaient à payer, au jeune homme et à sa famille, la somme de douze mille *pesos*, ou soixante mille francs.

Le P. Justo de Oro était un vrai Américain, et, comme tel, il subissait plutôt qu'il n'aimait le joug des Espagnols. Il fut donc enthousiasmé par ce mouvement national, et à son passage à Saint-Juan-de-Cuyo, son pays, il l'appuya tellement de sa forte éloquence, que ses compatriotes le choisirent pour leur député, et l'envoyèrent au congrès national pour représenter leurs intérêts et leur opinion.

On fut un peu étonné de voir un religieux de la stricte observance du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem se lancer ainsi dans le champ de la politique et le bruit des affaires; mais les services éminents qu'il rendit, comme député, à la religion et au pays, firent oublier ce que sa position avait d'anormal et d'insolite. Ce fut lui qui, le 14 septembre 1816, proposa au congrès de Buenos-Ayres de placer l'indépendance des provinces unies de la Plata sous la protection de sainte Rose de Lima. Cette proposition fut acceptée par acclamation. En 1819, de retour dans la province de Santiago, le P. Justo de Oro fut nommé provincial, et comme il avait eu, ou avait encore le titre de Vicaire général du couvent de récollection, il se crut en droit de gouverner l'une et l'autre. Les religieux de ce couvent ne l'entendaient point ainsi, et, forts de la justice de leur cause, ils se préparèrent à faire la plus vive résistance.

Le P. Justo de Oro se présenta donc au couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, et il réunit au chapitre tous les religieux, pour les inviter, comme provincial, à reconnaître son autorité. Aussitôt on s'empressa de lui représenter que ce couvent avait toujours été indépendant de la province, et que, par conséquent, aucun provincial n'avait de juridiction sur lui, comme le prouvaient les lettres ellesmêmes de l'institution du couvent.

Le P. Justo de Oro n'en insista pas moins, et alors quelques-uns des plus jeunes et des plus timides firent la

venia, en signe de soumission. Mais les plus anciens protestèrent vivement, disant qu'il fallait porter la cause à Rome, et qu'en attendant la décision, jamais ils ne consentiraient à se soumettre à l'autorité du P. provincial.

Le P. Ramon Arce se distingua entre tous, dans cette circonstance, par la véhémence avec laquelle il défendit les droits de son couvent contre ce qu'il appelait l'ambition de l'usurpateur.

Cette opposition irrita tellement le P. Justo de Oro, que, dans un moment de colère, il demanda et obtint du gouvernement une lettre d'exil pour le religieux récalcitrant.

Le P. Ramon Arce fut donc arrêté, et déjà il était en route, avec une escorte de soldats, pour Valparaiso, où il devait s'embarquer pour Valdivia, lieu de son exil, lorsque le P. Chocano, son ami, et administrateur de Peldehué, vint à la hâte trouver le président O'Higgins; il lui exposa l'affaire, et à force de prières et de larmes il réussit enfin à lui arracher un contre-ordre. Aussitôt, montant à cheval et s'élançant au galop, le P. Chocano parvint à rejoindre son ami avant qu'il arrivât à Valparaiso, et alors tous deux rentrèrent triomphalement à Santiago.

Après cette aventure, le P. Ramon Arce fut envoyé comme procureur pour porter la cause de son couvent devant le R^me^ P. Général de l'Ordre à Rome. Il gagna facilement son procès, et il retourna promptement au Chili, en compagnie du nonce Mussi et de son secrétaire Jean Mastaï, aujourd'hui Pie IX [1].

Aux épreuves morales succédèrent des épreuves d'un autre genre, mais non moins pénibles pour les religieux du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem.

La proclamation de l'indépendance avait sans doute,

[1] L'hacienda de Peldehué et le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem ont eu l'honneur d'abriter à plusieurs reprises celui qui, plus tard, devait être l'immortel Pie IX.

dans beaucoup d'âmes, fait naître les sentiments les plus nobles et les plus généreuses aspirations; mais, dans certaines autres, elle n'avait fait qu'éveiller de mauvais instincts et d'ignobles convoitises.

Les passions irréligieuses surtout, qui jusque-là avaient toujours été comprimées sous la main énergique des autorités espagnoles, se déchaînèrent alors avec fureur, et plus d'une fois elles menacèrent de renverser les autels élevés par la foi des premiers conquérants. Le gouvernement, non-seulement laissait faire, mais lui-même souvent donnait le premier le mauvais exemple.

Sous le priorat du P. Mathias Fuensalida, le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem fut occupé par les troupes nationales, et, par suite, il eut beaucoup à en souffrir, car les soldats indisciplinés ruinèrent en grande partie tout ce qu'ils touchèrent.

Plus tard, en 1824, l'assemblée législative déclara *biens nationaux* toutes les propriétés des couvents, et, pour se faire de l'argent, elle mit aux enchères la grande hacienda de Peldehué, que les Pères avaient acquise à prix d'argent, et dont ils avaient su décupler la valeur à force de soins et de sueurs.

Mais les foules, souvent, sont plus justes que ceux qui les gouvernent. Elles ont en elles-mêmes un fonds naturel d'équité dont elles ne se dépouillent guère que dans les moments d'excitation et d'enivrement, alors que la raison et le cœur ont fait complétement naufrage.

En cette circonstance, le peuple Chilien se montra plus juste et plus désintéressé que son gouvernement, et il refusa d'acheter l'hacienda de Peldehué d'autres mains que celles des religieux; disant avec raison que cette propriété appartenant de droit aux Dominicains, eux seuls aussi avaient le droit de la vendre. Le gouvernement, embarrassé par cette délicatesse populaire, et cependant ne vou-

lant pas renoncer à son projet, eut la bassesse de prier les religieux de vouloir bien nommer eux-mêmes un syndic pour cette vente; ce qui était tout simplement les inviter à sacrifier eux-mêmes et volontairement à son profit tout ce qui leur appartenait. Les Dominicains, naturellement, refusèrent et répondirent au gouvernement d'agir selon son bon plaisir s'il se croyait le droit de les dépouiller. De cette manière, l'hacienda de Peldehué ne put trouver un seul acheteur, et, de guerre lasse, le gouvernement fut obligé de la rendre à ses légitimes propriétaires.

La proclamation de l'indépendance eut encore pour les religieux d'autres mauvais résultats. Par l'effervescence qu'elle produisit dans les âmes, elle étouffa tous les germes de vocation à la vie monastique. Les principes révolutionnaires dont on saturait alors la jeunesse dans toutes les écoles publiques, étaient si peu en rapport, ou plutôt étaient si complétement en désaccord avec ceux sur lesquels est basé l'état religieux, que les recrues pour la vie monastique devinrent de plus en plus rares, et les noviciats de plus en plus déserts. Qui donc aurait eu le courage d'accepter la honte de l'obéissance, alors que de tous côtés on ne parlait que de la dignité et de la gloire de l'indépendance?

Cependant les Dominicains de Notre-Dame-de-Bethléem ne perdirent point courage, et s'ils durent renoncer à fonder leur collége-séminaire à Apoquindo, ils n'en établirent pas moins, dans leur propre couvent, une école gratuite où les jeunes gens dont l'esprit n'était point encore trop détraqué par les idées du jour purent trouver, avec une éducation chrétienne, une instruction aussi variée que solide.

Pendant ce temps, les haciendas de Peldehué et de Apoquindo prospéraient admirablement bien. Dieu semblait avoir versé sur elles toutes ses bénédictions. Chaque

année, les récoltes étaient abondantes, et, par suite, les bénéfices à proportion.

En reconnaissance de tant de bienfaits, les religieux résolurent d'élever dans leur église, en l'honneur de Dieu, avec toutes leurs économies, un autel dont la beauté et la richesse n'eussent point d'égales dans tout le Chili.

Le P. François Alvarez, le huitième prieur du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, donna des ordres en conséquence à son procureur à Rome, et celui-ci aussitôt confia aux artistes les plus distingués de la ville éternelle l'exécution de cette œuvre monumentale.

Quelques années après arriva à Santiago l'autel en question. Mais telle était sa magnificence, avec ses colossales statues de marbre et les riches sculptures dont il était orné, qu'on dut renoncer à l'idée de le placer dans l'humble et petit sanctuaire, auquel primitivement il avait été destiné. Cet autel avait coûté cent cinquante mille francs.

Les religieux alors, pour sortir d'embarras, ne virent pas d'autre moyen que d'édifier un autre sanctuaire. Après avoir fait construire un autel pour leur église, ils se résolurent donc à bâtir une église pour leur autel. Rien n'était plus simple!

Cette nouvelle construction fut aussitôt commencée par le P. François Alvarez.

Un architecte, dont le talent s'était fait remarquer lors de la réédification de Saint-Paul de Rome, fut appelé à Santiago pour diriger les travaux de la nouvelle église. On lui donna la forme d'une basilique, et on résolut de la rendre digne de ses sœurs de Rome. L'Italie envoya pour les colonnes ses marbres les plus précieux, et des artistes célèbres du même pays furent chargés de la sculpture des chapiteaux.

Cette basilique, dédiée à la Reine des cieux, sera sans contredit l'une des plus belles de toutes les Amériques.

Déjà cinq millions et vingt-cinq années ont été employés à sa construction; un million encore et deux années au plus, elle sera terminée, et Santiago, déjà si riche en monuments, possèdera, grâce à la libéralité des Dominicains, une merveille de plus.

Les Dominicains de Notre-Dame-de-Bethléem, en élevant cette magnifique basilique, donnèrent au monde un noble exemple d'abnégation et de désintéressement. Toutes leurs ressources furent employées dans cette œuvre colossale; et jamais ils ne songèrent à en détourner la moindre partie pour ajouter à leur bien-être personnel et se donner une plus confortable habitation.

Leur couvent demeura toujours pauvre et simple comme l'avait construit le P. Manuel Acuña; et alors qu'ils élevaient à Dieu un temple de marbre, ils ne voulurent pour eux que les petites cellules, moitié briques, moitié boue, qu'avaient habitées et sanctifiées leurs prédécesseurs.

Le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem est un vaste carré divisé en quatre compartiments égaux reliés entre eux par des couloirs. Chaque quartier ou compartiment a son cloître, à l'ombre duquel s'ouvrent les cellules des religieux et les autres lieux réguliers, comme le chapitre, le réfectoire, la bibliothèque, les salles de réception et de récréation.

La bibliothèque, dont les religieux ont toujours pris un soin extrême, est une des plus riches de tout le Chili, surtout en ouvrages modernes.

Les cellules des Pères et des Frères sont toutes de plain-pied, à peine élevées de quelques centimètres au-dessus du sol, ce qui les rend humides et malsaines en hiver; elles n'ont point d'étage supérieur.

Les quatre grands cloîtres, au milieu desquels se trouvent des jardins peuplés d'orangers, de jasmins et autres plantes odoriférantes du pays, dont les senteurs embaument tout

le couvent, sont, comme les cellules, d'une grande simplicité et pauvreté, sans autre luxe que leur extrême propreté. Des piliers de bois, peints en vert et quelquefois garnis de plantes grimpantes, supportent ces cloîtres et leur donnent un aspect champêtre tout à fait agréable à la vue.

Mais le charme principal de ces cloîtres vient des nombreuses peintures dont ils sont ornés.

Cent cinquante tableaux de grande dimension, placés à la suite les uns des autres contre les murs, sont destinés à rappeler aux yeux la vie de saint Dominique et les événements les plus saillants de son Ordre. Tous ces tableaux, qu'on n'expose aux regards qu'à certains jours de l'année, pour les grandes fêtes, sont recouverts d'une toile de même dimension, sur laquelle des artistes de mérite ont représenté les hommes les plus marquants et les faits les plus importants de la province de Saint-Laurent du Chili; de sorte qu'il suffit de quelques heures pour se faire une idée complète de l'histoire de cette province.

Les religieux de Notre-Dame-de-Bethléem ne peuvent ainsi jeter leurs regards nulle part sans rencontrer un tableau dont la vue ne soit propre à réveiller en eux de doux souvenirs et de saintes aspirations.

Ici, ce sont les martyrs, représentés dans l'acte même de leur supplice, et dont une légende explicative donne tous les détails.

Là, ce sont les portraits, de grandeur naturelle, des écrivains de la province, comme le P. Thaddée Silva; ceux des évêques et des archevêques qu'elle a fournis à l'Amérique, tels que les PP. Réginald de Lizarraga, Hyacinthe Jorquera, Bernard Carrascò; ceux des savants qui, les premiers, ont enseigné au Chili la théologie, la philosophie et les mathématiques, à savoir : les PP. Acasio de Naveda, Christophe Valdespin et Léon de Garavito.

A côté de tous ces portraits se voient aussi ceux des

PP. Pierre Bustamente, Manuel Ovalle, Clément Venegas, dont le nom se rattache à la magnifique église du Très-Saint-Rosaire, que possèdent aujourd'hui les Frères Prêcheurs du couvent de Saint-Dominique à Santiago, et qui, trois fois renversée, trois fois se releva de ses ruines, plus belle et plus majestueuse qu'auparavant [1].

Enfin, partout ce sont des tableaux rappelant les saints et savants personnages dont le nom est une gloire pour l'Ordre et le Chili.

Il serait trop long de faire la description de tous ces tableaux; un volume suffirait à peine pour cette tâche. Nous nous contenterons donc, en finissant cette esquisse du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, de signaler les tableaux du cloître principal, où se trouvent représentés les fondateurs de ce couvent et les prélats qui l'ont gouverné jusqu'à nos jours.

Le premier de ces portraits est celui du Rme P. ANTONIN DE BREMOND, *général de l'Ordre,* auquel est due la fondation du couvent d'observance de Notre-Dame-de-Bethléem. A l'extrémité du tableau se trouve la légende suivante, que nous traduisons de l'espagnol :

Il fut Français et naquit à Cassis, en Provence, en l'année 1692. Bien jeune encore, il prit l'habit de l'Ordre dans le couvent de Saint-Maximin de la province de Toulouse, où il fit d'admirables progrès, tant en science qu'en vertu. Rien de plus édifiant que le programme de ses exercices journaliers, tel que nous l'ont donné ses biographes.

Ses études terminées, il partit comme missionnaire pour l'île

[1] Cette église, renversée en 1595, relevée en 1606, renversée de nouveau en 1647, et rétablie en 1671, par le P. Pierre Bustamente, puis encore abattue en 1730, fut relevée par les soins des PP. Manuel Ovalle et Clément Venegas, en 1764. Elle fut achevée seulement en 1808. C'est une des plus belles et des plus vastes églises que possède l'Ordre dans les deux Amériques.

de la Martinique, où, pendant six années consécutives, il se livra avec tant d'ardeur aux travaux de l'apostolat, qu'il faillit y mourir.

De retour en France, il eut à remplir différentes charges, et il s'en acquitta si bien, que, le 1er juin 1748, il fut choisi, à la joie de tous, pour gouverner l'Ordre, dont il fut le soixante-troisième général. Cette maison d'observance se fait une gloire d'avoir reçu de lui sa bulle de fondation, le 23 mai 1753, et les lois spéciales par lesquelles elle a toujours été gouvernée.

Il fut le promoteur du bien de l'Ordre dans tous les sens, et il se montra un modèle dans sa manière de gouverner. Il avait l'habitude de se confesser quotidiennement. Il mourut comme un saint, regretté de tous, le 11 juin 1755, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir souffert pendant trois années d'une douloureuse infirmité.

Pendant sa dernière maladie, il fut honoré de la visite des princes et des cardinaux, et surtout par celle de l'immortel Benoît XIV.

Il a écrit plusieurs ouvrages : 1° un *Manuel du Chrétien*, destiné à l'instruction des fils de Jacques Ier, d'Angleterre ; 2° un *Mémoire sur l'origine de saint Dominique*, où il combat les erreurs des Bollandistes sur ce sujet; 3° le *Bullaire de l'Ordre des Frères Prêcheurs* (huit volumes in-folio), enrichi de notes très-savantes, et d'un *Traité sur la valeur des Bulles.*

Il fut aussi le premier écrivain et le principal promoteur des annales de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

(Feller, *Biographie universelle.* — Richard, *Bibliothèque sacrée.* — Mamachi, *Annales de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, t. I, p. 57.)

Second portrait :

Le R. P. Maître Joseph de Carvajal

Avec cette légende :

Si les auteurs d'une grande pensée, d'une idée utile à la religion et au pays, méritent que leurs noms se perpétuent à travers les siècles et que l'art en consacre le souvenir, nul n'est plus digne de cet honneur que le P. Joseph Carvajal. Fils du Chili, et appelé par Dieu à la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique, le P. Carvajal se voua avec une sainte ardeur à la pratique de tous les devoirs qu'exige cette vocation. Persuadé qu'une maison de stricte observance devait offrir une plus grande facilité pour l'accomplissement parfait des vœux religieux, il voulut en fonder une,

et consacra à cette sainte entreprise une fortune considérable. Aussi doit-il être considéré comme le premier fondateur de cette sainte maison. Le P. Joseph Carvajal fut non moins éminent par la science que par la vertu. Il parcourut avec honneur la carrière du professorat, fut récompensé par le titre de maître en sacrée théologie, et enfin élu provincial en l'année 1725.

Étant provincial, il obtint du Rme P. Thomas Rippoll, alors général de l'Ordre, l'autorisation de fonder un couvent de stricte observance; et, en l'année 1729, il se rendit avec son frère, le P. Thomas Carvajal, à Peldehué, dans la vallée de Colina, pour en jeter les premiers fondements.

De sérieuses difficultés, et surtout sa mort, arrivée en l'année 1754, à Peldehué, longtemps avant celle de son frère, empêchèrent la réalisation de ce généreux projet, dont cependant l'honneur doit lui revenir, car lui-même en posa les bases et en fournit les premiers éléments.

Il mérite une double couronne; l'une sur la terre, l'autre dans le ciel.

Troisième portrait :

Le R. P. Maître F. Manuel Acuña

(Premier prieur du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem.)

Voici le héros, l'homme juste, choisi par la divine Providence pour donner l'être et la stabilité à cette maison de stricte observance après trente et un ans de fatigues, de constance et de zèle. Né à la Conception, et consacré dès ses plus tendres années au service de Dieu et des hommes, dans l'Ordre de Saint-Dominique, le P. Manuel Acuña devint bientôt, par sa sainteté et sa science, comme un phare dont les rayons lumineux éclairèrent sa patrie. Il conquit tous les grades dans la carrière de l'enseignement, et il eut l'honneur de compter parmi ses disciples le P. Leon de Garavito, l'un des premiers astronomes et mathématiciens du Chili. Personnifiant en lui-même toutes les vertus monastiques, il résolut, plein de confiance en Dieu et plein d'espérance dans l'avenir, de fonder un couvent de stricte observance.

Dans ce but, en 1750, il partit pour Rome, et il obtint du Rme P. Antonin de Brémond, alors général de l'Ordre, toutes les autorisations nécessaires, et de plus le titre de prieur du nouveau couvent.

Il revint, apportant avec lui des livres, des ornements et tout ce qui pouvait être utile à la nouvelle fondation. En Espagne, il ne

fut pas moins heureux auprès du roi Ferdinand VI, et il en obtint tout ce qu'il demanda. Il eut à lutter contre de nombreuses difficultés; mais il parvint à les vaincre toutes, et il sut aussi, à l'admiration de tous, avec des ressources médiocres, suffire à toutes les dépenses que nécessitait sa glorieuse entreprise. Il construisit le couvent, l'église, et il forma une communauté observante; en un mot, grâce à ses efforts, la récollection dominicaine existe. Aimé et vénéré de tous pour sa charité, ses vertus, et le zèle infatigable avec lequel il remplissait tous les devoirs du saint ministère, il s'endormit dans le Seigneur, le 18 juin 1781, à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant à tous ses disciples de célestes leçons dont le souvenir ne s'effacera jamais dans les cœurs.

O Père vénéré, nous croyons encore vous entendre lorsque vous nous disiez : « Mes fils, écoutez la voix de vos pères; servez Dieu en vérité, et faites en sorte d'être toujours agréables à ses yeux. (Tobie, chap. XIV, vers. 10.) »

Quatrième portrait :

Le R. P. Maître F. Sébastien Diaz

(Deuxième prieur.)

L'un des astres les plus brillants dont la lumière a éclairé la province de Saint-Laurent, fut sans contredit le P. Sébastien Diaz. Né à Santiago, il reçut l'éducation qu'exigeait son merveilleux talent, et il devint bientôt l'une des gloires de l'Ordre et de sa patrie. Appelé, sous l'impulsion irrésistible de la grâce divine, à s'inscrire dans la milice dominicaine, sa vie y fut pure comme celle d'un ange et exemplaire comme celle d'un saint.

Doué d'une intelligence supérieure et d'une mémoire telle, qu'il retenait tout ce qu'il lisait et entendait, il ne fut étranger à aucune science de son temps et il devint comme une sorte d'encyclopédie vivante. Non-seulement il fut versé dans les littératures espagnole, italienne, française, anglaise, latine et grecque, dont il connaissait à fond les idiomes respectifs, mais encore il fut philosophe, naturaliste, médecin, mathématicien, jurisconsulte, canoniste, et surtout parfait théologien. Cela fut d'autant plus étonnant, que la moitié de sa vie il ne jouit que d'une très-faible santé.

Il fut décoré des doubles insignes de docteur en médecine et en théologie dans l'université de Saint-Philippe. Un illustre savant étranger crut devoir l'appeler un océan de sagesse et de science. Il fut l'auteur de plusieurs ouvrages : 1° Il écrivit un livre intitulé

Notices générales sur les choses de ce monde; 2° la *Vie du P. Manuel Acuña;* 3° la *Vie de sœur Mercedes Valdez,* religieuse dominicaine du couvent de Sainte-Rose, à Santiago; 4° un *Manuel dogmatique et polémique* (1 vol. in-folio resté manuscrit); 5° un *Traité contre la fausse piété.*

Il fut le compagnon du P. Manuel Acuña dans la fondation de notre couvent, et il lui succéda comme prieur à deux périodes différentes, la première de 1781 à 1784, et la seconde de 1786 à 1794. Il acheva les constructions que son prédécesseur n'avait pu terminer et consolida, par sa prudence et sa sagesse, l'observance régulière dans le couvent. Le souvenir de ses vertus se transmettra de génération en génération. Il mourut de la mort des justes, en l'année 1812, à l'âge de soixante-douze ans.

O sympathique Diaz, ton nom vivra à jamais dans le cœur de ceux qui t'ont connu, et ce couvent se félicitera toujours de pouvoir t'offrir comme un modèle à ses fils, et de posséder dans la salle du chapitre tes cendres vénérables !

Cinquième portrait :

Le R. P. Antoine Molina

(Troisième prieur.)

Le P. Antoine Molina, élu en 1784, fut le troisième prieur de notre maison, et il remplit les devoirs de sa charge de manière à mériter les éloges unanimes de ses administrés. Par ses exemples et ses vertus, il donna non-seulement un grand essor à l'observance régulière; mais, de plus, il eut l'honneur d'installer, le premier, les études dans notre couvent.

Ce fut lui, en effet, qui, le 7 janvier 1785, de concert avec les PP. François Cano et José-Antoine Urrutià, notabilités scientifiques, et alors les plus éminents professeurs de la province, ouvrit les cours de philosophie et de théologie dans notre maison d'observance.

Le détail de tout ce qu'il entreprit pour le bien de ce couvent et celui de la province tout entière, dans les différents emplois dont il fut chargé, et principalement comme provincial, mérite d'être recueilli par l'histoire et conservé comme une page indélébile. Il fut, de plus, examinateur synodal.

Il exhala doucement son âme en l'année 1785; sa mort fut aussi belle que sa vie.

Sixième portrait :

Le R. P. Maître F. Joseph Cruz

(Quatrième prieur.)

Cet illustre religieux fut le quatrième prieur de cette maison, et, pendant le peu de temps qu'il la gouverna, c'est-à-dire de 1794 à 1796, il se montra néanmoins comme le type parfait de ce que doit être un supérieur.

Son gouvernement fut signalé par de grandes améliorations sous tous les rapports.

Plein de zèle pour le progrès de l'observance, il était toujours le premier à tous les exercices réguliers de la communauté ; enthousiaste pour les études, il sut communiquer son ardeur aux jeunes religieux dont il fut le professeur. Aussi la province lui doit-elle, non moins que notre couvent, une éternelle reconnaissance. Les services qu'il lui rendit, tant comme prieur que comme provincial, ont laissé dans les âmes des traces trop profondes pour que le temps puisse les effacer. Il mourut dans les premiers jours de l'année 1796, comme un vrai religieux, léguant à la postérité un nom sans tache et le souvenir d'une vie féconde en vertus et en bons exemples.

Septième portrait :

Le R. P. Maître F. Marcos Vasquez

(Cinquième prieur.)

Le cinquième prieur de notre maison fut le P. Marcos Vasquez. Chilien par la naissance, dès les premiers jours de son noviciat il se distingua entre tous ses jeunes collègues par son amour du devoir, son intelligence et son ardeur exemplaire pour l'étude.

Par ses services, il fit le plus grand honneur à la province et à l'Ordre.

Il gravit, jeune encore, les échelons qui mènent au pouvoir et aux honneurs, et il eut à remplir les divers emplois dont peut disposer une province. Il fut prieur et deux fois provincial, et il laissa toujours après lui les souvenirs les plus aimables de son gouvernement. Sa prudente sévérité, son amour pour l'Ordre et son zèle infatigable dans les travaux du saint ministère, furent longtemps proverbiaux dans toute la province. Il reçut les insignes de docteur

en théologie dans l'ancienne université. En 1797, il fut élu prieur de ce couvent, et, pendant son priorat, il se montra encore supérieur aux espérances qu'on avait conçues de sa sagesse et de sa bonté.

Chargé de mérites et d'années, il mourut en ce couvent, en l'année 1832 et à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Huitième portrait :

L'illustrissime seigneur Docteur F. Justo de Santa-Maria de Oro

(Sixième prieur.)

Le Rd P. Maître Fr. Justo de Santa-Maria de Oro fut l'un de plus beaux ornements de cette province. Né à San-Juan-de-Cuyo, dans la fleur de la jeunesse il revêtit l'habit blanc des Frères Prêcheurs, et dès lors il se fit remarquer par son amour pour l'observance, son exactitude à en remplir les devoirs et son ardeur extraordinaire pour l'étude. Doué en même temps d'une intelligence supérieure, il se fit bientôt connaître comme un théologien distingué et comme un canoniste et un jurisconsulte de force peu commune. Il professa avec succès la théologie et la philosophie dans le couvent de Saint-Dominique, d'où il passa un jour, avec ses disciples, dans celui de Notre-Dame-de-Bethléem.

Il reçut le titre de docteur en théologie dans l'université de Saint-Philippe, où il s'était acquis une grande réputation par la vivacité et l'esprit de ses répliques, lors des discussions publiques.

Élu prieur de ce couvent en l'année 1804, il se montra digne du choix dont on l'avait honoré, et il réalisa des améliorations d'une souveraine importance, pendant le temps de son gouvernement.

Homme de pensée et d'action, non-seulement il donna un grand essor à l'observance, mais il conçut le grand projet de fonder une congrégation spéciale de couvents observants, dont le chef-lieu serait la maison d'observance de Notre-Dame-de-Bethléem. Dans ce but, il partit en 1809 pour l'Espagne, où il obtint tout ce qu'il avait sollicité. A son retour, il s'occupa d'établir à Apoquindo le collége de Saint-Vincent, dont il voulait faire le séminaire de la nouvelle congrégation.

Les convulsions politiques, à cette époque, l'empêchèrent de réaliser son projet, et alors il entra dans le grand couvent de

Saint-Dominique, où il fut élu provincial en 1819. Plus tard, en 1830, il fut nommé et sacré évêque de San-Juan-de-Cuyo, sa patrie, où il mourut saintement après six années d'épiscopat, le 19 octobre 1836, à l'âge de 65 ans.

Notre couvent de Notre-Dame-de-Bethléem lui doit une reconnaissance éternelle.

Neuvième portrait :

Le R. P. Maître F. Mathias Fuensalida

(Septième prieur.)

Ce digne fils de Saint-Dominique naquit d'une famille très-distinguée dans la ville de Malipilla. Le 7 août 1785, il prit l'habit en ce couvent, et le 15 du même mois, en l'année 1786, il y fit profession. Trois années plus tard, en 1789, il reçut l'onction sacerdotale. Le P. Mathias Fuensalida fut une des plus fermes colonnes de ce couvent d'observance. Les heureuses qualités religieuses et sociales dont il était doué le firent bientôt choisir pour occuper les postes les plus importants dans la communauté. Il fut maître des novices, de l'année 1796 jusqu'en 1805, et en même temps il se livra à l'enseignement, de manière à obtenir les grades que confère le professorat. Sa haute science théologique le fit nommer par l'évêque examinateur synodal.

Pendant vingt-huit ans (de 1809 à 1837) il gouverna cette maison, à part une courte interruption, d'abord comme vicaire, et plus tard en qualité de prieur et de vicaire général.

Il donna un grand essor aux études, à l'observance et à la prédication, tant par sa parole que par ses exemples ; il eut aussi, pendant son priorat, à soutenir les droits de sa communauté contre les prétentions du gouvernement, au temps de la proclamation de l'indépendance. Il fut assez heureux pour transmettre à ses successeurs, malgré la difficulté des temps, une génération religieuse, vigoureuse et florissante.

La bonté de son caractère, son humilité et son amabilité, lui attirèrent non-seulement l'amour de ses religieux, mais encore l'estime de toute la ville. Sa grande charité lui mérita le beau titre de Père des pauvres. Il est aussi difficile de faire connaître toutes ses vertus que d'exprimer la reconnaissance qu'ont pour lui les religieux dont il a été le maître et le modèle pendant toute sa vie.

Il mourut saintement, regretté de tous, en 1840, à l'âge de soixante-dix ans.

Dixième portrait :

Le R. P. Maître François Alvarez

(Huitième prieur.)

Le P. François Alvarez, digne rejeton d'une noble famille, naquit à Mendoza, le 24 de juillet 1790. En 1805, il prit l'habit de Saint-Dominique, mais il ne fit ses vœux qu'en l'année 1808. Ses progrès dans la science furent très-rapides, et en 1814, le 14 du mois d'août, il reçut l'honneur de l'onction sacerdotale. Il fut successivement lecteur de philosophie et de théologie, puis régent des études, maître des novices, sous-prieur et prédicateur dans le grand couvent de Saint-Dominique. L'amour de l'observance le fit entrer dans celui de Notre-Dame-de-Bethléem. Il eut l'honneur d'introduire la vie commune dans deux communautés. Plus tard, il fut nommé maître en théologie, docteur de l'université, examinateur synodal et missionnaire apostolique. En 1837, le 8 du mois d'août, il reçut le titre de vicaire général et de prieur de ce couvent, office qu'il remplit jusqu'à sa mort. Le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem le place au rang de ses meilleurs prélats. Ses titres à la reconnaissance des religieux sont nombreux : il augmenta considérablement la bibliothèque, réforma les études, améliora le couvent, administra avec économie, et orna le monastère et les cloîtres de peintures. C'est lui aussi qui fit venir de Rome le bel autel destiné à la nouvelle église, et il jeta les premiers fondements de ce magnifique sanctuaire.

Il mourut saintement, et vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, le 19 avril 1854.

A tous ces grands noms, nous prendrons sur nous d'ajouter celui du R. P. Maître F. Dominique Aracena, dont le souvenir est resté gravé dans tous les cœurs, quoique son portrait n'ait point été placé encore dans le cloître à côté de ceux de ses prédécesseurs, dans le priorat du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem.

Le P. Dominique Aracena naquit à Santiago d'une pieuse et honorable famille de cette ville, le 15 février 1810.

Son enfance, comme celle de beaucoup de prédestinés, fut visitée par le malheur. Son père fut exilé à l'île de Saint-Jean-Fernandez, dans l'océan Pacifique, pour son dévouement à la cause de l'indépendance; sa mère mourut jeune; cependant elle vécut assez pour pouvoir infuser dans l'âme de son fils les trésors d'amour et de piété contenus dans la sienne.

Dès ses premières années, le jeune Aracena fut envoyé à l'école des Pères Dominicains, dans le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem.

Ce fut sans doute dans cette demeure de paix et de sainteté qu'il commença à goûter le divin arome des vertus monastiques, et qu'il fut pris du noble désir de se sacrifier entièrement au service de Dieu et des hommes dans un Ordre religieux. A l'âge de quinze ans, il sollicita humblement de ses professeurs l'honneur de porter l'habit de leur Institut, et à sa grande joie cette faveur lui fut accordée.

Son premier soin au noviciat fut de se pénétrer de l'esprit du saint fondateur de l'Ordre dont il avait reçu le nom, et de travailler dans la mesure de ses forces à suivre ses traces et à imiter ses exemples. Être revêtu de la blanche tunique de Saint-Dominique ne lui paraissait point assez; ce qu'il voulait avant tout, c'était d'être animé des mêmes idées, des mêmes sentiments, c'était de marcher au même but par les mêmes moyens; en un mot, s'il est permis de parler ainsi, il avait la haute ambition de ressusciter en sa personne saint Dominique, d'être le saint Dominique de son temps.

Se sacrifier à Dieu par la pénitence, la mortification, le silence, le recueillement, se sacrifier au salut des hommes, à leur bonheur, à leur régénération, par la diffusion du christianisme et la prédication de l'Évangile, tel fut le programme du jeune Aracena, et ce programme il chercha

à le réaliser pendant toute sa vie, jusqu'au jour où il descendit dans le sépulcre [1].

Il n'est point étonnant qu'avec de telles dispositions le jeune novice ait marché à pas de géant dans la carrière de la perfection.

Le noviciat terminé, Aracena commença ses études sous la direction de deux maîtres aussi habiles que dévoués, les PP. Vincent Silva et François Alvarez. Ce fut alors que se révélèrent dans cette âme si riche cette solide raison et cette intelligence supérieure qui ont formé le fond de son caractère.

Le jeune étudiant avait reçu du Ciel le goût de l'étude, et il s'y livrait avec un bonheur ineffable. Les questions les plus arides et les plus difficiles ne l'effrayaient point, et persuadé que tout en ce monde se touche et s'enchaîne, et qu'une chose se complète et s'explique toujours par une autre, il eût voulu apprendre toutes les sciences afin de mieux savoir chacune d'elles en particulier. En peu d'années, grâce à sa facilité de compréhension et à son ardeur pour l'étude, il acquit un trésor de connaissances bien supérieures à son âge et à son temps. Aussi fut-il nommé professeur alors que ses condisciples étaient encore sur les bancs de l'école.

Dans les concours publics, alors qu'il défendait ou combattait une opinion, il montrait une si grande habileté et il déployait une telle science, que tout le monde était dans l'admiration, et chacun se disait : Voici un nouveau Pic de la Mirandole.

Comme tout vrai Dominicain, il avait le plus grand respect pour la doctrine de saint Thomas, et dans les discussions il citait avec tant d'aisance et de facilité les

[1] Voir l'*Oraison funèbre du P. Aracena,* prêchée, à Santiago, par M. le docteur Taforo, dans l'église Saint-Dominique; et celle du *P. Ambroise Ramirez,* prêchée dans l'église Saint-François (1874).

divers passages de la Somme dont il avait besoin pour appuyer ses thèses, qu'il semblait avoir gravé d'une manière indélébile les trois à quatre mille articles de cet ouvrage dans sa mémoire.

Pendant vingt années il se consacra dans son couvent à l'enseignement, non pas seulement des novices, mais encore de nombreux jeunes gens, que les meilleures familles de la ville étaient heureuses de confier à ses soins.

Pour ses élèves, le P. Aracena avait la sollicitude d'un père et la tendresse d'une mère. Lui-même, il écrivait le texte sur lequel ils devaient étudier, et, à l'exemple des abeilles qui extraient le miel des fleurs, il composait ce texte en choisissant dans les divers auteurs tout ce qu'il jugeait le plus propre à former ces intelligences naissantes, et à les protéger contre l'erreur et les doctrines dissolvantes de notre époque.

Aussi, un des panégyristes du P. Aracena n'a point craint de dire que tous les disciples de ce saint homme ont conservé toujours, sans exception, au milieu du tumulte des affaires et des scandales du monde, le respect pour la religion de leurs pères, le goût pour la vertu, l'amour pour l'Église, et une pureté de conscience qui les distinguent facilement des autres jeunes gens [1].

Au milieu de tous ces travaux, le P. Aracena n'en continuait pas moins ses études particulières. Seul et sans maître, il apprit le grec et l'hébreu; il se rendit maître aussi du français, de l'anglais, de l'italien, et cela non point pour satisfaire à cette vaine curiosité dont parle l'Apôtre, mais dans l'espoir de trouver, dans les ouvrages des peuples les plus avancés du vieux monde, de nouvelles démonstrations de la religion et de nouvelles armes pour la défendre.

[1] *Oraison funèbre du P. Aracena,* par le docteur Taforo (1874).

Il cultiva aussi la jurisprudence avec tant de succès, que de toutes parts on venait lui demander la solution des cas les plus difficiles. Son humble cellule fut souvent visitée par les hommes de loi, toujours avides de le consulter, et plus d'une fois on y vit même se présenter le Chef de l'État pour implorer le secours de ses lumières.

Ces occupations si variées et si multipliées n'empêchèrent nullement ce digne religieux de suivre la règle de l'Ordre dans toute sa rigueur, et de se livrer à tous les exercices de la plus vive piété.

Toujours le premier au chœur et à tous les exercices de la communauté, il était également toujours disposé à se rendre au confessionnal ou au chevet des mourants, toutes les fois que la charité et l'obéissance lui en faisaient un devoir. Il est difficile de comprendre où et comment le P. Aracena, dont une partie de la journée était absorbée par la prière et l'enseignement, et l'autre à entendre des confessions, à donner des consultations à tout le monde, aux riches comme aux pauvres, à visiter les malades et à consoler les affligés, a pu trouver le temps pour écrire tant de beaux ouvrages, et composer et prêcher de si nombreux sermons et panégyriques [1].

[1] Le P. Dominique Aracena fut un des plus éminents littérateurs du Chili et de l'Amérique du Sud. Son style, tout à la fois noble, clair, simple et élégant, doit le faire placer au nombre des plus grands maîtres de la langue espagnole.

Ses principaux ouvrages sont :

1° *Panejerico de santo Domingo de Guzman* (Santiago, 1839).

2° *Vindicacion de la nota de Inquisidores, con que se ha pretendido denigrar a los religiosos de la Orden de Predicadores i a su fundador.* Traduit du R. P. Lacordaire (Santiago, 1845).

3° *Oracion funebre del finado Doctor don Pedro Ignacio de Castro y Barros* (Santiago, 1845).

4° *Del Privilegio de la Immaculata Concepcion de la sanctissima Virgen Maria* (Santiago, 1852).

5° *Quincena de santo Domingo de Guzman, o ejercicio de vir-*

Une vie si exemplaire et d'un ordre si peu commun ne pouvait faire autrement que d'attirer sur le P. Aracena, malgré sa modestie, l'amour et le respect des religieux, comme aussi l'estime et les hommages des gens du monde.

Il fut donc nommé maître en sacrée théologie par le Général de l'Ordre, puis vicaire général et prieur du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem à plusieurs reprises; et il eût certainement continué de remplir ce dernier office jusqu'à sa mort, s'il n'eût volontairement donné sa démission.

D'un autre côté, la voix publique le désignait toujours pour l'épiscopat chaque fois qu'un siége devenait vacant. On ne croyait pas qu'il y eût au Chili un homme plus digne que lui de cet honneur.

Les pays étrangers se plaisaient aussi à reconnaître son mérite et à proclamer son talent. L'académie de l'Immaculée-Conception de Rome lui envoya un diplôme, et l'institut catholique de Rio-Janeiro le nomma un de ses membres d'honneur.

Mais, maintenant que nous avons montré le P. Dominique Aracena comme savant, philosophe, littérateur et orateur, nous allons dire en quelques mots ce qu'il fut comme religieux.

Née sous l'impulsion de la grâce divine, préparée par une grande pureté et une grande innocence de mœurs, garantie par un amour spécial pour l'étude des sciences

tudes adaptadas a los quince martes qui se dedican al gran Patriarcha de la Orden de Predicadores (Santiago, 1853).

6° *America pontificia, o Tratado completo de los privilegios que la Silla apostolica ha concedido a los Catolicos de la America latina. Traduccion libre de la obra escrita en latin con el titulo de Brasilia Pontificia, por el R^do Simon Marquez, de la compania de Jesus* (Santiago, 1868).

Ce dernier ouvrage, corrigé et augmenté de notes pleines d'érudition, fait le plus grand honneur au P. Aracena.

sacrées, la vocation à la vie religieuse du P. Aracena se manifesta dès les premiers jours par un signe infaillible selon saint Bernard, sa grande dévotion pour la Mère de Dieu.

Il ne fut point, nous dit un de ses panégyristes, un de ces jeunes gens qui, après avoir dissipé leur adolescence au milieu des plaisirs du monde et des orgies du siècle, ne peuvent plus offrir à Dieu qu'une âme déjà flétrie et désséchée sous le souffle empoisonné des passions. Il ne fut point non plus de ces autres jeunes gens, lesquels semblent n'être entrés dans le cloître que pour y chercher les avantages que la fortune leur avait refusés, et qui, après avoir acquis par ce moyen la science dont ils manquaient, et des relations et un crédit qu'ils n'eussent point obtenus dans le monde sans cela, commencent bientôt à regarder cette même religion dont ils ont tout reçu comme une marâtre, et finissent un jour par briser les promesses qu'ils lui avaient faites au pied de l'autel.

Non, le jeune Aracena se présenta à Dieu dans toute la fraîcheur de son innocence, et il n'y fut conduit que par le désir ardent de se sacrifier à la gloire de ce divin Maître et au service des hommes. Ce noble désir fut pendant toute sa vie le mobile de toutes ses actions et le but de tous ses travaux.

Pendant les six années qu'il passa au noviciat [1], il fit la joie et le bonheur de ses maîtres par sa docilité, son obéissance, son humilité, son amour pour l'oraison et son exactitude à se conformer aux jeûnes et autres mortifications prescrites par les règles.

La profession religieuse ne fit qu'augmenter son amour pour l'observance et l'ancrer davantage dans la pratique des vertus monastiques.

[1] Un sénatus-consulte de l'année 1825 avait défendu les professions religieuses avant l'âge de vingt et un ans accomplis.

Aussitôt après avoir reçu l'onction sacerdotale il se crut obligé de donner au ministère de la prédication et de la confession tout le temps que lui laissait l'enseignement. Le zèle des âmes dévorait la sienne.

Ceux qui l'ont entendu dans ses prédications de carême dans l'église de Notre-Dame-de-Bethléem, — et ils sont nombreux, car chaque fois que le P. Aracena devait prêcher, toute la population de Santiago se rendait à l'église du couvent malgré la distance, — nous disent que, par la profondeur de son érudition, la sublimité de ses idées, la clarté de son style, le naturel de sa diction et l'onction de ses paroles, il rappelait les Jean Chrysostome, les Augustin, les Ambroise et tous ces grands orateurs dont le nom brille comme une étoile lumineuse dans le firmament de l'histoire.

Cependant, quelque admirable et édifiant que fût en chaire le P. Aracena, c'est peut-être encore au confessionnal et dans la direction des âmes qu'il montra le mieux la supériorité de son esprit et les hautes qualités dont le Ciel s'était plu à le favoriser pour le bien des autres.

Loin de cette sévérité amère et inflexible qui souvent désoriente le pécheur et le repousse au lieu de l'attirer, loin aussi de cette condescendance funeste qui aggrave les maux au lieu de les guérir, le P. Aracena avait uni en sa personne le zèle austère d'un Vincent Ferrier avec la douceur d'un François de Sales, de sorte que jamais personne ne vint à lui et ne se jeta à ses pieds sans se relever consolé, plus fort et plus instruit.

Aussi sa haute réputation comme directeur d'âmes se répandit-elle non-seulement sur toute la ville, mais encore dans tout le Chili et même à l'étranger; et il dut se résigner à entretenir des correspondances spirituelles avec beaucoup de personnes trop éloignées de Santiago pour

pouvoir y venir facilement lui demander le secours de ses lumières et de ses conseils.

De tels succès, tant comme prédicateur que comme directeur, eussent pu être dangereux pour une âme ordinaire; mais pour le P. Aracena, loin d'ébrécher son humilité, ils ne firent au contraire que mieux la consolider. Plus il montait dans l'estime des autres, plus il s'efforçait de descendre dans la sienne, se figurant toujours que d'autres pourraient faire davantage et mieux aussi, s'ils se trouvaient placés dans les mêmes circonstances. C'est pourquoi, loin de rechercher les distinctions, il les fuyait; et il ne se trouvait jamais plus heureux que lorsqu'il paraissait le dernier entre ses frères.

Une de ses paroles favorites était que le bonheur de la vie religieuse consistait à obéir, et que tout le sacrifice venait de l'obligation de commander. Cependant nul peut-être n'eut à un plus haut degré les vertus nécessaires à un supérieur.

Il était aimable pour tous les religieux, sans acception de personnes, condescendant sans faiblesse; et toujours il parlait comme un père, alors même qu'il avait à se prononcer comme un juge. Plein de miséricorde pour les faibles, il se faisait un devoir de les fortifier par de douces paroles; et, si par hasard il leur arrivait de tomber, loin de les repousser, le premier il leur tendait la main; et il les pressait sur son cœur pour peu qu'il aperçût dans leurs yeux la trace d'une larme de repentir.

Jamais dans les conversations on ne l'entendit parler, même en riant, des défauts ou des faiblesses des autres; au contraire, il s'empressait toujours de jeter le voile sur les misères des hommes; et à l'occasion il savait toujours trouver une excuse pour atténuer leurs torts ou justifier leurs bonnes intentions.

Toute l'existence du P. Aracena s'écoula dans l'intérieur

du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem. Rarement il en franchit l'enceinte, si ce n'est lorsqu'il y fut obligé par la charité et les devoirs du saint ministère. Le silence du cloître lui plaisait mieux que le bruit du monde. Sa seule distraction était de passer quelques heures à la bibliothèque, au milieu de ces chers livres dont il n'avait jamais reçu, disait-il, que de bons conseils et des joies ineffables.

On rapporte qu'on ne put jamais le décider à se rendre à Valparaiso pour contempler le magnifique et imposant spectacle qu'offrent aux regards les eaux de l'océan Pacifique, et qu'il mourut ainsi sans avoir vu la mer, les bateaux à vapeur, ni même les chemins de fer et autres merveilles de l'industrie, dont le bruit cependant venait se faire entendre jusque dans sa cellule.

« Je bénis le Seigneur, avait-il coutume de dire, pour les grands biens dont il a enrichi ma patrie, et je prie pour les hommes qui se sacrifient pour son bien-être et ses progrès; mais un religieux doit être mort au monde et ne s'y laisser voir que lorsque la charité le force à porter à ses frères les consolations du Ciel. »

Une vie si laborieuse, si concentrée, altéra insensiblement sa santé et finit par la ruiner complétement. Ses dernières années ne furent qu'une longue mortification dont ses Frères ne soupçonnaient point l'intensité, car ils le voyaient toujours se rendre au chœur, au confessionnal et à tous les exercices de la communauté, comme s'il eût été parfaitement bien portant. Cependant la pâleur de son visage, l'embarras de ses respirations, la difficulté de se mouvoir, firent comprendre le mauvais état dans lequel il se trouvait. Aussitôt on le transporta à l'infirmerie, où tous les soins les plus délicats et les plus fraternels lui furent prodigués.

Les Frères infirmiers s'aperçurent un jour que l'illustre malade, sans doute pour ajouter encore à ses souffrances

le mérite d'une mortification volontaire, avait écarté secrètement le matelas de son lit, et ne reposait plus que sur la planche. Quand le P. Aracena se vit découvert, il s'empressa de prier les deux bons Frères de ne point parler à d'autres de cette circonstance. « Ce n'est point par mortification que j'ai agi ainsi, leur disait-il, mais tout simplement parce que je repose mieux sur un lit plus dur. »

De jour en jour l'état de sa santé devenant de plus en plus inquiétant, par obéissance et par ordre des médecins, le P. Aracena dut se laisser conduire à Apoquindo, dans la maison de campagne du couvent, où l'on espérait qu'un air plus vif pouvait lui faire du bien. Mais il était trop tard. Sentant ses forces diminuer de plus en plus, il demanda à rentrer au couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, pour y mourir au milieu de ses Frères.

C'est là, en effet, que le 2 mai 1874, à l'âge de soixante-quatre ans, il rendit sa belle âme à Dieu dans les sentiments de la plus haute piété, et après avoir reçu toutes les saintes consolations de la religion.

Le R. P. Maître F. Dominique Aracena fut donc une gloire pour l'Ordre de Saint-Dominique et une gloire pour l'Amérique. Son nom fut aussi populaire au Chili que le fut celui du R. P. Lacordaire en France. D'ailleurs il y eut entre ces deux grands hommes plus d'un point de ressemblance.

« Le P. Aracena, — nous disait un jour le R. P. Vincent Villalobos, l'un de ses meilleurs disciples, et aujourd'hui vicaire général et prieur du couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, — par sa haute vertu, son humilité, son amour pour la mortification, ses talents, sa science, son style et l'influence heureuse qu'il exerça sur la jeunesse et même sur le pays tout entier, peut être comparé au R. P. Lacordaire, dont il fut d'ailleurs l'un des plus fervents admirateurs. »

La première fois que nous eûmes l'occasion de visiter le couvent de Notre-Dame-de-Bethléem, nous rencontrâmes dans l'atrium un grand tableau divisé en deux compartiments et dont la vue nous émut profondément. Dans l'un des compartiments, c'était le R. P. Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris, donnant devant un auditoire d'élite ses immortelles conférences; dans l'autre, c'était encore le P. Lacordaire, un drapeau à la main, et amenant à sa suite, sur le territoire français d'où ils avaient été exilés depuis si longtemps, tous les Ordres religieux; c'est-à-dire les deux plus grandes gloires du P. Lacordaire résumées dans un tableau toujours exposé à la vue des religieux dans un couvent étranger dont peut-être lui-même n'avait jamais soupçonné l'existence.

A l'extrémité inférieure de ce tableau, on lit la légende suivante (en espagnol), composée par le P. Dominique Aracena :

Henri-Dominique Lacordaire

Cet illustre religieux naquit d'une famille honorable, dans un petit village de la Bourgogne (Recez-sur-Ource), le 22 de mai 1802.

Il se distingua au collége par de rapides progrès dans les études, surtout dans la classe de rhétorique. A vingt ans il fut reçu avocat, et il exerça cette profession avec éclat. A vingt et un ans il était incrédule; mais ses mœurs, néanmoins, étaient pures comme elles le furent toute sa vie.

Par un coup de la grâce divine, il se trouva un jour croyant, et aussitôt il pensa à embrasser la carrière ecclésiastique. Le 12 de mai 1824, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et le 22 septembre 1827, il reçut l'onction sacerdotale. Dans le mois de mars 1839, il prit, avec deux compagnons, l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de la Minerve, à Rome, et il fit ses vœux solennels dans l'église de la Quercia, le 12 avril 1840.

Le 14 février 1841, il fit apparaître de nouveau en France l'habit de Saint-Dominique, et il ouvrit une nouvelle ère aux autres Ordres religieux, en prononçant du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris l'un de ses plus beaux et de ses plus éloquents

discours. Il fonda sept couvents de son Ordre, dont celui de Nancy fut le premier. Il créa le Tiers-Ordre enseignant, et il laissa, à sa mort, les deux beaux colléges de Sorrèze et Oullins. Il fut provincial, vicaire général et membre de l'Académie française.

Ce second patriarche de notre saint Ordre ressemble beaucoup au premier, par sa sainteté et son amour pour la pénitence. Ce roi de la parole, ce Virgile de l'improvisation, créa un nouveau genre de prédication tout à fait en rapport avec l'esprit et les exigences de son siècle.

Génie providentiel, sa vie fut pour l'Église et la société une source abondante de bienfaits. Il mourut comme un saint, après avoir reçu toutes les dernières consolations de notre sainte religion. Ses dernières paroles furent un hymne inspiré, et l'expression de la plus heureuse espérance. Dominant la prostration de ses forces, il s'assit sur son lit de douleur, et, levant les bras vers le ciel, il s'écria avec une voix énergique : *Mon Dieu, ouvrez-moi !...*

Peu après, le 21 novembre 1861, à neuf heures de la nuit, il exhala sa belle âme. Tout le monde catholique a pleuré sa perte. Ses précieux écrits vivront autant que les sciences et les lettres.

Ainsi, à trois mille lieues de la France, au Chili, dans un couvent situé sur le rivage de l'océan Pacifique, le nom du P. Henri Lacordaire est chaque jour prononcé avec amour et respect, et sa mémoire honorée par des religieux étrangers, dont il ne fut point cependant connu personnellement, et qui ne lui doivent, ni leurs couvents, ni leur habit, ni leur influence, ni leur acceptation dans la société au milieu de laquelle ils vivent. Mais sachant ce qu'il a fait pour l'Ordre, et le prestige qu'il lui a rendu dans le monde, ils se font un devoir de le placer dans leur vénération à côté du saint fondateur lui-même...

Nous terminerons par ces dernières paroles notre petite esquisse du couvent de récollection de Notre-Dame-de-Bethléem de Santiago.

CHAPITRE XXVII

PROVINCE DE SAINT-AUGUSTIN DE BUENOS-AYRES

Le P. Dominique Neyra. — Fondation de la province. — Les RR. PP. Gérard de Léon, Jean Garay, Dominique Pizarro, Dominique Neyra, premiers provinciaux. — Les RR. PP. Julien Pedriel, Thomas de los Santos, Ventura Martinez.

La province de Saint-Laurent du Chili, comme nous l'avons dit dans les chapitres précédents, possédait, tant en deçà qu'au delà des Cordillères, de nombreux couvents entre lesquels n'existait pas toujours une très-parfaite entente, surtout depuis le schisme de l'année 1666, dont nous avons parlé plus haut.

C'était une grosse affaire pour les provinciaux habitant le Chili de faire la visite de leurs couvents, principalement de ceux situés de l'autre côté des Cordillères, car alors il fallait nécessairement se résoudre à traverser ces montagnes. Ce voyage non-seulement occasionnait une grande perte de temps, mais encore il exposait les provinciaux, vu leur âge généralement assez avancé, à de grandes fatigues et d'inévitables dangers; aussi avaient-ils pris

l'habitude de se faire remplacer dans cet office par des religieux plus jeunes et de leur choix, auxquels ils donnaient, comme à leurs délégués, tous les pouvoirs nécessaires pour agir en leur nom.

Malheureusement ces délégués ne s'acquittèrent pas toujours de cette tâche délicate à la satisfaction de tous, et quelques-uns, paraît-il, se montrèrent même tant soit peu sévères et tyranniques envers leurs frères de la Bande Orientale; de là des plaintes et des mécontentements.

On accusa même plusieurs d'entre eux, à tort ou à raison, d'avoir profité de leur position pour enrichir quelques couvents aux dépens de certains autres.

Quoi qu'il en soit de toutes ces accusations, il est certain que les religieux de la Bande Orientale désiraient depuis longtemps la séparation, et que même ils avaient déjà écrit plusieurs fois à Rome pour demander au R^me^ P. Général de l'Ordre l'autorisation de se constituer en province indépendante de celle de Saint-Laurent du Chili. Mais leurs démarches jusque-là n'avaient point encore abouti.

Un jeune religieux, le P. Dominique Neyra, de Buenos-Ayres, résolut alors de venir au secours de ses frères en allant lui-même à Rome défendre leur cause devant le Saint-Siége et le Général de l'Ordre.

Un jour donc, le P. Neyra, la bourse bien garnie par son propre père, muni de bonnes lettres de recommandation des personnes les plus influentes du pays, et porteur d'une pétition signée par les religieux les plus éminents de son couvent, sans prendre congé de son Père provincial, le 15 mai 1722, s'échappa secrètement de Buenos-Ayres pour se rendre en Europe.

Le P. Neyra lui-même, dans un livre très-intéressant [1],

[1] Le livre du P. Dominique Neyra est intitulé : *Ordinanzas de la moderna provincia de San Agostin de Buenos-Ayres, por el Padre Dominico Neyra, de la Orden de los Predicadores.*

nous a raconté les principaux épisodes de son voyage à Rome, et comment il parvint à obtenir ce qu'il sollicitait. Nous suivrons donc pas à pas le voyageur, et nous apprendrons ainsi comment s'est fondée la nouvelle province de Saint-Augustin de la Plata.

Le P. Dominique Neyra, après avoir fait ses études au couvent de Cordoue, fut envoyé à Santiago, au Chili, où il reçut l'onction sacerdotale le 2 mars 1713, de la main de Mgr Romero, archevêque de cette ville.

Le P. Gaspard de Soto, alors provincial, essaya de le retenir au Chili, en lui offrant les occupations les plus en rapport avec ses goûts et ses aptitudes; mais le jeune Neyra crut devoir refuser, et il repassa les Cordillères pour revenir dans le couvent auquel il appartenait par sa profession.

De 1713 à 1722 il exerça avec succès l'office de lecteur ou professeur dans les couvents de Cordova et de Buenos-Ayres. C'est de cette dernière ville qu'il s'échappa secrètement pour se rendre à Rome, le 15 mai 1722.

Nous n'avons point à raconter ses impressions de voyage, ni les diverses aventures dont il fut le héros pendant sa traversée; tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette traversée fut assez longue, puisqu'il n'arriva à Lisbonne que le 15 mars 1723.

De Lisbonne il se rendit à Cadix, avec l'intention de passer sans retard à Rome, mais il fut arrêté dans son projet par une malheureuse circonstance. L'intendant de la douane de Cadix, ayant entendu dire que le P. Neyra était porteur d'une somme assez considérable en or, crut de son devoir de l'arrêter (c'était l'ordre du roi d'Espagne, de ne point laisser sortir du royaume les monnaies d'or et d'argent introduites par les voyageurs), sans doute pour lui laisser le temps d'échanger son or pour d'autres valeurs.

Mais le P. Neyra parla à l'intendant avec tant d'é-

loquence, et lui montra si bien les inconvénients qui pourraient résulter de ce retard, tant pour lui que pour la mission dont il était chargé, s'il ne se rendait pas directement à Rome, que celui-ci lui donna un passe-port sur-le-champ.

Malheureusement, pendant tous ces pourparlers, le P. Neyra fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, sans qu'on pût découvrir les voleurs. Le pauvre religieux se vit donc dans l'obligation de recourir à la bourse de ses amis afin d'obtenir les ressources nécessaires pour la continuation de son voyage.

Le but du P. Neyra en se rendant à Rome avant de voir le roi d'Espagne était de disposer le Général de l'Ordre, alors le R[me] P. Augustin Pipia, à la séparation de la province, puis d'obtenir de sa bonté un titre en règle comme procureur des provinces dominicaines du Tucuman, de Buenos-Ayres et du Paraguay, de manière à pouvoir se présenter avec plus d'autorité devant le conseil des Indes.

Le P. Neyra obtint avec facilité du R[me] P. Général tout ce qu'il désirait, et aussitôt il s'empressa de quitter Rome pour retourner en Espagne.

La cause de cette grande diligence était sa crainte de se voir prévenu devant le conseil des Indes par quelques opposants, et principalement par un certain Père jésuite nommé Ignace Aleman, qu'il savait parfaitement avoir été chargé, par les Dominicains du Chili, de soutenir leurs intérêts en Espagne et à Rome.

Arrivé en Espagne, il se rendit sans retard à l'Escurial, où siégeait le conseil des Indes, pour demander la permission de se rendre à Rome, ayant bien soin de se taire sur le voyage qu'il y avait déjà fait. Adroit et habile, il défendit si bien sa cause et dépêcha si promptement les affaires, que, le 5 novembre 1725, il obtint une cédule

royale l'autorisant à passer à Rome pour solliciter du Général de l'Ordre la séparation demandée.

Le P. Neyra, dans son livre, ne dissimule point sa joie d'avoir triomphé et renversé l'opposition de son antagoniste le R. P. Ignace Aleman. « Je sortis du conseil, ajoute-t-il, plein de reconnaissance pour ceux qui m'avaient aidé, et je n'oubliai point de laisser quelque chose aux employés du bureau. Ce n'est point là une mauvaise prodigalité; car je sentais que plus tard, si j'avais encore à me présenter, ils feraient plus promptement mes affaires. »

On voit par ces paroles que le P. Neyra savait unir à l'activité et au talent la diplomatie et ce quelque chose qui, selon l'adage castillan, est capable de briser les roches les plus dures (*quebrantar peñas*).

Le 13 novembre, le P. Neyra se mit en route pour retourner à Rome. Il raconte avec des détails très-amusants et des réflexions très-curieuses son voyage à travers la France et l'Italie. Il passa à Perpignan, Montpellier, Arles, Marseille, Gênes, Florence, Sienne, et enfin il arriva à Rome, où il fut parfaitement accueilli par le Général de l'Ordre, le R^me^ P. Augustin Pipia. Ce dernier avait été très-froissé de ce que les Pères du Chili eussent confié les affaires et les secrets de l'Ordre à un religieux d'un habit différent, et pour cette raison il se montra très-disposé à entendre le P. Neyra et à favoriser son entreprise.

Le P. Neyra, sur le conseil du Général de l'Ordre, travailla aussitôt à rédiger un mémoire sur les affaires de la province, dans lequel il expliqua tous les motifs pour lesquels les religieux des provinces de Tucuman, Buenos-Ayres et Paraguay, sollicitaient leur séparation de la province de Saint-Laurent du Chili.

Ce mémoire achevé, il vint lui-même, avec l'un des

compagnons du R^me P. Général, le présenter au Souverain Pontife, alors le pape Innocent XIII.

Le Saint-Père lut avec attention ce mémoire, et il promit d'envoyer bientôt sa réponse; mais la mort le surprit avant d'avoir pu faire connaître ses intentions. Il mourut le 7 mars 1724.

La mort du pape Innocent XIII donna de grands loisirs au P. Neyra, car elle arrêta le cours des affaires; mais il en profita pour visiter Rome, étudier ses beaux monuments, et se rendre compte des coutumes et usages de la ville éternelle. Tout ce qu'il vit et entendit il le raconte dans son livre, sans la moindre prétention et avec la simplicité la plus charmante. Ainsi, il nous décrit les cérémonies de Saint-Pierre, le conclave et même le carnaval dont il fut témoin, avec une naïveté admirable. Mais ce qui semble le surprendre le plus, c'est de voir les antichambres du Vatican, autrefois si remplies quand Innocent XIII était vivant, si dégarnies après sa mort et même tellement vides, que le cercueil du Pape était seul, presque abandonné de tous; à peine quelques serviteurs agenouillés semblaient se souvenir du défunt. D'où il conclut naïvement que l'intérêt semble tenir une plus grande place que l'amour dans l'âme des courtisans.

Enfin, le 24 mars, le cardinal Orsini fut élu pape sous le nom de Benoît XIII; c'était un dominicain.

Le nouveau pape, après avoir lu le mémoire envoyé à son prédécesseur, et s'être entretenu en particulier avec le P. Neyra, lui accorda tout ce qu'il demandait, c'est-à-dire la séparation des couvents et la création d'une nouvelle province entièrement indépendante de celle de Saint-Laurent du Chili.

La province érigée, il ne restait plus qu'à lui donner une tête. Le maître général, le R^me P. Augustin Pipia, chargea alors le P. Neyra de lui dresser une liste des

religieux qu'il jugeait les plus dignes pour occuper le poste important de premier provincial de cette nouvelle province.

Le P. Dominique Neyra nomma en première ligne un de ses amis dont il avait été le disciple, et qui avec lui avait le plus travaillé à la séparation : le P. Gérard de Léon. J'ai confié, écrivait-il plus tard, le gouvernement de la province à un lion, *nominavi leonem.* Le P. Gérard de Léon fut, en effet, nommé provincial.

Aussitôt après, le P. Neyra s'empressa de se rendre en Espagne; car il avait peur des intrigues du P. Ignace Aleman, le délégué des Pères du Chili, et il le croyait capable d'employer tous les moyens possibles devant le conseil des Indes, pour faire avorter son œuvre. Le P. Neyra ne s'était point trompé, et son voyage ne fut point inutile. En effet, le Père jésuite, loin de se croire vaincu, travaillait sans relâche à obtenir la victoire, et même, afin de réussir plus facilement, il s'était adjoint un collaborateur dans la personne d'un Père franciscain nommé François Leco.

Le hasard voulut que le P. Neyra et ce Père franciscain se rencontrassent un jour dans les antichambres du conseil des Indes. Le Père franciscain, qui ne connaissait nullement le P. Neyra, lui raconta simplement le but pour lequel il apparaissait devant le conseil. Le P. Neyra se garda bien de lui dire qui il était, et, profitant de la circonstance, il fit causer le bon Père franciscain, et apprit de lui, il est vrai, au prix de mille mortifications pour son amour-propre, tout ce qu'il désirait savoir, c'est-à-dire. les moyens par lesquels on pensait le combattre. La conversation durait depuis assez longtemps, lorsque survint un troisième religieux, lequel, connaissant parfaitement le P. Neyra, s'empressa de le saluer par son nom. Le Père franciscain fut alors complétement déconcerté, et il fit les plus grandes excuses au P. Neyra, pour la manière odieuse

avec laquelle il avait parlé de lui, et bientôt il finit par lui dire que, depuis cette entrevue, il avait conçu pour son caractère une trop haute estime pour ne point renoncer à la commission indigne dont il avait été chargé près du conseil des Indes.

De cette manière le P. Neyra gagna son procès, aussi facilement en Espagne qu'à Rome.

Le Rme P. Augustin Pipia envoya alors aux Religieux des provinces du Tucuman, de la Plata et du Paraguay, la lettre suivante :

« A nos chers fils en Jésus-Christ, les Révérends Pères « et Frères des couvents des trois contrées de la Plata, du « Paraguay et du Tucuman. Nous, frères Augustin Pipia, « professeur en sacré théologie, Maître Général de l'Ordre « des Frères Prêcheurs, et serviteur : salut [1].

« Ayant examiné attentivement les graves inconvé- « nients qui résultent, tant au point de vue de l'obser- « vance, qu'au point de vue des biens temporels, pour les « couvents du Paraguay, de la Plata et du Tucuman, de « leur réunion en une seule province avec les couvents du « royaume du Chili, à cause de leur distance de ce pays, « d'où généralement sortent élus tous les provinciaux, les- « quels, ne pouvant faire personnellement la visite de ces « couvents, en confient le soin à d'autres religieux chi- « liens, qui négligent de promouvoir l'observance dans « les couvents de ces trois contrées, comme nous l'avons « appris de l'évêque du Tucuman, don Emmanuel Mer- « cadillo, religieux de notre Ordre, qui, l'an de grâce 1699, « demandait au nom de Notre-Seigneur, au Roi Catho- « lique, tête suprême de notre religion, la division des « couvents des trois pays ci-dessus, des couvents du

[1] Voir l'appendice, note 6.

« royaume du Chili, et d'en constituer une nouvelle pro-
« vince, jurant par sa consécration, et assurant que c'é-
« tait le seul moyen de rendre florissante notre religion
« en ce pays et d'en détruire les abus, comme l'expérience
« l'a déjà montré, pour les provinces de Saint-François,
« de Sainte-Marie-de-la-Merced, et de la Société de Jésus,
« qui n'ont commencé à fleurir qu'à partir du jour où a
« été faite une semblable division; ce témoignage est en
« outre corroboré par celui du vice-roi et de la ville de
« Buenos-Ayres, par celui des religieux de Saint-François
« et de la Merced, dans la ville de Cordova, et par celui
« de tous les religieux de notre Ordre habitant les cou-
« vents situés dans les susdites contrées; de plus, Sa Ma-
« jesté Catholique, le roi des Espagnes et des Indes, accé-
« dant à cette pétition, d'après l'avis de son conseil royal
« des Indes, a approuvé la division par un acte du 5 no-
« vembre 1723, lequel est conservé dans les archives, et
« il a ordonné au Père lecteur Dominique Neyra de
« recourir à Nous, d'insister près de Nous, et de Nous
« supplier de consentir à ladite division; ce qu'en effet
« il a fait, nous produisant et montrant à nos yeux les
« lettres autographes des susdits témoignages, lesquels,
« ayant été aussi présentés à SS. DN. Benoît XIII, furent
« aussi approuvés par Sa Sainteté, qui, consentant à la-
« dite division, nous laissa le soin, par un acte du
« 13 juillet de l'année courante, de faire la division des
« couvents et l'érection d'une nouvelle province, selon le
« vœu de Sa Majesté Catholique, et celui de tous les reli-
« gieux de ces trois contrées : ce que nous ferons en vertu
« de l'autorité apostolique.

« C'est pourquoi, en vertu de l'autorité de notre office,
« de l'avis des Pères les plus graves, comme aussi au nom
« de l'autorité apostolique, à Nous commise et bénévole-
« ment concédée, Nous divisons et séparons tous les cou-

« vents et maisons des trois contrées de Rio de la Plata,
« du Tucuman et du Paraguay, des couvents de la pro-
« vince du Chili, et nous les érigeons en une nouvelle
« province, sous le nom et le titre de Saint-Augustin de
« Buenos-Ayres; et tous ces couvents et maisons Nous les
« disons et déclarons séparés de la province du Chili, et
« érigés en une nouvelle province, avec toutes les grâces,
« droits et priviléges des autres provinces de notre Ordre,
« et lui donnons le quarante-neuvième rang dans l'ordre
« des provinces. Et pour cette première fois, Nous in-
« stituons, donnons, créons et faisons prieur provin-
« cial de cette nouvelle province en premier lieu : le
« R[d] P. maître Frère Gérard de Léon; et à son dé-
« faut, le R[d] P. maître Frère Joseph Mendoza, et au
« défaut de ces deux premiers, le R[d] P. prédicateur gé-
« néral Frère Jean Garay, et enfin au défaut de tous
« ceux précédemment nommés, le R[d] P. Frère Domi-
« nique Pizarro, avec toute autorité et juridiction, tant
« pour le spirituel que pour le temporel, sur tous les cou-
« vents, Frères et personnes même du tiers ordre apparte-
« nant aux trois susdites contrées; avec voix pour le cha-
« pitre général, et tous les droits et autres priviléges
« dont ont coutume de jouir, et doivent jouir les autres
« provinciaux régulièrement institués, et le provincialat
« commencera à partir du jour où aura été faite juridi-
« quement notre intimation pour la division et l'érection
« et constitution de la nouvelle province.

« Nous ordonnons à tous, et à chacun des religieux
« appartenant aux couvents des trois susdites contrées,
« ainsi qu'à ceux appartenant au royaume du Chili, en
« vertu de l'Esprit-Saint et de la sainte obéissance, sous
« précepte formel, comme aussi sous peine de privation
« de voix active et passive, et de tous les grades et offices,
« comme aussi sous peine de nullité de tous les actes, de

« se soumettre en tout point à notre détermination, et de « n'y point contredire en quoi que ce soit.

« Donné à Rome, dans notre couvent de Sainte-Marie-« sur-Minerve, le 14 juillet 1724.

« F. AUGUSTIN PIPIA,
« Mag. Ord.

« F. BERNARDIN MENBRIVE,
« Mag. Prov. Terræ Sanctæ et socius. »

(*Reg. fol.* 1.)

Ce bref du R^me^ P. Augustin Pipia fut accompagné d'une lettre par laquelle il exhorte les religieux de la nouvelle province à l'observance régulière et à l'étude, et indique le 9 novembre pour la célébration des chapitres provinciaux dans le couvent Saint-Elme de Buenos-Ayres. Ensuite le R^me^ Père désigne, à l'exclusion des autres, les couvents de Buenos-Ayres et du Paraguay comme maisons de noviciat, et enfin il érige le couvent de Buenos-Ayres en collége d'étude générale pour la province, en lui donnant toutes les grâces et priviléges dont les autres colléges ont coutume et doivent jouir dans l'Ordre.

Peu de temps après avoir envoyé le bref ci-dessus, le R^me^ P. Augustin Pipia fut élevé au cardinalat, et le chapitre de Bologne lui donna pour successeur dans le gouvernement de l'Ordre le R^me^ P. Thomas Ripoll.

De son côté, le P. Dominique Neyra ne restait point inactif. A la date du 2 décembre 1724, il envoya une longue lettre au nouveau provincial, dans laquelle, après lui avoir raconté ses peines et ses succès dans l'affaire de la séparation et de l'érection de la province de Saint-Augustin, il l'engagea à réunir promptement un chapitre provincial, pour y traiter des questions concernant l'organisation et le bon ordre de la nouvelle province.

Le bref du Rme P. Augustin Pipia et la lettre du P. Neyra arrivèrent entre les mains du nouveau provincial à Buenos-Ayres, le jour même de la fête de saint Augustin, protecteur de la province. Ce fut une joie immense parmi les religieux et leurs amis. Aussitôt le P. Gérard de Léon, pour se conformer aux avis du P. Neyra, s'empressa de visiter les divers couvents de son obédience, et de préparer la réunion du premier chapitre provincial, lequel eut lieu peu de temps après, le 23 décembre 1725 [1].

Dans ce chapitre, les religieux de la province de Saint-Augustin demandèrent au Rme P. Thomas Ripoll les choses suivantes :

« 1° L'autorisation d'ouvrir un collége général d'études dans le couvent de Cordova, ce couvent ayant toujours joui de ce privilége.

« 2° Que les chapitres provinciaux se tinssent alternativement dans les couvents de Cordova et de Buenos-Ayres.

« 3° Que le provincial du Chili fût obligé à restituer à la nouvelle province les sommes suivantes :

« 2,000 *patagons* [2] enlevés au couvent de Santiago del Estero par le R. P. Manuel de Rivera, pendant son premier vicariat général ;

« 2,600 *patagons* enlevés par le même, pendant son second vicariat général;

« 1,000 *patagons* enlevés au couvent de Buenos-Ayres, par le R. P. Gaspard de Soto, pendant son priorat en cette ville ;

[1] La province de Saint-Augustin comprenait alors les couvents de Buenos-Ayres, Cordova, La Rioja, Santiago del Estero, Paraguay, Santa-Fé.

En 1809, les couvents de Mendoza et de la Punta de San Luis furent séparés violemment de la province du Chili, par le vice-roi de Buenos-Ayres, le señor Cisneros; mais, cependant, ils ne furent attachés légalement à la province de Saint-Augustin qu'en l'année 1814. Ce qui donne huit couvents à cette province.

[2] Le *patagon* vaut près de six francs.

« 1,000 *patagons* enlevés au même couvent, par le P. prédicateur général Thomas Carvajal;

« 1,000 *patagons* enlevés par le même, et appartenant au couvent de Cordova, à la suite de la mort du P. André de Aguero, fils de ce couvent;

« 1,190 *patagons* enlevés au couvent du Paraguay, par le R. P. prédicateur général Eugène Chavez, pendant son priorat en ce couvent;

« 80 *patagons* enlevés au couvent de Buenos-Ayres, par le Prieur, lequel, au moment de la séparation, s'enfuit au Chili sans vouloir rendre de compte. »

Ensuite le chapitre fit plusieurs ordinations concernant le bon ordre, la manière de se vêtir, la pauvreté et la simplicité religieuse dans les cellules.

Parmi ces ordinations, il y en a une défendant aux religieux de manger hors du couvent, d'aller jaser à la porterie ou sur la place du couvent, de se poser en sentinelles aux fenêtres pour voir ce qui se passe dans la rue [1].

Les actes de ce premier chapitre furent expédiés en Espagne par le P. Neyra avec prière de les porter lui-même à Rome, pour en obtenir la confirmation du R^me^ P. général, Thomas Ripoll. Mais une grave maladie ne permit point au P. Neyra de faire ce voyage. Il dut alors envoyer à Rome ces mêmes actes avec une lettre, et il en attendit la réponse à Cadix.

Le R^me^ P. Thomas Ripoll, par lettre du 1er février 1727, accorda à la nouvelle province tout ce qu'elle demandait pour les couvents de Buenos-Ayres et de Cordova; mais quant aux sommes réclamées à la province du Chili par le chapitre, il répondit qu'il ferait examiner sérieusement

[1] No permitian que nuestros Religiosos salgan a las porterias, y plazoletas de los conventos, para trabar conversacion, ni a estar hechos centinelas de lo que passa en calle.

cette affaire par des commissaires nommés par lui-même et choisis en dehors des deux provinces de Saint-Augustin de Buenos-Ayres et de Saint-Laurent du Chili, afin qu'ils pussent juger, sans prévention aucune, l'état de la question. Puis il termina en les exhortant à vivre dans la paix et à ne point s'exposer à perdre les biens éternels par un trop grand amour pour les biens temporels [1].

Toutes les affaires dont il avait été chargé ayant parfaitement abouti, le P. Neyra songea alors à reprendre la route de l'Amérique. Mais, ne voulant pas y retourner les mains vides, il acheta un grand nombre de livres et plusieurs peintures, tant pour l'église que pour la sacristie; et enfin, comme souvenir de son voyage et de ses succès, il fit exécuter un grand tableau dans lequel l'artiste dut le peindre à genoux devant le pape Benoît XIII, et présentant à Sa Sainteté son mémoire pour la division des couvents et l'érection de la nouvelle province. C'est avec tous ces bagages que le P. Neyra, le 24 décembre 1728, sortit du port de Cadix et fit voile pour Buenos-Ayres, où il arriva heureusement le 11 avril 1729.

A son retour, le P. Neyra fut nommé régent des études dans le couvent de Saint-Elme de Buenos-Ayres.

Le 9 novembre 1729, les quatres années de provincialat du P. Gérard de Léon, premier provincial, ayant expiré, le chapitre dut se réunir pour lui donner un successeur. Les amis du P. Neyra se croyaient assurés de sa nomina-

[1] Ad hoc autem non judicamus idoneum quemquam ex vobis, sicut nec ex provincia Chilensi, cum pro utraque parte facile posset allegari suspicio in judice. Ex alia ergo provincia illum assumens per speciales nostras literas ipsum instituendo super hujusmodi negotio commissarium nostrum. Non possumus tamen non hortari vos, ut si id, quod optabatis obtinuistis, pacem sequamini, et non sitis ita solliciti de bonis temporalibus, ut amittatis æterna, et sic debetis curam tantum habere de rebus quæ ad vestram professionem conducunt.

tion à cause des grands services qu'il avait rendus à la nouvelle province; mais cependant la majorité des électeurs se prononça en faveur du P. Jean Garay, l'un des religieux dont le nom figurait au troisième rang sur la liste des quatre sujets présentés au Rme P. général Augustin Pipia, par le P. Neyra, comme étant dignes du provincialat.

Le nouveau provincial élu commença presque aussitôt une guerre terrible contre son prédécesseur, le P. Gérard de Léon, et contre le P. Neyra. Il en vint même au point de défendre à ce dernier tout rapport amical et intime avec le P. Gérard de Léon. A chaque instant il se plaisait à faire la visite de leurs cellules et à en fouiller tous les coins, comme s'ils eussent été des hommes à craindre et des conspirateurs de la pire espèce. Enfin, malgré les grands services que rendait le P. Neyra au couvent de Buenos-Ayres, dont il était le régent des études, le nouveau provincial voulut l'en éloigner, et alors il l'assigna à Cordova, avec peine d'excommunication s'il ne se mettait pas en route avant huit jours. Au jour de son départ, le P. Neyra demanda la permission de voir son ami, le P. Gérard de Léon, et de lui faire ses adieux; mais cette permission lui fut même refusée. Le nouveau provincial ne s'en tint même pas là. Le P. Neyra, comme nous l'avons dit, avait rapporté d'Espagne un grand tableau dans lequel il était représenté à genoux devant le pape Benoît XIII et lui offrant son mémoire; c'était un souvenir dont le P. Neyra était fier et auquel il tenait beaucoup. Le P. Provincial fit effacer le portrait du P. Neyra et peindre à sa place une lourde et épaisse colonne, disant que ce portrait lui déplaisait autant que l'original [1].

[1] Quand le P. Neyra fut élu provincial, il fit effacer la colonne et peindre de nouveau son portrait. Ce tableau est aujourd'hui dans le salon de réception du couvent de Buenos-Ayres.

Après le départ du P. Neyra, le provincial n'en continua pas moins son système de vexations envers le P. Girard de Léon, et, à la fin, ce digne religieux en fut tellement bouleversé, qu'il se décida à s'enfuir de son couvent pour se réfugier chez les religieux de la Merced, dans la même ville. De son côté, le P. Neyra ne s'était point rendu à Cordova, où il était assigné. Après avoir pris congé de son Provincial, il s'était retiré aussi dans le couvent des Pères de la Merced, avec l'intention de partir une seconde fois pour Rome, aussitôt que l'occasion se présenterait. Cette occasion se présenta bientôt, et le 13 juin 1730, il mit à la voile pour l'Europe, emportant avec lui des lettres des religieux de Cordova et de Buenos-Ayres pour le R^me^ P. Général de l'Ordre à Rome.

Le provincial Jean Garay, en apprenant cela, s'empressa aussitôt de faire partir pour Rome un autre religieux, le P. José de Cueva, pour dénoncer la conduite des PP. Neyra et Gérard de Léon, et en même temps pour justifier la sienne.

Quelque hâte que mît à son voyage le P. Neyra, il n'entra point cependant le premier dans la ville éternelle; il y fut précédé par le P. José de Cueva. Ce dernier profita habilement de cet avantage pour mettre le R^me^ P. Général dans ses intérêts, et lui montrer la conduite de son adversaire sous le jour le plus défavorable. Aussi lorsque le P. Neyra, à son arrivée à Rome, se présenta devant le R^me^ P. Thomas Ripoll, il le trouva prévenu contre lui et presque disposé à le punir comme séditieux, et le fauteur de tous les troubles dans la province.

Cependant le R^me^ P. Général, après avoir pris connaissance des lettres dont le P. Neyra était porteur, consentit à l'entendre et à recevoir ses explications.

Mais ces explications étaient bien diverses de celles données par le P. José de Cueva, et, en général, les versions des deux adversaires étaient en si grande contradiction,

que le R[me] P. Thomas Ripoll, ne sachant à quoi s'en tenir, et croyant impossible de démêler la vérité, prit le parti, pour en finir, de renvoyer les deux religieux dans leur province, après leur avoir fait à chacun une sévère admonestation.

Alors les deux religieux, se voyant ainsi également traités devant la justice supérieure à laquelle ils avaient eu recours, ne virent rien de mieux à faire que de se réconcilier, et, après s'être consolés mutuellement de leur échec, ils reprirent ensemble comme de vrais amis la route de l'Amérique.

Le P. Dominique Neyra et le P. Père José de Cueva s'embarquèrent à Cadix le 22 décembre 1733. A leur arrivée à Buenos-Ayres, ils apprirent la nomination du P. Pizarro comme provincial, par le chapitre de Cordova.

Cette nouvelle remplit de joie le cœur du P. Neyra, car le nouveau provincial était son ami, et il savait que, par sa prudence et les hautes qualités dont il était doué, il réparerait parfaitement le mal causé par son prédécesseur, et rendrait aux études et à l'observance l'éclat qu'elles avaient perdu sous l'administration du P. Jean Garay.

En effet, le P. Dominique Pizarro réalisa toutes les espérances qu'on avait conçues de sa sagesse et de son zèle. Sous son gouvernement la province se releva, et les troubles s'évanouirent. Le P. Neyra fut élu prieur du couvent de Buenos-Ayres, où devait se tenir le chapitre suivant, et il remplit cet office à la satisfaction de tout le monde.

Les quatre années de provincialat du P. Pizarro ayant expiré, il fallut songer à lui donner un successeur.

En ces temps et en ces pays, la nomination d'un provincial était toujours une grosse affaire, et généralement on s'en occupait beaucoup à l'avance. Le provincial sortant avait aussi l'habitude de présenter le religieux qu'il agréait le plus, et qu'il croyait le plus digne de le rem-

placer. Or, le P. Dominique Pizarro avait toujours pensé au P. Neyra; aussi se fit-il un devoir de le désigner aux suffrages de ses frères, et de plus, quand le moment fut venu, il soutint sa candidature avec toute l'autorité que lui donnaient, sur la province entière, ses talents et ses vertus.

Le P. Dominique de Neyra fut donc élu provincial le 9 novembre 1737.

Une fois nommé provincial, le P. Dominique Neyra se consacra de tout cœur au bien de la province confiée à ses soins.

Loin de fermer l'œil devant les abus, et d'esquiver les difficultés dans l'intérêt de sa tranquillité personnelle, au contraire, il aborda de front les unes et s'efforça courageusement de détruire les autres.

De plus, persuadé que l'esprit de sacrifice, comme le sentiment du devoir, ne se manifeste avec force, dans les grandes circonstances, que lorsque l'âme a été préparée par une pratique quotidienne à l'exercice de ces sublimes vertus, il essaya de faire entrer ses religieux dans la noble voie du renoncement et de les accoutumer à se courber à toute heure de jour devant la majesté du devoir, en les obligeant à se conformer en toutes circonstances aux lois, coutumes et rubriques de l'Ordre.

Dans l'intérêt de ses religieux, et pour donner un plus grand lustre à la province, le P. Neyra résolut aussi de créer dans son couvent de Buenos-Ayres une grande maison d'études; mais, malheureusement, il manquait de lecteurs ou professeurs. Dans cette conjoncture, il crut devoir réunir les religieux les plus graves de la province, ainsi que d'autres personnes influentes dans la ville, pour leur soumettre ses plans, et leur demander leur avis sur une question aussi importante. Tous approuvèrent la généreuse idée du P. Neyra, mais tous n'en jugèrent la

réalisation possible qu'autant qu'on ferait venir d'Europe des professeurs zélés, instruits, et dignes sous tous les rapports d'être placés à la tête du nouvel établissement. Il fallait donc envoyer un religieux pour choisir et amener ces professeurs.

Mais qui pouvait-on charger d'une telle mission? Le P. Neyra seul en paraissait capable; malheureusement il était aussi provincial, et comme tel, selon les lois de l'Ordre, il ne pouvait sortir de sa province sans motifs extrêmement graves et sérieux. Le conseil de la province dut donc se réunir pour examiner et décider la question; les avis furent partagés. Les religieux de Buenos-Ayres soutenaient que les motifs de ce voyage étaient assez graves pour que le provincial dut se résigner à l'entreprendre. Les religieux de Cordova répondirent qu'en ce moment la province avait assez de professeurs, et que l'absence du provincial serait préjudiciable à tout le monde.

Le P. Neyra, après avoir tout entendu et tout pesé, sans mépriser l'avis des Pères de Cordova, se rendit néanmoins à l'opinion de ceux de Buenos-Ayres, et aussitôt il se prépara à son voyage; c'était pour la troisième fois qu'il s'exposait à traverser l'Océan.

Au moment de son départ, il reçut la triste nouvelle de la mort de son ami, Gérard de Léon, qu'il pensait nommer vicaire provincial pendant son absence; il fut donc obligé d'en choisir un autre. Cette précaution prise, il s'embarqua le 28 août 1738, et après une longue et pénible traversée il arriva à Cadix, le 15 mars 1739.

De Cadix, le P. Neyra se rendit à Madrid, d'où il écrivit au R^me P. Général les motifs de son voyage en Europe, et pour lui demander l'autorisation de passer à Rome. La réponse fut satisfaisante, et en même temps il reçut une patente à la date du 27 juin 1739, par laquelle il était autorisé à demander au conseil des Indes la permission de choisir

dans les divers couvents de la Péninsule le nombre de lecteurs dont il avait besoin pour son collége de Buenos-Ayres.

Le P. Neyra ayant obtenu, tant à Rome qu'à Madrid, tout ce qu'il désirait, se disposa à reprendre la route de l'Amérique, en compagnie des quatre lecteurs dont il avait fait l'acquisition. Malheureusement sur ces entrefaites la guerre fut déclarée, et le port de Cadix bloqué par une flotte anglaise. L'un des navires sur lequel il avait chargé toutes ses richesses fut pris ou perdu, car jamais on n'en entendit plus parler. Lui-même fut obligé de s'arrêter à Cadix pendant la durée de la guerre, et comme elle se prolongea longtemps, trois des quatre théologiens se découragèrent et demandèrent à retourner dans leur couvent. Le quatrième seulement, le P. José Quintanilla, consentit à partager sa bonne et sa mauvaise fortune, et à la première occasion ils mirent à la voile ensemble pour Buenos-Ayres. Mais quand ils y arrivèrent, le P. Dominique Neyra n'était plus provincial.

Nous avons fait connaître la manière dont fut formée la province de Saint-Augustin, et les quatre premiers provinciaux qui eurent l'honneur de la gouverner ; il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots pour terminer cette petite esquisse.

La province de Saint-Augustin ne possède pas d'autres couvents que ceux dont elle hérita, lors de sa séparation de celle de Saint-Laurent du Chili. Ces couvents sont au nombre de huit, à savoir : ceux de Buenos-Ayres, Cordova, La Rioja, Santiago del Estero, Paraguay et Santa-Fé, acquis par la province en l'année 1726, et deux autres, ceux de Mendoza et de la Punta de San Luis, acquis seulement en 1814. Au moment de la guerre de l'indépendance, beaucoup de couvents eurent à souffrir. Le couvent

de Saint-Elme de Buenos-Ayres fut coupé en deux parties par une rue sous le gouvernement de Bernardino Ribadavia, président de la nouvelle république Argentine; néanmoins il possède toujours sa vaste et belle église, et un local suffisant, quoique restreint, pour le noviciat et une quinzaine de religieux.

La province de Saint-Augustin, comme toutes les choses humaines, a dû avoir naturellement ses épreuves, ses hauts et ses bas; mais néanmoins elle a toujours eu l'honneur de fournir des hommes remarquables, et aujourd'hui encore elle possède quelques-uns des meilleurs prédicateurs et des apôtres les plus zélés de la république Argentine.

Parmi les religieux dont le nom brilla à l'époque des luttes de l'indépendance, nous devons citer le provincial, P. Julien Pedriel, homme très-estimé, et grand prédicateur, auquel le nouveau gouvernement donna le titre distingué de Commissaire général de tous les Ordres religieux du pays.

Voici la traduction de la lettre par laquelle lui fut signifiée sa nomination.

« Le directeur suprême des provinces unies de la Ri-
« vière de la Plata [1].

« Par suite de la mort du R^{me} P. Casimir Ibarrola, le
« poste de Commissaire général de tous les Ordres religieux
« répandus dans les provinces unies de la rivière de la
« Plata se trouvant vacant, il est de mon devoir, en con-
« formité aux ordres de la souveraine assemblée générale
« constituante, de choisir, pour cet office, un homme d'un
« mérite reconnu, non moins distingué par la science que
« par le zèle patriotique, et cet homme doué de toutes

[1] Voir l'appendice, note 7.

« ces qualités est le P. Maître Frère Julien Pedriel, « prieur provincial des Frères Prêcheurs. C'est pourquoi « je le choisis pour ce poste important, et je lui assigne, « comme à son prédécesseur, la somme de quinze cents « *pesos* annuels, à prendre, comme il a été fixé par le « décret du 9 février de l'année précédente, dans les « caisses nationales de cette capitale.

« Par conséquent, je veux et ordonne que l'on tienne « et reconnaisse ledit P. Maître Frère Julien Pedriel « pour Commissaire général de tous les Ordres monas- « tiques des provinces unies, et que tous les religieux l'ac- « ceptent et lui obéissent, comme ayant reçu en sa per- « sonne, par délégation de nos seigneurs les évêques, « et des proviseurs et gouverneurs des diocèses soumis à « ma juridiction, toutes les facultés dont jouissent dans « la Péninsule les généraux et commissaires chargés du « gouvernement des religieux; c'est pourquoi j'ai expédié « au P. Maître Frère Julien Pedriel cette dépêche, signée « de ma propre main, contre-signée par le secrétaire du « gouvernement, et scellée du sceau de l'État.

« Fait dans la forteresse de la capitale des provinces « unies, 31 janvier 1815.

« CARLOS DE ALVEAR.

« En absence du secrétaire,

« MANUEL MORENO. »

La charge de Commissaire général des Ordres religieux dans les provinces unies de la Plata, de création toute récente et sans précédent dans l'histoire, avait été instituée pour la circonstance.

A l'époque où les colonies espagnoles d'Amérique proclamèrent leur indépendance et commencèrent à secouer le joug de l'Espagne, le mouvement national fut loin d'être

favorisé par toutes les diverses classes de la société. Si les unes étaient dévouées à la cause de la patrie, les autres ne l'étaient pas moins à celle du roi. La même division régnait aussi entre les membres du clergé et les religieux des divers Ordres. Parmi eux beaucoup étaient venus d'Espagne, et pour cette raison ils restaient attachés à son gouvernement; d'autres, quoique descendants d'Espagnols, mais nés dans le pays, avaient de trop profondes racines dans le sol pour ne pas en désirer l'indépendance. De là bien des troubles. Les opinions politiques ne se montraient pas seulement publiquement du haut de la chaire, mais encore souvent elles se faisaient jour à travers les grilles du confessionnal.

La création du commissariat général des Ordres religieux eut pour but de remédier à ces abus. C'était donc une charge dont l'exercice exigeait de celui qui en était revêtu la plus grande prudence et la plus haute délicatesse.

La lettre suivante, écrite au R^{me} P. Julien Pedriel, peut donner une idée exacte des services que le gouvernement national réclamait du commissaire général des Ordres religieux :

« Au Rme P. Julien Pedriel, Commissaire général des « Ordres religieux dans les provinces unies de la Plata [1].

« Considérant les maux indicibles que souffre en ce « moment la cause de la patrie, et ceux en outre dont elle « est encore menacée par suite de l'odieux abus que font « ou peuvent faire du ministère de la confession quelques « ecclésiastiques américains, ennemis de la liberté ou « indifférents pour elle, je ne trouve ni juste ni politique « que ces mêmes ecclésiastiques jouissent des avantages

[1] Voir l'appendice, note 8.

« attachés à leur nationalité, dès lors que par leur con-
« duite ils semblent peu s'en soucier et la mépriser. C'est
« pourquoi, d'accord avec la junte de surveillance et les
« honorables membres du chapitre, j'ai résolu de prier
« Votre Révérence de vouloir bien faire le procès et sus-
« pendre du ministère de la prédication et de la confession
« tous les religieux américains indifférents ou ennemis
« de la cause nationale, de les priver de voix active et
« passive, et de les réduire tous, quelles que puissent être
« leur position, leur carrière et leurs exemptions, à l'état
« de simples prêtres sans ministère.

« Dans ces circonstances, il sera loisible à Votre Révé-
« rence de prendre des informations, seulement à titre de
« conseils, auprès des personnes instruites, patriotes et de
« bonne intention, touchant les opinions politiques des
« suspects. Il est bien entendu que je me décharge entiè-
« rement de ce soin sur Votre Révérence, et que je la fais
« responsable, devant Dieu et la Patrie, de la moindre
« condescendance sur ce point.

« J'espère que Votre Révérence daignera prendre toutes
« les dispositions nécessaires pour la correction et l'amen-
« dement des coupables, tant en leur montrant l'ingra-
« titude et l'odieux de leur conduite, qu'en les menaçant
« des peines les plus sévères et les plus rigoureuses.

« Dieu ait Votre Révérence en sa sainte garde.

« Thomas Alvarez,
« Gregorio Tagle.

« Buenos-Ayres, 9 de janvier 1816. »

(*Archives de Buenos-Ayres.*)

Le P. Julien Pedriel remplit sa délicate mission à la satisfaction de tous, et, malgré la haine profonde existant entre

les divers partis, il sut se faire aimer et respecter de chacun ; il mourut saintement dans le couvent de Buenos-Ayres [1].

Au nom du P. Julien Pedriel, nous pouvons ajouter ceux de deux autres religieux, dont la vie a été un honneur pour la province de Saint-Augustin, et la mort, la cause d'un deuil général dans toute l'étendue de la république Argentine.

Le premier est le R. P. Thomas de los Santos.

Né à Cordova le 5 décembre 1826, de l'une des plus honorables familles de cette ville, le jeune Thomas suça avec le lait de sa pieuse mère le germe de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

Dès ses premières années, loin de rechercher les innocentes distractions si naturelles à cet âge, il montra au contraire un goût particulier pour la retraite et la réflexion, n'aimant à s'occuper que de choses sérieuses et saintes. Son intelligence n'était pas moins grande que son amour pour l'étude, aussi fit-il dans toutes les sciences les progrès les plus rapides et les plus étonnants.

Ses parents, fiers de la précocité de leur fils et de ses heureuses dispositions, ne cessaient de rêver pour lui l'avenir le plus brillant, et déjà ils le regardaient comme la gloire de leur famille et le soutien de leur vieillesse.

En vérité, ils ne se trompaient point; seulement la Providence devait le conduire à ce but par une voie différente de celle qu'ils avaient imaginée.

Ils eussent voulu faire de leur fils un grand personnage, dont la carrière eût été illustrée à chaque pas par d'éclatants succès. Ils le voyaient déjà s'élever d'échelons en

[1] Le P. Julien Pedriel était aussi un éloquent orateur et un littérateur distingué. On regarde comme un chef-d'œuvre son *Panégyrique de la Señora Beata Dona Maria Antonia de la Paz,* prêché à Buenos-Ayres le 12 de juillet 1799.

échelons jusqu'aux plus hautes dignités, et mêler son sang par un glorieux mariage à celui des plus nobles familles de toute la république. C'est pourquoi, ne trouvant pas que la petite ville de Cordova fût un champ de bataille digne de leur fils, ils résolurent de lui en ouvrir un plus vaste en l'envoyant dans la capitale, à Buenos-Ayres.

Le jeune Thomas fut alors destiné à entrer dans une des meilleures maisons de commerce de cette ville; mais il ne voulut jamais consentir à s'y rendre, car il se sentait des aspirations d'un autre genre. Une voix intérieure l'appelait et l'invitait sans cesse, comme autrefois Samuel, à entrer dans le sanctuaire, et à y vivre entièrement consacré au service du Seigneur.

Un jour donc, sous l'impulsion irrésistible de ce divin appel, il alla trouver ses parents en s'écriant : *Je serai dominicain et ne veux rien autre chose.*

Ses parents alors épuisèrent tous leurs raisonnements, et employèrent tous les moyens possibles pour lui faire abandonner une idée qui réduisait en poussière tous les rêves dorés dont ils avaient bercé leur imagination depuis si longtemps, mais tout fut inutile. A toutes les observations, le jeune enfant répondait invariablement : « En quelque lieu que j'aille, je veux me consacrer au service du Seigneur. »

De guerre lasse, et de peur aussi de résister à la volonté de Dieu, les parents durent céder. En 1840, le jeune Thomas prit l'habit dans le couvent des Frères Prêcheurs de Cordova; il avait alors quatorze ans.

Deux années plus tard, sonna pour le pieux novice l'heure solennelle. Ce fut avec cette joie ineffable que jette dans une âme la pensée d'un grand sacrifice à accomplir, qu'il prononça ses vœux et brisa ainsi courageusement et à jamais les derniers liens qui l'attachaient au monde, à la chair et à lui-même.

Une fois profès, il fit de tels progrès dans les études, et donna de si hautes preuves de son intelligence, qu'il fut choisi à l'âge de vingt ans pour enseigner la philosophie et la théologie à ses condisciples.

Lorsque son âge lui permit de se présenter à l'honneur du sacerdoce, le siége épiscopal de Cordova étant vacant, il dut se rendre à Buenos-Ayres pour recevoir l'onction sacerdotale. Pendant ce voyage, loin de se laisser aller à la distraction, il ne pensa qu'à se préparer par la prière et la méditation à la réception de la grâce immense dont son âme allait devenir dépositaire.

Aussitôt après son ordination, le P. Thomas, plein d'un nouveau zèle et d'une nouvelle ferveur, revint à Cordova pour reprendre les travaux du professorat. Ses succès auprès des étudiants lui firent décerner le titre de régent des études; plus tard il devint sous-prieur du couvent, et enfin il fut appelé à la charge difficile de maître des novices. Toutes ces occupations diverses ne l'empêchèrent nullement de se livrer au saint ministère de la prédication et de la confession. Jamais il ne perdit un seul moment; quand il n'enseignait pas, il prêchait ou entendait les confessions, se reposant toujours d'une fatigue par une autre fatigue. A ceux qui s'étonnaient de son zèle et de son courage, il avait pour coutume de répondre « que son temps, aussi bien que sa personne, appartenait entièrement au Seigneur ».

C'est au milieu de tous ces travaux que vint le trouver, en 1860, l'ordre de son provincial, de se rendre à Mendoza pour organiser les études dans le couvent de cette ville.

Il partit aussitôt, sans se douter que Dieu ne l'appelait en ce lieu que pour lui donner une occasion de montrer le noble dévouement dont son cœur était capable.

Peu de jours après son arrivée, le 20 mars 1861, à huit heures et demie du soir, le P. Thomas était dans sa cellule,

occupé à développer, devant quelques religieux, divers passages du texte sacré, lorsque tout à coup le sol tremble sous ses pieds, et le couvent s'affaisse sur lui-même, écrasant sous ses débris le prieur et une partie de la communauté.

Le P. Thomas, lancé au dehors par la force même du choc, n'échappa que miraculeusement à la mort, ainsi que les religieux rassemblés providentiellement dans sa cellule au moment de la catastrophe.

Revenu à lui-même, il oublie ses propres souffrances pour ne plus penser qu'au salut des autres. Mais quel désastre!... non-seulement le couvent, mais encore toute la ville est détruite; plus de vingt mille personnes gisent écrasées sous les débris informes que le tremblement de terre a amoncelés sur leurs têtes. De toutes parts on n'entend plus que des cris et des gémissements...! c'est horrible! Aussitôt le P. Thomas, suivi de quelques religieux, se lançe, malgré les ténèbres, au milieu des décombres, pour en arracher les rares victimes jusque-là épargnées par la mort. De ses propres mains il soulève les pierres, écarte les affreux débris, fouille la poussière sanglante... Qui pourra jamais dire le nombre des malheureux dont il fut le sauveur? Aussi son nom restera-t-il béni de tous tant que durera dans les générations le souvenir de cette horrible catastrophe.

L'obéissance l'arracha à ce théâtre de son dévouement pour l'envoyer à Buenos-Ayres. Le P. Thomas dut donc se mettre en route, mais ce fut à la manière des premiers Apôtres, auxquels Notre-Seigneur avait recommandé de se confier entièrement à la divine Providence. Comme un vrai amant de *dame Pauvreté*, il ne voulut emporter avec lui que le strict nécessaire. Ce voyage à travers les Pampas et au milieu de pauvres Indiens, lui permit de montrer tout son zèle et son ardeur pour le salut des

âmes. Partout où il s'arrêtait, il prêchait, confessait, et il eut ainsi le doux bonheur de ramener au bercail bien des brebis égarées.

Son passage, dit-on, fut plusieurs fois signalé par des prodiges dont le souvenir est religieusement gardé dans les pays au milieu desquels ils s'accomplirent. Enfin il arriva à Buenos-Ayres, dans le couvent de Saint-Elme, le 20 janvier 1862. Trois mois après, les religieux à l'unanimité le choisissaient pour leur prieur.

Comme prieur, le P. Thomas se montra ce qu'il avait toujours été comme simple religieux, c'est-à-dire un homme du devoir. Il disait que, puisque par l'autorité il était le premier dans le couvent, il était nécessaire qu'il fût aussi le premier par l'observance des règles, la ponctualité et l'exactitude dans tous les exercices de la communauté. Aussi son gouvernement fut-il tellement apprécié, que, son priorat terminé, il fut réélu encore par le suffrage unanime de ses frères, en 1865.

Nul homme ne sut mieux employer son temps, et il est difficile de comprendre comment il put suffire à tant d'occupations différentes, et mener à bonne fin de si nombreux travaux. Chaque jour, après avoir passé quatre heures à entendre les confessions, et quelquefois prêché deux ou trois sermons, il se rendait dans divers colléges de la ville pour enseigner aux élèves la doctrine chrétienne; puis en rentrant il s'occupait des affaires de la communauté, et il faisait en sorte d'être toujours le premier aux divers exercices.

Au milieu de tout cela, il trouva encore le temps de composer plusieurs ouvrages et de soutenir en public, devant un auditoire d'élite, des thèses sur les questions les plus difficiles de la philosophie et de la théologie. Sa haute science et la profonde capacité dont il fit preuve en ces diverses circonstances, le firent choisir par l'archevêque de Buenos-Ayres pour examinateur synodal du diocèse.

Le 5 novembre 1867, le P. Thomas dut se rendre à Santa-Fé, comme prieur du couvent de Buenos-Ayres, pour assister au chapitre provincial.

Tous les suffrages des Pères électeurs se réunirent sur sa tête, et il dut accepter le lourd fardeau du provincialat. Mais ce ne fut point pour longtemps, il était déjà mûr pour le ciel. Au moment de son élection éclata le plus terrible fléau dont ait jamais eu à souffrir la république Argentine. Le choléra s'abattit sur les populations et les décima dans toute l'étendue du pays. Le P. Thomas n'hésita pas un seul instant, son devoir était tracé; heureux donc d'avoir ainsi l'occasion de se sacrifier pour ses frères, il se dévoua complétement au service des malades.

Dès ce moment, il n'eut plus d'autre occupation jusqu'au jour où il tomba lui-même foudroyé par l'inexorable épidémie. Il mourut le 17 janvier 1868, à l'âge de quarante et un ans, victime de son zèle et de son dévouement.

Les restes du P. Thomas furent déposés dans le cimetière du petit village de Nono, près de Cordova.

Deux années plus tard, l'un de ses disciples, le P. Albert Diaz, résolut de transporter ces restes précieux à Buenos-Ayres. Il se rendit donc à Nono pour en faire l'exhumation; mais quelle ne fut pas la surprise de tout le monde, lorsqu'on retrouva le corps du vénérable religieux parfaitement conservé et tel qu'il était au jour du décès!

Aujourd'hui le P. Thomas repose dans le sanctuaire à la gauche du grand autel, dans l'église de Saint-Dominique de Buenos-Ayres.

Une table de marbre rappelle les grands services qu'il rendit à la province de Saint-Augustin, et les nobles vertus dont il a honoré sa trop courte carrière [1].

[1] Le P. Thomas de los Santos a écrit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont :

1° *El Tercero instruido* (le Tertiaire instruit); œuvre remarquable,

La mort du P. Thomas de los Santos fut suivie de près par celle de son ami le P. Ventura Martinez, et comme lui l'une des grandes gloires de la province de Saint-Augustin [1].

Le P. Ventura Martinez naquit à Buenos-Ayres en l'année 1823, et il mourut aussi dans cette ville dans les commencements de l'année 1872.

Dans sa jeunesse, il fut placé par ses parents dans une maison d'imprimerie, où il exerça l'office de typographe pendant plusieurs années. Il en sortit en 1848 pour entrer dans le couvent des Dominicains, où il fit profession l'année suivante après une année de noviciat; il avait alors vingt-six ans.

Ses études théologiques terminées, il fut ordonné prêtre, et il devint bientôt l'un des meilleurs prédicateurs de Buenos-Ayres.

« La foi seule et les choses de la foi, a dit un de ses amis, eurent le don de faire vibrer l'âme du P. Martinez. Il prêcha comme chantent les oiseaux, naturellement et sans effort. La foi, est-il écrit, peut transporter les mon-

dans laquelle l'auteur traite, avec une grande érudition, de la fondation du tiers ordre de Saint-Dominique et de tout ce qui s'y rapporte;

2° *Metodo spiritual;* œuvre plus profonde, dans laquelle l'auteur se montre un parfait écrivain, en même temps qu'un grand directeur d'âmes.

L'oraison funèbre du P. Thomas de los Santos fut prononcée le 28 novembre 1870, dans l'église de Saint-Dominique, par le R. P. Marcolino Benavente, O. P., l'un des meilleurs prédicateurs de l'Ordre à Buenos-Ayres.

[1] Tous les détails de cette petite notice sont extraits d'un *Essai biographique,* placé en guise de préface à la tête du livre, où les amis du P. Ventura Martinez ont réuni tous les sermons et panégyriques de ce grand orateur; intitulé : *Obras oratorias de Fray Ventura Martinez* (Buenos-Ayres, 1874).

tagnes; sur les ailes de la sienne, le P. Martinez s'éleva dans les plus hautes régions du ciel, et il sut y entraîner à sa suite tous ses auditeurs. »

Né orateur, il dédaignait la rhétorique et ses moyens, et il disait qu'elle ne servait la plupart du temps qu'à dissimuler l'absence d'idées et le manque de sentiments dans ceux qui la cultivent[1].

Il avait un style particulier et une manière propre de s'exprimer, mais toujours il parlait avec onction. Son accent convaincu donnait une force extraordinaire à tout ce qu'il disait, et ses auditeurs étaient trop impressionnés pour pouvoir se soustraire à l'influence magnétique qu'il exerçait sur eux. Tous le croyaient, car tous sentaient bien que cet apôtre du Christ était capable de donner mille fois sa vie pour les vérités qu'il annonçait.

Nul autre orateur chrétien n'avait vu avant lui se presser dans les églises de Buenos-Ayres une foule aussi nombreuse et aussi sympathique.

La presse incrédule pouvait tonner contre lui, l'insulter, attaquer ses principes, l'accuser de fanatisme, mais il ne s'en occupait point; il n'en continuait pas moins à instruire le peuple, et le peuple lui-même n'en continuait pas moins à venir l'entendre.

Il faut dire que le P. Ventura Martinez avait la réputation de faire le premier ce qu'il enseignait aux autres, *cœpit facere et docere*. Sa parole et ses actes, sa prédication et sa vie, étaient dans la plus parfaite harmonie. Il prêchait la pénitence et la prière, mais il était en même temps homme d'oraison et de pénitence; il prêchait l'humilité et la chasteté, mais il était aussi humble et chaste; il prêchait

[1] Voir son *Panégyrique de saint Dominique :*
« Los preceptos de la oratoria, si no me engano, se establecieron para suplir en el orador sagrado lo que le falta de humildad y de espiritu ; y en el orador forense lo que a sus causas falta de justicia. »

l'amour du travail et la mortification, mais chacun savait parfaitement que, malgré sa faible santé et ses infirmités, nul dans le couvent n'était plus austère et plus ennemi de l'oisiveté.

Le P. Ventura ne connaissait d'autres jouissances que celles que donne la foi; il n'aimait d'autres fêtes que celles dont les églises chrétiennes sont le théâtre, alors qu'on y célèbre les grands mystères de notre sainte religion.

Pour lui, le monde se terminait au seuil de sa pauvre cellule, et le ciel commençait sous le portique des temples.

Le P. Ventura était de stature moyenne, avec les épaules et la poitrine tant soit peu déprimées. Son front élevé et méditatif couvrait deux grands yeux noirs, dont l'éclat donnait à son visage pâle et austère, aux pommettes saillantes, quelque chose de surnaturel et de prophétique. Sa voix docile et flexible comme un clavier sous l'impulsion de son cœur, en rendait toutes les impressions et tous les sentiments; tantôt métallique, vibrante, sonore, limpide, comme le son argentin d'une joyeuse cloche un jour de fête; tantôt lugubre, pleine d'alarme et de tristesse, elle avait toutes les notes d'un glas funèbre le jour des Morts.

Si par hasard une larme montait à ses yeux, ses cordes vocales, détendues en quelque sorte sous cette rosée du cœur, ne pouvaient plus que pleurer, et elles faisaient pleurer tout l'auditoire.

Un soir qu'il prêchait sur le jugement dernier dans l'église du couvent, l'auditoire fut si ému, que tous les yeux se tournèrent involontairement vers l'autel de saint Vincent Ferrier, comme pour s'assurer si la statue de ce grand saint était encore sur son piédestal.

Il semblait que saint Vincent Ferrier avait apparu lui-même, et qu'il allait faire résonner la trompette du jugement sur l'auditoire.

Le P. Ventura mourut de fatigue et épuisé par la pénitence, à l'âge de quarante-neuf ans.

La province de Saint-Augustin fut une des plus fécondes en grands prédicateurs, et aujourd'hui encore le couvent de Buenos-Ayres en possède plusieurs dont la réputation est répandue dans toute l'étendue de la république Argentine[1].

[1] Les RR. PP. Fidel Carreras, Marcolino Bonavente, Réginald Gonzalez.

FIN

ÉPILOGUE

Les Dominicains aux États-Unis, en Californie, au Canada, à l'île de la Trinité.

Aujourd'hui, la plupart de ces belles provinces dominicaines dont les fondateurs ont civilisé et christianisé l'Amérique, ont disparu sous le coup des révolutions et des lois iniques forgées par le despotisme de certains prétendus libéraux.

La province de Sainte-Croix à Saint-Domingue, mère de toutes les autres, n'a plus de représentants dans cette île.

Les trois provinces de Saint-Jacques, de Saint-Hippolyte, des Saints-Anges, dans le Mexique, ont été frappées par le même gouvernement impie qui a chassé de leurs hôpitaux les sœurs de Charité et détruit toutes les congrégations religieuses de ce vaste empire.

A Guatemala, les fils de Saint-Dominique appartenant à la province de Saint-Vincent ont été nuitamment arrachés de leurs couvents par les sbires du gouvernement, et expulsés brutalement de cette microscopique république, malgré les pleurs et les protestations de la population restée chrétienne.

A la Nouvelle-Grenade et à Venezuela, il ne reste plus

rien de la belle province de Saint-Antonin; tous les membres en ont été expulsés ou sécularisés.

Dans toutes ces diverses républiques, la blanche tunique des fils de Saint-Dominique ne peut plus se montrer au grand jour, et leurs magnifiques couvents ont été transformés en casernes ou autres établissements analogues.

La province de Sainte-Catherine, dans la république de l'Équateur, existe encore; mais le lâche assassinat du vertueux président Garcia Moreno [1] a arrêté le généreux mouvement dont ce grand homme avait pris l'initiative, et rendu difficile, si ce n'est impossible, l'œuvre réformatrice commencée il y a quinze ans par des Frères Prêcheurs envoyés d'Italie par le Rme P. Vincent Jandel.

Au Pérou, la belle et vaste province de Saint-Jean-Baptiste, jadis si florissante, ne compte plus que les couvents de Lima, de Cuzco et d'Arequipa, et encore ces trois couvents sont presque déserts, tant a diminué le nombre de leurs habitants.

Les seules provinces de Saint-Laurent au Chili et de Saint-Augustin dans la république Argentine ont conservé jusqu'à nos jours la totalité ou presque la totalité de leurs couvents; mais malheureusement les vocations à la vie religieuse deviennent de plus en plus rares, et pour cette raison beaucoup de ces couvents ne possèdent plus qu'un personnel trop restreint.

Ainsi, comme tous les autres Ordres religieux, l'Ordre de Saint-Dominique a subi une décadence sur cette terre d'Amérique, que cependant il a civilisée, arrosée de son sang, fécondée de ses sueurs, et où il a donné de si grands exemples de vertu et de dévouement.

Quelle a donc été la cause de cette décadence? Est-ce la persécution? Non.

[1] 6 août 1875.

La persécution, quelque funeste qu'elle ait pu être aux Ordres religieux établis dans certaines petites républiques américaines, n'a point été cependant l'ennemi le plus terrible dont ils ont eu à subir les attaques.

La persécution, en effet, n'est point généralement un fléau durable; d'ailleurs elle ne peut frapper qu'à la superficie, et elle ne saurait atteindre chez des religieux l'esprit qui anime et vivifie, et qui seul donne la vraie vie et la vraie force. Souvent même elle devient entre les mains de la Providence un moyen de purification et d'amendement pour un Ordre monastique. Elle émonde les membres défectueux et en rapproche plus intimement les meilleurs, et ainsi elle prépare pour l'avenir des générations plus fortes et plus généreuses.

« La persécution, a dit le R. P. Lacordaire, est presque toujours le signe d'une grandeur à venir... Elle est à la vie morale ce que la poésie est au style. La poésie, en resserrant l'expression de la pensée dans un champ exact et mesuré, la fait jaillir jusqu'aux extrêmes limites du beau; la persécution, en tombant sur une âme forte, la détache du monde sans la briser et la porte vers Dieu [1]. »

L'ennemi le plus redoutable pour les Ordres religieux, celui qui laisse parmi eux les ruines les plus irrémédiables, c'est le relâchement, c'est-à-dire l'oubli du but spécial pour lequel ils ont été fondés et qui leur donne leur raison d'être dans le monde; l'abandon des vertus et des principes sur lesquels toute vie religieuse est fondée; l'introduction dans le cloître des mœurs, habitudes, travers et défauts du monde; le rejet ou le mépris des règles, pratiques, observances, etc., imposées sagement par les fondateurs et leurs successeurs, tant pour la sauvegarde du religieux lui-même, que pour mieux développer en son

[1] *Panégyrique du bienheureux Fourier.*

âme, par la pratique journalière des devoirs monastiques, ce don complet de soi sans lequel un Ordre religieux, comme toute autre société, peut encore former, il est vrai, des savants distingués et d'agréables orateurs, mais de vrais hommes de Dieu et de vrais apôtres, jamais.

Le relâchement donc attaque la vie religieuse dans son essence, il la détruit jusque dans ses racines, et là où il règne, Dieu ne peut plus demeurer, il s'éloigne et retire sa main protectrice. Aussi tout couvent atteint de cette maladie intérieure est condamné; à la moindre secousse il devra chanceler et tomber en ruines. « Les communautés religieuses, a dit l'abbé de Rancé, ne périssent que parce que Dieu retire la protection qu'il leur accordait dans le temps de leur première fidélité; ce qui fait qu'il s'en éloigne, c'est qu'il y est contraint, ou par des déréglements éclatants, ou par des fautes cachées et des infidélités secrètes. »

Quoi qu'il en soit, si dans certaines parties de l'Amérique la hache révolutionnaire a tranché quelques-unes de ses branches à l'arbre de Saint-Dominique, et si le relâchement en a ruiné ou desséché quelques autres, cependant l'arbre lui-même n'en est pas moins resté sain; il n'a rien perdu de sa vitalité, et il conserve toujours toute sa beauté et sa fécondité. D'autres branches, en effet, pleines d'une séve vigoureuse, ont bien vite surgi de ce tronc toujours vert, pour remplacer celles desséchées ou perdues, et ces nouvelles venues, non-seulement donnent les plus riches espérances, mais déjà elles ont produit de grands fruits de bénédiction aux États-Unis, en Californie, au Canada et aux Antilles.

La province de Saint-Joseph aux États-Unis compte déjà quatre grands couvents, à savoir : ceux de Sainte-Rose (noviciat), de Saint-Joseph (maison d'études), de Louisville et de New-York.

De plus, elle possède quatre maisons inférieures ou vi-

cariats, à Washington, Memphis, Newark, Zanesville.

Les sœurs Dominicaines sont à la tête de vingt-six établissements ou colléges, dont les principaux sont à Sainte-Catherine, Memphis, Nashville, Nouvelle-Orléans, Columbus, Sinsinawa, Mound, Washington, New-York, Chicago.

Tous ces établissements font un bien immense dans le pays.

En Californie, l'Ordre possède déjà deux couvents réguliers, l'un à Benicia, l'autre à San-Francisco, et bientôt la fondation d'un troisième permettra aux religieux de constituer une nouvelle province, laquelle sera nommée province du Saint-Nom-de-Jésus [1].

Les sœurs Dominicaines possèdent aussi deux pensionnats prospères à Benicia et à San-Francisco.

Au Canada, des Frères Prêcheurs français ont établi un couvent avec un noviciat dans la ville et le diocèse de Saint-Hyacinthe; et il est probable qu'avant peu d'années il se formera une nouvelle province dominicaine sur les rives du Saint-Laurent.

Les Antilles, où le nom du P. Labat [2] est resté si popu-

[1] Voir ce que nous avons déjà écrit sur la Californie, dans l'*Année dominicaine* du mois de juin 1874.

[2] Le P. Jean-Baptiste Labat, né à Paris, en 1663, fut envoyé comme missionnaire aux Antilles, en 1693; et, peu de temps après, il reçut la charge honorable de procureur général de toutes les missions dominicaines en ces régions. Ses hautes connaissances en mathématiques le firent choisir, par le roi de France, pour remplir des fonctions et occuper des postes rarement confiés à des religieux. Nommé ingénieur du gouvernement, il dut, en vertu de ce titre, visiter toutes les îles de l'archipel et aviser aux moyens de les protéger contre les attaques de l'ennemi. De plus, il fortifia très-bien la Martinique et contribua honorablement à la défense de la Guadeloupe, en 1704. Aussi adroit mécanicien qu'habile ingénieur, il inventa, pour la fabrication du sucre, de nouveaux procédés, qui même aujourd'hui sont encore en vigueur dans les colonies. Chaque fois qu'on a voulu les modifier, les nègres ne manquaient pas de

laire, ont salué de nouveau avec joie la blanche tunique des Dominicains, et depuis quinze ans déjà la belle île de la Trinité voit fleurir en son sein un couvent de Frères Prêcheurs, dont les travaux apostoliques s'étendent sur tout l'Archipel.

Les sœurs Dominicaines se sont aussi établies dans cette même île, où elles se distinguent par leur zèle admirable et un dévouement vraiment héroïque.

Nous n'en dirons pas davantage sur ces nouvelles fondations. Plus tard, si les circonstances nous le permettent, nous essaierons d'en raconter l'histoire et de faire connaître les hommes privilégiés à qui Dieu a confié de nouveau la noble mission d'implanter l'Ordre de Saint-Dominique sur ces divers points du sol américain.

dire : « Cela peut être bon, néanmoins on en reviendra au P. Labat; » et l'événement leur a toujours donné raison.

Appelé à Rome, en 1706, il y trouva l'occasion de montrer ses divers talents, et s'y fit une grande réputation.

En 1716, il retourna à Paris, où il demeura jusqu'à sa mort.

Le P. Labat, mathématicien, ingénieur, architecte, mécanicien, etc., était, avec tout cela, un littérateur distingué, aussi spirituel que bien informé. Il écrivit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns eurent un grand succès.

Voici ses ouvrages :

1° *Voyage aux îles d'Amérique*, contenant l'histoire naturelle du pays, l'origine des mœurs, etc.; huit vol. in-12. Ouvrage instructif et amusant.

2° *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, etc., d'après les mémoires de Brue; cinq vol. in-12. Ouvrage excellent, plein de détails intéressants.

3° *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée;* quatre vol. in-12.

4° *Relation historique de l'Éthiopie occidentale;* cinq vol. in-12.

5° *Voyage en Espagne et en Italie;* huit volumes in-12.

6° *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, contenant ses voyages en Asie, Syrie, Palestine, etc.; six volumes in-12.

Dans tous ses divers ouvrages, le P. Labat a décrit avec soin les productions naturelles des pays qu'il a parcourus. Sa *Flore des Antilles* est une des meilleures et des plus complètes qui existent.

Le P. Labat mourut au couvent de Saint-Jacques, à Paris, en 1738.

APPENDICE

NOTE 1

PAULUS PAPA III

UNIVERSIS CHRISTI FIDELIBUS PRÆSENTES LITTERAS INSPECTURIS, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Et infra ·

Veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest, cum prædicatores fidei ad officium prædicationis destinaret, dixisse dignoscitur :

Euntes docete omnes gentes : omnes dixit, absque defectu, cum omnes fidei disciplinæ capaces existant. Quod videns et invidens ipsius humani æmulus, qui bonis operibus ut pereant semper adversatur, modum excogitavit hactenus inauditum, quo impediret, ne verbum Dei gentibus ut salvæ fierent, prædicaretur : ac quosdam suos satellites commovit, qui suam cupiditatem adimplere cupientes, occidentales et meridionales Indos et indias gentes, quæ temporibus istis ad nostram notitiam pervenerunt, sub prætextu quod fidei catholicæ expertes existant, uti bruta animalia ad nostra obsequia redigendos esse passim asserere præsumant, et eos in servitutem redigunt, tantis afflictionibus illos urgentes, quantis vix bruta animalia illis servientia urgeant. Nos igitur, qui ejusdem Domini nostri vices, licet indigni, gerimus in terris,

et oves gregis sui nobis commissas quæ extra ejus ovile sunt, ad ipsum ovile toto nixu exquisimus : attendentes Indos ipsos utpote veros homines, non solum christianæ fidei capaces existere; sed ut nobis innotuit, ad fidem ipsam promptissime currere : ac volentes super his congruis remediis providere, prædictos Indos, et omnes alias gentes ad notitiam christianorum in posterum deventuros, licet extra fidem existant, sua libertate ac rerum suarum dominio privatos, seu privandos non esse, imo libertate et dominio hujusmodi uti, et potiri et gaudere, libere et licite posse nec in servitutem redigi debere : ac quicquid secus fieri contigerit, irritum et inane : ipsosque Indos et alias gentes verbi Dei prædicatione et exemplo bonæ vitæ ad dictam fidem Christi invitandos fore, authoritate apostolica per præsentes litteras decernimus et declaramus, non obstantibus præmissis cæterisque contrariis quibuscumque.

[1] Datum Romæ, anno 1537, quarto nonas Junii, pontificatus nostri anno tertio.

NOTE 2

Selon un savant polyglotte de la république Argentine, le mot *Cuzco*, en langue péruvienne, ou *Quichua*, veut dire centre édifié d'un corps social.

Ce mot dérive du verbe *kuski*, qui signifie nettoyer le terrain, édifier avec la pierre ou sur la pierre.

Cuzco fut, dans l'empire des Incas, ce que Rome fut dans

[1] Cette bulle fut octroyée par le pape Paul III, à la demande du P. Domingo de Minaya, prieur de Mexico, envoyé à Rome, par le P. Domingo de Betanzas, pour dévoiler au saint-siége la conduite de certains Espagnols, qui, s'appuyant sur ce prétexte *que les Indiens n'étaient point des hommes*, ne se faisaient aucun scrupule de les écraser par des travaux au-dessus de leurs forces et les rendaient victimes des plus terribles abus.

l'empire des Romains, c'est-à-dire le cœur, le centre d'où partaient toutes les impulsions.

Cuzco fut pour les Péruviens ce que Rome (*Urbs*) fut pour les Latins, c'est-à-dire la *ville* par excellence.

Par une analogie surprenante, Cuzco ressemble à Rome.

Rome avait son Capitole, Cuzco a son temple du Soleil.

De même que le soleil est le centre du monde, de même le temple du Soleil fut le centre de l'empire.

Rome avait son camp retranché (*castra*), Cuzco a aussi le sien nommé *Pucara*.

Rome avait son (*Ager*), Cuzco a aussi le sien consacré au soleil et à ses travailleurs (*Pochuk*).

Les Péruviens étaient donc loin d'être des barbares.

La civilisation espagnole, dit le même auteur, absorba et dévora tout; et, après s'être rassasiée au banquet qu'elle trouva servi, elle se reposa, comme les boas, dans le sommeil d'une digestion difficile. Elle s'empara de tout, mais ne créa rien.

Le tissage, l'agriculture, la métallurgie, les mines, l'irrigation, la vie civile, les arts, les postes, tout cela existait au Pérou sous le gouvernement des Incas, ou fils du Soleil. Avec les Espagnols, comme autrefois à Grenade, tout ce qui était industrie, travail, liberté, disparut.

Les Incas, possesseurs d'une science assez parfaite, à la manière des Asiatiques, c'est-à-dire instruits dans les arts, l'astronomie, la littérature, l'administration, la politique, la stratégie, avaient conquis à leur civilisation tous les peuples compris dans ce vaste territoire appelé aujourd'hui Équateur, Nouvelle-Grenade, Pérou, Chili et république Argentine.

Ils ne firent point leurs conquêtes à la mode des Tartares, qui, comme un torrent, dévastaient tout sur leur passage; mais, au contraire, ils portèrent partout le culte, la loi, la discipline, la vie sédentaire, à la mode des Phéniciens et des Romains.

Le seul bienfait que l'Amérique doit aux Espagnols, c'est le christianisme. Il est vrai qu'il ne peut y en avoir un plus grand.

NOTE 3

État de la province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou, après la séparation des provinces du Chili et de Quito.

ARCHEVÊCHÉ DE LIMA

Lima.

1° COUVENT DU SAINT-ROSAIRE;

Fondé en 1535, a donné à l'Ordre plusieurs grands personnages, entre autres le bienheureux Martin de Porrez.

2° COUVENT DE LA MAGDALENA;

Fondé, en 1606, par le R. P. Jean de Lorenzana, a donné à l'Ordre le bienheureux Jean Massias.

3° COLLÉGE DE SAINT-THOMAS;

Fondé, en 1645, par le P. François de la Croix.

Ce collége fut placé sous la haute juridiction du Rme P. Général.

4° UNE DOCTRINE;

Dans la vallée de Chancay[1].

Callao. — COUVENT DE NOSTRA SEÑORA DE BUENAGUA;

Fondé en 1567, et si pauvre que, pour soutenir les religieux, deux étaient obligés chaque jour de venir à pied à Lima, pour demander le pain de la communauté. Philippe II le renta en 1596. Il fut priorat en 1586.

Vallée de Chincha. — COUVENT DE SAINT-THOMAS;

Fondé, en 1543, par le P. Domingo de Saint-Thomas. Fut priorat en 1581. Une doctrine.

Vallée de Xauxa. — COUVENT DE SAINTE-FOI;

Fondé, en 1534, par les premiers religieux qui accompagnaient Pizarre. Plus tard, transporté à Atumxauxa. Priorat en 1590. Quatre doctrines.

[1] Une doctrine n'est pas autre chose qu'un centre de mission.
Les prieurs de chaque couvent tenaient autorité sur les religieux détachés dans les doctrines de leur district, et chaque doctrine avait à sa charge, non-seulement le peuple dont elle porte le nom, mais encore les peuples circonvoisins.

Vallée de Yauyas.

Couvent de Saint-Dominique ;
Fondé par le P. Melchior de los Reyes. Priorat en 1590. Six doctrines.

Couvent de Huancayo ;
Priorat en 1590. Six doctrines.

Province de Huaylas.

Couvent de Saint-Dominique ;
Fondé par le Père Dominique de Saint-Thomas (1545). Priorat en 1579. Six doctrines.

Couvent de Saint-Léon ;
Fondé, à Huanuco, par le P. Pierre Cano (1552). Priorat en 1581. Cinq doctrines.

ÉVÊCHÉ DE CUZCO

Cuzco. — Saint-Dominique de Cuzco ;

Ce couvent fut bâti, en 1534, sur l'emplacement du temple du Soleil.

Il fut noviciat et couvent d'étude générale. Il était assez riche pour soutenir quatre-vingts à quatre-vingt-dix religieux. Il donna à l'Ordre plusieurs personnages remarquables, entre autres : *P. Philippe Vasquez*, recteur du collége de Séville, puis évêque de Porto-Rico (1610). — *P. François de la Croix*, professeur à l'université de Lima, mort en 1660 ; évêque de Sainte-Marthe. — *P. Jean de Isturisaga*, grand prédicateur, provincial, et mort évêque de Sainte-Croix de la Sierra, en 1675.

Ce couvent administrait la province de Coripata et cinq doctrines.

Province de Chumbivilcas. — Couvent de Catahuasi ;

Deux doctrines.

ÉVÊCHÉ D'AREQUIPA

Arequipa. — Couvent de Saint-Paul ;

Fondé, en 1535, par le P. Pierre de Ulloa. Priorat en 1544. Avait le troisième rang comme antiquité, après les couvents de Lima et de Cuzco. Il fut plusieurs fois ruiné par les tremblements de terre.

Chimba de Arequipa. — Couvent de Saint-Jean-Baptiste ;

Fondé par le P. Pierre de Ulloa. Priorat en 1586. Quatre doctrines.

Moquehua. — Couvent de Saint-Dominique ;

Priorat en 1586.

ÉVÊCHÉ DE TRUXILLO

Truxillo. — COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE;
Fondé par le P. Domingo de Saint-Thomas. Priorat en 1579.

Vallée de Chicama. — COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE;
Fondé par le même. Priorat en 1586. Trois doctrines.

ÉVÊCHÉ DE HUAMANGA

Huamanga. — COUVENT DE SAINTE-ANNE;
Fondé par le P. Martin de Esquibel. Priorat en 1561. Une doctrine.

Huancavilca. — COUVENT DE SAINT-THOMAS;
Priorat en 1590.

Parionacocha. — COUVENT DE SAINT-CHRISTOPHE;
Fondé, en 1568, par le P. Dominique Péregrin. Priorat en 1581. Huit doctrines.

ÉVÊCHÉ DE LA PAZ

Chuquiabo. — COUVENT DE SAINT-HYACINTHE;
Fondé par le P. Christophe Rodriguez. Priorat en 1602.

Oruro. — COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE;
Fondé par le P. Nicolas de Aguero. Priorat en 1612. Quatre doctrines.

ÉVÊCHÉ DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA

Cochabamba. — COUVENT DE SAINT-JOSEPH.

Misque. — COUVENT DE SAINT-HERMÉNÉGILDE;
Fondés tous deux par le P. François de Vega. Priorat en 1612. Six doctrines.

ARCHEVÊCHÉ DE CHARCAS, PLATA OU CHUQUISACA

Chuquisaca. — COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE;
Maison d'étude et Université. Fondé par le P. Jean de Oliaz. Priorat en 1561. Pouvant soutenir soixante religieux. Cinq doctrines.

Potosi. — COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE;
Fondé par le P. Michel Soto, en 1560. Priorat en 1581.

Vallée de Torija. — COUVENT DU SAINT-NOM-DE-JÉSUS;
Fondé par le vice-roi Francisco de Tolède. Priorat en 1590.

ÉVÊCHÉ DE PANAMA

Panama. — Couvent de Saint-Dominique ;

Fondé d'abord à Porto-Bello, par ordre du P. Pierre de Cordone ; puis transporté à Panama par le P. Réginald de Pedraza· Priorat en 1586. Quatre doctrines dans la province de Darrien.

A cette liste, on peut ajouter les couvents de Chucuyta, Juli, Copacobana, situés sur les bords du lac Titicaca.

Les Dominicains furent dépouillés de ces couvents, en 1569, par le vice-roi de Tolède. Ce ne fut que plus tard, sous l'épiscopat de l'évêque dominicain Alonzo de Cerda, qu'ils en rentrèrent en possession. Ils furent priorats en 1606.

Aujourd'hui, la fameuse province de Saint-Jean-Baptiste du Pérou est bien réduite. Elle ne possède plus que les couvents de *Lima, Arequipa* et *Cuzco;* et encore les religieux sont très-peu nombreux dans chacun de ces trois couvents.

NOTE 4

Couvents de la province de Saint-Antonin, dans la Nouvelle-Grenade.

1. Saint-Joseph, à Carthagène ;
2. Saint-Dominique, à Sainte-Marthe ;
3. Saint-Rosaire, à Santa-Fé-de-Bogota ;
4. Collége de Saint-Thomas, à Santa-Fé ;
5. Notre-Dame-des-Eaux, près de Santé-Fé-de-Bogota
6. Saint-Dominique, à Tunja ;
7. Saint-Dominique, à Pampelona ;
8. Saint-Dominique, à Merida ;
9. Sainte-Madeleine, à Monpox ;
10. Saint-Dominique, à Upar ;
11. Saint-Paul, à Tocayma :

12. SAINT-DOMINIQUE, à Mariquita;
13. SAINT-DOMINIQUE, à Tolu;
14. SAINT-DOMINIQUE, à Rio-de-la-Hacha;
15. SAINT-PAUL, à Musso;
16. ECCE HOMO, près de Santa-Fé;
17. NOTRE-DAME-DE-CHIQUINQUIRA.

De plus, quarante doctrines ou vicariats attachés à ces divers couvents.

NOTE 5

État de la province de Saint-Laurent (martyr) du Chili.

1° Le COUVENT PRINCIPAL DU TRÈS-SAINT-ROSAIRE, à Santiago.

Ce couvent, situé à une petite distance de la place principale de Santiago, fut bâti en 1552, par le R. P. Gilles Gonzalez de Saint-Nicolas Davila, envoyé du Pérou par le R. P. Dominique de Saint-Thomas, visiteur et vicaire général de la province de Saint-Jean-Baptiste, et en vertu d'une cédule royale donnée à Valladolid en 1551.

Les terrains furent donnés par le capitaine Juan Esquibel, qui, plus tard, prit l'habit de frère convers.

Ce couvent a trois cloîtres principaux. L'église a quatre-vingt-dix mètres de long sur trente de large; le chœur, en bois de cèdre, en est magnifique.

2° COUVENT DU TRÈS-SAINT-ROSAIRE, à la Conception.

On croit que ce couvent fut aussi fondé par le P. Gilles Gonzalez; dès lors qu'on a déjà fait mention de lui dans le chapitre provincial de Lima, en 1561.

La première fondation se fit dans l'antique couvent de Penco; mais après les tremblements de terre de 1595, 1647, 1730, le couvent fut transporté, ainsi que la ville, en un autre lieu, sur les bords du Biobio; mais il fut encore détruit par le tremblement de 1835. Ce couvent fut érigé en collége, avec tous les priviléges nécessaires, en 1602, par le R^{me} P. général Antoine Cloche.

L'église, bâtie en 1846 par le P. Hernandez, fut de nouveau rétablie, ornée et embellie par les soins du R. P. Raymond Ghigliazza

et ses compagnons, tous envoyés d'Italie par le R^{me} P. général Vincent Jandel.

L'église a trois nefs, quatre-vingts mètres de long sur trente de large.

Le couvent possède un grand cloitre, et trois cours où se trouvent les officines.

3° COUVENT DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LA SERENA.

Ce couvent, situé sur la place principale de la cité de la Serena, fut fondé par les compagnons du P. Gilles Gonzalez, et érigé en couvent formel en 1644.

Le couvent possède un cloître et trois petites cours.

4° COUVENT DE SAINT-BARTHÉLEMY DE CHILLAN.

Ce couvent fut fondé aussi par les compagnons du P. Gilles Gonzalez, et détruit par les Indiens en 1622.

En 1684, les PP. Balthazar Aemeria et Jean Villagra élevèrent de nouveau une chapelle, une sacristie et trois cellules; mais tout cela ne dura que jusqu'en 1691.

En 1830, le P. Ramon Arce sollicita la permission d'y établir un couvent d'observance; mais il ne put y réussir faute de ressources.

En 1847, le provincial, P. Vincent Vera, le transporta au lieu où il existe aujourd'hui, et le P. Hyacinthe Contreras, nommé prieur, commença les travaux.

5° COUVENT DE SAINTE-ROSE, à Saint-Philippe.

Ce couvent fut d'abord construit dans une hacienda, pour servir d'hospice aux religieux arrivant de la Cordillère, en 1687.

En 1692, il fut érigé en couvent par le Maître général Antoine Cloche.

Ayant été totalement ruiné, en 1730, par un tremblement de terre, les habitants de Saint-Philippe demandèrent qu'on reconstruisît le couvent dans la cité, et ils donnèrent les fonds et les terrains nécessaires pour cette construction.

En 1859, il fut érigé en noviciat pour la vie commune, jusqu'en l'année 1862.

L'église a cinquante-deux mètres de long sur dix et demi de large ; le couvent possède deux cloitres.

6° COUVENT DU B. PIERRE-GONZALEZ-TELME, à Valparaiso.

Son fondateur fut le P. Antoine Galino, qui lui donna le nom de Saint-Pierre-Martyr, en 1757. Il fut érigé en couvent en 1784 par

le R[me] P. Balthazar Quiñones. Le tremblement de terre de 1851 l'ayant détruit, on le reconstruisit dans un autre lieu, sous le vocable de Saint-Elme.

Ce couvent est dans une position admirable d'où on domine la rade et l'Océan.

7° Couvent de Sainte-Madeleine de Talca.

Ce couvent fut fondé par le R. P. Dominique Peñailillo, en 1726. Plus tard, ayant été ruiné, il fut rétabli par le P. Gregorio Arreano, et déclaré couvent formel par le R[me] P. Balthazar de Quiñones, le 23 avril 1784.

Le terrain occupé par ce couvent mesure du nord au sud cent dix mètres, et cent cinquante de l'est à l'ouest. L'église, d'une seule nef, a cinquante mètres de long sur onze de large. Le couvent possède un grand cloître avec quatorze cellules, et un autre plus petit planté d'arbres.

8° Couvent de Saint-Vincent-Ferrier, à Quillota [1].

Ce couvent fut commencé en 1727, avec l'autorisation du R[me] P. Thomas Ripoll, par les PP. Barthélemy Villamil, Nicolas Merino, Jean Lerra.

Le 18 janvier 1768, les religieux quittèrent ce couvent pour s'établir dans celui des Pères Jésuites, qui leur avait été légalement cédé par l'autorité, après l'expulsion de ces derniers.

En 1837 il fut érigé en couvent, et son premier prieur fut le P. Francisco Guerro.

Le terrain mesure un espace de quatre-vingt-dix mètres de long sur cent cinquante de large. Il y a une église avec trois nefs, de quarante-huit mètres de long sur vingt de large. Cette église fut élevée en 1840 par le P. Barthélemy Aronda.

Le cloître contient cinq cellules et autres petites pièces.

9° Hospice de Cauquenes.

Cet hospice, situé dans la ville de Cauquenes, fut fondé avec autorisation du R[me] P. Thomas Ripoll, dans une hacienda du nom de Tomenela, donnée à cette fin par la señora dona Francisca Perez de Guzman, veuve du capitaine don Juan de la Barca, en 1742.

L'église et le cloître furent détruits en 1849.

Le gouvernement suprême céda l'église paroissiale et un terrain de soixante-quinze mètres de long sur soixante-douze de large,

[1] *Quillota*, en langue indienne, signifie *Temple de la lune*.

appartenant au curé de Cauquenes, à condition que l'hospice serait transporté de l'hacienda en ce lieu.

En 1851, la translation eut lieu.

L'église a quarante-deux mètres de long et six de large. Il y a cinq cellules et quelques autres petites pièces.

10° Hospice de Illapel [1].

Cet hospice fut fondé sur un terrain appartenant à la municipalité. Le P. Castillo y bâtit une chapelle et un cloître; mais, en 1822, il furent détruits et ne furent rebâtis que plus tard, par la générosité de don Vincent Lira, l'un des riches propriétaires du pays.

NOTE 6

In Dei Filio sibi dilectis RR. PP. ac fratribus conventuum trium Regionum del Rio de la Plata, Tucuman et Paraguay, provinciæ nostræ Chilensis, ordinis Prædicatorum

F. AUGUSTINUS PIPIA, sacræ Theologiæ professor, ac ejusdem Ordinis humilis Magister Generalis et servus,

Salutem.

Attentis inconvenientibus, quæ ex unione conventuum nostrorum trium Regionum del Rio de la Plata, Tucuman et Paraguay, cum conventibus nostris Regni del Chili, sub eadem provincia suboriuntur, in præjudicium maximum, tum observantiæ regularis, tum bonorum temporalium prædictorum conventuum trium regionum, in quibus Ordo noster foret magis extensus, ni obstaret maxima illorum trium regionum a Regno Chilensi distantia, ob quam Provinciales, qui ex filiis præfati Regni fere semper eliguntur, eas regiones personaliter visitare regulariter desinunt, committentes earum visitationem religiosis Regni Chilensis, qui conventus dictarum trium regionum in regulari observantia promovere contemnunt, ut nobis constat ex testimonio Episcopi del

[1] *Illapel*, en langue indienne, signifie *Couronne de feu*.

Tucuman D. Emmanuelis Mercedillo, ex Ordine nostro assumpti, qui anno Domini 1699 rogabat per viscera J. C. Regem Catholicum et supremum nostræ religionis caput, ut divisis ac separatis conventibus prædictarum trium regionum a conventibus Regni Chilensis, in novam provinciam eligerent, jurando per suam consecrationem, atque asserendo id esse medium singulare, ut nostra Religio in illis partibus floreret, ac prædicta inconvenientia vitarentur, sicut experientia monstraverat in provinciis Sancti Francisci, B. Mariæ de Mercede, ac Societatis Jesu, quæ non nisi a tempore consimilis divisionis, in eis partibus florere cœperunt, accedente etiam testimonio gubernatoris regii de Buenos Ayres, nec non totius civitatis, religionum Sancti Francisci et de Mercede, civitatis de Cordova, omniumque conventuum Ordinis nostræ profatarum trium regionum, ad quorum omnium preces attendens potentissimus Hispaniarun et Indiarum Rex Catholicus, de consilio regii senatus Indiarum approbavit prædicto omnia motivo sub die 5 novembris anni 1723, atque de his transumptum autenticum in archivio prædicti Senatus servari mandavit, servatumque fuit, jussitque postea, ut R. P. lector Dominicus de Neyra ad nos recurreret, et apud nos instaret, dictamque divisionem suppliciter urgeret, quod et fecit : ostendendo nobis ac etiam exhibendo autographos præfatorum testimoniorum epistolas : quæ omnia cum etiam SS. D. N. Benedicto XIII repræsentata fuerint, annuit summus Pontifex sub die 13 julii anni currentis, nostroque benigne reliquit arbitrio, ut præfatam divisionem conventuum et novæ provinciæ erectionem, pro votis tum Catholici Regis, cum omnium illarum trium regionum, autoritato apostolica faceremus. Quare harum serie, nostrique autoritate officii, de graviorum PP. consilio, necnon autoritate apostolica nobis commissa ac benigne concessa, dividimus et separamus omnes conventus, ac domos dictarum trium regionum del Rio de la Plata, Tucuman et Paraguay a conventibus et provincia de Chili, eosque erigimus in novam provinciam sub nomine et titulo Sancti Augustini de Buenos Ayres, illosque sic separatos et divisos

a provinciæ Chilensi ac in novam provinciam erectos per præsentes dicimus et declaramus, cum omnibus gratiis, juribus ac privilegiis aliorum provinciarum Ordinis nostri, dantes ei locum quadragesimum nonum in ordine provinciarum. Et pro hac prima vice instituimus, damus, creamus et facimus priorem provincialem hujus novæ nostræ provinciæ in primo loco, ad. R. P. M. F. Gerardum de Leo, et in ejus defectu ad. R. P. M. F. Josephum Mendoza, et in amborum defectu R. P. Pred. G[is] F. Joannem Garay, ac in omnium prænominatorum defectu R. P. F. Dominicum Pizarro, cum omni autoritate et jurisdictione, tum in spiritualibus quam in temporalibus super conventus, fratres ac personas, etiam tertii ordinis ad præfatas tres regiones pertinentes, cum voce in capitulis generalibus, atque omnibus juribus, ac privilegiis quibus cæteri provinciales rite instituti, frui solent et debent, cujus quadriennium incipiet a die juridicæ intimationis faciendæ de hac nostra divisione, nova erectione et institutione.

Mandantes omnibus et singulis ad conventus præfatarum tum regionum, necnon regni Chilensis pertinentibus, in virtute Spiritus sancti, et sanctæ obedientiæ, sub formali præcepto, nec non sub pœna privationis activæ vocis et passivæ, atque omnium graduum et officiorum, quæ obtinerent, ac sub pœna nullitatis actorum, ut hinc nostræ determinationi sese omnino submittant, ac nullatenus contradicere audeant. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

Quibuscumque in contrarium non obstantibus.

In quorum fidem, his officii nostri sigillo munitis propria manu suscripsimus.

Datum Romæ in conventu nostro Sanctæ Mariæ super Minervam die 14 mensi julii, anno Domini 1724.

F. AUGUSTINUS PIPIA,
Magister Ordinis.

F. Bernardinus Membrive,
Mag. prov. Terræ Sanctæ, et socius.

(*Reg. fol.* 1.)

NOTE 7

EL DIRECTOR SUPREMO DE LAS PROVINCIAS UNIDAS DEL RIO DE LA PLATA

Por quanto por fallicimiento del R^mo^ P. F. Casimiro Ibarrola ha quedado vacante el empleo de comisario G^l^ de las Ordenes religiosas de las provincias unidas del Rio de la Plata, que obtenia, y se hace preciso proveer lo compliendo con lo determinado en el particular por la soberana assemblea G^l^ constituyente en persona de conocido credito, litteratura y zelo patriotico, y concurriendo en la del devoto P. M. prior provincial F. Julian Pedriel estas recommandables calidades he venido en elegerlo para ese cargo, con la assignacion de mil y quincentos pesos annuales libros de todo descuento de que gozaba su antecesor por decreto de 9 de f^ro^ del año preterito, situados en las casas generales de esta capital. Por tanto ordono y mando se tenga e reconosca al Referido P. Maestro F. Julian Pedriel por tal comisario G^l^ de las Ordenes R^as^ existentes en estas provincias Unidas, obedeciendolo y admittendolo todos los regulares de ellas, como que en su persona se hallan refundidos por delegacion de los R. P. obispos y discretos provisores, gobernadores de las dioceses de nostra jurisdicion todas las facultates de que se hallaban en posession los Generales y Comisarios residentes en la Peninsula para el Gobernio de las Religiones, para todo lo que le hize expedir este despacho firmado de mi mano, refrendado por mi secretario de Gobernio, y sellado con las armas del estado.

En la fortolezza de la capital de las Provincias Unidas a treinte y uno de enero 1815.

CARLOS DE ALVEAR.

Por ausensia del Señor secretario,

MANUEL MORENO.

NOTE 8

Siendo indicibles los malos que padece la causa de la Patria y los que debe esperar del influxo que tienen los ecclesiasticos americanos enemigos de la libertad o indiferentes, debiendo presumirse que hagan al mas torpe abuso del ministerio del confesonario, y no siendo justo ni politico que las aproveche el nacimiento en el païs a los que los des mienten con su conducta, he resuelto prevenir a V. R[ma] de acuerdo con la honorable Junta de observacion y Ex[mo] Cavildo que proceda a suspender de los ministerios de predica y confesonario a todos los Religiosos americanos indiferentes o enemigos de la causa, privando les de la voz activa y passiva y reduciendo les quales quiera que fuesen su graduacion, carrera y exemciones a la clase de simples sacerdotes : obrando en tales casos en uso de la potestad economica y sin mas tramites que la de aconsejarse con personas ilustradas, patriotas y de buena intencion acerca de las opiniones politicas de los sospechosos. Entendiendo que descargo sobre V. R[ma] este cuidado, y le hago responsable ante Dios y la patria de la menos condescendencia sobre el particular. Sin perjuicio espero que V. R[ma] dicte todas aquellas providencias que crejere convenir para la correccion de los contumaces, apercibiendo les a la reforma de su extraviada y ingrata conducta y cominando les con el rigor de severas penas.

Dios guarde a V. R[ma].

Buenos-Ayres, 9 de enero 1816.

THOMAS ALVAREZ,
GREGORIO TAGLE.

AL R[mo] COMISARIO GENERAL DE REGULARES.



TABLE

PROVINCE DE SAINT-ANTONIN DE LA NOUVELLE-GRENADE

PROVINCE DE SAINTE-CATHERINE (vierge et martyre) DE QUITO

PROVINCE DE SAINT-LAURENT (martyr) DU CHILI

PROVINCE DE SAINT-AUGUSTIN DE LA PLATA

7914. — Tours, impr. Mame.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

